



OEUVRES COMPLÈTES

DE SHAKSPEARE.

TABLE.

Imprimerie de Vᵉ Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE SHAKSPEARE

TRADUCTION NOUVELLE

PAR

BENJAMIN LAROCHE.

TOME TROISIÈME.





PARIS.

LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,

Éditeur de la Bibliothèque d'Élite,

9, RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS.

MDCCCXLII



LE MARCHAND DE VENISE,

DRAME EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

LE DOGE DE VENISE.
LE PRINCE DE MAROC.
LE PRINCE D'ARAGON.
ANTONIO, marchand de Venise.
BASSANIO, son ami.
SALANIO, SALARINO, GRATIANO, amis d'Antonio et de Bassanio.
LORENZO, amoureux de Jessica.
SHYLOCK, juif.
TUBAL, juif, son ami.
LANCELOT GOBBO, bouffon au service de Shylock.
LE VIEUX GOBBO, père de Lancelot.
SALERIO, messager de Venise.
LÉONARDO, domestique de Bassanio.
BALTHAZAR, STÉPHANO, domestiques de Portia.
PORTIA, riche heritière.
NÉRISSA, sa suivante.
JESSICA, fille de Shylock.
SÉNATEURS DE VENISE.
OFFICIERS DE LA COUR DE JUSTICE.
UN GEOLIER.
DOMESTIQUES, etc.

La scène est tantôt à Venise, tantôt à Belmont, château de Portia sur le continent.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

Venise. — Une rue.

Arrivent ANTONIO, SALARINO et SALANIO.

ANTONIO. En vérité, je ne sais pourquoi j'ai de la tristesse; elle me fatigue; vous dites qu'elle vous fatigue aussi; mais d'où elle m'est venue, où je l'ai gagnée, où j'en ai fait rencontre, de quelle étoffe elle est faite, et où elle est née, c'est ce que je suis encore à apprendre; cette disposition d'esprit me rend tellement stupide, que j'ai grand'peine à me connaître moi-même.

SALARINO. Votre esprit est ballotté sur les flots à la suite de vos larges vaisseaux, qui, fiers de leur vaste mâture, véritables seigneurs de la mer, opulents citoyens de l'Océan, planent sur le menu peuple des navires, qui les saluent avec respect, au moment où ils passent, emportés par leurs ailes de chanvre.

SALANIO. Croyez-moi, seigneur, si j'avais exposé un pareil enjeu, la meilleure part de mes affections accompagnerait au loin mes espérances. On me verrait sans cesse arracher des brins d'herbe, pour m'assurer de quel côté le vent souffle; les yeux attachés sur les cartes, pour y chercher les ports, les môles et les rades; et le moindre objet qui pourrait menacer la sécurité de ma cargaison me donnerait des transes.

SALARINO. En soufflant sur mon potage pour le refroidir, je songerais en tremblant à tous les désastres que le vent peut causer sur mer. Je ne pourrais voir couler le sablier sans penser aux bancs de sable et aux bas-fonds; sans me représenter mon riche Saint-André échoué dans les sables, avec son grand mât incliné plus bas que ses sabords, comme pour baiser sa tombe. Si j'allais à l'église, comment voir le saint édifice de pierre sans me rappeler sur-le-champ les rochers dangereux auxquels il suffirait de toucher seulement les flancs de mon vaisseau fragile pour éparpiller sur les flots toutes mes épices, habiller de mes soieries les vagues mugissantes, et me faire subitement passer de l'opulence à rien? Comment réfléchir à cela sans penser en même temps qu'une telle préoccupation m'attristerait? Tenez, vous aurez beau dire, je suis sûr qu'Antonio n'est triste que parce qu'il songe à ses cargaisons.

ANTONIO. Non, croyez-moi : j'en rends grâce à mon étoile, mes marchandises ne sont pas toutes aventurées sur un seul vaisseau et n'ont pas toutes la même destination; d'ailleurs je n'ai pas embarqué ma fortune entière dans les spéculations de cette année : ce ne sont donc pas mes cargaisons qui me rendent triste.

SALANIO. En ce cas, vous êtes amoureux?

ANTONIO. Fi donc!

SALANIO. Vous n'êtes pas amoureux non plus? alors disons que vous êtes triste parce que vous n'êtes pas gai : il vous serait tout aussi facile de rire, de danser, et de dire que vous êtes gai parce que vous n'êtes pas triste. Par Janus au double visage, la nature fait quelquefois d'étranges personnages : les uns ont toujours l'œil éveillé, et vrais perroquets, le premier joueur de cornemuse qu'ils verront les fera rire; d'autres ont une mine si renfrognée qu'ils ne desserreraient pas les lèvres pour sourire de la repartie la plus plaisante, dût-elle faire rire jusqu'à Nestor lui-même.

Arrivent BASSANIO, LORENZO et GRATIANO.

SALANIO. Voici Bassanio, votre noble parent, qui vient, accompagné de Gratiano et de Lorenzo : adieu ; nous vous laissons en meilleure compagnie.

SALARINO. Sans l'arrivée de plus dignes amis, je serais resté jusqu'à ce que je fusse parvenu à vous égayer.

ANTONIO. Je fais de votre amitié le plus grand cas. Je pense que vos affaires vous appellent, et que vous profitez de cette occasion pour partir.

SALARINO. Bonjour, messieurs.

BASSANIO. Eh bien, messieurs, quand rirons-nous?..... dites-nous quand? vous devenez singulièrement rares. Cela durera-t-il?

SALARINO. Quand vos affaires vous le permettront, nous serons à vos ordres.

Salarino et Salanio s'éloignent.

LORENZO. Seigneur Bassanio, puisque vous voilà avec Antonio, nous allons vous laisser ensemble ; mais à l'heure du dîner, rappelez-vous, je vous prie, l'endroit où nous devons nous retrouver.

BASSANIO. Vous pouvez compter sur moi.

GRATIANO. Vous n'avez pas bonne mine, seigneur Antonio. Vous donnez trop de soins aux affaires du monde ; c'est perdre que d'acheter le succès par des soucis trop grands. Croyez-moi, vous êtes merveilleusement changé.

ANTONIO. Gratiano, je considère le monde comme il doit être considéré, comme un théâtre où chacun est obligé de jouer un rôle, et c'est un rôle triste que le mien.

GRATIANO. Je veux jouer dans la pièce le rôle de bouffon. Que les rides de l'âge me viennent au sein du rire et de la joie; puissé-je voir plutôt le vin m'échauffer le foie que mon cœur se morfondre en désolants soupirs. Pourquoi un homme qui a le sang chaud ressemblerait-il à la statue d'albâtre de son grand-père, dormant tout éveillé et se donnant la jaunisse par sa mauvaise humeur? Ecoutez-moi, Antonio ; je vous aime, et c'est mon amitié qui vous parle ; — il y a des hommes dont le visage est une véritable eau dormante, toujours couverte d'écume; ils gardent un silence calculé pour se donner une réputation de sagesse, de gravité et de profondeur, et semblent vous dire : « Je suis un oracle; quand j'ouvre la bouche, que

nul chien n'aboie! » O mon cher Antonio! j'en connais qui ne sont réputés sages que parce qu'ils ne disent rien, et qui, s'ils parlaient, mettraient au supplice les oreilles de leur prochain, et se verraient traités de fous. Nous reparlerons de cela une autre fois; mais, croyez-moi, ne cherchez pas à prendre à l'hameçon de votre tristesse ce goujon des sots, la réputation. — Venez, mon cher Lorenzo. — (*A Antonio.*) Adieu pour quelque temps; je finirai mon exhortation après dîner.

LORENZO. Oui, nous allons vous laisser jusqu'à l'heure du dîner; il faut que je me résigne à être du nombre de ces sages muets; car Gratiano ne me laisse jamais parler.

GRATIANO. Fort bien; tenez-moi compagnie pendant deux années encore, et je vous promets que vous ne distinguerez plus le son de votre propre voix.

ANTONIO. Adieu; je vois qu'à ce compte-là vous ferez de moi un bavard.

GRATIANO. Tant mieux; car le silence n'est recommandable que dans une langue fumée, et dans une pucelle qui n'est point à vendre.

Gratiano et Lorenzo s'éloignent.

ANTONIO. Y a-t-il quelque sens dans tout cela?

BASSANIO. Gratiano est l'homme de Venise qui débite le plus de riens: ses raisons sont comme deux grains de blé dans deux boisseaux de paille hachée; il faut chercher tout le jour avant de les trouver, et quand on les a, ils ne valent pas la peine qu'on s'est donnée.

ANTONIO. Fort bien; maintenant, dites-moi quelle est cette dame dont vous m'avez promis de me parler, et vers laquelle votre intention est de faire un mystérieux pèlerinage.

BASSANIO. Vous n'ignorez pas, Antonio, quelle brêche j'ai faite à ma fortune en adoptant un train de vie que l'exiguité de mes ressources ne me permettait pas de continuer. Je ne me plains pas de l'obligation où je suis de descendre de cette haute existence; mon principal souci est de sortir avec honneur des dettes considérables dont ma jeunesse trop prodigue m'a grevé: c'est à vous, Antonio, que ma bourse et mon cœur doivent le plus, et c'est à votre amitié que je vais confier mes projets et les moyens que j'ai en vue pour arriver à l'acquittement de toutes mes dettes.

ANTONIO. Faites-les-moi connaître, mon cher Bassanio, et

s'ils sont, comme vous, dans les limites de l'honneur, soyez assuré que ma bourse, ma personne et tous les moyens dont je dispose seront employés à vous servir.

BASSANIO. Lorsque j'étais écolier, quand il m'arrivait de perdre une flèche, pour la retrouver, j'en décochais aussitôt une seconde dans la même direction, ayant soin de suivre plus attentivement son vol, et en en risquant deux, je parvenais souvent à retrouver l'une et l'autre. Je vous cite cet enfantillage, parce que le raisonnement qui va suivre n'est guère moins puéril. Je vous dois beaucoup, et, comme on pouvait s'y attendre dans un jeune étourdi, ce que je vous dois est perdu; mais si vous voulez décocher une seconde flèche dans la direction de la première, j'en suivrai le vol d'un œil attentif, et j'ai la certitude de les retrouver toutes deux, ou du moins de vous rapporter la seconde, tout en restant pour la première votre débiteur reconnaissant.

ANTONIO. Vous me connaissez, et c'est du temps perdu que les détours que vous prenez avec mon amitié; et certes, vous me faites plus de tort en mettant en doute mon dévouement sans limites que si vous aviez gaspillé tout mon avoir. Dites-moi seulement ce que vous attendez de moi, d'après la connaissance que vous avez de ce que je puis faire, et je suis prêt : parlez donc.

BASSANIO. Dans Belmont habite une riche héritière; elle est belle, plus belle que ce mot ne l'exprime; elle a des qualités non pareilles; parfois ses yeux m'ont envoyé de muets messages; elle se nomme Portia, et ne le cède en rien à la fille de Caton, à la Portia de Brutus. Le monde n'ignore pas son prix; car les quatre vents lui amènent de tous les rivages d'illustres adorateurs. Les boucles de sa blonde chevelure retombent sur ses tempes comme une toison d'or, et pour en faire la conquête, plus d'un Jason arrive au château de Belmont, comme dans une nouvelle Colchide. O mon cher Antonio ! si j'avais les moyens de me poser leur rival, quelque chose me dit qu'elle couronnerait mes vœux.

ANTONIO. Vous savez que toute ma fortune est sur l'Océan ; je ne suis point en fonds, et je ne saurais, pour le moment, rassembler une somme un peu forte : allez donc essayer ce que peut mon crédit à Venise; j'en épuiserai toutes les ressources pour vous mettre en état de figurer à Belmont auprès de la belle Portia : allez vous enquérir où il y a de l'argent; j'en

ferai autant de mon côté, et je ne doute pas que mon crédit ou ma considération personnelle ne m'en procure.

Ils s'éloignent.

SCÈNE II.

Belmont. — Un appartement dans le château de Portia.

Entrent PORTIA et NÉRISSA.

PORTIA. En vérité, Nérissa, mon petit corps est fatigué de ce grand monde.

NÉRISSA. Vous le seriez, madame, si vos afflictions étaient en aussi grand nombre que vos prospérités; et néanmoins, d'après ce que je vois, on souffre autant de l'extrême abondance que de l'extrême besoin : le vrai bonheur est dans la médiocrité; le superflu a plutôt des cheveux blancs, mais l'honnête nécessaire vit plus longtemps.

PORTIA. Voilà de belles maximes, et on ne peut mieux débitées.

NÉRISSA. Elles valent mieux encore quand on les suit.

PORTIA. Si faire était aussi aisé que savoir ce qu'il convient de faire, les chapelles seraient des églises, et les cabanes des pauvres gens seraient des palais. C'est un bon prédicateur que celui qui se conforme à ses propres instructions. Il m'est plus facile d'enseigner à vingt individus ce qu'il faut faire, que d'être l'un des vingt à suivre mes propres leçons. Le cerveau peut tracer des lois aux sens; mais un tempérament ardent saute par-dessus les froides règles. Jeunesse la folle est un lièvre qui franchit d'un saut les filets de Raison l'impotente. Mais ce raisonnement ne saurait me servir à choisir un époux. Qu'est-ce que je dis choisir? Hélas! je ne puis ni choisir ce qui me plaît, ni refuser ce que je déteste; ainsi les volontés d'une fille vivante sont asservies aux volontés d'un père mort. — N'est-il pas bien dur, Nérissa, de ne pouvoir choisir ni refuser personne?

NÉRISSA. Votre père fut toujours un homme vertueux, et les saints personnages ont toujours, à leur mort, de bonnes inspirations. Soyez donc persuadée que la loterie qu'il a imaginée dans ces trois coffres d'or, d'argent et de plomb, et en vertu de laquelle vous appartiendrez à celui qui choisira le coffre désigné par lui, ne saurait vous donner pour époux qu'un homme digne de votre amour. Mais parmi les illustres

soupirants qui sont déjà ici, en est-il un en faveur duquel votre cœur se prononce ?

PORTIA. Redis-moi leurs noms, je te prie : à mesure que tu les nommeras, je te les décrirai, et par la description tu jugeras de mon affection.

NÉRISSA. Il y a d'abord le prince napolitain.

PORTIA. C'est un jeune fat, qui parle sans cesse de son cheval ; il se fait un grand mérite de pouvoir le ferrer lui-même ; j'ai bien peur que madame sa mère n'ait fait un faux pas avec quelque maréchal ferrant.

NÉRISSA. Il y a ensuite le comte palatin.

PORTIA. C'est un homme qui a toujours la mine renfrognée. Il semble vous dire : *Me voulez-vous, ou ne me voulez-vous pas? choisissez.* Il écoute sans sourire les contes les plus plaisants ; je crains que dans ses vieux jours il ne joue le rôle de philosophe larmoyant, tant il est dans son jeune âge d'une insupportable tristesse. Plutôt que d'épouser l'un d'eux, je préférerais me marier à une tête de mort ayant un os dans la bouche. Dieu me garde de ces deux hommes !

NÉRISSA. Que vous semble du gentilhomme français, monsieur Lebon ?

PORTIA. Dieu l'a créé ; je ne m'oppose donc point à ce qu'il passe pour un homme. Je sais que c'est un péché que de se moquer de son prochain ; mais lui, il a un meilleur cheval que le napolitain ; il a dans un plus haut degré de perfection que le comte palatin la mauvaise habitude de prendre une mine renfrognée : il est tout et n'est rien : si un merle chante, le voilà aussitôt qui se met à danser ; il fait des armes avec son ombre : en l'épousant, j'épouserais vingt maris. Je lui pardonnerais de me mépriser, car, dût-il m'aimer à la passion, je ne le payerai jamais de retour.

NÉRISSA. Que direz-vous donc de Falconbridge, le jeune baron d'Angleterre ?

PORTIA. Tu sais que je ne lui dis jamais rien, car il ne me comprend pas, ni moi lui : il ne sait ni le latin, ni le français, ni l'italien, et tu pourrais attester en justice que je possède à peine pour deux liards d'anglais. C'est un fort bel homme en peinture ; mais, hélas ! quelle conversation avoir avec un tableau muet ? Comme il est drôlement habillé ! Je pense qu'il a acheté son pourpoint en Italie, son haut de chausses en France, sa toque en Allemagne, et ses manières partout.

NÉRISSA. Que pensez-vous du seigneur écossais son voisin ?

PORTIA. Qu'il est plein de charité pour son prochain, car il a emprunté à l'Anglais un soufflet, jurant qu'il le lui rendrait quand il pourrait : si je ne me trompe, le Français lui a donné sa garantie et l'a signée d'un faux nom [1].

NÉRISSA. Comment trouvez-vous le jeune Allemand, le neveu du duc de Saxe ?

PORTIA. Détestable le matin quand il est à jeun, et encore pire le soir quand il est ivre : dans ses meilleurs instants il est un peu moins qu'un homme, et dans ses plus mauvais moments il est très-peu supérieur à la brute. En mettant tout au pire, je ferai en sorte de me passer de lui.

NÉRISSA. S'il offre de courir la chance de la loterie, et choisit le coffre gagnant, en refusant sa main vous refuseriez d'exécuter les volontés de votre père.

PORTIA. De crainte de malheur, aie soin de placer un grand verre de vin du Rhin sur le coffre opposé : quand le diable serait au dedans, si cette tentation est au dehors, je suis sûre que c'est là que se portera son choix. Je ferai tout au monde, Nérissa, plutôt que d'épouser une éponge.

NÉRISSA. Ne craignez pas, madame, d'avoir aucun de ces messieurs pour époux; ils m'ont fait part de l'intention où ils sont de retourner dans leur pays respectif et de ne plus vous importuner de leurs hommages, à moins qu'il n'y ait pour vous obtenir quelque moyen autre que la loterie prescrite par votre père.

PORTIA. Dussé-je vivre aussi vieille que la Sibylle, je mourrai chaste comme Diane, à moins qu'on ne m'obtienne ainsi que l'a voulu mon père. Je suis charmée de voir ces soupirants-là si raisonnables; car il n'en est pas un dont je ne souhaite ardemment l'absence, et je prie Dieu qu'il leur accorde un bon voyage.

NÉRISSA. Ne vous rappelez-vous pas, madame, d'avoir vu ici, du vivant de votre père, un Vénitien, homme instruit et brave, venu avec le marquis de Montferrat ?

PORTIA. Oui, oui, c'était Bassanio; c'est, je crois, ainsi qu'on le nomme.

NÉRISSA. Effectivement, madame : de tous les hommes que

[1] Allusion aux promesses de secours que la France ne cessait de faire aux Écossais, dans leurs différends avec l'Angleterre.

mes yeux ignorants aient vus, celui-là m'a semblé le plus digne de l'amour d'une jolie femme.

PORTIA. Je me le rappelle fort bien; et je me rappelle aussi qu'il méritait l'éloge que tu en fais. — Eh bien, qu'y a-t-il?

Entre UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. Madame, les quatre étrangers demandent à vous voir pour prendre congé de vous : il vient d'arriver un courrier de la part d'un cinquième, le prince de Maroc; il annonce que le prince son maître sera ici ce soir.

PORTIA. Si je pouvais accueillir le cinquième d'aussi bon cœur que je dis adieu aux quatre autres, je me réjouirais de son approche : eût-il toutes les qualités d'un saint, s'il y joint la complexion d'un diable, je l'aimerais mieux pour mon confesseur que pour mon mari. — Viens, Nérissa. — (*Au Domestique.*) Toi, précède-nous. — Au moment où nous fermons la porte sur un soupirant, en voilà un autre qui frappe.

Ils sortent.

SCÈNE III.

Venise. — Une place publique.

Arrivent BASSANIO et SHYLOCK.

SHYLOCK. Trois mille ducats; — fort bien.

BASSANIO. Oui, seigneur, pour trois mois.

SHYLOCK. Pour trois mois, — fort bien.

BASSANIO. Pour laquelle somme, Antonio, comme je vous l'ai dit, donnera son billet.

SHYLOCK. Antonio donnera son billet, — fort bien.

BASSANIO. Puis-je compter sur vous? me rendrez-vous ce service? puis-je savoir votre réponse?

SHYLOCK. Trois mille ducats pour trois mois, sur le billet d'Antonio.

BASSANIO. Votre réponse à cela?

SHYLOCK. Antonio est bon.

BASSANIO. Auriez-vous lieu de suspecter le contraire?

SHYLOCK. Oh! non, non, non; — quand je dis qu'il est bon, je veux dire qu'il est solvable. Toutefois ses moyens sont d'une nature éventuelle : il a un navire en destination pour Tripoli, un autre pour les Indes; j'ai entendu dire au Rialto qu'il en a un troisième pour le Mexique, un quatrième pour

l'Angleterre, — et d'autres encore dispersés sur divers points du globe ; mais des vaisseaux ne sont que des planches, des matelots ne sont que des hommes; il y a des rats de terre et des rats d'eau, des voleurs de terre et des voleurs de mer, je veux dire des pirates; et puis il y a le danger des eaux, des vents et des écueils : — néanmoins l'homme est solvable ; — trois mille ducats; — je pense que je puis prendre son billet.

BASSANIO. Soyez sûr que vous le pouvez.

SHYLOCK. Je veux m'assurer si je le puis; et afin de m'en assurer, j'y penserai. Puis-je parler à Antonio?

BASSANIO. Si vous voulez dîner avec nous.

SHYLOCK. Oui, pour sentir le porc, pour manger de l'habitation dans laquelle votre prophète, le Nazaréen, a, par ses exorcismes, fait entrer le diable! Je veux bien acheter avec vous, vendre avec vous, causer avec vous, me promener avec vous, et ainsi de suite ; mais je ne veux pas manger avec vous, boire avec vous ni prier avec vous. Quelles nouvelles au Rialto? — Qui vient ici?

Arrive ANTONIO.

BASSANIO. C'est le seigneur Antonio.

SHYLOCK, *à part.* Comme il a l'air d'un publicain hypocrite! Je le hais parce qu'il est chrétien, mais surtout parce que, dans sa simplicité stupide, il prête des fonds gratis, et fait baisser à Venise la valeur de l'argent. Si je le tiens jamais, j'assouvirai pleinement la vieille aversion que je lui porte. Il hait notre nation sainte; et jusque dans le lieu où les négociants ont coutume de s'assembler, il raille ma personne, mes opérations, mes bénéfices légitimement acquis et auxquels il donne le nom d'usure : que ma tribu soit maudite si je lui pardonne!

BASSANIO. Shylock, m'avez-vous entendu?

SHYLOCK. Je faisais le calcul de l'état actuel de mes fonds ; autant que ma mémoire me le rappelle, je ne puis immédiatement fournir la somme complète de trois mille ducats : n'importe ; Tubal, riche Hébreu de ma tribu, me fournira cette somme : mais doucement ; pour combien de mois la voulez-vous? (*A Antonio.*) Bonjour, seigneur; nous parlions de vous.

ANTONIO. Shylock, bien que je ne prête ni n'emprunte à intérêt, cependant, pour subvenir aux pressants besoins de mon ami, je dérogerai cette fois à mes habitudes. — (*A Bassanio.*) Sait-il quelle somme vous désirez?

SHYLOCK. Oui, oui; trois mille ducats.

ANTONIO. Pour trois mois.

SHYLOCK. Je l'avais oublié. — Pour trois mois, vous me l'aviez dit; — sur votre billet, fort bien! voyons un peu. — Mais écoutez-moi; il me semble vous avoir entendu dire que vous ne prêtiez ni n'empruntiez à intérêt.

ANTONIO. Je ne le fais jamais.

SHYLOCK. Quand Jacob faisait paître les troupeaux de son oncle Laban, — ce Jacob, grâce à ce que fit en sa faveur sa mère avisée, fut le troisième de la race dont notre saint Abraham est le chef; oui, ce fut le troisième.

ANTONIO. Eh bien! que nous direz-vous de lui? prêtait-il à intérêt?

SHYLOCK. Non, il ne prêtait pas à intérêt; ce n'est pas positivement cela; mais remarquez bien ce que fit Jacob. Il avait été convenu entre Laban et lui que tous les agneaux qui naîtraient rayés et tachetés seraient le salaire de Jacob; vers la fin de l'automne, les brebis étant en rut, allèrent chercher les béliers: pendant que ces couples à toison procédaient à l'œuvre de la génération, le rusé pâtre coupa des baguettes qu'il dépouilla de leur écorce, et au moment précis de la conception, il les plaça devant les lascives brebis, qui, venant alors à concevoir, mirent bas plus tard des agneaux bigarrés, et ceux-là furent pour Jacob. C'était là une manière de bénéficier; et le ciel bénit Jacob; et tout gain est béni, pourvu qu'il ne soit pas le produit du vol.

ANTONIO. Jacob servait en vue d'un bénéfice éventuel, d'un résultat qu'il n'était point en son pouvoir d'amener et qui est exclusivement l'œuvre de la main de Dieu. Cet exemple a-t-il pour objet de justifier l'usure? votre or et votre argent sont-ils des brebis et des béliers?

SHYLOCK. Je ne sais; je les fais produire tout aussi vite. — Mais écoutez-moi, seigneur.

ANTONIO. Remarquez bien, Bassanio, que le diable peut citer les Ecritures à l'appui de ses actes; une âme perverse produisant de saints témoignages, ressemble à un scélérat le sourire sur les lèvres; c'est un beau fruit dont le cœur est pourri. Oh! comme l'hypocrisie a des dehors vertueux!

SHYLOCK. Trois mille ducats, — c'est une grosse somme. Trois mois sur douze, voyons ce que cela fait d'intérêts.

ANTONIO. Eh bien, Shylock, nous rendez-vous ce service?

SHYLOCK. Seigneur Antonio, souvent au Rialto vous vous êtes moqué de mes opérations financières et de mon usure : je n'ai fait qu'en lever les épaules, et j'ai tout supporté patiemment ; car souffrir est le partage de notre nation. Vous me traitiez de mécréant, de chien enragé, et vous crachiez sur mon manteau de juif, et cela, parce que je fais usage de ce qui m'appartient; or, il paraît maintenant que vous avez besoin de moi : vous venez à moi et vous me dites : *Shylock, nous voudrions de l'argent;* voilà ce que vous me dites, vous qui déchargez votre salive sur ma barbe, et qui me chassez à coups de pied comme vous repousseriez du seuil de votre logis un chien étranger; vous me demandez de l'argent. Que dois-je répondre? dois-je vous dire : *Est-ce qu'un chien a de l'argent? Est-ce possible qu'un chien puisse prêter trois mille ducats?* ou bien, dois-je m'incliner profondément, et d'un ton servile, d'une voix basse et humble, dois-je vous dire : *Mon beau seigneur, mercredi dernier vous m'avez craché au visage ; tel autre jour vous m'avez chassé à coups de pied; tel autre vous m'avez appelé chien: en retour de tant de courtoisie, je vais vous prêter mon argent?*

ANTONIO. Il est probable que tu me verras encore te donner ces noms-là, te cracher au visage, te chasser à coups de pied. Si tu veux prêter cet argent, ce n'est pas à des amis que tu le prêteras; quand a-t-on vu l'amitié naître d'un métal stérile? Tu le prêteras à un ennemi ; s'il manque à son engagement, tu en auras meilleure grâce à déployer contre lui les rigueurs de la loi.

SHYLOCK. Voyez donc comme vous vous emportez ! je veux être de vos amis, obtenir votre affection, oublier les mépris que vous m'avez prodigués, subvenir à vos besoins présents, sans vous faire payer un denier d'intérêt, et vous ne voulez pas m'entendre. Mes offres sont bienveillantes.

ANTONIO. Ce serait là en effet une grande obligeance.

SHYLOCK. Et je veux vous la témoigner cette obligeance. — Venez avec moi chez un notaire, faites-moi là votre billet ; et puisque je suis en verve de gaieté, il sera stipulé que si vous ne me remboursez pas tel jour, en tel lieu, la somme énoncée dans le billet, j'aurai droit à une livre de votre chair, coupée et prise dans telle partie de votre corps qu'il me plaira désigner.

ANTONIO. J'y consens de grand cœur ; je suis prêt à signer un billet conçu en ces termes, et à rendre hommage à l'obligeance du juif.

BASSANIO. Vous ne souscrirez pas un tel billet pour moi ; je préfère rester dans mes embarras actuels.

ANTONIO. Vous n'avez rien à craindre, mon cher ; je remplirai mes engagements. Dans deux mois, c'est-à-dire un mois avant l'échéance, il doit m'arriver des valeurs pour une somme neuf fois plus considérable que celle du billet souscrit.

SHYLOCK. O père Abraham! ce que c'est cependant que ces chrétiens ! La perversité de leurs propres actes leur fait suspecter les intentions d'autrui ! Je vous le demande, s'il manque à son engagement, que gagnerai-je à exiger l'accomplissement de la condition proposée ? Une livre de la chair d'un homme a moins de valeur qu'une livre de chair de mouton, de bœuf ou de chèvre. Voilà ce que je suis disposé à faire pour me concilier son amitié ; si la chose lui convient, soit ; sinon, adieu : seulement, veuillez ne pas vous faire contre moi une arme de mon obligeance même.

ANTONIO. Oui, Shylock, je souscrirai ce billet.

SHYLOCK. Allez donc m'attendre chez le notaire ; dites-lui de rédiger cette plaisante obligation ; moi, je vais chercher les ducats, donner un coup d'œil à ma maison, laissée à la garde peu sûre d'un valet fainéant, puis j'irai vous rejoindre.

Il s'éloigne.

ANTONIO. Adieu, juif obligeant. Cet Hébreu-là se fera chrétien ; il devient traitable.

BASSANIO. Je me défie des conditions les plus favorables, quand un scélérat les propose.

ANTONIO. Venez ; nous n'avons ici aucune inquiétude à avoir ; mes vaisseaux arrivent un mois avant l'échéance.

Ils s'éloignent.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

Belmont. — Un appartement dans le château de Portia.

Entrent LE PRINCE DE MAROC et sa suite, PORTIA et sa suite, et NÉRISSA. Bruit de fanfares.

LE PRINCE. Ne répugnez pas à la couleur de mon teint, cette noire livrée du soleil brunissant dont je suis voisin et qui m'a vu naître. Amenez-moi l'homme le plus beau de ces climats du nord, dont les feux de Phébus ont peine à fondre les glaçons, et faisons sur nous une incision en votre honneur pour savoir lequel est le plus rouge, de son sang ou du mien. Sachez, madame, que mon aspect a intimidé plus d'un brave, et je vous jure, par mon amour, que les vierges les plus considérées de nos climats en ont été éprises. Je ne voudrais pas changer de couleur, à moins qu'on ne pût qu'à cette condition obtenir votre cœur, ma charmante reine!

PORTIA. Dans mon choix, je ne suis pas guidée uniquement par le capricieux témoignage de mes yeux de jeune fille; d'ailleurs la loterie de ma destinée m'ôte la faculté d'un choix volontaire. Mais si mon père ne m'avait point imposé des entraves, s'il ne m'obligeait pas, par son testament, à devenir la femme de celui qui m'aura obtenue par les moyens que je vous ai dits, je vous l'avoue, prince illustre, entre tous ceux qui sont déjà venus s'offrir à mes regards, nul plus que vous n'aurait des droits à mon affection.

LE PRINCE. C'est déjà beaucoup, et je vous en rends grâce. Veuillez donc, je vous prie, me conduire à ces coffres, afin que je tente ma fortune. Par ce cimeterre qui a tué le sophi et un prince persan, qui a gagné trois batailles contre le sultan Soliman, fallût-il faire baisser les yeux au plus fier, affronter le mortel le plus audacieux, enlever les oursins aux mamelles de leur mère, insulter au lion rugissant et affamé, je le ferais, madame, pour vous obtenir. Mais, hélas! si Hercule et Lychas jouent aux dés à qui des deux sera le plus grand homme, la fortune peut donner le plus haut point à la main la plus faible, et Alcide se verra vaincu par son page. Et moi aussi, guidé par

l'aveugle fortune, je puis manquer ce qu'un moins digne obtiendra, et j'en mourrai de douleur.

PORTIA. Il faut prendre votre parti, et renoncer tout à fait à choisir, ou si vous choisissez, jurer auparavant que si le sort vous est contraire, vous ne parlerez de mariage à aucune femme. Ainsi, faites vos réflexions.

LE PRINCE. J'accepte ces conditions; venez, que je sache mon sort.

PORTIA. Allons d'abord au temple; après dîner, vous tenterez la fortune.

LE PRINCE. Puissé-je réussir! Ce moment va me rendre ou le plus fortuné ou le plus malheureux des hommes.

Une fanfare. Ils sortent.

SCÈNE II.

Venise. — Une rue.

Entre LANCELOT GOBBO.

LANCELOT. Certainement, ma conscience m'oblige à quitter le service du juif mon maître. Le diable est là près de moi, et il me tente en me disant : *Gobbo, Lancelot Gobbo, mon cher Lancelot*, ou *mon cher Gobbo*, ou *mon cher Lancelot Gobbo, fais usage de tes jambes, prends ta course et sauve-toi.* Ma conscience me dit : *Non, prends garde, honnête Lancelot! prends garde, honnête Gobbo!* ou, comme je disais tout à l'heure : *Honnête Lancelot Gobbo, ne t'en va pas; dédaigne de t'enfuir à toutes jambes.* Là-dessus, l'infatigable démon m'ordonne de plus belle de décamper. *Pars*, dit le diable; *au nom du ciel*, dit le diable, *décampe; prends une résolution courageuse, et sauve-toi.* Alors, ma conscience se suspendant au cou de mon cœur, me dit fort sagement : *Mon honnête ami Lancelot, toi qui es le fils d'un honnête homme*, ou plutôt d'une honnête femme, car mon père sentait son fruit, et ne laissait pas que d'avoir un goût : ma conscience donc me dit : *Lancelot, ne bouge pas. — Bouge*, dit le diable. — *Ne bouge pas*, dit ma conscience. — *Conscience*, lui dis-je, *vous me conseillez bien. — Démon*, lui dis-je, *j'approuve votre conseil;* si j'obéis à ma conscience, je resterai avec le juif mon maître, qui, Dieu me pardonne, est une espèce de démon; si, au contraire, je me sauve, il faut que je me laisse diriger par le démon, qui, sous votre respect, est le

diable lui-même. Certainement, ce juif est le diable incarné, et, en conscience, ma conscience est une conscience bien dure lorsqu'elle me conseille de rester chez le juif : c'est le diable qui me donne un conseil d'ami. Je me sauverai, diable; mes talons sont à vos ordres, je me sauverai.

Arrive **LE VIEUX GOBBO**, portant un panier.

GOBBO. Mon jeune monsieur, quel est, je vous prie, le chemin qui conduit à la maison du juif?

LANCELOT, *à part.* O ciel! c'est mon légitime père qui, ayant la vue basse, extrêmement basse, ne me reconnaît pas. — Je vais tenter une épreuve sur lui.

GOBBO. Mon jeune monsieur, quel est, je vous prie, le chemin qui conduit à la maison du juif?

LANCELOT. Au premier détour, vous tournerez à votre main droite; puis au détour suivant, vous tournerez à gauche; puis, au détour suivant, vous ne tournerez d'aucun côté, mais vous vous dirigerez indirectement vers la maison du juif.

GOBBO. Bonté de Dieu, voilà un chemin qui n'est pas facile à trouver. Pourriez-vous me dire si un certain Lancelot qui demeure avec lui, demeure ou non avec lui?

LANCELOT. Est-ce du jeune monsieur Lancelot que vous parlez? — (*A part.*) Remarquez-moi bien maintenant; je vais soulever les eaux : — Est-ce du jeune monsieur Lancelot que vous parlez?

GOBBO. Non, monsieur, mais du fils d'un pauvre homme. Son père, quoique ce soit moi qui le dise, est un honnête homme fort pauvre, et, grâce à Dieu, de bonnes vie et mœurs.

LANCELOT. Allons, que son père soit ce qu'il voudra; nous parlons du jeune monsieur Lancelot.

GOBBO. De Lancelot, monsieur.

LANCELOT. Répondez-moi, je vous prie, vieillard. N'est-ce pas du jeune monsieur Lancelot que vous parlez?

GOBBO. De Lancelot, sous votre bon plaisir.

LANCELOT. *Ergo*, de monsieur Lancelot. Vieillard, ne parlez point de monsieur Lancelot; car ce jeune homme, par l'arrêt du sort et des destinées et autres locutions baroques, et des trois sœurs filandières et autres articles scientifiques, est effectivement décédé; en termes vulgaires, il est allé au ciel.

GOBBO. Que Dieu m'en préserve! Ce garçon était mon unique appui, mon bâton de vieillesse.

LANCELOT. Est-ce que j'ai l'air d'un bâton, d'un étai, d'une canne, ou d'un échalas? — Me reconnaissez-vous, mon père?

GOBBO. Hélas! je ne vous connais pas, mon jeune monsieur; mais veuillez me dire, je vous prie, si mon garçon (Dieu veuille avoir son âme!) est vivant ou mort.

LANCELOT. Est-ce que vous ne me reconnaissez pas, mon père?

GOBBO. Hélas, monsieur, j'ai la vue basse; je ne vous remets pas.

LANCELOT. Vous pourriez avoir la vue bonne et ne pas me reconnaître : c'est un père bien avisé que celui qui connaît son enfant. Allons, vieillard, je vais vous dire des nouvelles de votre fils : donnez-moi votre bénédiction : il faut que la vérité se découvre; un meurtre ne peut rester longtemps caché; le fils d'un homme le peut, mais à la fin la vérité se fait jour.

GOBBO. Je vous en prie, monsieur, tenez-vous droit; je suis certain que vous n'êtes pas Lancelot, mon garçon.

LANCELOT. Je vous en prie, ne bavardons pas plus longtemps là-dessus; mais donnez-moi votre bénédiction. Je suis Lancelot, votre garçon autrefois, votre fils maintenant, votre enfant pour toujours.

GOBBO. Je ne puis croire que vous soyez mon fils.

LANCELOT. Je ne sais pas ce que je dois croire à cet égard; mais je suis Lancelot, au service du juif; et j'ai la certitude que Marguerite, votre femme, est ma mère.

GOBBO. Son nom est effectivement Marguerite. Sur ma vie, si tu es Lancelot, tu es ma chair et mon sang. Bénédiction de Dieu! quelle barbe tu as! tu as plus de poils au menton que Dobbin, mon cheval d'attelage, n'en a à la queue.

LANCELOT. Il faut alors que la queue de Dobbin pousse à reculons; car certainement la dernière fois que je l'ai vu, il avait plus de poils à la queue que je n'en ai au menton.

GOBBO. Dieu! que tu es changé! Comment es-tu avec ton maître? Je lui apporte un cadeau. Comment vous accordez-vous ensemble?

LANCELOT. Fort bien, fort bien; mais pour ma part, comme j'ai arrêté la résolution de m'enfuir, je ne m'arrêterai pas que je n'aie arpenté quelque terrain : mon maître est un vrai juif. Lui donner un cadeau, à lui? donnez-lui une corde

pour se pendre. Je meurs de faim à son service; vous pouvez compter avec vos côtes chacun de mes doigts[1]. Mon père, je suis bien aise que vous soyez venu; offrez votre cadeau à un certain seigneur Bassanio; celui-là donne des livrées neuves; et des livrées qui comptent encore; si je n'entre pas à son service, je veux m'enfuir tant que la terre me portera. — O bonheur! le voici lui-même; — parlez-lui, mon père; car je veux être juif, si je sers le juif plus longtemps.

Arrive BASSANIO, suivi de LÉONARDO et de quelques autres Domestiques.

BASSANIO, *à un Domestique.* Soit; j'y consens; —mais que cela se fasse assez promptement pour que le souper soit prêt à cinq heures au plus tard: aie soin que ces lettres soient remises à leur adresse; donne les livrées à faire, et dis à Gratiano de venir chez moi dans l'instant.

LANCELOT. Parlez-lui, mon père.

GOBBO. Dieu bénisse votre seigneurie!

BASSANIO. Grand merci; avez-vous quelque chose à me dire?

GOBBO. Voici mon fils, seigneur, un pauvre garçon, —

LANCELOT. Non pas un pauvre garçon, seigneur, mais bien le valet du riche juif; et mon désir serait, seigneur, comme mon père vous le spécifiera, —

GOBBO. Il a une grande infection[2], seigneur, comme qui dirait de servir, —

LANCELOT. Le long et le court de la chose est que je suis au service du juif, et que je désirerais, comme mon père vous le spécifiera, —

GOBBO. Son maître et lui, sauf le respect de votre seigneurie, ne sont pas cousins, si bien que, —

LANCELOT. En somme, la vérité est que le juif en ayant mal usé avec moi, cette circonstance est cause, comme ce vieillard qui est mon père vous le spécifiera, —

GOBBO. J'ai ici quelques couples de pigeons, que je désirerais offrir à votre seigneurie; et l'objet de ma requête est —

LANCELOT. En résumé, la requête est impertinente[3], comme votre seigneurie l'apprendra de la bouche de cet honnête

[1] Il veut dire, *compter avec vos doigts chacune de mes côtes.* Ce genre de comique est fréquent dans notre auteur.

[2] Il veut dire *affection, désir.*

[3] Il veut dire *pertinente.*

vieillard, qui, bien que ce soit moi qui le dise, est pauvre quoique vieux, et qui de plus est mon père.

BASSANIO. Que l'un de vous parle pour les deux. — Que voulez-vous?

LANCELOT. Entrer à votre service, seigneur.

GOBBO. Voilà tout, seigneur.

BASSANIO, *à Lancelot.* Je te connais très-bien, et je t'accorde ta demande. Shylock, ton maître, m'a parlé de toi aujourd'hui même, et tu lui devras ton avancement si c'en est un que de quitter le service d'un juif opulent pour devenir le laquais d'un gentilhomme aussi pauvre que moi.

LANCELOT. Le vieux proverbe est on ne peut mieux partagé entre mon maître Shylock et vous, seigneur : vous avez la grâce de Dieu, et lui il a de quoi.

BASSANIO. Tu dis vrai. — (*A Gobbo.*) Vieillard, suivez votre fils. — (*A Lancelot.*) Va prendre congé de ton ancien maître, et fais-toi indiquer ma demeure. — (*A ses Domestiques.*) Qu'on lui donne une livrée plus ornée que celle de ses camarades. N'y manquez pas.

Il s'entretient à voix basse avec Léonardo.

LANCELOT. Mon père, l'affaire est dans le sac. — Non, je ne sais pas me procurer du service ; je ne sais pas faire usage de ma langue ! — fort bien. (*Regardant la paume de sa main.*) Quelle est, en Italie, la paume de la main étendue pour jurer sur la Bible, qui se puisse comparer à celle-ci ? — J'aurai du bonheur ; parbleu ! voilà une ligne de vie qui est jolie, j'espère ! voici une petite provision de femmes ; hélas ! ce n'est rien que quinze femmes ; onze veuves et neuf filles, c'est le strict nécessaire pour un honnête homme ; et puis avoir échappé trois fois au malheur de me noyer, et avoir frisé de deux doigts le danger mortel de tomber sur la pointe d'un oreiller [1] ; — en voilà, j'espère, des délivrances miraculeuses ! Allons, si la fortune est femme, avouons que c'est une bonne fille. — Venez, mon père ; je vais prendre congé du juif en un clin d'œil.

Lancelot et le vieux Gobbo s'éloignent.

BASSANIO, *à Léonardo.* Je t'en prie, mon cher Léonardo, veille à cela. Quand tu auras acheté et rangé ces objets, reviens sur-le-champ ; car je traite ce soir mes meilleures connaissances ; va, pars.

Il fait quelques pas en se promenant.

[1] C'est-à-dire de se marier.

LÉONARDO. Je ferai du mieux qu'il me sera possible.

Arrive GRATIANO.

GRATIANO, *à Léonardo.* Où est votre maître ?

LÉONARDO. Le voilà là-bas qui se promène.

Léonardo s'éloigne.

GRATIANO, *appelant.* Seigneur Bassanio, —

BASSANIO, *se retournant.* Gratiano !

GRATIANO. J'ai une demande à vous faire.

BASSANIO. Je vous l'accorde.

GRATIANO. Ne me refusez pas. Il faut que je vous accompagne à Belmont.

BASSANIO. S'il le faut, je le veux bien. Mais écoutez-moi, Gratiano ; vous avez le ton trop dégagé et le verbe trop haut ; ces airs-là vous vont à merveille, et à des yeux comme les nôtres ne sont pas des défauts ; mais aux lieux où l'on ne vous connaît point ils auraient quelque chose de trop libre. — Prenez la peine de tempérer par quelques gouttes de réserve et de modestie, la pétulance de votre caractère ; sans quoi, votre conduite excentrique me nuirait dans l'opinion des personnes chez lesquelles je vais, et pourrait ruiner mes espérances.

GRATIANO. Seigneur Bassanio, écoutez-moi : si vous ne me voyez pas adopter un maintien raisonnable, parler respectueusement, ne jurer que de temps à autre, porter sur moi des livres de prières, prendre un air sérieux ; il y a plus, quand on dira le bénédicité, tenir mon chapeau devant mes yeux, comme cela, soupirer et dire amen ; observer tous les usages de la civilité, comme le jeune homme qui s'applique à se donner un air grave pour plaire à sa grand'mère ; si vous ne me voyez faire tout cela, n'ayez plus jamais confiance en moi.

BASSANIO. Fort bien, nous verrons comment vous vous conduirez.

GRATIANO. Mais j'en excepte la soirée d'aujourd'hui ; ce que nous ferons ce soir ne comptera pas.

BASSANIO. Non, ce serait dommage ; je vous conseille, au contraire, de revêtir votre gaieté la plus franche ; car nous aurons des amis qui se proposent de se réjouir ; mais adieu ; quelques affaires m'appellent.

GRATIANO. Et moi, il faut que j'aille trouver Lorenzo et les autres ; mais nous irons vous rendre visite à l'heure du souper.

Ils s'éloignent.

SCÈNE III.

Même ville. — Une salle dans la maison de Shylock.

Entrent JESSICA et LANCELOT.

JESSICA. Je suis fâchée que tu veuilles quitter mon père ; notre maison et un enfer, et toi, joyeux diable, tu lui ôtais un peu de son ennui; mais adieu; voilà un ducat pour toi. Lancelot, au souper, parmi les convives de ton nouveau maître, tu verras Lorenzo; donne-lui cette lettre, donne-la-lui secrètement. Adieu; je ne voudrais pas que mon père me trouvât causant avec toi.

LANCELOT. Adieu; — je n'ai pour tout langage que des larmes. — Charmante païenne, — aimable juive, si un chrétien ne joue pas un rôle de scélérat pour vous posséder, je serai bien trompé : mais adieu ! ces sottes larmes ont presque noyé toute ma fermeté d'homme; adieu !

Il sort.

JESSICA, *seule.* Adieu, bon Lancelot. — Combien c'est coupable à moi de rougir d'être la fille de mon père ! mais quoique j'aie hérité de son sang, je n'ai point hérité de son caractère. O Lorenzo ! si tu tiens ta promesse, je terminerai cette lutte pénible; je me ferai chrétienne et deviendrai ta femme dévouée.

Elle sort.

SCÈNE IV.

Même ville. — Une rue.

Arrivent GRATIANO, LORENZO, SALARINO et SALANIO.

LORENZO. Oui, nous nous échapperons pendant le souper, nous nous déguiserons chez moi, et une heure après nous reviendrons tous.

GRATIANO. Nous n'avons pas fait tous nos préparatifs.

SALARINO. Il n'a pas encore été question entre nous de porte-flambeaux.

SALANIO. C'est une triste invention, à moins que cela ne soit disposé d'une manière originale; je crois que le mieux est de nous en passer.

LORENZO. Il n'est que quatre heures; nous avons encore deux heures pour nous préparer. —

Arrive LANCELOT, avec une lettre.

LORENZO, *continuant.* Ami Lancelot, quelles nouvelles?

LANCELOT. S'il vous plaît d'ouvrir cette lettre, vous l'apprendrez.

LORENZO. Je connais l'écriture; c'est une belle écriture : et plus blanche que le papier sur lequel elle a écrit est la main charmante qui traça cette lettre.

GRATIANO. Une lettre d'amour, sans doute?

LANCELOT, *faisant quelques pas pour se retirer.* Avec votre permission, seigneur.

LORENZO. Où vas-tu ?

LANCELOT. Seigneur, je vais inviter mon ancien maître, le juif, à venir souper ce soir chez mon nouveau maître, le chrétien.

LORENZO, *lui donnant une bourse.* Attends, prends ceci.— Dis à la charmante Jessica que je serai exact. — Dis-le-lui en particulier; va. —

Lancelot s'éloigne.

LORENZO, *continuant.* Messieurs, voulez-vous vous préparer pour la mascarade de ce soir? Je suis pourvu d'un porte-flambeau.

SALARINO. J'y vais à l'instant.

SALANIO. Et moi aussi.

LORENZO. Venez nous rejoindre, Gratiano et moi, au logis de Gratiano, dans une heure d'ici.

SALARINO. Nous n'y manquerons pas.

Salarino et Salanio s'éloignent.

GRATIANO. Cette lettre ne venait-elle pas de la belle Jessica ?

LORENZO. Il faut que je vous dise tout. Elle me mande de quelle manière je dois l'enlever de la maison de son père ; l'or et les bijoux qu'elle emportera, le costume de page dont elle s'est pourvue. Si jamais le juif son père est admis au ciel, ce sera en considération de sa charmante fille; et jamais le malheur n'osera traverser sa voie, si ce n'est en s'autorisant du prétexte qu'elle est la fille d'un juif sans foi. Allons, venez avec moi; lisez ceci chemin faisant; la belle Jessica sera mon porte-flambeau.

Ils s'éloignent.

SCÈNE V.

Même ville. — Devant la maison de Shylock.

Arrivent SHYLOCK et LANCELOT.

SHYLOCK. Allons, tu jugeras bientôt par tes propres yeux de la différence qu'il y a entre le vieux Shylock et Bassanio. — (*Il appelle.*) Jessica! — Tu ne gourmandiseras plus comme tu l'as fait chez moi. — Jessica ! — Tu ne passeras plus ton temps à dormir, et à ronfler, et à déchirer tes habits. — Jessica ! viendras-tu?

LANCELOT, *appelant.* Jessica!

SHYLOCK. Qui t'a dit d'appeler? je ne t'ai pas dit d'appeler.

LANCELOT. Vous m'avez souvent reproché de ne pouvoir rien faire sans qu'on me l'ordonne.

Arrive JESSICA.

JESSICA. M'appelez-vous? que désirez-vous de moi?

SHYLOCK. Je soupe dehors aujourd'hui, Jessica : voici mes clefs : — mais pourquoi irais-je? ce n'est pas par affection qu'ils m'invitent; ils me flattent : n'importe, j'irai par haine et pour manger aux dépens du chrétien prodigue. — Jessica, ma fille, veille sur ma maison : — je ne m'éloigne qu'avec répugnance; il se trame quelque chose contre mon repos; car cette nuit j'ai rêvé de sacs d'argent.

LANCELOT. Je vous en conjure, monsieur, allez-y; mon jeune maître compte sur votre présence.

SHYLOCK. Et moi sur la sienne.

LANCELOT. Et ils ont entre eux comploté quelque chose. — Je ne vous dirai pas que vous verrez une mascarade; mais si vous en voyez une, alors ce n'est pas pour rien que mon nez a saigné le dernier lundi noir[1], à six heures du matin, tandis qu'il y a quatre ans, ce saignement est tombé le mercredi des Cendres, dans l'après-midi.

SHYLOCK. Quoi! il y aura des masques! Écoute-moi, Jessica : ferme bien les portes; quand tu entendras le tambour et

[1] Le 14 avril 1360, le lundi de Pâques, Edouard III et son armée étaient devant Paris. Ils eurent de la grêle et d'épais brouillard ; il fit un temps si glacial que plusieurs cavaliers moururent de froid sur leurs chevaux ; c'est ce qui fit donner à ce jour-là le nom de *lundi noir*.

les sons criards du fifre au cou tors, ne va pas te mettre à la fenêtre, ni montrer ta tête en public, pour voir les visages barbouillés de chrétiens imbéciles; mais bouche les oreilles de ma maison, je veux dire les fenêtres : que les bruits d'une folie stupide ne pénètrent pas dans ma demeure austère. — Par le bâton de Jacob, je jure que je n'ai pas ce soir la moindre envie de souper dehors; néanmoins j'irai. — (*A Lancelot.*) Toi, prends les devants : dis que je vais venir.

LANCELOT. Je vais vous précéder, monsieur. — (*Bas, à Jessica.*) Mademoiselle, que cela ne vous empêche pas de regarder par la fenêtre;

Car il se peut qu'un chrétien vous arrive,
Digne en tous points des regards d'une juive.

Il s'éloigne.

SHYLOCK. Que dit cet imbécile, cette race d'Agar?

JESSICA. Il m'a dit : Adieu, mademoiselle; voilà tout.

SHYLOCK. C'est un assez bon diable; mais un énorme mangeur; au travail il est lent comme un colimaçon; cela dort le jour comme un chat sauvage; les frelons ne me conviennent pas dans ma ruche : c'est pourquoi je me sépare de lui, et je le cède à un autre, afin qu'il l'aide à dépenser promptement l'argent que lui ai prêté. — Allons, rentre, Jessica; peut-être reviendrai-je sur-le-champ; fais ce que je t'ai dit; ferme les portes sur toi : qui bien renferme bien retrouve; c'est un proverbe toujours de saison pour l'esprit économe.

Il s'éloigne.

JESSICA. Adieu; si mon projet réussit, nous avons perdu, moi un père, toi une fille.

Elle s'éloigne.

SCÈNE VI.

Même lieu.

Arrivent GRATIANO et SALARINO, masqués.

GRATIANO. Voici l'auvent sous lequel Lorenzo nous a dit de l'attendre.

SALARINO. L'heure est presque passée.

GRATIANO. Il est étonnant qu'il se fasse attendre; car les amants arrivent toujours avant l'heure.

SALARINO. Oh! les colombes de Vénus volent dix fois plus vite pour sceller de nouveaux liens d'amour que pour conserver intacte la foi jurée.

GRATIANO. Il en sera toujours ainsi. Quel convive, au sortir d'un festin, a le même appétit qu'en y prenant place? quel cheval, reprenant la route ennuyeuse qu'il a déjà parcourue, ne ralentit son pas et son ardeur? Pour toutes les choses d'ici-bas, nous mettons plus de vivacité dans la poursuite que dans la jouissance. Voyez la nef quitter comme l'enfant prodigue sa baie natale, déployant l'éclat de ses banderoles, et caressée par les souffle lascif de la brise! Voyez-la revenir aussi comme l'enfant prodigue, la carène endommagée, les voiles en lambeaux, maigre, épuisée, ruinée par la brise libertine.

Arrive LORENZO.

SALARINO. Voici Lorenzo; — nous reparlerons de cela plus tard.

LORENZO. Mes chers amis, pardonnez-moi d'avoir abusé de votre patience. Ce n'est pas moi, ce sont mes affaires que vous devez accuser de ce délai. Quand il vous prendra envie de voler des épouses, je vous promets de vous attendre tout aussi longtemps. — Approchons; c'est ici la demeure du juif mon beau-père. — Holà! quelqu'un!

JESSICA, vêtue en page, paraît à la fenêtre.

JESSICA. Qui êtes-vous? dites-le-moi, pour plus de certitude, bien que je sois convaincue que j'ai reconnu votre voix.

LORENZO. Lorenzo, votre bien-aimé.

JESSICA. Lorenzo, j'en suis sûre; mon bien-aimé, cela est certain, car qu'aimé-je plus au monde? Mais hormis vous, Lorenzo, qui sait si je suis la vôtre?

LORENZO. Le ciel et votre cœur me sont témoins que vous l'êtes.

JESSICA, *lui jetant une cassette.* Tenez, recevez cette cassette; elle en vaut la peine. Je suis bien aise qu'il fasse nuit, et que vous ne puissiez pas me voir: car je suis toute honteuse de mon travestissement; mais l'amour est aveugle, et les amants ne peuvent voir les charmantes folies qu'eux-mêmes commettent; car s'ils le pouvaient, Cupidon lui-même rougirait de me voir ainsi métamorphosée en page.

LORENZO. Descendez, car il faut que vous me serviez de porte-flambeau.

JESSICA. Eh quoi! faut-il donc que j'éclaire ma honte? elle n'est déjà que trop visible. Mon ami, ce rôle me mettrait trop en évidence; il faut que je reste cachée.

LORENZO. Vous l'êtes suffisamment, mon amour, dans votre costume de page. Mais venez vite, car la nuit mystérieuse va bientôt prendre la fuite, et nous sommes attendus au banquet de Bassanio.

JESSICA. Je vais fermer les portes et me munir encore de ducats; ensuite je suis à vous.

Elle quitte la fenêtre.

GRATIANO. Par mon capuchon, c'est une gentille et non une juive.

LORENZO. Je vous jure que je l'aime de toute mon âme; car elle est prudente et sage autant que j'en puis juger; elle est belle, si mes yeux ne me trompent pas; elle est sincère, car elle s'est montrée telle : c'est pourquoi, en sa qualité de fille sage, belle et sincère, sa place est fixée à toujours dans mon âme constante.

Arrive JESSICA.

LORENZO, *continuant.* Quoi! vous voilà? — Partons, messieurs, partons; nos compagnons masqués nous attendent.

Il s'éloigne avec Jessica et Salarino.

Arrive ANTONIO.

ANTONIO. Qui est-là ?

GRATIANO. Le seigneur Antonio ?

ANTONIO. Fi donc, Gratiano! où sont tous les autres! Il est neuf heures; tous nos amis vous attendent : — Point de mascarade ce soir; les vents sont levés; Bassanio va s'embarquer tout à l'heure; j'ai envoyé vingt personnes vous chercher.

GRATIANO. J'en suis charmé; je ne désire rien tant que d'être sous voiles et de partir cette nuit.

Ils s'éloignent.

SCÈNE VII.

Belmont. — Une salle dans le château de Portia.

Bruit de fanfares. Entrent PORTIA et LE PRINCE DE MAROC, avec leur suite.

PORTIA. Qu'on tire ce rideau, et qu'on fasse voir les trois coffres à ce noble prince.—(*Le rideau est tiré, et laisse voir trois coffres, l'un d'or, l'autre d'argent, et le troisième de plomb.*) Maintenant, choisissez.

LE PRINCE, *considérant les trois coffres.* Le premier est d'or et porte cette inscription :

Qui me choisit, aura ce que beaucoup désirent.

Sur le second, qui est d'argent, on lit :

Qui me choisit, aura ce qu'il mérite.

Le troisième, d'un plomb vil, porte une inscription aussi grossière que son métal.

Qui me choisit, devra
Risquer tout ce qu'il a.

A quel signe reconnaîtrai-je si j'ai bien choisi?

PORTIA. Prince, l'un de ces coffres renferme mon portrait; si vous le choisissez, je vous appartiendrai.

LE PRINCE. Qu'un Dieu propice dirige mon jugement! voyons, je vais relire les inscriptions, en commençant par la dernière. Que dit ce coffre de plomb?

Qui me choisira devra
Risquer tout ce qu'il a.

Tout risquer, — pour quoi? pour du plomb! ce coffre est de mauvais augure : l'homme qui risque tout, le fait dans l'espoir de légitimes avantages : une âme élevée ne s'abaisse pas à convoiter une aussi vile matière. Que dit le coffre d'argent avec sa couleur virginale?

Qui me choisit, aura ce qu'il mérite.

Ce qu'il mérite? — Arrête un moment, prince de Maroc, et pèse ta valeur d'une main impartiale : si tu t'en rapportes à ta propre estimation, tu vaux beaucoup, mais pas assez peut-être pour mériter cette beauté ; cependant douter de ce que je vaux, c'est lâchement me ravaler moi-même. Ce que je mérite? — Mais je mérite cette beauté; je la mérite par ma naissance, par ma fortune, par les avantages de ma personne, par les qualités que je dois à l'éducation, mais surtout par mon amour. Peut-être ferais-je bien de ne pas aller plus loin et de fixer ici mon choix! Relisons l'inscription gravée sur le coffre d'or :

Qui me choisit, aura ce que beaucoup désirent.

C'est-à-dire la dame de ce château ; tout le monde la désire; des quatre coins du globe on vient baiser la châsse qui contient cette sainte vivante. Les déserts de l'Hyrcanie, et les vastes solitudes de l'immense Arabie, transformées maintenant en routes fréquentées, sont traversées par la foule des princes

qui viennent contempler la belle Portia. Le liquide empire, qui soulève jusqu'aux cieux l'orgueil de ses vagues, n'est pas une barrière capable d'arrêter l'ardeur de ces étrangers lointains. Ils le franchissent comme un simple ruisseau, pour venir admirer la belle Portia. L'un de ces trois coffres contient son céleste portrait. Est-il probable que ce soit le coffre de plomb ? ce serait profanation que de le croire ; ce métal serait encore trop grossier pour enfermer son linceul dans la nuit de la tombe. Ou bien, croirai-je qu'on a recélé son image dans l'argent, ravalant ainsi son prix dix fois au-dessous de l'or de bon aloi ? Une perle aussi précieuse ne peut être enchâssée que dans l'or. Il y a en Angleterre une monnaie d'or qui porte un ange pour empreinte; mais cette empreinte est à la surface. Ici c'est un ange qui est enclos dans l'or. — Donnez-moi la clef; je choisis celui-ci, à tout hasard!

PORTIA. La voici, prince; si mon portrait s'y trouve, je suis à vous.

LE PRINCE, *après avoir ouvert le coffre d'or.* O malédiction ! que vois-je ? un squelette, et dans son œil vide un papier écrit. Lisons.

Il lit :

Tout ce qui brille n'est pas or;
Ce proverbe vaut un trésor ;
Plus d'un homme a donné sa vie
Pour le trompeur éclat de ma superficie.
Ces tombeaux opulents, que l'or a recouverts,
Sont les habitacles des vers.
Qui que tu sois, si ta sagesse
Avait marché de pair avec ta hardiesse ;
Si tu t'étais montré, dans ta verte saison,
Jeune de corps, vieux de raison,
Tu ne recevrais pas cette réponse écrite :
Tu perds ton temps, pars au plus vite.

En effet j'ai perdu mon temps ; adieu, amour brûlant; froide indifférence, salut! — Adieu, Portia; j'ai le cœur trop cruellement blessé pour prolonger d'insipides adieux : ainsi partent les perdants.

Il sort.

PORTIA. Nous en voilà heureusement délivrées! — Fermez les rideaux. — Puissent tous ceux de sa couleur choisir comme lui !

Elles sortent.

SCÈNE VIII.

Venise. — Une rue.

Arrivent SALARINO et SALANIO.

SALARINO. Mon cher, j'ai vu Bassanio mettre à la voile; Gratiano est parti avec lui ; et je suis certain que Lorenzo n'est pas à bord de leur navire.

SALANIO. Le scélérat de juif, jetant les hauts cris, a éveillé le doge, qui est allé avec lui faire des perquisitions sur le vaisseau de Bassanio.

SALARINO. Il est venu trop tard ; le vaisseau était sous voile ; mais on a donné à entendre au doge que Lorenzo et son amoureuse Jessica avaient été vus ensemble dans une gondole ; en outre, Antonio lui a positivement affirmé qu'ils n'étaient point à bord du navire de Bassanio.

SALANIO. Je n'ai jamais été témoin d'une fureur aussi confuse, aussi étrange, aussi violente, aussi divagante que celle que l'infâme juif exhalait dans les rues : *Ma fille!* s'écriait-il, *— ô mes ducats ! — ô ma fille! — enfuie avec un chrétien! — ô mes ducats chrétiens! — Justice! au nom de la loi! mes ducats et ma fille! un sac, deux sacs de ducats, de doubles ducats, que ma fille m'a volés! et des bijoux ; deux diamants, deux diamants rares et précieux, que m'a volés ma fille! — Justice! qu'on retrouve ma fille! elle a sur elle les diamants et les ducats!*

SALARINO. Ma foi, tous les enfants de Venise le suivent en criant : *Mes diamants, ma fille et mes ducats.*

SALANIO. Qu'Antonio soit exact au jour de l'échéance, sans quoi ce sera lui qui payera cela.

SALARINO. Vous me le rappelez fort à propos : hier je causais avec un Français ; il m'a dit que dans le détroit qui sépare la France de l'Angleterre, il a péri un navire de notre pays, richement chargé ; en entendant cette nouvelle, je pensai à Antonio, et souhaitai secrètement que ce navire ne fût pas un des siens.

SALANIO. Vous ferez bien de dire à Antonio ce que vous avez appris, mais en y mettant des ménagements, afin de ne pas l'affliger.

SALARINO. Il n'y a pas de cœur d'homme plus aimant sur la terre. J'ai été témoin de ses adieux quand il a quitté Bassa-

nio. Celui-ci lui disait qu'il hâterait son retour : *N'en faites rien*, a répondu Antonio; *ne négligez pas vos affaires à cause de moi, Bassanio; mais restez tout le temps qui vous sera nécessaire. Quant au billet que le juif a de moi, que cette pensée ne vienne pas à la traverse de vos amours : soyez joyeux, ne songez qu'à faire votre cour, et à manifester vos sentiments de la manière qui conviendra le mieux.* Ce disant, les yeux pleins de larmes, il a étendu la main en détournant la tête, a serré énergiquement la main de Bassanio, et ils se sont séparés.

SALANIO. Je crois vraiment qu'il ne vit que pour son ami. Allons, je vous prie, le trouver, et tâchons, de manière ou d'autre, de l'arracher à cette mélancolie qu'il semble chérir.

SALARINO. Oui, allons.

Ils s'éloignent.

SCÈNE IX.

Belmont. — Une salle dans le château de Portia.

Entre NÉRISSA, suivie d'un Domestique.

NÉRISSA. Dépêchez-vous, je vous prie, de tirer le rideau; le prince d'Aragon a prêté le serment et va dans l'instant venir faire son choix.

Bruit de fanfare.

Entrent LE PRINCE D'ARAGON, PORTIA, et leur Suite.

PORTIA. Voici les coffres, noble prince. Si vous choisissez celui qui renferme mon portrait, notre mariage sera immédiatement célébré; mais si vous échouez, sans ajouter une parole, monseigneur, vous devrez sur-le-champ quitter ces lieux.

LE PRINCE. Mon serment m'impose trois conditions; la première de ne révéler à personne le coffre que j'aurai choisi; la seconde, si je ne choisis pas le coffre gagnant, de ne jamais parler de mariage à aucune femme; et la troisième, si dans mon choix la fortune me trahit, de vous quitter immédiatement et de partir.

PORTIA. Tous ceux qui, pour m'obtenir, moi indigne, se soumettent à cette épreuve, jurent de se conformer à ces conditions.

LE PRINCE. Je m'y suis préparé. Maintenant, ô fortune! daigne seconder mes espérances! — L'or, l'argent et le plomb vil sont devant moi. Que dit ce dernier?

Qui me choisit, devra
Risquer tout cè qu'il a.

Ton air ne promet pas assez pour que je risque quelque chose pour toi. Que dit le coffre d'or ? Ah ! voyons :

Qui me choisit, aura ce que beaucoup désirent.

Quel est donc l'objet que beaucoup désirent! — Par *beaucoup* on veut désigner sans doute la multitude insensée qui se détermine par les apparences, n'allant jamais plus loin que le témoignage de ses yeux; qui ne pénètre jamais dans l'intérieur des choses; mais, pareille à l'hirondelle, bâtit dans la partie extérieure du mur, exposée aux accidents et aux intempéries des saisons. Je ne veux pas choisir ce que beaucoup désirent, parce que je ne veux pas marcher de pair avec le vulgaire, ni me confondre avec la foule ignorante. Venons donc à toi, trésor d'argent; dis-moi de nouveau l'inscription que tu portes :

Qui me choisit, aura ce qu'il mérite.

Voilà qui est bien dit. Nul ne doit en effet tromper la fortune et recueillir les honneurs sans avoir le cachet du mérite. Que nul ne révèle des dignités qu'il n'a point méritées. Combien il serait à désirer que les richesses, les grades, les places ne fussent point dus à la corruption, que tous les honneurs fussent justifiés par le mérite de celui qui les porte ! Combien de bassesse il faudrait alors extirper de la moisson du véritable honneur ! combien de semences honorables on recueillerait au milieu de la paille la plus vile ! mais revenons à notre choix :

Qui me choisit, aura ce qu'il mérite.

Je crois mériter. — Donnez-moi donc la clef de ce coffre ; — que je l'ouvre à l'instant, et que j'y trouve ma fortune.

Il ouvre le coffre.

PORTIA. Ce que vous avez trouvé ne valait pas la peine d'attendre si longtemps.

LE PRINCE. Que vois-je? le portrait d'un pauvre idiot qui me présente un papier ? Il faut que je le lise. Combien peu tu ressembles à Portia ! combien peu tu réponds à mes espérances et à ce que j'avais droit d'attendre !

Qui me choisit aura ce qu'il mérite.

N'ai-je donc mérité que le portrait d'un idiot? est-ce là toute ma récompense? n'en ai-je point mérité d'autre ?

PORTIA. Les rôles de délinquant et de juge sont deux fonctions distinctes et de nature opposée.

LE PRINCE. Lisons.

Il lit.

Le feu m'éprouva sept fois ;
Sept fois aussi fut éprouvé le sage,
Qui n'a, pendant le cours de son pèlerinage,
Jamais fait un mauvais choix.
De mortels il est bon nombre
Qu'on voit embrasser leur ombre ;
Ces victimes de l'erreur
N'ont que l'ombre du bonheur.
Il est des sots, quoi qu'on fasse,
Argentés à la surface ;
Je suis un de ces sots-là.
Que tu prennes dans le monde,
Femme brune, rouge ou blonde,
Mon portrait le tien sera ;
Fais ton paquet, et t'en va.

Plus je resterai ici, plus je paraîtrai sot : je suis venu avec une tête de niais, je m'en retourne avec deux. — Adieu, charmante ; je tiendrai mon serment, afin de contenir ma colère.

Le prince d'Aragon sort avec sa suite.

PORTIA. Ainsi le papillon s'est brûlé à la lumière. Ces fous de sens rassis ! quand ils viennent choisir, ils ont l'habileté de perdre rationnellement.

NÉRISSA. On a bien raison de dire que la destinée préside à la potence et au mariage.

PORTIA. Allons, ferme le rideau, Nérissa.

Entre UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. Où est madame ?

PORTIA. La voici ! que lui voulez-vous ?

LE DOMESTIQUE. Madame, à votre porte se présente un jeune Vénitien qui vient vous annoncer l'approche de son maître. Il vous apporte de sa part des salutations fort sensées, consistant, outre les compliments et politesses, en cadeaux de riche valeur. Je n'ai jamais vu de messager d'amour mieux approprié à son rôle ; jamais Avril, lorsqu'il vient annoncer l'approche de l'été, n'eut un aspect plus charmant et plus doux que cet avant-coureur de son maître.

PORTIA. Assez, je te prie ; j'ai grand peur que tu n'ajoutes

bientôt qu'il est un peu ton parent, tant tu te mets pour le louer en dépense d'esprit. Viens, Nérissa ; je brûle de voir un courrier de Cupidon qui se présente avec tant de grâce.

NÉRISSA. Bassanio ! Amour, fais que ce soit lui !

Ils sortent.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Venise. — Une rue.

Arrivent SALANIO et SALARINO.

SALANIO. Eh bien ! quelles nouvelles au Rialto ?

SALARINO. Le bruit se confirme qu'un vaisseau d'Antonio, chargé d'une riche cargaison, a fait naufrage dans le détroit ; je crois qu'on nomme cet endroit les *Goodwins :* c'est un bas-fond dangereux et fatal, où est enterrée la carcasse de plus d'un vaisseau de haut bord, s'il faut ajouter foi aux propos de commère que j'ai entendus.

SALANIO. Plaise à Dieu que ce soient les propos de la plus menteuse commère qui ait jamais croqué du pain d'épice ou fait accroire à ses voisines qu'elle pleurait son troisième mari ; mais il n'est que trop vrai, — pour ne pas tomber dans le prolixe, et ne pas quitter le chemin battu du parler simple, — que le digne Antonio, l'honnête Antonio, — Oh ! que n'ai-je à mon service une épithète digne d'être accolée à son nom !

SALARINO. Allons, au fait.

SALANIO. Eh ! — que dites-vous ? — Eh bien ! le fait est qu'il a perdu un navire.

SALARINO. Plût à Dieu que ce fût là le terme de ses pertes !

SALANIO. Je me hâte de dire, *ainsi soit-il*, de peur que le diable ne vienne à la traverse de ma prière ; car le voici qui s'avance sous la figure d'un juif.

Arrive SHYLOCK.

SALANIO, *continuant.* Eh bien, Shylock ! quelles nouvelles à la Bourse ?

SHYLOCK. Vous avez su, nul n'a su mieux que vous la fuite de ma fille.

SALARINO. Cela est certain ; pour ma part je connais même le tailleur qui a fait les ailes avec lesquelles elle s'est envolée.

SALANIO. Et Shylock, de son côté, n'ignorait pas que l'oiseau avait des plumes, et l'on sait qu'arrivés à ce point, les oiseaux quittent le nid maternel.

SHYLOCK. Elle sera damnée pour cela.

SALARINO. Sans nul doute, si elle a le diable pour juge.

SHYLOCK. Voir ma chair et mon sang se révolter !

SALANIO. Fi donc, vieux libertin ! des désirs à votre âge !

SHYLOCK. Je parle de ma fille, qui est ma chair et mon sang.

SALARINO. Il y a plus de différence entre votre chair et la sienne qu'entre le jais et l'ivoire ; votre sang et le sien ne se ressemblent pas plus que le vin rouge et le vin du Rhin. — Mais, dites-nous, avez-vous appris qu'Antonio ait fait des pertes sur mer ?

SHYLOCK. Encore une mauvaise affaire pour moi ! un banqueroutier, un prodigue qui ose à peine montrer sa face au Rialto, — un misérable qui venait se pavaner à la Bourse ; — qu'il prenne garde à son billet ! il m'appelait usurier, — qu'il prenne garde à son billet ! il prêtait de l'argent par charité chrétienne ;—qu'il prenne garde à son billet !

SALARINO. Je ne pense pas que faute de payement vous preniez sa chair : à quoi serait-elle bonne ?

SHYLOCK. A amorcer le poisson : ne servît-elle à rien d'autre, elle servira du moins de pâture à ma vengeance. Il a appelé sur moi le mépris, et sans lui j'aurais gagné un demi-million de plus. Il a ri de mes pertes, il s'est moqué de mes gains, a insulté ma nation, contrarié mes opérations, refroidi mes amis, échauffé mes ennemis, et pourquoi ? parce que je suis juif. Un juif n'a-t-il pas des yeux ? un juif n'a-t-il pas des mains, des organes, un corps, des sens, des affections, des passions ? n'est-il pas nourri des mêmes aliments, blessé par les mêmes instruments, sujet aux mêmes maladies, guéri par les mêmes moyens, refroidi par le même hiver, échauffé par le même été qu'un chrétien ? Si vous nous piquez, ne saignons-nous pas ? si vous nous chatouillez, ne rions-nous pas ? si vous nous empoisonnez, ne mourrons-nous pas ? si vous nous lésez,

ne nous vengerons-nous pas ? Semblables à vous dans tout le reste, nous vous ressemblerons aussi en cela. Quand un juif lèse un chrétien, quel est son salaire? la vengeance. Quand un chrétien lèse un juif, quel doit, d'après l'exemple des chrétiens, en être le salaire? ah! la vengeance. La perversité que vous m'enseignez, je la mettrai à exécution, et, si je le puis, je surpasserai mes maîtres.

Arrive UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. Seigneurs, mon maître Antonio est chez lui et désirerait vous parler à tous deux.

SALARINO. Voilà déjà quelque temps que nous le cherchons.

Arrive TUBAL.

SALANIO. Encore un qui vaut l'autre; on ne saurait en trouver un troisième qui les égale, à moins que le diable lui-même ne se fasse juif.

Salanio, Salarino et le Domestique s'éloignent.

SHYLOCK. Eh bien! Tubal, quelles nouvelles de Gènes? as-tu retrouvé ma fille ?

TUBAL. En beaucoup d'endroits on m'a parlé d'elle, mais je n'ai pu la trouver.

SHYLOCK. Voilà, voilà, voilà! je perds un diamant qui m'avait coûté à Francfort deux mille ducats! C'est maintenant que la malédiction tombe à plein sur notre nation : je ne l'avais jamais sentie jusqu'à ce jour : — deux mille ducats que je perds là, outre plusieurs bijoux précieux, bien précieux. — Que ma fille n'est-elle morte à mes pieds avec les diamants à ses oreilles! que n'est-elle étendue là, devant moi, prête à être portée en terre et les ducats dans son cercueil! Eh quoi! on n'en a point de nouvelles?—Allons, c'est comme cela.—Et Dieu sait tout l'argent que ces recherches vont me coûter encore! oui, perte sur perte! tant que m'emporte le voleur et tant pour trouver le voleur. Et point de satisfaction, point de vengeance! il n'y a de malheurs pour moi, de soupirs que ceux que j'exhale, de larmes que celles que versent mes yeux.

TUBAL. Vous n'êtes pas le seul en but au malheur. Antonio, à ce que j'ai appris à Gênes,—

SHYLOCK. Quoi? que dites-vous? un malheur? un malheur ?

TUBAL. A perdu un de ses vaisseaux venant de Tripoli.

SHYLOCK. Dieu soit loué! Dieu soit loué! — Est-ce vrai? est-ce vrai?

TUBAL. J'ai parlé à des matelots échappés au naufrage.

SHYLOCK. Je te remercie, mon cher Tubal;—bonnes nouvelles! bonnes nouvelles! ah! ah! où cela? à Gênes?

TUBAL. On m'a dit qu'à Gênes votre fille, en une seule soirée, a dépensé quatre-vingts ducats.

SHYLOCK. Tu m'enfonces un poignard dans le cœur;—je ne reverrai plus mon or: quatre-vingts ducats d'un seul coup! quatre-vingts ducats!

TUBAL. En revenant à Venise, j'ai voyagé en société de plusieurs créanciers d'Antonio; ils disent qu'il ne saurait éviter de faire banqueroute.

SHYLOCK. J'en suis ravi: je le ferai souffrir, je le mettrai à la torture; j'en suis ravi.

TUBAL. L'un d'eux m'a montré une bague qu'il avait eue de votre fille pour un singe.

SHYLOCK. La malheureuse! Tu m'assassines, Tubal: c'était ma turquoise, que j'avais achetée de Léah étant encore garçon: je ne l'aurais pas donnée pour un régiment de singes.

TUBAL. Mais il est certain qu'Antonio est ruiné.

SHYLOCK. Oui, c'est vrai; c'est très-vrai: va, Tubal, procure-moi un huissier; retiens-le quinze jours d'avance: s'il ne me paye pas, il faut que j'aie son cœur; car une fois qu'il ne sera plus à Venise, je puis faire toutes les opérations qu'il me plaira: va, va, Tubal, et viens me retrouver à la synagogue; va, mon cher Tubal; à la synagogue, Tubal.

Ils s'éloignent.

SCÈNE II.

Belmont. — Une salle dans le château de Portia. Les coffres sont découverts.

Entrent BASSANIO, PORTIA, et leur suite; GRATIANO et NÉRISSA.

PORTIA. Ne vous pressez pas, je vous en conjure; attendez un jour ou deux avant de courir la chance; car si vous choisissez mal, je perds votre société; veuillez donc différer encore; quelque chose me dit (ce quelque chose n'est pas de l'amour) que je ne voudrais pas vous perdre; et vous savez que ce n'est pas la haine qui donne de pareils conseils: mais, pour me

faire mieux comprendre (et cependant une jeune fille n'a d'autre langage que sa pensée), je vous dirai que je souhaiterais pouvoir vous retenir ici un mois ou deux avant de vous voir risquer votre destinée pour moi. Je pourrais vous enseigner à bien choisir ; mais alors je serais parjure, ce que je ne serai jamais. De cette manière, vous pouvez ne point m'obtenir ; mais alors vous me ferez éprouver un regret coupable, celui de ne pas m'être parjurée. Hélas ! vos yeux m'ont regardée et m'ont divisée en deux parts ; l'une est à vous, l'autre à vous, — c'est à moi que je voulais dire ; mais si elle est à moi, elle vous appartient ; ainsi tout est à vous : ô destinée injuste, qui met une barrière entre le propriétaire et sa propriété, si bien qu'étant vôtre, je ne serai peut-être point à vous. — N'importe, que la fortune en porte la peine,—et non moi. Je parle trop ; mais c'est pour passer le temps, pour l'allonger et retarder votre choix.

BASSANIO. Laissez-moi choisir ; car en mon état actuel, je suis à la torture.

PORTIA. A la torture, Bassanio ? Avouez donc quelle trahison est mêlée à votre amour.

BASSANIO. Aucune ; si ce n'est cette coupable méfiance qui me fait redouter de perdre ce que j'aime. Il y aura plutôt affection et sympathie entre la neige et le feu qu'entre la trahison et mon amour.

PORTIA. Oui ; mais je crains que vos paroles ne soient forcées, comme celles qu'arrache la douleur.

BASSANIO. Promettez-moi la vie, et je confesserai la vérité.

PORTIA. Eh bien ! confessez et vivez.

BASSANIO. Confessez et aimez, auriez-vous dû me dire, car c'eût été là toute ma confession. O torture fortunée, quand mon bourreau lui-même me suggère les réponses qui doivent amener ma délivrance ! Mais laissez-moi tenter ma fortune et faire un choix parmi ces coffres.

PORTIA. A l'œuvre donc : je suis renfermée dans l'un d'eux ; si vous m'aimez, vous me trouverez.—(*Aux personnes de sa suite.*) Nérissa, et vous tous, tenez-vous à quelque distance.— Que la musique se fasse entendre pendant qu'il fera son choix ; s'il perd, il finira comme le cygne, au sein de l'harmonie ; pour que rien ne manque à la ressemblance, mes yeux seront l'onde limpide qui formera son lit de mort. S'il gagne, que sera la musique alors? Eh bien ! la musique sera la fanfare qui

résonne au moment où les sujets loyaux s'inclinent devant un monarque nouvellement couronné; ce sera cette suave mélodie qui, au lever de l'aurore, murmure à l'oreille du fiancé que berce un doux songe et l'appelle aux autels de l'hymen. Le voilà maintenant qui s'avance avec non moins de majesté et beaucoup plus d'amour que le jeune Alcide, alors qu'il délivra la vierge offerte en tribut par Troie gémissante au monstre de la mer : moi, je suis la victime qui doit être immolée; ces personnes qui nous regardent, ce sont les Troyennes, qui, le visage en pleurs, viennent assister au dénoûment. Va, Hercule; vis, et je vivrai. — Spectatrice du combat, j'y apporte plus d'émotion que toi qui vas le livrer.

La musique se fait entendre pendant que Bassanio examine les coffres et consulte avec lui-même.

UNE VOIX *chante.*

Où l'amour prend-il naissance?
Dans la tête ou dans le cœur?
Qui lui donne l'existence?
Où puise-t-il sa vigueur?

UNE AUTRE VOIX.

Les yeux, ces miroirs de l'âme,
De l'amour sont le berceau;
Il y boit regards de flamme;
Puis c'est là qu'est son tombeau.

LE CHOEUR.

Chantons l'hymne funéraire!
Que la cloche mortuaire
Remplace le carillon!
Dig, din, don.
Dig, din, don.

BASSANIO. Oui, il est très-possible que l'enveloppe la plus brillante ne recèle que l'objet le plus commun. C'est ainsi que souvent dans le monde les ornements nous trompent. En justice, quelle est la cause mauvaise et impure dont une voix persuasive ne sache habilement couvrir les défauts? En religion, quelle est l'erreur damnable qu'un homme au front grave ne puisse appuyer de textes formels, et dont il ne déguise le poison à l'aide des fleurs dont il le pare? Il n'y a point de vice si évident qu'il ne se revête extérieurement de quelques-uns des attributs de la vertu. Combien de lâches, dont la vaillance est aussi trompeuse qu'un escalier de sable, n'en portent pas moins à leur menton la barbe d'Hercule ou celle du terrible Mars! Si on les fouillait intérieurement, on leur trouve-

rait le foie aussi blanc que du lait; et ils usurpent ces excrétions du courage pour se donner l'air redoutables. Regardez la beauté; vous verrez que ses attraits viennent de la boutique du marchand; et il s'opère ici un miracle dans la nature, c'est que les femmes les plus surchargées de ces charmes d'emprunt sont ordinairement les beautés les plus légères : tels sont par exemple ces cheveux d'or aux boucles ondoyantes, dans lesquelles se joue le folâtre zéphyr; c'est souvent la seconde tête que recouvre cette parure empruntée, et le crâne qui la produisit est dans le tombeau. La parure, c'est la plage décevante par laquelle on descend à une mer périlleuse; c'est l'écharpe brillante qui voile une beauté indienne; en un mot, c'est le semblant de vérité dont se revêt la ruse pour faire tomber le sage dans ses piéges. C'est pourquoi, or éclatant, dur aliment de Midas, je ne veux pas de toi; ni de toi, pâle métal, vulgaire agent entre l'homme et l'homme : mais toi, plomb chétif, qui ne promets rien de bon à mes yeux, il y a de l'éloquence dans ta simplicité, et c'est toi que je choisis; puisse ce choix assurer mon bonheur !

PORTIA. Comme toutes les autres passions se dissipent dans les airs, le soupçon inquiet, le désespoir forcené, la crainte frissonnante, la jalousie à l'œil livide! ô amour, modère-toi; tempère ton extase; dispense ta joie avec mesure; réprime cet excès : ta félicité est trop intense; réduis-la, de peur que son poids ne m'accable !

BASSANIO, *ouvrant le coffre de plomb.* Que vois-je! le portrait de Portia! Quel demi-dieu s'est à ce point rapproché de la création? Est-ce que les yeux remuent, ou est-ce le mouvement des miens qui me le fait croire? Voici des lèvres entr'ouvertes à travers lesquelles s'exhale une haleine embaumée; il ne fallait pas moins qu'une aussi douce barrière pour séparer d'aussi douces amies : dans cette chevelure, le peintre a déployé tout l'art d'Arachné; il a tissu un filet d'or destiné à prendre les cœurs des hommes plus infailliblement que les moucherons ne sont pris dans les toiles de l'araignée; mais ses yeux, — comment a-t-il pu y voir pour les faire? après en avoir terminé un, celui-là a dû l'éblouir au point de lui faire perdre l'usage des siens, et l'obliger à laisser son œuvre imparfaite; et cependant, voyez comme l'objet vivant de mes éloges fait tort à la copie, combien il la rabaisse, combien l'ombre est inférieure à la substance : — voici l'écrit qui contient la teneur et le résumé de ma fortune.

Il lit :

Toi que n'a pas guidé la trompeuse apparence,
Sois heureux dans le choix qu'a dicté ta prudence.
Puisque ainsi le destin t'accorde sa faveur,
    Ne cherche pas d'autre bonheur.
Si du lot qui t'échoit ton âme se contente,
    Si tu bénis ta fortune présente,
Tourne-toi vers l'objet qui fait battre ton cœur,
Et qu'un baiser d'amour te proclame vainqueur.

O le charmant écrit ! Belle dame, avec votre permission. (*Il l'embrasse.*) Je viens, ce billet à la main, donner et recevoir; je ressemble à l'athlète qui combat dans la lice, et croit avoir mérité l'approbation des spectateurs : s'il entend l'air retentir d'applaudissements et d'acclamations unanimes, troublé, il regarde autour de lui, et doute si c'est bien à lui que ces témoignages s'adressent; il en est de même de moi, trois fois charmante beauté ; je doute de la réalité de ce que je vois, et j'attends, pour y croire, qu'elle ait été confirmée, attestée et ratifiée par vous.

PORTIA. Seigneur Bassanio, vous me voyez ici devant vous telle que je suis; pour moi, je m'en contenterais volontiers, et mes vœux ne vont pas beaucoup au delà ; mais pour vous, je voudrais valoir soixante fois ce que je vaux, être mille fois plus belle, dix mille fois plus riche : pour avoir plus de prix à vos yeux, je voudrais posséder en vertus, en beauté, en fortune, en amis, un trésor inépuisable ; toutefois la totalité de ce que je vaux est quelque chose encore ; c'est, en somme, une jeune fille simple, naïve, inexpérimentée; heureuse d'être assez jeune encore pour être à même d'apprendre, plus heureuse de n'être pas tellement dépourvue d'intelligence qu'elle ne puisse s'instruire ; plus heureuse encore en ceci, que son esprit docile se soumet humblement à votre direction, reconnaissant en vous son seigneur, son souverain, son roi. Moi-même, et ce qui m'appartient, tout est maintenant à vous; tout à l'heure encore cette belle demeure était à moi, j'étais la maîtresse de mes serviteurs, je régnais sur moi-même ; maintenant la maison, les serviteurs, et moi-même, nous vous appartenons, mon seigneur ; je vous les donne avec cet anneau ; si jamais il vous arrivait de vous en séparer, de le perdre ou de le donner, cela me présagerait la ruine de votre amour, et me donnerait le droit de me plaindre de vous.

BASSANIO. Madame, vous m'avez ôté le pouvoir d'articuler

une seule parole ; mon sang seul vous parle dans mes veines, et j'éprouve dans mes idées un désordre pareil au murmure confus de la foule charmée après l'allocution bienveillante d'un prince adoré, alors que tous les sentiments se confondant en un seul, il n'y a plus au fond de toutes les âmes qu'une indicible joie, exprimée ou muette ; mais, croyez-moi, avant que cette bague quitte mon doigt, la vie m'aura quitté ; alors vous pourrez dire : Bassanio est mort.

NÉRISSA. Mon seigneur, et madame, témoins de votre bonheur qu'appelaient nos vœux, notre tour est venu de vous féliciter : soyez heureux, mon seigneur et madame !

GRATIANO. Seigneur Bassanio, et vous, dame charmante, je vous souhaite tout le bonheur que vous pouvez désirer ; car je sais que vous ne pouvez rien désirer au préjudice du mien. Le jour où vous vous proposez d'engager solennellement votre foi, permettez que ce jour-là je me marie également.

BASSANIO. De tout mon cœur, si vous pouvez trouver une femme.

GRATIANO. Je remercie votre seigneurie ; vous m'en avez procuré une ; mes yeux, seigneur, sont aussi bons que les vôtres ; vous avez vu la maîtresse, moi la suivante ; vous avez aimé, moi de même ; votre cour et la mienne ont marché du même pas. Votre sort était attaché à ces coffres ; il en était de même du mien, ainsi que l'événement le prouve ; en effet, après avoir sué sang et eau pour parvenir à plaire, après m'être desséché le gosier à force de serments d'amour, à la fin, — si les promesses sont quelque chose, — j'en ai obtenu une de cette jeune beauté. Elle m'a promis son cœur, si votre bonne fortune vous faisait obtenir la main de sa maîtresse.

PORTIA. Est-ce vrai, Nérissa ?

NÉRISSA. Oui, madame, si toutefois la chose obtient votre assentiment.

BASSANIO. Parlez-vous sérieusement, Gratiano ?

GRATIANO. Très-sérieusement, seigneur.

BASSANIO. Nous estimerons à honneur que vos noces accompagnent les nôtres.

GRATIANO, *à Nérissa.* Parions avec eux ; dix mille ducats à qui fera le premier garçon.

NÉRISSA. Nous serons à deux de jeu.

GRATIANO. C'est un jeu auquel il n'est possible de gagner

qu'autant qu'on est à deux. — Mais qui vient ici? Lorenzo et son infidèle? Eh quoi! mon vieil ami, le Vénitien Salerio?

Entrent LORENZO, JESSICA et SALERIO.

BASSANIO. Lorenzo et Salerio, soyez ici les bienvenus, si toutefois ma nouvelle influence n'est pas trop jeune encore pour me permettre d'en user ainsi avec vous; — avec votre permission, belle Portia, je dis à mes amis et compatriotes que voici, qu'ils sont les bienvenus.

PORTIA. Je leur en dis autant : ils sont complétement les bienvenus.

LORENZO. Je vous remercie, madame. — Quant à moi, seigneur, mon dessein n'était pas de venir vous voir ici; mais j'ai rencontré Salerio en chemin; il m'a instamment prié de l'accompagner, et je n'ai pu le lui refuser.

SALERIO. C'est vrai, seigneur, et j'avais pour cela mes raisons. Le seigneur Antonio se recommande à votre souvenir.

Il lui donne une lettre.

BASSANIO. Avant que j'ouvre sa lettre, dites-moi, je vous prie, comment se porte mon excellent ami.

SALERIO. Il n'est ni malade ni bien portant, seigneur, à moins que sa maladie ou sa santé ne soit d'une nature toute morale; mais la lecture de sa lettre vous indiquera son état.

GRATIANO, *montrant Jessica.* Nérissa, faites accueil à cette étrangère, et fêtez-la. — Votre main, Salerio; qu'y a-t-il de nouveau à Venise? comment le digne Antonio, ce royal négociant, fait-il ses affaires? Je suis sûr qu'il sera enchanté d'apprendre nos succès; nous sommes des Jasons, nous avons conquis la Toison.

SALERIO. Que n'avez-vous conquis celle qu'il a perdue!

PORTIA. Il faut que cette lettre contienne de bien sinistres nouvelles, car les joues de Bassanio ont perdu leurs couleurs; il s'agit sans doute de la mort de quelque ami bien cher; nul autre malheur au monde ne serait capable d'altérer à ce point les traits d'un homme de cœur. Eh quoi! de pire en pire! — Permettez, Bassanio; je suis la moitié de vous-même, et je réclame hardiment ma part du contenu de cette lettre, quel qu'il puisse être.

BASSANIO. O chère Portia! jamais lignes plus funestes n'ont noirci le papier; femme charmante, quand je vous ai, pour la première fois, fait l'aveu de mon amour, je vous ai dit fran-

chement que toute ma fortune coulait dans mes veines, que j'étais gentilhomme : je vous disais vrai ; et néanmoins, tendre amie, en m'évaluant à rien, vous allez voir que je m'estimais beaucoup trop haut encore : j'aurais dû alors vous dire que je valais moins que rien ; car pour faire face à mes besoins, je me suis engagé avec un ami bien cher, et j'ai engagé cet ami vis-à-vis de son plus mortel ennemi : voilà une lettre, madame, dont le papier est pour moi le corps de mon ami, et où chaque mot est une blessure béante par laquelle s'échappe son sang avec sa vie. — Mais est-il bien vrai, Salerio ? toutes ses expéditions ont-elles échoué? Quoi! pas une n'a réussi ? de tous ses navires venant de Tripoli, du Mexique, d'Angleterre, de Lisbonne, de Barbarie, des Indes, pas un seul n'a pu échapper au contact redoutable des écueils ennemis ?

SALERIO. Pas un seigneur; en outre, il paraît constant qu'en supposant même qu'il eût maintenant l'argent nécessaire pour rembourser le juif, celui-ci refuserait de le prendre. Je n'ai jamais vu de créature à figure humaine plus acharnée que ce juif à la porte d'un homme : du matin jusqu'au soir il ne cesse d'importuner le doge, et déclare qu'il n'y a plus de foi à placer dans l'état, si justice lui est refusée. Vingt négociants, le doge lui-même, et les sénateurs les plus notables, ont cherché vainement à lui faire entendre raison : ils n'ont pu le faire démordre de sa haineuse obstination à revendiquer l'exécution littérale de ce qui a été stipulé.

JESSICA. Quand j'étais avec lui, je l'ai entendu jurer en présence de Tubal et de Chus, ses coreligionnaires, qu'il préférerait la chair d'Antonio à vingt fois la valeur de la somme prêtée, et j'ai la certitude, seigneur, que si la loi, l'autorité et le pouvoir ne s'y opposent, le pauvra Antonio a tout à craindre.

PORTIA. L'homme placé dans cette position critique est-il pour vous un ami bien cher ?

BASSANIO. C'est mon ami le plus cher, l'homme le meilleur, le plus bienfaisant, le plus infatigable dans son obligeance, l'homme en qui se reflète l'antique honneur romain plus que dans âme qui vive en Italie.

PORTIA. Quelle somme doit-il au juif?

BASSANIO. Il doit pour moi trois mille ducats.

PORTIA. Quoi ! pas davantage ? payez-lui-en six mille, et que le billet soit anéanti ; doublez ces six mille, triplez, s'il le faut, cette dernière somme, plutôt qu'un pareil ami perde un che-

veu de sa tête par la faute de Bassanio. D'abord, venez avec moi à l'église, et m'acceptez pour femme; puis courez sur-le-champ à Venise, trouver votre ami ; car Portia ne souffrira pas que vous preniez place à ses côtés avec une âme inquiète; vous aurez tout l'or qu'il faudra pour acquitter vingt fois cette dette chétive; cela fait, amenez-nous ici votre ami. Pendant ce temps, Nérissa et moi, nous vivrons en filles et en veuves. Allons, venez; car il vous faut partir le jour même de vos noces; faites accueil à vos amis, montrez un visage riant; comme vous me coûtez cher, je veux vous aimer chèrement. Mais voyons ce que vous mande votre ami.

BASSANIO, *lisant.* « Cher Bassanio, tous mes vaisseaux ont » péri; mes créanciers deviennent intraitables; l'état de mes » affaires est au plus bas; le billet que j'ai fait au juif n'a pu » être payé à l'échéance ; et comme je ne puis me libérer sans » cesser de vivre, toutes dettes entre vous et moi sont éteintes, » pourvu que je vous voie avant de mourir; quoi qu'il en » soit, suivez à cet égard votre propre inspiration : si votre » amitié ne vous dit pas de venir, que ce ne soit pas ma lettre » qui vous y engage. »

PORTIA. O mon ami! terminez tout promptement et partez.

BASSANIO. Puisque vous me donnez la permission de partir, je vais me hâter; mais jusqu'à ce que je revienne, aucun lit ne sera complice de mon retard, aucun repos ne s'interposera entre vous et moi.

Ils sortent.

SCÈNE III.

Venise. — Une rue.

Arrivent SHYLOCK, SALANIO, ANTONIO et un Geôlier.

SHYLOCK. Geôlier, ayez les yeux sur lui; ne me parlez pas d'indulgence;—Voilà l'imbécile qui prêtait de l'argent gratis ; geôlier, veillez sur lui.

ANTONIO. Veuillez m'entendre, mon bon Shylock.

SHYLOCK. Je veux avoir mon dû; je ne veux rien entendre sur ce point. J'ai juré que j'aurais mon dû : tu m'as appelé chien quand je ne t'en avais donné aucun sujet; eh bien, puisque je suis un chien, prends garde à mes dents : le doge me fera justice. — Je m'étonne, geôlier stupide, que tu aies la faiblesse de sortir ainsi avec lui, sur sa demande.

ANTONIO. Écoutez-moi, je vous prie.

SHYLOCK. Je veux avoir mon dû; je ne veux pas t'entendre; je veux mon dû : cesse donc de me parler. On ne trouvera pas en moi un de ces niais qui s'attendrissent, secouent la tête, se laissent fléchir et cèdent en soupirant aux sollicitations des chrétiens. Ne me suis pas; je ne veux rien entendre; je veux avoir mon dû.

Il s'éloigne.

SALANIO. C'est l'animal le plus impitoyable qui ait jamais frayé avec les hommes.

ANTONIO. Laissons-le; je ne veux plus le poursuivre d'inutiles prières. Il veut avoir ma vie; j'en sais la raison; j'ai fréquemment tiré de ses griffes un grand nombre de ses débiteurs qui venaient implorer mon aide; voilà pourquoi il me hait.

SALANIO. J'ai la certitude que le doge ne permettra pas qu'un pareil engagement soit valable.

ANTONIO. Le doge ne peut empêcher que la loi ait son cours. Si le bénéfice de la loi est dénié, la justice de l'état sera compromise dans l'esprit des étrangers, qui verront là une atteinte à leurs priviléges, chose grave dans une ville comme Venise, dont la richesse se fonde sur le commerce de toutes les nations. Allons : mes chagrins et mes malheurs m'ont tellement réduit, que c'est à peine si j'aurai demain une livre de chair à livrer à mon sanguinaire créancier. — Allons, geôlier, marchons. — Veuille le ciel que Bassanio vienne me voir acquitter sa dette, et je serai content !

Ils s'éloignent.

SCÈNE IV.

Belmont. — Une salle dans le château de Portia.

Entrent PORTIA, NÉRISSA, LORENZO, JESSICA et BALTHAZAR.

LORENZO. Madame, j'ose le dire en votre présence, vous avez une idée noble et vraie de la divine amitié; vous en donnez la preuve en supportant, comme vous le faites, l'absence de votre époux. Mais si vous connaissiez l'homme que vous honorez ainsi; si vous saviez combien celui à qui vous rendez service est homme d'honneur, ami dévoué de votre époux, je suis sûr que vous seriez plus fière de votre ouvrage que vous ne l'avez jamais été d'un acte de bienfaisance ordinaire.

PORTIA. Je ne me suis jamais repentie d'avoir fait le bien, et je ne commencerai pas aujourd'hui ; car entre deux amis qui devisent et passent leur temps ensemble, dont les âmes portent également le joug de l'amitié, il doit y avoir une certaine conformité de physionomie, de mœurs, de caractère ; c'est ce qui me fait croire que cet Antonio, par cela seul qu'il est l'ami intime de mon époux, doit lui ressembler : s'il en est ainsi, j'aurai acheté à un prix bien modique le bonheur d'arracher cette image de mon âme à la puissance d'une cruauté infernale. Mais j'ai trop l'air de faire mon propre éloge ; ainsi laissons ce sujet, et parlons d'autre chose. — Lorenzo, je vous confie le gouvernement et la direction de ma maison jusqu'au retour de mon époux ; pour moi, j'ai secrètement fait vœu au ciel de vivre dans la prière et la contemplation, sans autre société que celle de Nérissa, jusqu'à ce que son époux et le mien soient de retour. A deux milles d'ici est un monastère ; c'est là que nous allons résider. Je vous conjure de ne pas refuser le fardeau que mon amitié et des raisons puissantes vous imposent en ce moment.

LORENZO. Je l'accepte, madame, de grand cœur ; je vous obéirai en toute chose légitime.

PORTIA. Mes gens connaissent déjà mes intentions ; ils seront à vos ordres et à ceux de Jessica, et vous obéiront comme à Bassanio et à moi-même. Adieu, portez-vous bien, jusqu'au revoir.

LORENZO. Le ciel vous accorde de douces pensées et des moments heureux !

JESSICA. Je vous souhaite, madame, toutes les félicités du cœur.

PORTIA. Je vous remercie, et c'est avec plaisir que je vous en souhaite autant. Adieu, Jessica ! —

Jessica et Lorenzo sortent.

PORTIA, *continuant.* A toi, maintenant, Balthazar ; je t'ai toujours trouvé fidèle et dévoué ; sois-le encore ; prends cette lettre et rends-toi à Padoue avec toute la célérité possible ; remets-la en main propre à mon cousin, le docteur Bellario ; tu prendras les papiers et les vêtements qu'il te donnera, et tu les porteras en toute hâte au lieu d'embarcation du bâtiment qui fait habituellement le voyage entre le continent et Venise. — Ne perds point le temps en paroles, mais pars ; je serai là-bas avant toi.

BALTHAZAR. Madame, je ferai toute la diligence possible.

Il sort.

PORTIA. Approche, Nérissa; j'ai des projets que tu ne connais pas encore ; vous verrons nos maris plus tôt qu'ils ne s'y attendent.

NÉRISSA. Nous verront-ils?

PORTIA. Sans doute, Nérissa, mais sous un costume tel qu'ils nous croiront pourvus de ce qui nous manque. Quand nous serons habillés en jeunes cavaliers, parions tout ce que tu voudras que ce sera moi qui porterai ma dague de meilleure grâce ; tu verras comme je prendrai la voix futée d'un jouvenceau arrivé à cet âge qui sépare l'homme de l'adolescent; comme je transformerai mon pas modeste en une démarche mâle et fière; je parlerai de mes querelles en jeune et beau rodomont; je dirai spirituellement force mensonges, combien de grandes dames ont recherché mon amour, et combien, sur mon refus, sont tombées malades et sont mortes; car comment aurais-je pu suffire à toutes? — et puis je laisserai entrevoir quelque repentir, et regretterai, au bout du compte, de les avoir laissées mourir : je conterai si bien toutes ces sornettes, que les hommes, m'entendant, jureront que j'ai quitté le collége depuis plus d'un an : — j'ai en tête des milliers de rodomontades de ce genre, que je me propose de mettre en pratique.

NÉRISSA. Quoi! nous allons fréquenter la compagnie des hommes?

PORTIA. Fi donc! quelle question! heureusement qu'il n'y a ici personne pour l'interpréter dans un sens impudique! Mais viens; je te dirai tout mon projet quand nous serons dans ma voiture, qui m'attend à la porte du parc; dépêchons-nous, il faut que nous fassions vingt milles aujourd'hui.

Elles sortent.

SCÈNE V.

Même lieu. — Un jardin.

Entrent LANCELOT et JESSICA.

LANCELOT. Oui, en vérité ; car, voyez-vous, les péchés du père retombent sur les enfants; aussi je vous proteste que je tremble pour vous : j'ai toujours été franc avec vous : c'est ce qui fait que je vous dis ma pensée toute entière : soyez donc

sans inquiétude ; car, en conscience, je crois que vous êtes damnée : il ne vous reste qu'une espérance qui vaille la peine qu'on en parle, encore est-ce une espérance bâtarde.

JESSICA. Et quelle est cette espérance, je te prie ?

LANCELOT. La voici : vous pouvez espérer que ce n'est pas votre père qui vous a engendrée, que vous n'êtes pas la fille du juif.

JESSICA. Ce serait là effectivement une espérance bâtarde ; ainsi je porterais la peine des péchés de ma mère.

LANCELOT. A dire vrai, je crains bien que vous ne soyez damnée tout à la fois et du chef de votre père et du chef de votre mère : ainsi, en voulant éviter Scylla, votre père, je tombe en Charybde, votre mère : fort bien, vous êtes perdue des deux côtés.

JESSICA. Je serai sauvée du chef de mon mari ; il a fait de moi une chrétienne.

LANCELOT. Vraiment, il n'en est que plus blâmable : nous étions déjà bien assez de chrétiens, tout autant qu'il en fallait pour que l'un pût convenablement faire vivre l'autre : cette manie de faire des chrétiens fera hausser le prix des porcs : si nous devenons tous mangeurs de porcs, il viendra bientôt un temps où on ne pourra plus se procurer de carbonade à aucun prix.

Entre LORENZO.

JESSICA. Lancelot, je vais conter à mon mari ce que tu viens de me dire : le voici justement.

LORENZO. Sais-tu, Lancelot, que je serai bientôt jaloux de toi, si tu continues à entreprendre ainsi ma femme en particulier ?

JESSICA. Vous pouvez être sans inquiétude à cet égard, Lorenzo ; Lancelot et moi, nous sommes en brouille : il me dit tout net que je n'ai point de miséricorde à attendre dans le ciel, parce que je suis la fille d'un juif ; il prétend encore que vous êtes un mauvais citoyen, car en faisant des juifs des chrétiens, vous élevez le prix du porc.

LORENZO. Je me justifierai beaucoup plus facilement de ce délit auprès de mes concitoyens que tu ne te justifieras toi, Lancelot, d'avoir fait un enfant à la négresse ; car elle est grosse de tes œuvres.

LANCELOT. Il est possible que la négresse ne soit pas positivement en l'état où elle devrait être ; mais si elle est quelque

chose de moins qu'une honnête femme, elle est quelque chose de plus que je ne la croyais.

LORENZO. Comme le premier sot venu est apte à jouer sur les mots ! Je pense que bientôt la meilleure preuve d'esprit sera de se taire, et que la parole ne siéra qu'aux perroquets. — Drôle, va-t'en ; dis à nos gens de se tenir prêts pour le dîner.

LANCELOT. Ils le sont, seigneur ; tous ont des estomacs.

LOZENZO. Peste, tu es un rude jouteur ! Allons, déroule en une seule fois tous les trésors de ton esprit ; tâche de comprendre tout uniment un langage tout uni : va trouver tes camarades ; dis-leur de couvrir la table et de servir les mets ; car nous allons entrer pour dîner.

LANCELOT. Quant à la table, seigneur, elle sera servie ; quant aux mets, on va les couvrir ; quant à savoir si vous allez entrer pour dîner, c'est une question que je vous laisse résoudre comme vous l'entendrez.

Il sort.

LORENZO. O admirable discernement ! comme l'arrangement de ces mots est habile ! l'imbécile a classé dans sa mémoire une armée de bons mots ; et je connais des imbéciles placés en haut lieu, qui sont farcis de la même manière, et jettent à tort et à travers leurs sots quolibets. — Eh bien ! Jessica, comment allez-vous ? Dites-moi, ma chère, votre opinion : comment trouvez-vous la femme de Bassanio ?

JESSICA. Au-dessus de toute expression : le seigneur Bassanio est tenu en conscience de mener une vie exemplaire ; car ayant le bonheur de posséder une pareille femme, il trouve sur la terre les félicités du ciel, et s'il n'apprécie pas son bonheur ici-bas, il ne mérite pas d'aller en paradis. Assurément, si deux dieux faisaient entre eux une céleste gageure, et mettaient pour enjeu deux femmes terrestres, dont l'une serait Portia, il faudrait joindre à l'autre quelque objet de surcroît ; car ce monde chétif ne possède pas sa pareille.

LORENZO. Ce qu'elle est comme épouse, vous l'avez en moi, comme mari.

JESSICA. Que ne me demandez-vous aussi mon opinion sur ce point ?

LORENZO. C'est ce que je ferai plus tard ; commençons par aller dîner.

JESSICA. Non, laissez-moi vous louer pendant que je suis en appétit.

LORENZO. Non, réservons cela, je vous prie, pour sujet de causerie à table ; alors quoi que vous puissiez dire, je le digérerai avec le reste.

JESSICA. Fort bien ; je me charge de faire votre panégyrique.

Ils sortent.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

Venise. — Une cour de justice.

Entrent LE DOGE, les Sénateurs ; ANTONIO, BASSANIO, GRATIANO, SALARINO, SALANIO, et autres.

LE DOGE. Antonio est-il ici ?

ANTONIO. Me voici, aux ordres de votre altesse.

LE DOGE. J'en suis fâché pour vous ; vous avez pour adversaire un homme inflexible et inhumain, un misérable incapable de pitié, et qui n'a pas un grain de sensibilité.

ANTONIO. On m'a dit que votre altesse a pris toutes les peines du monde pour modérer sa rigueur ; mais puisqu'il reste inexorable, et qu'aucun moyen légal ne peut me soustraire aux atteintes de sa haine, à sa fureur j'oppose ma patience ; je suis préparé à endurer paisiblement toute sa tyrannie et toute sa rage.

LE DOGE. Qu'on aille chercher le juif, et qu'il comparaisse devant la cour.

SALANIO. Il attend à la porte, seigneur ; le voici.

SHYLOCK entre.

LE DOGE. Faites place, afin que nous le voyions face à face. — Shylock, tout le monde pense, et je partage moi-même cette opinion, que tu veux poursuivre cette œuvre de ta haine jusqu'à sa dernière limite, et qu'alors tu lui feras succéder des sentiments de clémence et de pitié non moins étranges que ne l'est ta cruauté apparente : on pense qu'au lieu d'exiger, comme tu le fais maintenant, l'exécution rigoureuse des termes de ton billet, à savoir une livre de la chair de ce négo-

ciant malheureux, non seulement tu renonceras à exercer ce droit, mais encore, cédant à un sentiment d'humanité et d'indulgence, tu lui feras remise de la moitié du principal de sa dette; jetant un œil de compassion sur les pertes récemment accumulées sur lui, pertes suffisantes pour ruiner le marchand le plus opulent, et qui attendriraient en sa faveur des âmes de bronze, des cœurs de marbre, des Turcs inhumains, des Tartares, étrangers aux doux offices d'une bienveillante courtoisie. Juif, nous attendons tous de toi une réponse favorable.

SHYLOCK. J'ai fait part à votre altesse de mes résolutions; et j'ai juré par notre saint sabbath de revendiquer l'exécution littérale de mon billet : si vous me le refusez, que vos institutions, que les priviléges de votre cité en portent la peine. Vous me demanderez pourquoi je préfère une livre de chair infecte à une somme de trois mille ducats; je ne répondrai pas à cette question; prenez que c'est caprice de ma part; cela vous suffit-il? Peut-être qu'ayant dans ma maison un rat importun, il me plaît de m'en délivrer au prix de trois mille ducats. Faut-il vous donner d'autres raisons encore? Il est des gens qui ne peuvent souffrir de voir un pourceau la gueule béante; d'autres que la vue d'un chat épouvante; d'autres qui, entendant les sons nasillards de la cornemuse, ne peuvent retenir leur urine; car notre sensibilité, maîtresse absolue de nos affections, les soumet au joug de ses sympathies et de ses répugnances. Maintenant, si vous voulez ma réponse, la voici : de même qu'on ne peut expliquer par aucune raison sensée la répugnance de l'un pour un pourceau qui bâille, de l'autre pour un chat inoffensif, et d'un troisième pour les sons de la cornemuse; de même qu'ils cèdent à une force invincible à la vue de ce qui leur déplaît, au risque de déplaire eux-mêmes; de même je ne veux ni ne peux donner d'autre raison de mon acharnement à poursuivre Antonio aux dépens de ma bourse, qu'une haine invétérée et je ne sais quelle aversion que je lui porte. Êtes-vous content?

BASSANIO. Homme sans entrailles, ce n'est pas là une réponse qui puisse excuser ta conduite cruelle.

SHYLOCK. Il n'est pas nécessaire que ma réponse vous plaise.

BASSANIO. Tous les hommes tuent-ils ce qu'ils n'aiment pas?

SHYLOCK. Est-il un homme qui ne voulût tuer ce qu'il hait?

BASSANIO. Toute offense n'enfante pas nécessairement la haine.

SHYLOCK. Voudriez-vous qu'un serpent vous mordît deux fois?

ANTONIO. Songez, je vous prie, que c'est avec le juif que vous raisonnez : autant vaudrait vous tenir debout sur la plage et commander à la mer de ne pas monter à sa hauteur ordinaire; autant vaudrait demander au loup pourquoi il fait bêler la brebis qui redemande son agneau; autant vaudrait défendre aux pins de la montagne de balancer leurs têtes chenues, et de bruire quand ils sont battus par les vents; autant vaudrait tenter la besogne la plus dure, que d'essayer d'amollir ce qu'il y a de plus dur au monde, son cœur de juif. — Cessez donc vos offres, je vous prie; ne faites plus de tentative; que dans le plus bref délai possible j'aie mon arrêt et le juif sa volonté.

BASSANIO. Au lieu de vos trois mille ducats, en voilà six.

SHYLOCK. Quand chacun de ces six mille ducats serait divisé en six parties, et quand chaque partie serait un ducat, je n'en voudrais pas; je veux l'exécution de la clause stipulée.

LE DOGE. Quelle miséricorde pouvez-vous espérer, si vous n'en montrez aucune?

SHYLOCK. Quel jugement aurai-je à redouter, ne faisant point de mal? Vous avez parmi vous un grand nombre d'esclaves achetés; vous les employez, comme vos ânes, vos chiens et vos mulets, à des travaux abjects et serviles, parce que vous les avez achetés. — Si je vous disais : Donnez-leur la liberté; mariez-les à vos fils et à vos filles. Pourquoi sont-ils courbés sous des fardeaux? que leurs lits soient aussi doux que les vôtres, et leurs palais flattés par la saveur des même mets : — Vous me répondriez : Ces esclaves sont à nous; — je vous en dis autant; la livre de chair que je réclame de cet homme, je l'ai payée d'un haut prix; elle m'appartient, je la veux : si vous me la refusez, vos lois ne méritent plus que le mépris; les décrets de Venise sont sans force : j'attends votre jugement; parlez; l'aurai-je?

LE DOGE. Je prendrai sur moi d'ajourner la cause, à moins que Bellario, un savant docteur, que j'ai envoyé chercher pour prononcer dans ce débat, n'arrive aujourd'hui.

SALARINO. Seigneur, il y a ici, à la porte, un messager, venu de Padoue, porteur de lettres du docteur.

LE DOGE. Apportez-moi les lettres. Qu'on fasse entrer le messager.

BASSANIO. Courage, Antonio! mon ami, tout n'est point désespéré. Le juif aura ma chair, mon sang, mes os, et tout, avant que vous perdiez pour moi une seule goutte de sang.

ANTONIO. Je suis une brebis lépreuse; la santé du troupeau exige que je meure ; les fruits de l'espèce la plus faible tombent les premiers à terre : qu'il en soit de même de moi. Bassanio, ce que vous pouvez faire de mieux, c'est de vivre et d'écrire mon épitaphe.

Entre NÉRISSA, déguisée en clerc d'avocat.

LE DOGE. Venez-vous de Padoue, de la part de Bellario?

NÉRISSA. Oui, seigneur. Bellario salue votre altesse.

BASSANIO, *à Shylock, qui aiguise son couteau sur le cuir de sa chaussure.* Pourquoi aiguises-tu ton couteau avec tant d'action ?

SHYLOCK. Pour couper une livre de chair à ce banqueroutier.

GRATIANO. Ce n'est pas sur ce cuir, mais bien sur la pierre de ton âme [1], que tu affiles le tranchant de ton couteau, juif impitoyable. Mais il n'est pas de métal, pas même la hache du bourreau, qui puisse égaler le tranchant de ta haine acérée. Aucune prière ne saurait-elle t'émouvoir ?

SHYLOCK. Non ; du moins aucune de celles que tu aurais l'esprit de faire.

GRATIANO. Oh! sois damné, brute inexorable! et que ton existence accuse la justice! Peu s'en faut que tu ne me fasses chanceler dans ma foi, et croire avec Pythagore que les âmes des animaux passent dans les corps des hommes. La tienne animait un loup qu'on pendit pour avoir tué un homme; son âme impure échappée du gibet passa en toi, lorsque tu étais encore dans le ventre de ta mère immonde; car tes appétits sont d'un loup, sanguinaires, affamés, carnivores.

SHYLOCK. Tant que tes railleries n'auront pas effacé la signature qui est sur mon billet, tu ne feras que te fatiguer inutilement les poumons. Répare les avaries de ton esprit, innocent jeune homme, si tu ne veux pas le voir tomber dans un incurable désarroi. — J'ai ici la loi pour moi.

LE DOGE. Bellario, dans cette lettre, recommande à la cour un jeune et savant docteur. — Où est-il ?

[1] En anglais *sole*, semelle, et *soul*, âme, se prononcent de la même manière.

NÉRISSA. Il attend ici près que votre réponse lui fasse connaître si vous voulez le recevoir.

LE DOGE. De tout mon cœur. — Que trois ou quatre d'entre vous aillent au-devant de lui, et l'introduisent avec toutes les formes de la courtoisie.—En attendant, la cour entendra lecture de la lettre de Bellario.

LE GREFFIER, *lisant.* « Votre altesse saura que votre lettre » m'a trouvé malade et souffrant ; mais au moment où votre » messager est venu, je recevais la visite affectueuse d'un » jeune docteur de Rome, nommé Balthazar. Je lui ait fait » part de la question pendante entre le juif et le négociant Antonio. Nous avons feuilleté ensemble un grand nombre de » livres : il vous fera connaître mon opinion, corroborée de » son propre savoir, dont je ne saurais assez louer l'étendue, » et sur ma demande il a consenti à me remplacer auprès de » votre altesse. Je vous demande en grâce que les années qui » lui manquent ne mettent pas d'obstacles à l'estime que commande son mérite ; car je n'ai jamais vu tête si vieille sur » un corps si jeune. Je le laisse à votre gracieux accueil, assuré » que ses œuvres le recommanderont mieux que mes paroles. »

LE DOGE. Vous venez d'entendre ce que m'écrit le savant Bellario ; si je ne me trompe, voici le docteur qui vient.

Entre PORTIA, dans le costume de docteur en droit.

LE DOGE, *continuant.* Donnez-moi votre main ! Vous venez de la part du vieux Bellario ?

PORTIA. Oui, seigneur.

LE DOGE. Soyez le bienvenu ! Prenez place. Êtes-vous instruit de la question qui occupe en ce moment la cour ?

PORTIA. Je connais la cause de point en point. Lequel ici est le marchand, et lequel est le juif ?

LE DOGE. Antonio, et vous, vieux Shylock, approchez-vous tous deux.

PORTIA. Votre nom est-il Shylock ?

SHYLOCK. Shylock est mon nom.

PORTIA. La poursuite que vous intentez est d'une étrange nature ; mais elle est légale, et la loi de Venise ne saurait en arrêter le cours. — (*A Antonio.*) C'est vous, n'est-ce pas, qui êtes placé sous le coup de son bon plaisir ?

ANTONIO. C'est du moins ce qu'il prétend.

PORTIA. Reconnaissez-vous le billet ?

ANTONIO. Je le reconnais.

PORTIA. Alors il faut que le juif soit miséricordieux.

SHYLOCK. Qui m'y oblige? Dites-le-moi.

PORTIA. Le propre de la clémence est d'être volontaire. Elle descend du ciel sur la terre comme une pluie bienfaisante; elle est deux fois bénie; elle bénit celui qui l'accorde et celui qui la reçoit : c'est dans les plus puissants que brille surtout sa puissance. Au monarque sur son trône elle sied mieux que le diadème ; son sceptre montre la force du pouvoir temporel; emblème de vénération et de majesté, c'est par lui que les rois commandent le respect et la crainte; mais la clémence est supérieure à cette puissance du sceptre : elle a son trône dans le cœur des rois; elle est un attribut de Dieu lui-même, et le pouvoir terrestre n'est jamais plus semblable à celui de Dieu, qu'alors que la clémence tempère la justice. Ainsi donc, juif, quoique votre prétention s'appuie sur la justice, songez qu'en justice rigoureuse nul d'entre nous ne pourrait espérer de salut. Nous prions Dieu de nous pardonner, et cette même prière [1] nous fait un devoir à tous d'être miséricordieux. En parlant ainsi, j'ai voulu vous faire sentir ce que la légalité de votre demande a de rigoureux. Si toutefois vous y persistez, l'arrêt de la cour, strictement conforme à la loi, devra condamner ce marchand.

SHYLOCK. Que mes actes retombent sur ma tête! J'invoque la loi; je demande l'exécution des clauses de mon billet.

PORTIA. Est-il dans l'impossibilité d'acquitter la somme?

BASSANIO. Nullement; je suis prêt à la payer en présence de la cour; j'offre même de doubler la somme. Si cela ne suffit pas, je prends l'engagement de payer dix fois le montant de la dette; j'y engage mes mains, ma tête et mon cœur. Si cela ne suffit pas, il est manifeste que c'est la méchanceté qui accable la loyauté. Je vous en conjure, faites fléchir la loi sous votre autorité. Pour accomplir un grand bien, faites un petit mal, et domptez la malice de ce démon.

PORTIA. Cela ne doit pas être; il n'y a pas de pouvoir à Venise qui puisse modifier une loi établie. On créerait un pré-

[1] L'oraison dominicale. Les commentateurs reprochent à Shakspeare d'employer ici, pour convaincre un juif, des arguments tirés du christianisme ; ces messieurs ont oublié que ce n'est pas Shakspeare qui parle, mais une femme, une amante, et qu'il est permis à cette femme de n'en pas savoir autant qu'un docteur en droit canon, bien qu'elle en porte l'habit.

cédent, et plus d'un abus, s'autorisant de cet exemple, s'introduirait dans l'état : cela ne se peut.

SHYLOCK. Nous avons un Daniel pour juge, — oui, un Daniel! — O jeune juge, si plein de sagesse, combien je vous honore!

PORTIA. Permettez, je vous prie, que j'examine le billet.

SHYLOCK. Le voici, très-vénérable docteur; le voici.

PORTIA. Shylock, on vous offre le triple de la somme.

SHYLOCK. Un serment, un serment! j'ai fait un serment à la face du ciel. Mettrai-je sur ma conscience le poids d'un parjure? non; pas pour Venise.

PORTIA. L'échéance de ce billet est passée, et, en vertu de ce titre, le juif a légalement droit à une livre de la chair du marchand, coupée tout près du cœur. — Allons, soyez miséricordieux; acceptez le triple de votre argent; permettez que je déchire le billet.

SHYLOCK. Quand il aura été acquitté conformément à sa teneur. — Il est manifeste que vous êtes un digne juge; vous connaissez la loi; l'exposition que vous en avez faite est on ne peut plus rationnelle : au nom de cette loi, dont vous êtes l'une des colonnes les plus solides, je vous somme de procéder au jugement; j'en jure sur mon âme, il n'est point au pouvoir de la parole de l'homme de changer ma résolution : je m'en tiens aux termes de mon billet.

ANTONIO. Je supplie instamment la cour de prononcer son arrêt.

PORTIA. Eh bien, le voici. Il vous faut présenter votre poitrine à son couteau.

SHYLOCK. O noble juge! ô excellent jeune homme!

PORTIA. Car la loi reconnaît d'une manière claire et positive les droits que lui confèrent les termes mêmes du billet.

SHYLOCK. C'est très-vrai; ô juge sage et juste! combien vous êtes plus vieux que vous n'en avez l'air!

PORTIA. Découvrez donc votre poitrine.

SHYLOCK. Oui, sa poitrine : cela est dit dans le billet; — n'est-il pas vrai, noble juge? — *Tout près du cœur*, ce sont là les termes textuels.

PORTIA. Il est vrai. Y a-t-il ici des balances pour peser la chair?

SHYLOCK. J'en ai sur moi.

PORTIA. Il faut aussi, Shylock, que vous ayez ici un chirurgien à vos frais, dans la crainte qu'il ne meure de la perte de son sang.

SHYLOCK. Cela est-il exprimé dans le billet ?

PORTIA. Cela n'est pas exprimé; mais qu'importe? c'est une mesure que vous feriez bien de prendre par humanité.

SHYLOCK. Je ne vois pas cela. Ce n'est pas dit dans le billet.

PORTIA. Approchez, marchand; avez-vous quelque chose à dire?

ANTONIO. Peu de chose ; je suis préparé et résigné. — Donnez-moi votre main, Bassanio; recevez mes adieux! ne vous affligez pas de me voir réduit pour vous à cette extrémité ; car ici la fortune se montre plus indulgente qu'elle n'a coutume de le faire : son habitude est de laisser l'infortune survivre à son opulence et contempler d'un œil cave, le front chargé de rides, une vieillesse indigente; moi, elle m'affranchit du long supplice d'une telle misère. Recommandez ma mémoire à votre honorable épouse : racontez-lui la fin d'Antonio; dites-lui combien je vous aimais; dites comment vous m'avez vu mourir, et quand vous aurez terminé ce récit, demandez-lui s'il n'est pas vrai que Bassanio avait un ami. Ne vous reprochez pas la mort de cet ami; lui, il ne regrette pas d'acquitter votre dette; car, si le couteau du juif pénètre assez avant, en un instant mon cœur tout entier l'aura payée.

BASSANIO. Antonio, j'ai uni mon sort à celui d'une femme qui m'est aussi chère que la vie elle-même; mais ni ma vie, ni ma femme, ni le monde entier ne sont à mes yeux d'un prix qui égale votre vie; je consens à perdre tout cela, à sacrifier tout cela à ce démon pour vous sauver.

PORTIA. Votre femme, si elle vous entendait, vous aurait peu d'obligation de cette offre.

GRATIANO. J'ai une femme que j'aime, je vous le jure; je voudrais qu'elle fût au ciel, afin que par son intercession quelque puissance vînt changer le cœur de ce juif inhumain.

NÉRISSA. Il est heureux que cette offre ait lieu en son absence: autrement ce souhait-là vous ferait faire mauvais ménage.

SHYLOCK, *à part.* Voilà bien nos époux chrétiens : j'ai une fille; plût à Dieu qu'un descendant de Barabbas l'eût épousée plutôt qu'un chrétien!—(*Haut.*) Nous perdons le temps; veuillez, je vous prie, prononcer la sentence.

PORTIA. Vous avez droit à une livre de la chair de ce marchand; la cour vous l'adjuge, et la loi vous la donne.

SHYLOCK. O juge équitable !

PORTIA. Et vous devez couper cette chair sur sa poitrine; la loi le permet, et la cour l'ordonne.

SHYLOCK. O le savant juge ! — Voilà une sentence ! allons; préparez-vous.

PORTIA. Attendez; — ce n'est pas tout encore. — Le billet ne vous alloue pas la moindre particule de sang; les termes textuels sont *une livre de chair :* prenez donc ce qui vous revient, prenez votre livre de chair; mais en la coupant, si vous répandez une seule goutte de sang chrétien, en vertu des lois de Venise, vos terres et vos biens sont confisqués au profit de l'état.

GRATIANO. O le juge équitable! qu'en dis-tu, juif? — O le savant juge!

SHYLOCK. Est-ce là ce que dit la loi?

PORTIA. On la produira à vos yeux : puisque vous demandez justice, soyez sûr que justice vous sera rendue, plus même que vous ne le voudriez.

GRATIANO. O le savant juge! — Qu'en dis-tu, juif? — O le savant juge!

SHYLOCK. En ce cas, j'accepte l'offre qui m'a été faite; — qu'on me paye le triple de la somme, et que le chrétien soit mis en liberté.

BASSANIO. Voici l'argent.

PORTIA. Doucement; le juif aura justice complète; — doucement! — ne précipitons rien; — il n'aura que ce qui lui revient.

GRATIANO. Eh bien, juif! voilà j'espère, un juge équitable, un savant juge!

PORTIA. Préparez-vous donc à couper la chair; ne répandez point de sang; coupez tout juste une livre de chair, ni plus ni moins : si vous en coupez plus ou moins d'une livre, quand la différence ne serait que de la vingtième partie d'un atome, quand l'un des plateaux de la balance ne l'emporterait sur l'autre que du poids d'un cheveu, — vous êtes mort, et tous vos biens sont confisqués.

GRATIANO. Un second Daniel! un Daniel, juif! Maintenant, infidèle, je te tiens!

PORTIA. Juif, qu'attendez-vous? prenez ce qui vous revient.

SHYLOCK. Donnez-moi mon pricipal, et je m'en vais.

BASSANIO. Je l'ai ici tout prêt; le voici.

PORTIA. Il l'a refusé en pleine cour; il n'aura que ce qui lui revient en stricte justice.

GRATIANO. Un Daniel, je le répète; un second Daniel! — Juif, je te remercie de m'avoir fourni ce mot.

SHYLOCK. Quoi! je n'aurai pas même mon principal?

PORTIA. Juif, vous n'aurez que votre dû; prenez-le à vos risques et périls.

SHYLOCK. En ce cas, qu'il le garde et aille au diable! je ne resterai pas plus longtemps à ergoter ici.

PORTIA. Arrêtez, juif; la loi n'en a pas fini avec vous. — Il est dit formellement dans les lois de Venise, que lorsqu'un étranger aura été convaincu d'avoir par des moyens directs ou indirects conspiré contre la vie d'un citoyen, la personne contre laquelle le crime aura été dirigé aura droit à la moitié des biens du coupable; l'autre moitié entrera dans les coffres de l'état; en outre, la vie du délinquant sera mise à la merci du doge seul, à l'exclusion de tout autre. Je déclare que vous vous trouvez dans le cas prévu par la loi : car il appert manifestement que par des moyens indirects, et même directs, vous avez conspiré contre la vie du défendeur, et vous avez encouru la peine susdite. A genoux donc, et implorez la clémence du doge.

GRATIANO. Demande qu'on te permette de t'aller pendre. Mais comme tes biens sont confisqués par l'état, il ne te reste pas même de quoi acheter une corde; en conséquence, tu seras pendu aux frais de la république.

LE DOGE. Afin que tu voies combien nous différons, je t'accorde la vie avant que tu me la demandes; la moitié de ta fortune appartient à Antonio; l'autre moitié revient à l'état; cette partie de la peine, si tu témoignes du repentir, pourra être commuée en une amende.

PORTIA. En ce qui concerne la part de l'état, non celle d'Antonio.

SHYLOCK. Prenez ma vie avec le reste; ne l'épargnez pas : vous m'enlevez ma maison quand vous enlevez l'appui qui la soutenait; vous m'ôtez la vie quand vous m'ôtez ce qui me fait vivre.

PORTIA. Qu'obtiendra-t-il de votre pitié, Antonio ?

GRATIANO. Une corde gratis; rien de plus, au nom du ciel.

ANTONIO. Je supplie mon seigneur le doge, et toute la cour, de lui laisser une moitié de ses biens; il me suffit d'avoir l'usufruit de l'autre moitié, — à la charge par moi de la restituer, à sa mort, à l'homme qui a dernièrement enlevé sa fille : à cet arrangement je mets toutefois deux conditions, — l'une, qu'en retour de cette indulgence il se fera chrétien; l'autre, que par une donation passée sous les yeux de la cour, il disposera de tous les biens qu'il possédera au moment de sa mort en faveur de son gendre Lorenzo et de sa fille.

LE DOGE. Il le fera; sinon je révoque le pardon que je viens de lui accorder.

PORTIA. Y consentez-vous, juif? que répondez-vous?

SHYLOCK. J'y consens.

PORTIA. Greffier, rédigez l'acte de donation.

SHYLOCK. Veuillez me permettre de me retirer : je ne me sens pas bien; envoyez-moi l'acte, et je le signerai.

LE DOGE. Vous pouvez vous retirer; mais ne manquez pas de signer.

GRATIANO. Dans ton baptême tu auras deux parrains; si j'avais été ton juge, tu en aurais eu dix de plus [1] pour t'envoyer à la potence.

Shylock sort.

LE DOGE, *à Portia.* Seigneur, je vous invite à dîner chez moi.

PORTIA. Je supplie humblement votre altesse de vouloir bien m'excuser; il faut que je retourne ce soir à Padoue, et je suis obligé de partir sur-le-champ.

LE DOGE. Je regrette que vous soyez si pressé. — Antonio, remerciez le docteur; vous lui avez, selon moi, de grandes obligations.

Le Doge sort avec les Sénateurs et sa Suite.

BASSANIO. Digne seigneur, mon ami et moi nous devons aujourd'hui à votre sagesse d'avoir été soustraits aux plus graves périls; nous vous prions d'accepter, en récompense de votre obligeante intervention, les trois mille ducats dus au juif.

ANTONIO. Sans compter que nous restons de beaucoup vos

[1] C'est-à-dire douze jurés pour t'envoyer à la mort.

débiteurs, et que notre amitié et nos services vous sont à jamais acquis.

PORTIA. On est assez payé quand on est satisfait; je m'applaudis de vous avoir sauvé, et je m'estime en cela suffisamment rétribué; je n'ai jamais eu l'âme mercenaire. Reconnaissez-moi, je vous prie, quand il nous arrivera de nous retrouver ensemble; je fais des vœux pour votre bonheur, et prends congé de vous.

BASSANIO. Seigneur, il faut absolument que je vous importune encore; veuillez accepter quelque souvenir de nous, non comme salaire, mais comme gage de notre reconnaissance. Je vous demande en grâce deux choses, l'une de ne pas me refuser, l'autre de me pardonner mon insistance.

PORTIA. Vous me pressez à tel point que je me vois forcé de céder. — (*A Antonio.*) Donnez-moi vos gants; je les porterai en souvenir de vous. — (*A Bassanio.*) Comme gage de votre affection j'accepterai de vous cette bague. — Ne retirez pas votre main; je ne prendrai rien de plus : votre amitié ne me la refusera pas.

BASSANIO. Cette bague, seigneur, — hélas! c'est une misère; je rougirais de vous donner si peu de chose.

PORTIA. C'est le seul objet que je consente à accepter; et, maintenant, je vous avouerai que je tiens à l'avoir.

BASSANIO. Cette bague a pour moi un prix bien au-dessus de sa valeur réelle. Je vous donnerai la bague la plus chère qui soit à Venise; pour la trouver, j'emploierai, s'il le faut, la voix du crieur public; mais pour celle-ci, je vous prie de m'excuser.

PORTIA. Je vois, seigneur, que vous n'êtes libéral que dans vos offres; c'est vous qui m'avez appris à demander; et maintenant vous m'apprenez comment on répond aux demandes importunes.

BASSANIO. Seigneur, je tiens cette bague de ma femme; en me la mettant au doigt, elle m'a fait jurer de ne jamais ni la vendre, ni la donner, ni la perdre.

PORTIA. Voilà une excuse au service de bien des hommes qui veulent ménager les cadeaux. A moins que votre femme ne soit folle, lorsqu'elle saura ce que j'ai fait pour mériter cette bague, elle ne vous en voudra pas à tout jamais de me l'avoir donnée. Fort bien; la paix soit avec vous!

Portia et Nérissa sortent.

ANTONIO. Seigneur Bassanio, donnez-lui cette bague ; que ses services et mon amitié soient mis en balance avec les ordres de votre femme.

BASSANIO. Courez, Gratiano; tâchez de le joindre; remettez-lui cette bague, et faites votre possible pour l'engager à venir chez Antonio. — Allez, dépêchez-vous.

Gratiano sort.

BASSANIO, *continuant.* Venez; allons chez vous de ce pas. Demain matin de bonne heure nous partirons pour Belmont. Venez, Antonio.

Ils sortent.

SCÈNE II.

Même ville. — Une rue.

Arrivent PORTIA et NÉRISSA.

PORTIA. Informe-toi de la demeure du juif; remets-lui cet acte, et fais-le-lui signer ; nous partons ce soir, et notre arrivée précédera d'un jour celle de nos maris : la vue de cet acte fera grand plaisir à Lorenzo.

Arrive GRATIANO.

GRATIANO. Charmant docteur, je suis enchanté d'avoir pu vous joindre. Le seigneur Bassanio, toute réflexion faite, vous envoie cette bague, et vous prie de vouloir bien lui accorder l'honneur de votre compagnie à dîner.

PORTIA. C'est impossible : pour cette bague, je l'accepte avec beaucoup de reconnaissance, et je vous prie de le lui dire : je vous demanderai aussi de vouloir bien enseigner à mon jeune clerc la demeure du vieux Shylock.

GRATIANO. Très-volontiers.

NÉRISSA. Seigneur, j'aurais deux mots à vous dire. (*Bas, à Portia.*) Je vais essayer si je puis obtenir de mon mari la bague que je lui ai fait jurer de garder toujours.

PORTIA. Tu l'obtiendras, crois-moi ; ils nous jureront leurs grands dieux que c'est à des hommes qu'ils ont donné leurs bagues; nous leur soutiendrons le contraire; nous opposerons serments à serments. Va, dépêche-toi ; tu sais où tu me retrouveras.

NÉRISSA. Venez, seigneur; voulez-vous me montrer la maison en question ?

Gratiano et Nérissa s'en vont d'un côté, Portia de l'autre.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

Belmont. — Une avenue devant le château de Portia.

Arrivent LORENZO et JESSICA.

LORENZO. La lune jette une clarté brillante : — Par une telle nuit, pendant qu'un vent doux caressait le feuillage silencieux, par une telle nuit, sans doute, Troïle, monté sur les remparts de Troie, exhalait ses soupirs vers les tentes des Grecs, où reposait Cressida.

JESSICA. Par une telle nuit, Thisbé d'un pied craintif effleurant la rosée, aperçut l'ombre du lion avant de le voir lui-même, et s'enfuit épouvantée.

LORENZO. Par une telle nuit, Didon, une branche de saule à la main, debout aux bords de la mer mugissante, rappelait du geste et de la voix son bien-aimé à Carthage.

JESSICA. Par une telle nuit, Médée alla cueillir les plantes magiques qui rajeunirent le vieil Æson.

LORENZO. Par une telle nuit, Jessica s'enfuit de la maison du juif opulent, et suivit son fol amant de Venise à Belmont.

JESSICA. Et par une telle nuit, le jeune Lorenzo lui jura de l'aimer toujours, et séduisit son âme par mille serments de constance, dont pas un n'était sincère.

LORENZO. Et par une telle nuit, la charmante et malicieuse Jessica calomniait son ami, qui le lui pardonnait.

JESSICA. Je vous tiendrais tête longtemps encore sur ce ton, si personne ne venait; mais, chut! j'entends les pas d'un homme.

Arrive STÉPHANO.

LORENZO. Qui s'avance ainsi à pas rapides, dans le silence de la nuit?

STÉPHANO. Un ami.

LORENZO. Un ami? quel ami? Votre nom, je vous prie, mon ami?

STÉPHANO. Je me nomme Stéphano, et je viens vous annon-

cer qu'avant le lever du jour ma maîtresse sera de retour à Belmont : elle erre dans les environs, s'agenouillant au pied des saintes croix qu'elle rencontre, et priant le ciel de bénir son mariage.

LORENZO. Qui vient avec elle?

STÉPHANO. Personne qu'un saint ermite et sa suivante. Veuillez me dire si mon maître est déjà de retour.

LORENZO. Pas encore, et nous n'avons pas reçu de ses nouvelles. — Rentrons, je vous prie, Jessica, et allons nous préparer à recevoir dignement la maîtresse de céans.

Arrive LANCELOT.

LANCELOT. Holà! ho! holà! holà!

LORENZO. Qui appelle?

LANCELOT. Holà! avez-vous vu monsieur Lorenzo, ainsi que madame Lorenzo? Holà! ho!

LORENZO. Cessez de vociférer; les voici.

LANCELOT. Holà! où? où donc?

LORENZO. Ici.

LANCELOT. Dites-leur qu'il est arrivé un courrier de la part de mon maître, les poches pleines de bonnes nouvelles; mon maître sera ici avant l'aube.

Il s'éloigne.

LORENZO. Ma chère âme, rentrons pour attendre leur retour; — Mais non, ce n'est pas la peine. Qu'est-il besoin que nous rentrions? L'ami Stéphano, annonce, je te prie, au château, que ta maîtresse est sur le point d'arriver, et amène les musiciens ici en plein air.

Stéphano s'éloigne.

LORENZO, *continuant*. Comme la clarté de la lune repose doucement sur cette verte pelouse! Asseyons-nous ici, et que les sons de la musique caressent mollement notre oreille; le silence et la nuit conviennent aux accords de la douce harmonie. Assieds-toi, ma Jessica; vois comme le parquet des cieux est incrusté d'innombrables et brillantes patènes d'or. Parmi tous ces globes que tu vois, il n'en est pas un qui, dans sa marche, ne joigne sa céleste mélodie au chœur des chérubins aux yeux jeunes. Une harmonie semblable résonne dans l'âme immortelle; mais le vêtement de fange et de corruption qui l'enveloppe nous empêche de l'entendre.

Arrivent des Musiciens.

LORENZO, *continuant.* Allons, venez, et qu'à vos accents Diane s'éveille; que vos suaves accords aillent frapper l'oreille de votre maîtresse, et que le charme de la musique l'attire vers sa demeure.

JESSICA. Je ne saurais être gaie quand j'entends une musique mélodieuse.

LORENZO. C'est parce que vos facultés sont attentives. Voyez un troupeau sauvage et folâtre de jeunes poulains qui n'ont point encore senti le mors; voyez-les, cédant à la chaleur bouillante de leur sang, bondir follement dans la prairie et frapper l'air de leurs hennissements. Que par hasard le son de la trompette se fasse entendre, ou que le vent leur apporte quelque harmonie musicale, soudain vous les voyez qui s'arrêtent d'un commun accord; et sous le charme vainqueur de la musique, le calme a remplacé la sauvage ardeur qui brillait dans leurs yeux. Aussi les poëtes ont feint qu'Orphée attirait les arbres, les rochers et les ondes; car il n'est point d'être si stupide, si insensible, si farouche qu'il soit, dont la musique ne change momentanément la nature. L'homme qui n'a point le sentiment musical, et que l'accord de sons harmonieux ne saurait émouvoir, n'est propre qu'aux trahisons, aux stratagèmes et aux rapines; les mouvements de son âme sont ternes comme la nuit, et ses affections noires comme l'Érèbe : c'est un homme dont il faut se défier. — Écoutons la musique.

PORTIA et NÉRISSA paraissent à quelque distance.

PORTIA. C'est de la grande salle de mon château que part cette lumière que nous apercevons; comme elle projette au loin sa clarté! ainsi brille une bonne action dans un monde pervers.

NÉRISSA. Nous ne l'apercevions pas quand la lune brillait.

PORTIA. Ainsi une gloire est obscurcie par une gloire plus grande. Le délégué d'un roi jette un éclat royal, jusqu'au moment où le monarque vient à paraître. Alors toute sa dignité va se perdre, comme un faible ruisseau, dans l'immense océan.—J'entends la musique! écoutons!

NÉRISSA. C'est la musique ordinaire du château, madame.

PORTIA. Je vois que les choses n'ont qu'une valeur relative; je trouve à ces accords je ne sais quoi de plus doux que pendant le jour.

NÉRISSA. C'est le silence, madame, qui leur prête ce charme.

PORTIA. Le corbeau chante aussi harmonieusement que l'alouette pour qui n'écoute ni l'un ni l'autre; et je crois, en vérité, que si le rossignol chantait le jour au milieu du gloussement des oies, le rossignol serait mis, comme musicien, au niveau du roitelet. Combien de choses reçoivent de l'à-propos leur valeur et toute leur perfection !—Chut ! Diane dort avec Endymion, et ne veut pas qu'on la réveille.

La musique cesse.

LORENZO. Ou je me trompe fort, ou c'est la voix de Portia.

PORTIA. Il me reconnaît, comme l'aveugle reconnaît le coucou, à sa voix discordante.

LORENZO. Madame, soyez chez vous la bienvenue.

PORTIA. Nous avons prié pour nos maris; et nous espérons que le ciel aura exaucé nos vœux. Sont-ils de retour ?

LORENZO. Pas encore, madame; mais il vient d'arriver un courrier qui annonce leur approche.

PORTIA. Entre au château, Nérissa; recommande à mes domestiques de ne point parler de notre absence; — n'en dites rien non plus, Lorenzo, — ni vous, Jessica.

On entend une fanfare.

LORENZO. Votre mari n'est pas loin, j'entends sa fanfare : nous sommes discrets, madame; soyez sans crainte.

PORTIA. On prendrait cette nuit pour une journée sombre; peut-être a-t-elle quelque chose de plus pâle : c'est comme l'un de ces jours où le soleil est caché.

Arrivent BASSANIO, ANTONIO, GRATIANO et leur suite.

BASSANIO. Nous aurions le jour en même temps que les antipodes si, en l'absence du soleil, vous nous accordiez votre présence.

PORTIA. Que ma clarté éclaire sans trop briller; femme brillante fait un mari fâcheux, et puisse Bassanio ne jamais l'être pour moi ! Mais que Dieu arrange tout pour le mieux ! —Vous êtes le bienvenu chez vous, mon seigneur.

BASSANIO. Je vous rends grâces, madame; veuillez accueillir mon ami.—Voilà Antonio, voilà l'homme auquel j'ai de si grandes obligations.

PORTIA. Vous lui en avez de grandes en effet; car il en avait contracté pour vous de bien graves.

ANTONIO. J'en suis amplement payé.

Gratiano et Nérissa paraissent se livrer à part à une conversation animée.

PORTIA. Seigneur, vous êtes le bienvenu dans ce château; mais comme je veux le prouver autrement que par des paroles, laissons, je vous prie, toute cette politesse verbale.

GRATIANO, *à Nérissa.* Par cette lune qui nous éclaire, je vous jure que vous m'accusez à tort; sur ma parole, je l'ai donnée au clerc du juge. Mais je voudrais, ma chère, que le diable eût emporté celui qui l'a reçue, puisque vous prenez la chose tellement à cœur.

PORTIA. Comment! déjà une querelle? de quoi est-il question?

GRATIANO. D'un anneau d'or, d'une bague sans valeur qu'elle m'a donnée, et dont la devise, vraie poésie de coutelier[1], portait ces mots : *Aimez-moi et ne me quittez pas.*

NÉRISSA. Que parlez-vous de devise ou de valeur? Quand je vous l'ai remise, vous m'avez juré que vous la porteriez jusqu'à l'heure de votre mort, et qu'elle vous suivrait dans la tombe : par respect, sinon pour moi, du moins pour vos serments solennels, vous auriez dû la conserver. Vous l'avez donnée, dites-vous, au clerc d'un juge! — Je suis bien sûre que ce clerc-là n'aura jamais de barbe au menton.

GRATIANO. Il en aura, s'il arrive à l'âge d'homme.

NÉRISSA. Oui, s'il est possible qu'une femme devienne homme.

GRATIANO. Je vous jure que je l'ai donnée à un jeune homme, à une sorte d'adolescent, à un petit bonhomme pas plus haut que vous, le clerc du juge. Ce petit babillard me l'a demandée pour ses honoraires; je n'ai pas eu le courage de la lui refuser.

PORTIA. S'il faut vous parler franchement, vous avez eu tort de vous défaire aussi légèrement du premier cadeau que vous teniez de votre femme, d'une bague mise à votre doigt sur la foi de vos serments, et que la fidélité conjugale avait rivée à votre chair. J'ai donné une bague à mon époux et lui ai fait jurer de ne jamais la quitter; le voilà! je suis sûre qu'il ne consentirait pas à s'en séparer, qu'il ne l'ôterait pas de son doigt pour tous les trésors que contient l'univers. En vérité,

[1] Sur les couteaux de ce temps-là étaient gravées, à l'eau forte, de courtes sentences en forme de distiques.

Gratiano, vous donnez à votre femme une cause de chagrin qui n'est que trop réelle, et si l'on m'en faisait autant, j'en perdrais la raison.

BASSANIO, *à part.* Diantre! ce que j'aurais peut-être de mieux à faire serait de me couper la main gauche et de jurer que j'ai perdu ma bague après l'avoir vaillamment défendue.

GRATIANO. Le seigneur Bassanio a donné sa bague au juge qui la lui a demandée, et qui en effet l'avait bien méritée; alors son petit clerc, qui avait pris la peine de faire quelques écritures, m'a pareillement demandé la mienne. L'un et l'autre ont insisté pour obtenir nos bagues et n'ont pas voulu accepter autre chose.

PORTIA. Quelle bague avez-vous donnée, seigneur? j'espère que ce n'est pas celle que vous avez reçue de moi?

BASSANIO. Si j'étais capable d'ajouter un mensonge à ma faute, je nierais le fait; mais vous voyez que la bague n'est plus à mon doigt : je ne l'ai plus.

PORTIA. Cœur perfide et sans foi! Par le ciel, je jure de ne point entrer dans votre lit que je n'aie revu ma bague.

NÉRISSA, *à Gratiano.* Ni moi dans le vôtre, que je n'aie revu la mienne.

BASSANIO. Charmante Portia, si vous saviez à qui j'ai donné votre bague, pour qui je l'ai donnée, pour quel motif, et combien il a fallu pour cela me faire violence, alors que c'était la seule chose qu'on voulût accepter, vous modéreriez la violence de votre déplaisir.

PORTIA. Si vous aviez connu la valeur de cette bague ou la moitié du prix de la personne qui l'avait donnée, si vous aviez compris que votre honneur était attaché à sa possession, vous ne vous en seriez pas séparé. Pour peu que vous eussiez mis de chaleur à la défendre, quel homme aurait été assez peu raisonnable, assez peu délicat, pour exiger le sacrifice d'un objet sacré pour vous? Nérissa m'apprend ce que je dois croire; j'ai la certitude que c'est une femme qui a reçu ma bague.

BASSANIO. Non, madame, j'en jure sur l'honneur et sur le salut de mon âme, ce n'est pas une femme, mais un docteur en droit qui a refusé trois mille ducats que je lui offrais, et qui m'a demandé ma bague. Je la lui avais refusée et avais laissé partir mécontent l'homme à qui je devais la vie de mon meilleur ami. Que vous dirai-je, charmante Portia? j'ai malgré moi envoyé quelqu'un après lui pour la lui remettre; j'étais

accablé par ma honte et le sentiment du bienfait que j'avais reçu ; mon honneur n'a pu souffrir la tache d'une telle ingratitude. Pardonnez-moi, charmante Portia ; j'en prends à témoin les sacrés flambeaux de la nuit, si vous aviez été là, vous m'auriez vous-même demandé ma bague pour la donner à ce digne docteur.

PORTIA. Que votre docteur n'approche jamais de mon château ; puisqu'il a obtenu le joyau qui m'était cher, et que vous aviez juré de conserver pour l'amour de moi, je ne serai pas moins libérale que vous ; je ne lui refuserai rien ; il aura tout, jusqu'à mes faveurs et au lit de mon époux : soyez bien persuadée que je le connaîtrai : ne vous absentez pas une seule nuit, veillez sur moi avec des yeux d'Argus ; si vous y manquez, si vous me laissez seule, je vous jure, sur mon honneur qui m'appartient encore, que j'aurai le docteur pour camarade de lit.

NÉRISSA, *à Gratiano.* Et moi son clerc ; ainsi gare à vous, si vous me laissez à ma propre surveillance.

GRATIANO. Fort bien ; mais que je ne l'y prenne pas, ou j'endommagerai la plume de votre jeune clerc.

ANTONIO. Je suis la malheureuse cause de ces querelles.

PORTIA. Ne vous affligez pas, seigneur ; vous n'en êtes pas moins le bienvenu.

BASSANIO. Portia, pardonnez-moi cette faute involontaire, et en présence de tous nos amis, je jure par ces beaux yeux, dans lesquels je me vois, —

PORTIA. Homme double, qui vous voyez dans chacun de mes yeux : — jurez par votre duplicité, et je vous croirai.

BASSANIO. De grâce, veuillez m'entendre : Pardonnez-moi cette faute, et je vous jure sur mon âme qu'à l'avenir je tiendrai avec vous mes serments.

ANTONIO, *à Portia.* J'ai déjà engagé pour lui ma vie, qui, sans l'homme auquel il a remis votre bague, me serait maintenant ravie ; aujourd'hui je réponds, et j'y engage le salut de mon âme, que votre époux ne violera jamais sciemment la foi jurée.

PORTIA. Eh bien, vous serez sa caution ; donnez-lui cet anneau, et recommandez-lui de le mieux garder que l'autre.

ANTONIO, *prenant une bague des mains de Portia, et la remettant à Bassanio.* Prenez cette bague, seigneur Bassanio, et jurez de la conserver.

BASSANIO. Par le ciel, c'est celle que j'ai donnée au docteur.

PORTIA. Je la tiens de lui; pardonnez-moi, Bassanio; au prix de cette bague, le docteur a partagé mon lit.

NÉRISSA, *à Gratiano, en lui présentant une bague*. Pardonnez-moi aussi, mon cher Gratiano; car ce petit bonhomme, le clerc du docteur, en retour de ceci, a passé avec moi la nuit dernière.

GRATIANO. Parbleu, voilà qui ressemble aux réparations des routes, en été, quand les routes sout suffisamment belles. Eh quoi! sommes-nous donc cocus avant de l'avoir mérité?

PORTIA. Modérez un peu vos termes. — Je vous vois tous émerveillés. (*A Bassanio.*) Voici une lettre que vous lirez à loisir; elle vient de Padoue; elle est de Bellario; vous y verrez que Portia était le docteur, et Nérissa son clerc; Lorenzo vous dira que je suis partie en même temps que vous, et que je viens d'arriver à l'instant; je ne suis pas même encore entrée au château. — Antonio, soyez le bienvenu; j'ai à vous donner de bonnes nouvelles auxquelles vous êtes loin de vous attendre: ouvrez promptement cette lettre; vous y verrez que trois de vos navires, richement chargés, sont inopinément arrivés au port; je vous laisserai ignorer par quel étrange hasard cette lettre est venue dans mes mains.

Elle lui remet une lettre.

ANTONIO. Je demeure muet.

BASSANIO, *à Portia*. Quoi! c'est vous qui étiez le docteur, et nous ne vous avons pas reconnue!

GRATIANO, *à Nérissa*. Quoi! vous étiez le clerc qui doit me faire porter des cornes!

NÉRISSA. Oui, mais ce clerc n'en fera rien jusqu'à ce qu'il soit devenu homme.

BASSANIO, *à Portia*. Charmant docteur, vous serez mon camarade de lit, et pendant mon absence vous coucherez avec ma femme.

ANTONIO, *après avoir achevé sa lecture*. Madame, vous m'avez donné tout à la fois la vie et de quoi vivre; car cette lettre m'annonce, d'une manière certaine, que mes vaisseaux sont arrivés à bon port.

PORTIA. Lorenzo, mon clerc a aussi de bonnes nouvelles pour vous.

NÉRISSA. Oui, et je les lui donnerai sans rétribution. —Je vous remets, à vous et à Jessica, un acte en bonne forme, par lequel le riche juif vous lègue, après sa mort, la possession de tous ses biens.

LORENZO. Belles dames, vous faites pleuvoir la manne sur des gens affamés.

PORTIA. Le jour ne tardera pas à paraître, et néanmoins je suis sûre que vous êtes impatients de connaître les détails circonstanciés de tous ces événements : rentrons; vous nous interrogerez sur faits et articles, et nous vous répondrons en toute sincérité.

GRATIANO. Très-volontiers : la première question que je poserai à ma Nérissa sera de me dire ce qu'elle préfère, d'attendre à la nuit prochaine, ou de profiter, pour aller au lit, des deux heures qui nous restent encore avant l'aube. Pour moi, s'il faisait jour, je souhaiterais la nuit, afin de la passer avec le clerc du docteur. Ma foi, tant que je vivrai, je ne redouterai rien tant que de perdre la bague de Nérissa.

Ils s'éloignent.

FIN DU MARCHAND DE VENISE.

BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN,

COMÉDIE EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

DON PÉDRO, prince d'Aragon.
DON JUAN, son frère naturel.
CLAUDIO, jeune seigneur de Florence, favori de don Pédro.
BÉNÉDICT, jeune seigneur de Padoue, favori de don Pédro.
LÉONATO, gouverneur de Messine.
ANTONIO, son frère.
BALTHASAR, domestique de don Pédro.
BORACHIO, CONRAD, } au service de don Juan.
CHIENDENT, VERJUS, } officiers de paix ridicules.
LE PÈRE FRANCISCO, religieux.
UN SACRISTAIN.
UN JEUNE PAGE.
HÉRO, fille de Léonato.
BÉATRICE, nièce de Léonato.
MARGUERITE, URSULE, } dames de la suite d'Héro.
MESSAGERS.
WATCHMEN et DOMESTIQUES.

La scène est à Messine.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Devant le palais de Léonato.

Arrivent LÉONATO, HÉRO, BÉATRICE, UN MESSAGER, et plusieurs Personnes de la suite de Léonato.

LÉONATO, *une lettre à la main.* Cette lettre m'annonce que don Pédro d'Aragon arrive ce soir à Messine.

LE MESSAGER. Il doit être bien près de cette ville au moment où je parle; quand je l'ai quitté, il n'en était qu'à trois lieues.

LÉONATO. Combien de guerriers avez-vous perdus dans cette action.

LE MESSAGER. Très-peu, et aucun officier de marque.

LÉONATO. Le prix d'une victoire est doublé quand le vainqueur ramène tout son monde. Je vois par cette lettre que don Pédro a conféré d'éclatants témoignages de satisfaction à un jeune Florentin nommé Claudio.

LE MESSAGER. Il les a mérités par une conduite à laquelle

don Pédro a rendu justice : il a été au delà de ce que promettait son âge ; c'est un agneau qui s'est conduit comme un lion : il a dépassé toutes les espérances à un point que je ne saurais vous exprimer.

LÉONATO. Il a ici à Messine un oncle qui en aura bien de la joie.

LE MESSAGER. Je lui ai déjà remis des lettres qui lui ont causé une vive allégresse ; tellement qu'il n'a pu s'empêcher de mêler à sa joie quelque signe d'amertume.

LÉONATO. A-t-il versé des larmes ?

LE MESSAGER. Abondamment.

LÉONATO. Louable excès de sensibilité : il n'est pas de faces plus loyales que celles qui sont ainsi arrosées. Combien il vaut mieux pleurer de joie que de se réjouir à l'aspect des larmes !

BÉATRICE. Veuillez me dire, je vous prie, si le seigneur Matamore est de retour ou non de la guerre.

LE MESSAGER. Je ne connais personne de ce nom, madame ; il n'y a dans l'armée aucune personne de marque qui porte ce nom-là.

LÉONATO. De qui demandez-vous des nouvelles, ma nièce ?

HÉRO. Ma cousine veut parler du seigneur Bénédict de Padoue.

LE MESSAGER. Oh ! il est de retour, et aussi agréable que jamais.

BÉATRICE. Il a publié ses cartels à Messine, et défié Cupidon au long tir ; le bouffon de mon oncle ayant lu ce cartel, y a répondu au nom de Cupidon, et l'a défié au tir à l'oiseau. —Combien d'ennemis, je vous prie, a-t-il tués et mangés ? combien en a-t-il tué ? car j'ai promis de manger tout ce qu'il tuerait.

LÉONATO. En vérité, ma nièce, vous maltraitez par trop le seigneur Bénédict ; mais il vous tiendra tête, je n'en ai aucun doute.

LE MESSAGER. Il a dans cette guerre rendu d'importants services, madame.

BÉATRICE. Vous aviez des vivres avariés, et il vous a aidés à les consommer : c'est un intrépide gastronome ; il a un excellent estomac.

LE MESSAGER. C'est un vaillant guerrier, madame.

BÉATRICE. Vaillant auprès d'une dame ; mais qu'est-il en face d'un guerrier ?

LE MESSAGER. Brave devant un brave, et homme en face d'un homme : il est rempli de qualités honorables.

BÉATRICE. Il en est rembourré : si on lui ôtait la bourre factice dont il est plein ; — mais nous sommes tous mortels.

LÉONATO. Veuillez, monsieur, ne pas mal juger de ma nièce ; il y a entre elle et le seigneur Bénédict une guerre d'épigrammes, et ils ne se rencontrent jamais qu'il ne s'engage entre eux une escarmouche d'esprit.

BÉATRICE. Hélas ! il n'y a jusqu'ici rien gagné. Dans notre dernière rencontre, les quatre cinquièmes de son esprit sont sortis tout éclopés du combat, et maintenant le pauvre diable n'en a plus que le dernier cinquième à son service ; en sorte que s'il lui en reste encore assez pour se tenir chaud, qu'il le garde pour établir une ligne de démarcation entre lui et son cheval ; car c'est là le seul titre qu'il ait encore au nom de créature raisonnable. — Quel est maintenant son frère d'armes ? car il en prend un nouveau tous les mois.

LE MESSAGER. Est-il possible ?

BÉATRICE. Très-aisément possible ; ses affections changent comme la forme de son chapeau à chaque mode nouvelle.

LE MESSAGER. Je vois, madame, que ce gentilhomme n'est pas dans vos papiers.

BÉATRICE. Non ; s'il y était je les brûlerais tous. Mais quel est, je vous prie, son frère d'armes ? N'y a-t-il pas quelque jeune fier-à-bras qui consente à faire avec lui un voyage au pays du diable ?

LE MESSAGER. Il est habituellement dans la compagnie du noble Claudio.

BÉATRICE. Mon Dieu, il s'attachera à lui comme la fièvre ; on le gagne plus facilement que la peste, et à l'instant même on devient fou. Dieu soit en aide au noble Claudio ! S'il a attrapé le Bénédict, il lui en coûtera mille livres sterling avant d'être guéri.

LE MESSAGER, *souriant*. Je tâcherai, madame, d'être de vos amis.

BÉATRICE. Je vous le conseille.

LÉONATO. Ma nièce, vous ne deviendrez jamais folle.

BÉATRICE. Non, tant que la canicule ne viendra pas en janvier.

LE MESSAGER. Voici don Pédro.

Arrivent DON PÉDRO, accompagné de sa suite, BALTHAZAR, DON JUAN, CLAUDIO et BÉNÉDICT.

DON PÉDRO. Seigneur Léonato, vous venez à la rencontre d'hôtes importuns. Dans le monde on cherche habituellement à éviter les dépenses; mais vous, vous allez au-devant.

LÉONATO. L'arrivée de votre altesse ne saurait être importune; on se réjouit du départ d'un être importun; mais quand vous nous quitterez, la douleur parmi nous remplacera la joie.

DON PÉDRO. Vous acceptez le fardeau de trop bonne grâce. (*Saluant Héro.*) Je pense que c'est là votre fille?

LÉONATO. Sa mère me l'a dit plus d'une fois.

BÉNÉDICT. Aviez-vous des doutes à cet égard, seigneur, que vous le lui demandiez?

LÉONATO. Non, seigneur Bénédict, car alors vous n'étiez encore qu'un enfant.

DON PÉDRO. Attrapez cela, Bénédict; nous pouvons juger par là de ce que vous êtes maintenant que vous avez l'âge d'homme. En vérité, la fille est le portrait du père. (*A Héro.*) Soyez heureuse, madame, car vous ressemblez à un père honorable.

Pendant le dialogue qui suit entre Bénédict et Béatrice, don Pédro s'entretient à part et tout bas avec Léonato.

BÉNÉDICT. Si elle était la fille du seigneur Léonato, je gage tout Messine qu'elle n'aurait pas sur ses épaules la tête de son père, quelle que fût d'ailleurs sa ressemblance avec lui.

BÉATRICE. Je m'étonne que vous vous mêliez encore à la conversation, seigneur Bénédict; personne ne fait attention à vous.

BÉNÉDICT. Eh quoi! signora *Dédain,* vous vivez encore?

BÉATRICE. Comment le dédain pourrait-il mourir, lorsqu'il trouve un aliment aussi inépuisable que le seigneur Bénédict? La courtoisie elle-même se transforme en dédain quand vous paraissez en sa présence.

BÉNÉDICT. La courtoisie alors est une volage. Ce qu'il y a de certain, c'est que je suis aimé de toutes les dames, vous exceptée; et je regrette d'avoir un cœur si insensible, car, en vérité, je n'en aime aucune.

BÉATRICE. C'est un grand bonheur pour les femmes; cela leur épargne les importunités d'un galant insupportable. Grâces à Dieu et à la froideur de mon sang, j'avoue qu'en cela je vous

ressemble. J'aimerais mieux entendre mon chien aboyer après une corneille, qu'un homme me jurer qu'il m'adore.

BÉNÉDICT. Dieu vous conserve, madame, dans cette disposition d'esprit! la figure de plus d'un honnête homme échappera par là aux égratignures auxquelles elle était prédestinée.

BÉATRICE. Si ces figures-là ressemblent à la vôtre, des égratignures ne sauraient les rendre pires qu'elles ne sont déjà.

BÉNÉDICT. Allons, vous seriez admirable pour instruire un perroquet.

BÉATRICE. Un perroquet comme moi vaut bien un magot comme vous.

BÉNÉDICT. Je souhaiterais à mon palefroi l'agilité de votre langue et une aussi longue haleine; mais je vous laisse; j'ai fini.

BÉATRICE. Vous finissez toujours par une ruade; je vous connais de vieille date.

DON PÉDRO, *se rapprochant.* Seigneur Claudio et seigneur Bénédict, voici le résumé de mon entretien avec Léonato, mon affectueux ami. — Il nous a tous invités. Je lui ai dit que nous passerions ici un mois tout au moins, et il souhaite cordialement d'avoir l'occasion de nous retenir plus longtemps : je jurerais que ses vœux sont sincères et qu'ils partent du cœur.

LÉONATO. Vous pouvez le jurer, seigneur, sans craindre de faire un faux serment. — (*A don Juan.*) Soyez le bienvenu, seigneur; maintenant que vous êtes réconcilié avec le prince votre frère, veuillez agréer mes hommages.

DON JUAN. Je vous remercie; les longs discours ne sont pas mon fait, mais je vous remercie.

LÉONATO. Que votre excellence veuille bien nous montrer le chemin!

DON PÉDRO. Votre main, Léonato; nous marcherons ensemble.

Tous s'éloignent, à l'exception de Bénédict et de Claudio.

CLAUDIO. Bénédict, as-tu remarqué la fille du seigneur Léonato?

BÉNÉDICT. Je ne l'ai pas remarquée, mais je l'ai regardée.

CLAUDIO. N'est-ce pas une jeune personne pleine de modestie?

BÉNÉDICT. M'interroges-tu comme doit faire tout honnête homme, afin de connaître mon opinion en conscience; ou veux-

tu que je te parle selon mon habitude, en ennemi juré du beau sexe?

CLAUDIO. Parle-moi rationnellement, je te prie.

BÉNÉDICT. Eh bien! je te dirai qu'à mon avis elle est trop commune pour des éloges tant soit peu relevés, trop brune pour un panégyrique à l'eau rose, trop petite pour de grandes louanges. Tout ce que je puis dire en sa faveur, c'est que, fût-elle autre qu'elle n'est, elle serait loin d'être jolie; et que, telle qu'elle est, elle ne me plaît pas du tout.

CLAUDIO. Tu crois que je badine; dis-moi en conscience, je te prie, comment tu la trouves.

BÉNÉDICT. Te proposes-tu donc de l'acheter, que tu prends des informations sur elle?

CLAUDIO. Le monde entier pourrait-il acheter un pareil joyau?

BÉNÉDICT. Oui, certes, et un étui encore pour le mettre. Mais parles-tu sérieusement, ou ne veux-tu que plaisanter et me soutenir, par exemple, que l'aveugle Cupidon n'a pas son pareil pour tirer un lièvre, et que Vulcain était un admirable charpentier? Voyons, sur quelle clef faut-il te prendre pour chanter d'accord avec toi?

CLAUDIO. A mes yeux, c'est la femme la plus ravissante que j'aie jamais vue.

BÉNÉDICT. Je puis voir encore sans lunettes, et je ne vois pas cela. Par exemple, sa cousine, sauf le démon qui la possède, l'emporte autant sur elle en beauté, que le premier mai sur le dernier jour de décembre. Mais j'espère bien que ton intention n'est pas de te marier? Qu'en dis-tu?

CLAUDIO. Quand j'aurais juré le contraire, je ne répondrais pas du tout de moi, si Héro consentait à devenir ma femme.

BÉNÉDICT. Est-il bien possible? sera-t-il dit que tous les hommes, sans exception, subiront le joug des inquiétudes conjugales? Ne me sera-t-il jamais donné de voir un célibataire de soixante ans? Va, puisque tu acceptes des chaînes, portes-en l'empreinte, et passe tes dimanches à bâiller d'ennui. Regarde, voilà don Pédro qui vient te chercher.

Revient DON PÉDRO.

DON PÉDRO. Quels secrets vous retenaient donc ici, que vous ne nous avez pas suivis au palais de Léonato?

BÉNÉDICT. Je voudrais que votre altesse m'ordonnât de le lui dire.

DON PÉDRO. Je vous l'ordonne, au nom de votre serment de fidélité.

BÉNÉDICT. Tu l'entends, comte Claudio, je puis être aussi discret qu'un muet, sois-en persuadé; mais au nom de mon serment de fidélité, — remarque bien cela, — mon serment de fidélité... — (*A don Pédro.*) Il est amoureux! de qui? — (*Se tournant vers Claudio.*) Maintenant c'est à son tour de parler. — (*A don Pédro.*) Remarquez le laconisme de sa réponse : — De Héro, la fille mignonne de Léonato.

CLAUDIO. S'il en était ainsi, c'est de cette manière que je le dirais.

BÉNÉDICT. C'est comme dans les contes de ma grand'mère : « Il n'en est point ainsi, il n'en fut point ainsi, à Dieu ne plaise qu'il en soit ainsi [1]! »

CLAUDIO. A moins que ma passion ne change bientôt, à Dieu ne plaise qu'il en soit autrement!

DON PÉDRO. Si vous l'aimez, ainsi soit-il! car la jeune personne le mérite.

CLAUDIO. Vous dites cela pour me sonder, seigneur.

DON PÉDRO. Sur ma parole, j'exprime ma pensée.

CLAUDIO. Et moi aussi, j'ai exprimé la mienne.

BÉNÉDICT. Moi pareillement.

CLAUDIO. Je sens que je l'aime.

DON PÉDRO. Je sais qu'elle en est digne.

BÉNÉDICT. Pour moi, je ne sens pas du tout qu'elle doive être aimée; je ne sais pas le moins du monde qu'elle en soit digne. Je mourrai dans cette opinion-là ; on me brûlerait plutôt que de me l'ôter.

DON PÉDRO. Vous avez toujours, en véritable hérétique, renié obstinément le culte de la beauté.

CLAUDIO. Et sans une grande force de volonté, il n'aurait jamais pu maintenir son rôle.

BÉNÉDICT. Qu'une femme m'ait conçu, je l'en remercie; qu'elle m'ait élevé, je lui en suis pareillement on ne peut plus

[1] Locution qui se reproduisait fréquemment dans les contes destinés à l'enfance, comme celle-ci dans les *Mille et une nuits* de Galland : « Ma sœur, si vous ne dormez pas, contez-nous une de ces histoires que vous contez si bien. »

reconnaissant; mais que je ne me soucie pas d'avoir des cornes au front, ou de suspendre mon cor de chasse à un baudrier invisible, c'est ce que toutes les femmes me pardonneront. Ne voulant pas leur faire l'injure de me défier de toutes, je prends la liberté de ne me fier à aucune ; la conclusion de tout ceci, et je ne m'en porterai que mieux, c'est que je veux vivre garçon.

DON PÉDRO. Avant que je meure, je vous verrai pâle d'amour.

BÉNÉDICT. De colère, de maladie, ou de faim, monseigneur, mais d'amour jamais ; si jamais vous voyez l'amour me faire perdre plus de sang que le bon vin ne m'en rendra, je vous permets de m'arracher les yeux avec la plume d'un griffonneur de ballades, et de me hisser à la porte d'un mauvais lieu, pour y figurer l'enseigne de Cupidon aveugle.

DON PÉDRO. Soit; si jamais vous rétractez ces principes, vous fournirez à vos adversaires un notable argument.

BÉNÉDICT. Si je le fais, qu'on me suspende dans une gourde [1] comme un chat, et que je vous serve de cible; et celui qui m'atteindra, qu'on lui frappe sur l'épaule, et qu'on l'appelle Adam [2].

DON PÉDRO. Allons, le temps décidera la question.

Le temps soumet au joug le sauvage taureau [3].

BÉNÉDICT. Le sauvage taureau tant qu'il vous plaira ; mais si jamais le rationnel Bénédict soumet sa tête au joug, qu'on arrache les cornes du taureau, et qu'on les transplante sur mon front; qu'on barbouille mon portrait pour en faire une enseigne; et comme ces écriteaux où l'on lit en grosses lettres : *Ici on loue un bon cheval*, qu'on écrive au-dessous : *Ici on voit Bénédict, l'homme marié.*

CLAUDIO. Si jamais la chose t'arrive, il y aura de quoi en devenir fou.

DON PÉDRO. Si Cupidon n'a pas épuisé son carquois à Venise, nous te verrons bientôt trembler sous sa puissance.

[1] Parmi les jeux inhumains des paysans du moyen âge, il en est un qui consistait à renfermer un chat dans une gourde qu'on achevait de remplir avec de la suie, et qu'on suspendait à une corde, l'orifice en bas ; l'habileté consistait à frapper la gourde en passant au dessous avec assez d'agilité pour éviter la suie.

[2] *Adam Bell*, célèbre archer de l'époque.

[3] Citation d'une tragédie contemporaine.

BÉNÉDICT. C'est qu'alors il y aura un tremblement de terre.

DON PÉDRO. Vous vous accommoderez aux circonstances; en attendant, seigneur Bénédict, allez trouver Léonato, présentez-lui mes civilités, et dites-lui que je ne manquerai pas de me trouver au souper; car il est certain qu'il a fait de grands apprêts.

BÉNÉDICT. Je me crois, à peu de chose près, la capacité nécessaire à pareille ambassade; sur ce, je vous recommande —

CLAUDIO. A la garde de Dieu. Fait en ma maison (si j'en avais une), —

DON PÉDRO. Le six juillet : votre ami affectionné, Bénédict.

BÉNÉDICT. Ne raillez pas, ne raillez pas; vous adaptez parfois au corps de votre discours une bordure hétérogène dont la couture est peu solide; désormais, avant de diriger contre les autres des sarcasmes surannés, mettez vous-même la main sur votre conscience : sur ce, je vous quitte.

Il s'éloigne.

CLAUDIO. Monseigneur, votre altesse peut maintenant me rendre un service.

DON PÉDRO. Je vous suis dévoué de cœur; apprenez-moi seulement en quoi je puis vous être utile, et mon amitié ne reculera devant aucun obstacle.

CLAUDIO. Léonato a-t-il des fils, monseigneur?

DON PÉDRO. Il n'a d'autre enfant que Héro; elle est son unique héritière; l'aimez-vous, Claudio?

CLAUDIO. O monseigneur! quand nous partîmes pour l'expédition que nous venons de terminer, je la regardais des yeux d'un soldat dont le cœur inclinait vers elle, mais qui avait en main une trop rude tâche pour que ce penchant devînt de l'amour; mais maintenant que je suis de retour, et que les pensées de guerre se sont éloignées, à leur place accourent en foule les doux et tendres désirs, qui tous me disent combien est belle la jeune Héro, et me rappellent que je l'aimais avant de partir pour la guerre.

DON PÉDRO. Vous allez devenir un véritable amant, car déjà vous accablez votre auditeur d'une nuée de paroles : si vous aimez la charmante Héro, continuez à l'aimer; je lui en parlerai ainsi qu'à son père, et vous aurez sa main; n'est-ce pas

dans ce but que vous commenciez à me dérouler le fil d'une aussi belle histoire?

CLAUDIO. Que vous faites à l'amour de douces prescriptions! vous devinez son mal à la première vue. Craignant que ma passion ne vous parût trop soudaine, je voulais l'assaisonner d'une plus longue préface.

DON PÉDRO. Quelle nécessité que le pont soit plus long que la rivière n'est large? il ne faut en toute chose que le nécessaire : écoutez; ce qui va au but convient; vous aimez, il suffit, je vous donnerai le remède. Je sais qu'il doit y avoir un bal cette nuit; je jouerai votre rôle sous un déguisement quelconque, et dirai à la belle Héro que je suis Claudio; j'épancherai mon cœur dans le sien, et captiverai son oreille avec une irrésistible force, au récit de mes amoureux tourments; ensuite je ferai des ouvertures à son père : la conclusion sera que vous obtiendrez sa main; allons sur-le-champ mettre ce plan à exécution.

Ils s'éloignent.

SCÈNE II.

Un appartement dans le palais de Léonato.

Entrent LÉONATO et ANTONIO.

LÉONATO. Eh bien, mon frère, où est mon neveu, votre fils? a-t-il réuni ses musiciens?

ANTONIO. Il s'en occupe activement. Mais, mon frère, je puis vous dire d'étranges nouvelles auxquelles vous ne vous attendez guère.

LÉONATO. Sont-elles bonnes?

ANTONIO. L'événement en décidera, mais elles s'annoncent d'une manière favorable. Un de mes gens, se trouvant dans une allée sombre pendant que le prince et Claudio s'y promenaient, a entendu don Pédro dire au comte qu'il aimait ma nièce, votre fille, et se proposait de le lui faire connaître cette nuit, pendant le bal : dans le cas où il la trouverait favorablement disposée pour lui, son intention était de vous en parler immédiatement.

LÉONATO. Est-ce un garçon sensé que celui qui vous a fait ce rapport?

ANTONIO. C'est un drôle fort avisé; je vais l'envoyer chercher, vous l'interrogerez vous-même.

LÉONATO. Non, non ; jusqu'à ce que la chose se réalise, regardons-la comme un rêve. — Mais il est bon que ma fille en soit informée, afin que, le cas échéant, elle ait sa réponse toute prête ; allez le lui dire. (*Plusieurs personnes traversent le théâtre.*) — Mes amis, vous savez ce que vous avez à faire ? — Mon cher, je vous demande pardon ; venez avec moi, et j'emploierai vos talents. — Mes amis, je compte sur votre aide en cette circonstance.

Ils sortent.

SCÈNE III.

Un autre appartement dans le palais de Léonato.

Entrent DON JUAN et CONRAD.

CONRAD. Qu'avez-vous, seigneur ? pourquoi vous affliger sans mesure ?

DON JUAN. La cause de mes chagrins étant sans limite, il n'y en a point à mon affliction.

CONRAD. Il faut écouter la voix de la raison.

DON JUAN. Quand je l'aurai écoutée, quel fruit m'en reviendra-t-il ?

CONRAD. Sinon un remède actuel, du moins une résignation patiente.

DON JUAN. Je m'étonne que toi, né, comme tu le prétends, sous la constellation de Saturne, tu entreprennes d'appliquer un remède moral à un mal dans lequel les chairs sont déjà gangrenées. Je ne puis cacher ce que je suis : je veux être triste quand j'ai sujet de l'être, sans me croire obligé de sourire aux quolibets de qui que ce soit ; je veux manger quand j'ai faim, sans attendre l'heure des autres ; dormir quand j'ai sommeil, sans que les affaires d'autrui me tiennent éveillé ; rire quand je suis gai, et n'être tenu de flatter les caprices de personne.

CONRAD. C'est fort bien ; mais vous ne devez manifester ouvertement ces prédilections que lorsque vous pourrez le faire sans contrôle. Vous aviez levé l'étendard contre votre frère, et il vous a depuis peu rendu sa bienveillance, dans laquelle vous ne pouvez réellement prendre racine qu'à la faveur du temps propice que vous vous ferez vous-même. Il vous faut créer la température nécessaire à votre récolte.

DON JUAN. J'aimerais mieux le rôle de chenille dans une

haie, que celui de rose dans ses bonnes grâces; et mon caractère s'accommode mieux du dédain de tous, que de la nécessité de me contraindre pour extorquer leur affection : sous ce rapport, si l'on ne peut me dire que je suis un flatteur honnête homme, on ne saurait me refuser le mérite d'être franchement scélérat. On se fie à moi en me muselant; on m'affranchit en me chargeant d'entraves : c'est pourquoi j'ai résolu de ne pas chanter dans ma cage : si l'on m'ôtait ma muselière, je mordrais; si j'étais libre, je ferais ma volonté : en attendant, qu'on me laisse ce que je suis, et qu'on n'essaye pas de me changer.

CONRAD. Ne pourriez-vous utiliser votre mécontentement ?

DON JUAN. Je l'utilise tant que je puis; car je ne l'emploie qu'à... — Qui vient ici ? — Borachio, quelles nouvelles?

Entre BORACHIO.

BORACHIO. Je quitte à l'instant même un souper somptueux : le prince votre frère est traité par Léonato avec une magnificence toute royale, et je vous annonce un mariage projeté.

DON JUAN. Est-ce une base sur laquelle on puisse fonder quelque bon tour ? Quel est l'imbécile qui prend l'inquiétude pour fiancée?

BORACHIO. Parbleu, c'est le bras droit de votre frère.

DON JUAN. Qui? le délicieux Claudio?

BORACHIO. Lui-même.

DON JUAN. Un excellent personnage ! Et quel est l'objet de son choix? sur qui a-t-il jeté les yeux?

BORACHIO. Sur Héro, la fille et l'héritière de Léonato.

DON JUAN. Une poulette tant soit peu précoce ! D'où tiens-tu cette nouvelle?

BORACHIO. Je m'occupais à sécher et assainir une chambre humide, quand le prince et Claudio sont arrivés, bras dessus, bras dessous, et en conférence sérieuse : je me suis glissé derrière la tapisserie ; de là je les ai entendus convenir entre eux que le prince ferait sa cour à Héro pour son propre compte , et après l'avoir obtenue , la céderait à Claudio.

DON JUAN. Venez, venez; allons rejoindre la compagnie ; ceci pourra fournir un aliment à ma mauvaise humeur : ce jeune parvenu a toute la gloire de ma chute ; si je puis le desservir en quelque chose, je me rendrai à moi-même un im-

mense service. — Je puis répondre de vous, et vous me seconderez ?

CONRAD. Jusqu'à la mort, monseigneur.

DON JUAN. Rendons-nous au splendide souper; leur joie s'accroît de ma tristesse. Oh ! si le cuisinier pensait comme moi ! — Voulez-vous que nous allions voir ce qu'il y a à faire?

BORACHIO. Nous sommes aux ordres de votre seigneurie.

Ils sortent.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

Une salle du palais de Léonato.

Entrent LÉONATO, ANTONIO, HÉRO, BÉATRICE, et la Suite de Léonato.

LÉONATO. Le comte Juan n'était-il pas du souper?

ANTONIO. Je ne l'ai pas vu.

BÉATRICE. Quel air morose a ce seigneur ! Je ne puis le voir sans qu'une heure après encore je ne me sente de mauvaise humeur.

HÉRO. Il est d'un tempérament fort mélancolique.

BÉATRICE. Ce serait un cavalier parfait que celui qui tiendrait le milieu entre lui et Bénédict : le premier ressemble trop à une image et ne dit rien; l'autre ressemble trop au fils aîné de ma voisine : il babille toujours.

LÉONATO. En ce cas, une moitié de la langue de Bénédict dans la bouche du comte Juan, et une moitié de la tristesse du comte sur le visage de Bénédict, —

BÉATRICE. En y ajoutant un bon jarret, un pied solide, mon oncle, et une bourse bien garnie. — Avec cela, il n'est pas de femme au monde qu'un homme ne soit sûr de captiver, — à la condition, néanmoins, d'obtenir ses bonnes grâces.

LÉONATO. En vérité, ma nièce, vous ne trouverez jamais un mari si vous avez la parole aussi mordante.

ANTONIO. Elle est véritablement trop méchante.

BÉATRICE. Trop méchante, c'est plus que méchante ! cela diminuera ma part dans les dons de la Providence. En effet, il

est dit qu'*à vache méchante Dieu donne de courtes cornes ;* mais à celle qui l'est trop, il n'en donne point du tout.

LÉONATO. Ainsi, de ce que vous êtes trop méchante, vous concluez que Dieu ne vous enverra pas de cornes.

BÉATRICE. Oui, certes, s'il ne m'envoie pas de mari, grâce que je lui demande à deux genoux, matin et soir. O mon Dieu! je ne pourrais souffrir un mari barbu; j'aimerais autant dormir dans de la laine.

LÉONATO. Vous pourriez rencontrer un mari sans barbe.

BÉATRICE. Qu'en ferais-je? Faudra-t-il que je lui mette mes robes et que j'en fasse une femme de chambre? Quiconque a de la barbe est plus qu'un enfant, et quiconque n'en a pas est moins qu'un homme : or, celui qui est plus qu'un enfant n'est pas pour moi; et celui qui est moins qu'un homme, je ne suis pas pour lui : je ne demande donc pas mieux que de donner pour six pence tout le troupeau des barbus, et je me charge de conduire tous ces magots-là en enfer.

LÉONATO. Vous irez donc en enfer?

BÉATRICE. Non; jusqu'à la porte seulement; là le diable viendra au-devant de moi, avec des cornes sur la tête, comme un vieux cocu qu'il est; et il me dira : *Allez au ciel, Béatrice, allez au ciel; ici les vierges ne sont point admises :* sur ce, je lui remettrai tous mes singes, et m'en irai droit au ciel trouver saint Pierre, qui m'indiquera l'endroit où sont les célibataires. Là nous rirons à cœur joie, tant que la journée sera longue.

ANTONIO. Fort bien, ma nièce. (*A Héro.*) J'espère que vous vous laisserez guider par votre père.

BÉATRICE. Oui, assurément; le devoir de ma cousine est de faire la révérence et de dire : *Mon père, comme il vous plaira.* — Néanmoins, ma cousine, que le mari qu'on vous proposera soit un joli garçon. Sinon, je vous conseille de faire une seconde révérence, et de dire : *Mon père, comme il me plaira.*

LÉONATO. Fort bien, ma nièce; j'espère bien vous voir un jour pourvue d'un mari.

BÉATRICE. J'attendrai pour cela que Dieu ait fait des hommes d'une substance autre que la terre. N'est-ce pas désolant pour une femme de se voir dominer par un bloc d'orgueilleuse poussière? de rendre compte de ses actes à une motte d'insolente argile? Non, mon oncle, je n'en veux point : les fils

d'Adam sont mes frères : et véritablement je croirais faire un péché que de prendre un époux dans ma famille.

LÉONATO, *à Héro.* Ma fille, rappelle-toi ce que je t'ai dit : Si le prince te fait une proposition de cette nature, tu sais ce que tu as à répondre.

BÉATRICE. Ce sera la faute de la musique, ma cousine, si votre soupirant ne réussit pas. Au cas où le prince deviendrait trop pressant, dites-lui qu'il faut de la mesure en toute chose, et donnez votre réponse; car, croyez-moi, Héro, l'amour, le mariage et le regret peuvent se comparer à une gigue écossaise, à un menuet et à un pas de cinq : l'amour est prompt et chaleureux comme une gigue écossaise, et il en a tout le caprice : le mariage est digne et réservé comme le menuet antique; puis vient le repentir, qui, porté sur ses jambes débiles, tombe insensiblement dans la langueur d'un pas de cinq, jusqu'à ce qu'il finisse par tomber dans la fosse.

LÉONATO. Ma nièce, vous voyez de loin.

BÉATRICE. J'ai de bons yeux, mon oncle; je puis voir une église en plein midi.

LÉONATO. Voici les masques; mon frère, faites placer.

Entrent d'une part **DON PÉDRO, CLAUDIO, BÉNÉDICT, BALTHASAR**; de l'autre **DON JUAN, BAROCHIO, MARGUERITE, URSULE**; tous sont masqués; à chacun de ces deux groupes se réunissent un grand nombre de danseurs et de danseuses également masqués. Des colloques partiels s'engagent. Don Pédro s'entretient avec Héro; Balthasar avec Marguerite, Antonio avec Ursule, Bénédict avec Béatrice.

DON PÉDRO, *s'approchant de Héro.* Madame, daignerez-vous vous promener avec votre adorateur?

HÉRO. Pourvu que vous marchiez doucement, que votre air soit aimable et que vous ne disiez rien, je ne demande pas mieux que de faire quelques pas avec vous, surtout si c'est pour m'éloigner d'ici.

DON PÉDRO. Avec moi?

HÉRO. Je pourrai vous le dire quand cela me plaira.

DON PÉDRO. Et quand vous plaira-t-il de me le dire?

HÉRO. Quand votre air me conviendra; car à Dieu ne plaise que le luth ressemble à l'étui!

DON PÉDRO. Mon masque est le toit de Philémon; la maison a pour hôte Jupiter.

HÉRO. Alors votre toit a besoin de réparation.

DON PÉDRO. Parlez bas, si vous parlez amour.

Ils s'éloignent et continuent à s'entretenir à voix basse.

BALTHASAR, *à Marguerite.* Oui, je voudrais que vous fissiez comme moi.

MARGUERITE. Je ne le voudrais pas dans votre propre intérêt ; car j'ai un grand nombre de mauvaises qualités.

BALTHASAR. Citez-m'en une.

MARGUERITE. Je dis mes prières tout haut.

BALTHASAR. Je ne vous en aime que davantage ; vos auditeurs peuvent vous répondre *ainsi soit-il.*

MARGUERITE. Dieu veuille m'accorder un bon danseur !

BALTHASAR. Ainsi soit-il !

MARGUERITE. Et, la danse terminée, puissé-je ne plus le revoir ! — enfant de chœur, répondez.

BALTHASAR. Assez comme cela ; l'enfant de chœur a reçu sa réponse.

Ils s'éloignent.

URSULE, *à Antonio.* Je vous reconnais parfaitement ; vous êtes le seigneur Antonio.

ANTONIO. Nullement, je vous le certifie.

URSULE. Je vous reconnais au balancement de votre tête.

ANTONIO. S'il faut vous dire vrai, je cherche à le contrefaire.

URSULE. A moins d'être lui, vous ne pourriez le contrefaire si horriblement bien : voilà bien sa main sèche qui va et vient comme un balancier ; vous êtes Antonio, sans nul doute.

ANTONIO. Je vous assure que je ne le suis pas.

URSULE. Allons, allons ; croyez-vous que je ne vous connais pas à votre conversation spirituelle ? Le mérite peut-il se cacher ? Allez donc, vous êtes Antonio : la grâce se décèle toujours, n'en parlons plus.

BÉATRICE, *à Bénédict.* Vous ne voulez donc pas me dire qui vous a dit cela ?

BÉNÉDICT. Non, madame ; veuillez m'excuser.

BÉATRICE. Ni me dire qui vous êtes ?

BÉNÉDICT. Pas maintenant.

BÉATRICE. On vous a dit que j'étais dédaigneuse, — que j'allais puiser mon esprit dans les *Cent joyeuses nouvelles* [1]. — Allons, il n'y a que Bénédict qui a pu dire cela.

[1] Sans doute le *Décameron* de Boccace.

BÉNÉDICT. Quel est ce Bénédict?

BÉATRICE. Je ne doute pas que vous ne le connaissiez parfaitement.

BÉNÉDICT. Non, croyez-moi.

BÉATRICE. Ne vous a-t-il jamais fait rire?

BÉNÉDICT. Dépeignez-le-moi, je vous prie.

BÉATRICE. C'est le bouffon du roi, un insipide plaisant; tout son talent consiste à inventer d'incroyables calomnies : sa société ne plaît qu'aux libertins, qui le recherchent non pour son esprit, mais pour son immoralité; il plaît d'abord aux hommes, puis il les irrite; après avoir ri de lui, ils finissent par le battre. Je suis sûre qu'il fait partie de la flotte : je serais charmée qu'il m'abordât.

BÉNÉDICT. Quand je connaîtrai ce cavalier, je lui ferai part de ce que vous dites de lui.

BÉATRICE. Faites, faites : il se contentera de lancer une ou deux observations sur mon compte; s'il arrive qu'elles n'excitent l'attention ou le rire de personne, voilà mon homme qui tombera dans la tristesse : ce sera une aile de perdrix d'épargnée, car l'imbécile ne soupera pas ce soir-là. (*On entend la musique dans l'intérieur des appartements.*) Il nous faut suivre ceux qui nous précèdent.

BÉNÉDICT. Pourvu qu'ils nous mènent au bien.

BÉATRICE. Pour peu que ce soit au mal, je les quitte au premier détour.

On danse.

Tous sortent, à l'exception de don Juan, de Borachio et de Claudio.

DON JUAN, *à Borachio.* Sans nul doute, mon frère est amoureux de Héro; je l'ai vu prendre à part Léonato, afin de l'entretenir à ce sujet : les dames la suivent, et il ne reste plus qu'un seul masque.

BORACHIO. Et ce masque est Claudio : je le reconnais à sa démarche.

DON JUAN, *à Claudio.* N'êtes-vous pas le seigneur Bénédict?

CLAUDIO. Vous ne vous trompez pas; je le suis.

DON JUAN. Seigneur, je sais que vous êtes très-avant dans les bonnes grâces de mon frère : il est épris de Héro; veuillez, je vous prie, le détourner de cette affection. Elle n'est pas d'une naissance égale à la sienne : vous pouvez faire ici l'action d'un honnête homme.

CLAUDIO. Comment savez-vous qu'il l'aime?

DON JUAN. Je l'ai entendu lui jurer son amour.

BORACHIO. Et moi aussi ; il lui jurait de l'épouser cette nuit même.

DON JUAN, *à Borachio.* Viens, rendons-nous au banquet.

Don Juan et Borachio sortent.

CLAUDIO. Ainsi je réponds sous le nom de Bénédict; mais c'est l'oreille de Claudio qui a entendu cette funeste nouvelle. — Rien n'est plus certain ; — le prince fait sa cour pour son propre compte. L'amitié est loyale en toute chose, hormis en ce qui concerne l'amour : aussi en amour chacun doit parler par lui-même, négocier en personne, et ne se fier à aucun intermédiaire ; car la beauté est une magicienne : devant ses charmes, la loyauté se dissout dans le brasier des sens. C'est là un événement de tous les jours, que j'aurais dû prévoir : adieu donc, Héro !

Rentre BÉNÉDICT.

BÉNÉDICT. Le comte Claudio?

CLAUDIO. Lui-même.

BÉNÉDICT. Dis, veux-tu venir avec moi?

CLAUDIO. Où ?

BÉNÉDICT. Au saule pleureur le plus prochain, et dans ton propre intérêt, comte. Comment veux-tu porter ta guirlande? autour du cou, comme la chaîne d'un usurier [1], ou en bandoulière, comme l'écharpe d'un lieutenant? De façon ou d'autre, tu dois en porter une, car le prince a fait la conquête de ta fiancée.

CLAUDIO. Je l'en félicite.

BÉNÉDICT. Voilà parler en vrai marchand de bœufs; c'est ainsi qu'on vend les bestiaux au marché. Mais, dis-moi, t'attendais-tu à voir le prince te jouer ce tour-là ?

CLAUDIO. Je t'en prie, laisse-moi.

BÉNÉDICT. Allons, tu fais comme l'aveugle; un enfant espiègle t'a volé ton souper, et c'est la borne que tu frappes.

CLAUDIO. En ce cas, je te quitte.

Il sort.

[1] Du temps de notre auteur, les bourgeois opulents portaient au cou des chaînes d'or d'un grand prix; c'était dans cette classe surtout que se recrutaient des usuriers.

BÉNÉDICT, *seul.* Hélas! pauvre volatile blessé! tu vas maintenant te réfugier dans tes roseaux. — Mais voyez donc Béatrice! M'avait-elle reconnu? et se peut-il qu'elle se méprenne à ce point sur mon compte? Le bouffon du prince! — Qui sait, peut-être me donne-t-on ce titre-là parce que j'aime à rire. — Mais non : je me fais injure à moi-même; ce n'est pas là l'opinion qu'on a de moi; c'est l'esprit de dénigrement qui fait parler Béatrice, et dans ce qu'elle dit de moi, elle n'est l'écho que d'elle-même. Fort bien! je me vengerai de mon mieux.

Rentrent DON PÉDRO, HÉRO et LÉONATO.

DON PÉDRO, *à Bénédict.* Seigneur, pourriez-vous me dire où est le comte? l'avez-vous vu?

BÉNÉDICT. Ma foi, monseigneur, je viens de jouer le rôle de dame Renommée. J'ai trouvé Claudio aussi triste qu'une cabane enterrée au milieu d'un bois; je lui ai dit, et je crois lui avoir dit vrai, que votre altesse avait obtenu les bonnes grâces de cette jeune beauté, et je lui ai offert de l'accompagner dans un bosquet de saules, pour lui tresser une guirlande, en sa qualité d'amant délaissé, ou pour lui faire une poignée de verges, comme ayant mérité le fouet.

DON PÉDRO. Mérité le fouet!... Quelle faute a-t-il commise?

BÉNÉDICT. La faute niaise et sotte d'un écolier qui, ayant trouvé un nid d'oiseaux, le fait voir à son camarade, qui le déniche à son insu.

DON PÉDRO. Prétendrez-vous faire de la loyauté une transgression? Il n'y a de transgression que dans le voleur déloyal.

BÉNÉDICT. Je vois que la poignée de verges ne serait pas moins utile que la guirlande; le comte eût pris la guirlande pour lui, et quant à la poignée de verges, il l'eût gardée pour vous, qui, du moins je le crois, lui avez déniché ses oiseaux.

DON PÉDRO. Je veux seulement leur apprendre à chanter, et les rendre ensuite à leur légitime possesseur.

BÉNÉDICT. Si leur chant s'accorde avec vos paroles, sur ma foi, vous aurez agi loyalement.

DON PÉDRO. Béatrice vous en veut beaucoup; le cavalier qui dansait avec elle lui a dit que vous ne la ménagiez pas dans vos propos.

BÉNÉDICT. Oh! elle m'a maltraité au point de lasser la patience d'un soliveau; un chêne auquel il ne resterait plus

qu'une feuille verte eût été tenté de lui répondre ; il me semblait que mon masque lui-même allait s'animer et la prendre à partie : elle m'a dit, croyant parler à un autre, que j'étais le bouffon du prince, que j'étais plus fade que le dégel, lançant contre moi une telle grêle de sarcasmes, que je restais là comme un homme servant de but aux flèches de toute une armée. Ce sont des poignards que ses paroles, et chacun de ses mots assassine. Si son souffle était aussi redoutable que son langage, il n'y aurait pas moyen de vivre dans son voisinage ; elle irait porter la mort jusqu'au pôle. Je ne voudrais pas l'épouser quand elle aurait pour dot tout l'héritage d'Adam avant sa transgression. Avec elle, Hercule eût tourné la broche, et le bois de sa massue aurait servi à entretenir le feu. Allez, ne me parlez pas de cette femme-là ; c'est Némésis en robe de satin. Plût à Dieu qu'un exorciste habile voulût la conjurer ! car, assurément, tant qu'elle sera dans ce monde, on goûtera en enfer la paix du sanctuaire ; et on péchera tout exprès pour y être admis ; tant il est vrai que partout le trouble, l'horreur et la discorde accompagnent ses pas.

Rentrent CLAUDIO et BÉATRICE

DON PÉDRO. Tenez, la voici justement qui vient.

BÉNÉDICT. Votre altesse n'a qu'à me donner ses ordres ; je suis prêt à me rendre pour elle au bout du monde. J'irai aux antipodes pour le motif le plus futile. Faut-il aller aux extrémités de l'Asie vous chercher un curedent, vous apporter la mesure du pied du Prêtre-Jean [1], ou un poil de la barbe du grand Cham, ou partir en ambassade pour le pays des Pygmées ? Ordonnez-moi ce que vous voudrez ; il n'est pas de mission que je ne préfère au supplice d'une conversation de trois paroles avec cette harpie.

DON PÉDRO. Je n'ai rien à vous demander, si ce n'est votre agréable compagnie.

BÉNÉDICT. Adieu !..... Voilà un plat qui n'est pas de mon goût [2] ; et je ne puis souffrir madame Ducaquet.

Il sort.

[1] C'est ainsi qu'on désignait, avant la découverte des Indes par Vasco de Gama, le souverain inconnu de la haute Asie.

[2] Cette métaphore un peu forcée se retrouve dans *le Misanthrope* de Molière :

« C'est un fort méchant plat que sa sotte personne,
» Et qui gâte, à mon goût, tous les repas qu'il donne. »

DON PÉDRO. Il paraît, belle dame, que vous avez perdu le cœur du seigneur Bénédict?

BÉATRICE. Il est vrai, seigneur, qu'il me l'avait prêté un moment; je lui en ai payé l'intérêt: en retour d'un cœur simple, je lui en avais donné un double. Il me l'a regagné avec des dés pipés. Votre altesse a donc raison de dire que je l'ai perdu.

DON PÉDRO. Vous l'avez mis bas, madame! vous l'avez mis bas!

BÉATRICE. Je ne voudrais pas qu'il en fît autant à mon égard; je craindrais de donner le jour à des crétins. Je vous amène le comte Claudio que vous m'aviez envoyé chercher.

DON PÉDRO. Eh bien, comte, qu'avez-vous? Pourquoi êtes-vous triste?

CLAUDIO. Je ne suis pas triste, monseigneur.

DON PÉDRO. Êtes-vous donc malade?

CLAUDIO. Pas davantage, monseigneur.

BÉATRICE. Le comte n'est ni triste ni malade, ni gai ni bien portant; il est tout simplement poli comme une orange; et son teint participe un peu de cette couleur jalouse.

DON PÉDRO. Je crois, madame, que vous le dépeignez bien; mais s'il en est ainsi, je vous jure qu'il est dans l'erreur. — Claudio, j'ai fait ma cour en votre nom, et la belle Héro est votre conquête; j'en ai parlé à son père, et j'ai obtenu pour vous son consentement; désignez le jour de votre mariage, et que Dieu vous accorde bonheur et joie.

LÉONATO. Comte, je vous donne ma fille, et avec elle ma fortune; cette union est l'ouvrage du prince, et le ciel la bénira.

BÉATRICE. Parlez, comte; c'est votre tour.

CLAUDIO. La joie n'a pas de plus éloquent interprète que le silence; je serais faiblement heureux, si je pouvais beaucoup exprimer. — (*A Héro.*) Madame, comme vous êtes mienne, je suis vôtre; je me donne à vous, et je me réjouis de l'échange.

BÉATRICE, *à Héro.* Parlez, ma cousine; ou si vous ne le pouvez, empêchez-le de parler lui-même, en lui fermant la bouche par un baiser.

DON PÉDRO. En vérité, madame, vous avez un cœur bien jovial.

BÉATRICE. Oui, certes, monseigneur; le pauvret, et je l'en

félicite, a grand soin de se tenir à une respectueuse distance des soucis. (*Montrant Claudio et Héro qui se parlent à voix basse.*) Regardez; ma cousine lui dit à l'oreille qu'il est on ne peut mieux dans son estime.

CLAUDIO. Vous avez deviné juste, ma cousine.

BÉATRICE. Bon Dieu, voilà donc encore une alliance! Ainsi chacun se case dans le monde; il n'y a que moi qui reste à la belle étoile; il me faudra, reléguée dans mon coin, demander en pleurant l'aumône d'un mari.

DON PÉDRO. Aimable Béatrice, je veux vous en procurer un de ma façon.

BÉATRICE. J'en préférerais un de la façon de votre père; votre altesse n'a-t-elle pas un frère qui lui ressemble? Votre père a engendré d'excellents maris; heureuses celles qui pourront les avoir.

DON PÉDRO. Voudriez-vous de moi pour époux, madame?

BÉATRICE. Non, monseigneur, à moins que je n'en aie un autre pour tous les jours; votre altesse est d'un trop grand prix pour l'usage journalier: mais je prie votre altesse de vouloir bien me pardonner: je suis venue au monde pour dire des folies, et pas un mot raisonnable.

DON PÉDRO. Il n'y a que votre silence qui pourrait me déplaire; ce qui vous sied le mieux, c'est la gaieté, car, sans nul doute, vous êtes née dans un joyeux moment.

BÉATRICE. Non, certes, car ma mère jetait des cris de douleur; mais une étoile dansait en ce moment, et c'est sous cette étoile que je suis née. — (*A Claudio et à Héro.*) Mes chers cousins, Dieu vous donne bonheur et joie!

LÉONATO. Ma nièce, veuillez, je vous prie, vous occuper des objets dont je vous ai parlé.

BÉATRICE, *revenant sur ses pas.* Ah! je vous demande pardon, mon oncle. — (*A don Pédro.*) Votre altesse voudra bien m'excuser.

Béatrice sort.

DON PÉDRO. Voilà, sur ma parole, une dame d'agréable humeur.

LÉONATO. L'élément mélancolique n'abonde pas en elle, monseigneur; elle n'est sérieuse que lorsqu'elle dort, ou plutôt elle ne l'est même pas alors, car j'ai entendu dire à ma fille qu'il est souvent arrivé à sa cousine de rêver de choses tristes, et de se réveiller au milieu des éclats de rire.

DON PÉDRO. Elle ne peut souffrir qu'on lui parle d'un mari.

LÉONATO. Il est vrai; elle désespère tous les soupirants.

DON PÉDRO. Ce serait une excellente femme pour Bénédict.

LÉONATO. Que dites-vous là, bon Dieu? ils n'auraient pas été mariés huit jours, qu'ils s'étourdiraient mutuellement de leur babil au point d'en devenir fous.

DON PÉDRO. Comte Claudio, quand vous proposez-vous de conduire à l'autel votre fiancée?

CLAUDIO. Demain, monseigneur; le temps marche avec des béquilles, jusqu'à ce que l'amour ait vu accomplir tous ses rites.

LÉONATO. Pas avant lundi, mon cher fils; cela fait juste une semaine d'intervalle, et c'est un temps bien court pour disposer toutes choses comme je le désire.

DON PÉDRO, *à Claudio.* Allons, un si long délai vous fait secouer la tête; mais je vous promets, Claudio, que ce temps s'écoulera pour nous d'une manière agréable. Je veux, dans cet intervalle, entreprendre un des travaux d'Hercule, lequel devra consister à faire naître une prodigieuse affection entre Bénédict et Béatrice; je voudrais les marier ensemble, et j'ai la certitude d'y réussir, si vous voulez me prêter tous trois votre coopération, conformément au plan que je vous indiquerai.

LÉONATO. Monseigneur, je suis des vôtres, dût-il m'en coûter dix nuits d'insomnie.

CLAUDIO. Moi également, monseigneur.

DON PÉDRO. Et vous aussi, charmante Héro?

HÉRO. Monseigneur, pour procurer à ma cousine un digne époux, je ferai volontiers tout ce que la décence me permettra de faire.

DON PÉDRO, *à Héro.* Je vous assure que Bénédict n'est pas du tout un mari à dédaigner; c'est une justice que je dois lui rendre; il est de noble race, d'une valeur éprouvée, d'une loyauté incontestable. Je vous indiquerai comment il faudra vous y prendre pour rendre votre cousine amoureuse de Bénédict. (*A Claudio et à Léonato.*) De mon côté, secondé par vous, je ferai en sorte que Bénédict, malgré tout son esprit et tous ses dédains, s'éprendra d'une belle passion pour Béatrice. Si nous pouvons en venir là, Cupidon n'est plus qu'un archer vulgaire; sa gloire nous appartiendra, car nous

serons les seuls dieux de l'amour. Venez avec moi, et je vous expliquerai mon projet.

Ils sortent.

SCÈNE II.

Une autre salle du palais de Léonato.

Entrent DON JUAN et BORACHIO.

DON JUAN. C'est une chose décidée; le comte Claudio épouse la fille de Léonato.

BORACHIO. Oui, monseigneur; mais je puis y mettre obstacle.

DON JUAN. Tous les obstacles, tous les empêchements, toutes les entraves, seront pour moi les bienvenus. Cet homme m'est odieux; et tout ce qui contrariera ses vœux secondera les miens : comment pourras-tu empêcher ce mariage?

BORACHIO. Ce ne sera pas par des voies honnêtes, monseigneur; mais je cacherai tellement mon jeu, que je ne donnerai aucune prise contre moi.

DON JUAN. Dis-moi vite comment.

BORACHIO. Il me semble avoir dit, l'année dernière, à votre seigneurie, que j'étais dans les bonnes grâces de Marguerite, suivante de Héro.

DON JUAN. Je me le rappelle.

BORACHIO. Je puis, la nuit, à telle heure indue qu'il me plaira, lui faire prendre poste à la fenêtre de la chambre de sa maîtresse.

DON JUAN. Où vois-tu là un poison propre à donner la mort à ce mariage?

BORACHIO. Ce sera à vous à préparer ce poison. Allez trouver le prince votre frère; ne vous faites pas faute de lui dire qu'il se déshonore en mariant l'illustre Claudio, dont vous faites la plus haute estime, à une prostituée comme Héro.

DON JUAN. Quelle preuve en donnerai-je?

BORACHIO. Une preuve suffisante pour imposer au prince, désespérer Claudio, et mettre la mort au cœur de Léonato. Vous faut-il d'autres résultats que ceux-là?

DON JUAN. Pourvu que je les désole, je suis prêt à tout entreprendre.

BORACHIO. Allez donc; trouvez un moment favorable pour prendre à part don Pédro et Claudio : dites-leur que vous avez

la certitude que je suis aimé de Héro; feignez de n'obéir qu'au zèle qui vous anime pour les intérêts du prince et de Claudio, pour l'honneur de votre frère, qui a préparé cette union, et pour la réputation de son ami, dont on trompe la bonne foi, en lui donnant pour une fille vertueuse une créature indigne de lui. Ils ne vous croiront pas sans preuves; offrez-leur de leur en donner une; elle consistera à me voir à la fenêtre de la chambre de Héro, à m'entendre appeler Marguerite Héro, à entendre Marguerite m'appeler Borachio; amenez-les pour être témoins de cette scène, la nuit même qui précédera le mariage projeté; car j'arrangerai les choses de manière que Héro soit absente; et les preuves de sa perfidie paraîtront si palpables, que la jalousie tiendra lieu de certitude, et que tous les préparatifs seront contremandés.

DON JUAN. Quelque conséquence funeste qu'il en puisse résulter, je mettrai ton plan à exécution; agis de ton côté avec adresse, et mille ducats seront ta récompense.

BORACHIO. Persistez dans votre accusation, et l'adresse ne me fera pas faute.

DON JUAN. Je vais sur-le-champ m'informer du jour fixé pour leur mariage.

Ils sortent.

SCÈNE III.

Le jardin de Léonato.

Entrent BÉNÉDICT et UN JEUNE PAGE.

BÉNÉDICT. Page!

LE PAGE. Seigneur?

BÉNÉDICT. Il y a un livre sur la fenêtre de ma chambre; apporte-le-moi ici, dans le jardin.

LE PAGE. Je suis ici à l'instant, seigneur.

BÉNÉDICT. Je le sais; mais ce que je te demande, c'est de partir d'ici, et d'y revenir promptement. (*Le Page sort.*) Je ne conçois pas qu'un homme qui voit combien est insensé celui qui se soumet à l'empire de l'amour, puisse, en devenant lui-même amoureux, tomber dans l'insigne folie qu'il a ridiculisée dans autrui, et s'offrir en butte à ses propres sarcasmes; et cependant tel est Claudio. J'ai vu un temps où l'harmonie la plus délicieuse à son oreille, c'était le son du fifre et du tambour; et maintenant il leur préfère le tambourin et le

chalumeau; j'ai vu un temps où il aurait fait dix lieues à pied pour voir une bonne armure; et à présent, il passera dix nuits à combiner la coupe d'un nouveau pourpoint. Autrefois il parlait simplement et rationnellement, en honnête homme et en soldat; aujourd'hui le voilà devenu puriste; sa conversation est un banquet bizarre, composé des mets les plus étranges. Se peut-il qu'en continuant à voir avec ces yeux que voilà, je subisse un jour pareille métamorphose? Je ne saurais le dire; je ne le pense pas; je ne jurerais pas que l'amour, un beau matin, ne me transforme en huître; mais ce que je puis affirmer, c'est que jusqu'à ce qu'il ait fait de moi une huître, il ne fera pas de moi un sot de ce calibre. Telle femme est belle; je n'en conserve pas moins ma raison intacte; telle autre est sage; je ne perds pas la tête pour cela; cette autre est vertueuse; ce n'est pas un motif pour que j'en raffole. Jusqu'à ce que toutes les grâces se réunissent dans une femme, aucune femme ne trouvera grâce devant mes yeux. Elle devra être riche, cela est certain; sage, ou je ne veux pas d'elle; vertueuse, ou je ne la marchanderai pas; belle, ou je ne la regarderai pas; douce, ou elle ne m'approchera pas; noble, ou je ne tourne point mes pas vers elle, fût-elle un ange; de gracieux entretien, excellente musicienne; et pour ce qui est de ses cheveux, ils seront de la couleur qu'il plaira à Dieu. — Ah! voici le prince et notre amoureux chevalier.

Il se cache derrière la charmille.

Entrent DON PÉDRO, LÉONATO et CLAUDIO.

DON PÉDRO. Eh bien, nous ferez-vous entendre la musique en question?

CLAUDIO. Oui, monseigneur. — Comme l'air est silencieux! comme ce calme du soir est favorable à l'harmonie!

DON PÉDRO, *bas, à Claudio.* Voyez-vous l'endroit où Bénédict s'est caché?

CLAUDIO, *sur le même ton.* Bien, bien, monseigneur: la musique terminée, le jeune renard aura son affaire.

Entrent BALTHASAR et des Musiciens.

DON PÉDRO. Venez, Balthasar; redites-nous votre chanson nouvelle.

BALTHASAR. Veuillez, monseigneur, ne pas exiger d'une voix aussi détestable que la mienne, qu'elle écorche de nouveau les oreilles.

DON PÉDRO. C'est le cachet du talent que de dissimuler ses perfections. — Veuillez chanter, je vous prie, et ne me forcez pas à vous faire plus longtemps ma cour.

BALTHASAR. Puisque vous parlez de faire votre cour, je chanterai; plus d'un amant présente ses hommages à celle qu'il n'en juge pas digne; il n'en continue pas moins de la courtiser et de lui jurer qu'il l'adore.

DON PÉDRO. Allons, commencez; ou si vous voulez continuer la discussion, parlez-nous en langage noté.

BALTHASAR. Avant d'en venir à mes notes, notez bien ceci, c'est que pas une de mes notes ne mérite d'être notée.

DON PÉDRO. Notes, notez; mais ce sont des doubles croches qu'il nous débite là.

La musique prélude.

BÉNÉDICT, *bas, en avançant la tête à travers le feuillage.* O l'air divin! déjà l'âme du chanteur est ravie en extase! N'est-il pas étrange que des boyaux de chèvre aient le magique pouvoir de transporter nos âmes? — Allons, décidément, le concert terminé, je m'achèterai un cor de chasse.

BALTHASAR *chante.*

Femmes, ne poussez plus d'inutiles soupirs;
De tout temps l'homme fut volage;
Il promène en tous lieux ses inconstants désirs,
Un pied sur l'Océan, et l'autre sur la plage.

Bannissez donc les noirs chagrins;
Goûtez la joie et ses doux charmes;
Et que les soupirs et les larmes
Cèdent la place aux gais refrains.

Cessez, contre un amant trompeur,
D'exhaler plaintes et murmure;
La perfidie est à son cœur
Ce qu'est à l'été la verdure.

Bannissez donc les noirs chagrins;
Goûtez la joie et ses doux charmes
Et que les soupirs et les larmes
Cèdent la place aux gais refrains.

DON PÉDRO. Sur ma parole, voilà une chanson excellente.

BALTHASAR. Et un chanteur pitoyable, monseigneur.

DON PÉDRO. Non, par ma foi vous chantez d'une manière fort passable.

Il s'entretient tout bas avec Claudio.

BÉNÉDICT, *bas et en montrant la tête.* Si un chien avait hurlé ainsi, on l'aurait pendu sans miséricorde : pourvu encore que cette voix discordante ne nous présage point quelque malheur. J'aurais autant aimé entendre une chouette, au risque de ce qui aurait pu en arriver [1].

DON PÉDRO, *à Claudio.* C'est convenu. — (*A Balthasar.*) Entendez-vous, Balthasar? Veuillez, je vous prie, nous procurer d'excellents musiciens; car demain soir nous devons exécuter quelque chose sous les fenêtres de la charmante Héro.

BALTHASAR. Je ferai de mon mieux, seigneur.

DON PÉDRO. Fort bien; adieu.

Balthasar et les Musiciens sortent.

DON PÉDRO, *continuant.* Approchez, Léonato; ne me disiez-vous pas l'autre jour que Béatrice était amoureuse du seigneur Bénédict?

CLAUDIO. Oui, certainement. (*Bas, à don Pédro.*) Avancez toujours; la perdrix est posée. (*Haut.*) Je n'aurais jamais cru qu'elle pût se prendre d'affection pour un homme.

LÉONATO. Ni moi non plus; mais le merveilleux de l'affaire, c'est de lui voir aimer Bénédict, l'homme que, par toutes ses manifestations extérieures, elle paraissait abhorrer le plus.

BÉNÉDICT, *à part.* Serait-il possible? le vent soufflerait-il dans cette direction?

LÉONATO. Je vous avoue, monseigneur, que je ne sais qu'en penser; mais vous ne sauriez concevoir jusqu'où va la violence de sa passion pour lui.

DON PÉDRO. Peut-être est-ce une feinte.

CLAUDIO. Je serais porté à le croire.

LÉONATO. Une feinte, dites-vous? alors il faut avouer que jamais passion feinte ne contrefit à un tel point l'énergie d'une passion véritable.

DON PÉDRO. Par quels signes sa passion se manifeste-t-elle?

CLAUDIO, *bas.* Garnissez bien l'hameçon, le poisson va mordre...

LÉONATO. Par quels signes, monseigneur? On la voit assise, immobile... — (*A Claudio.*) Ma fille vous a dit en quel état.

CLAUDIO. Elle me l'a dit en effet.

DON PÉDRO. En quel état? parlez! Vous me surprenez;

[1] Le cri de la chouette était considéré comme de mauvais augure.

j'aurais cru son cœur à l'épreuve de toutes les attaques de l'amour.

LÉONATO. Je l'aurais juré, monseigneur, surtout en ce qui concerne Bénédict.

BÉNÉDICT, *à part.* Je prendrais cela pour un piége dans la bouche de tout autre que cette barbe grise : je ne puis croire que l'imposture se cache sous des dehors vénérables.

CLAUDIO, *bas.* Le poison l'a gagné, ne lâchez pas prise.

DON PÉDRO. A-t-elle fait connaître ses sentiments à Bénédict ?

LÉONATO. Non ; elle jure de ne jamais les lui révéler, et c'est là ce qui fait son supplice.

CLAUDIO. Il est vrai, votre fille l'assure. « Eh quoi ! dit-elle, lui écrirais-je que je l'aime, après toutes les marques de dédain que je lui ai prodiguées ? »

LÉONATO. C'est ce qu'elle dit toutes les fois qu'elle prend la plume pour lui écrire : car la nuit elle se lève vingt fois ; là, sans autre vêtement que son peignoir, elle reste assise, jusqu'à ce qu'elle ait couvert de son écriture une feuille de papier tout entière. — Ma fille nous a conté tout cela.

CLAUDIO. A propos de feuille de papier, je me rappelle quelque chose de fort plaisant que m'a dit votre fille.

LÉONATO. Je sais ce que vous voulez dire. Un jour, ayant achevé sa lettre et l'ayant relue, elle la ploya, et fut tout étonnée de voir que les deux noms de Bénédict et de Béatrice se touchaient comme pour s'embrasser.

CLAUDIO. C'est cela même.

LÉONATO. Oh ! alors elle déchira la lettre en mille morceaux, se reprocha d'être assez immodeste pour écrire à un homme qui, elle en avait la certitude, ne ferait que rire de ses avances. « Je juge de lui par moi, dit-elle ; bien que je l'aime, s'il m'écrivait, je me moquerais de lui. »

CLAUDIO. Puis elle tombe à genoux, pleure, sanglote, se frappe la poitrine, s'arrache les cheveux, exhale à la fois des prières et des imprécations : — « O adorable Bénédict ! s'écrie-t-elle. — Mon Dieu, donnez-moi la résignation dont j'ai besoin ! »

LÉONATO. Tout cela est vrai, au dire de ma fille. Son exaltation atteint quelquefois un degré de violence à faire craindre à ma fille qu'elle n'attente à ses jours. C'est à la lettre.

DON PÉDRO. Si elle s'obstine à cacher ses sentiments à Bénédict, il serait bon que quelque autre se chargeât de l'en instruire.

CLAUDIO. A quoi bon? il s'en ferait un jeu, et ce serait pour lui un prétexte de nouveaux sarcasmes contre cette infortunée.

DON PÉDRO. S'il en était capable, on ferait en le pendant une œuvre méritoire. Une femme aussi accomplie, vertueuse, à n'en point douter !

CLAUDIO. Et d'une raison supérieure.

DON PÉDRO. En tout, hormis dans son amour pour Bénédict.

LÉONATO. O monseigneur ! lorsque, dans un corps aussi délicat, la raison est aux prises avec la passion, il y a dix à parier contre un que c'est à la passion que restera la victoire. Je le déplore à juste titre, et comme son oncle et comme son tuteur.

DON PÉDRO. Plût à Dieu qu'elle m'eût pris pour objet de sa folle tendresse ! Mettant à l'écart toute autre considération, j'en aurais fait ma moitié. (*A Léonato.*) Veuillez, je vous prie, en parler à Bénédict, et sachons ce qu'il dira.

LÉONATO. Me le conseillez-vous ?

CLAUDIO. Héro est persuadée que sa cousine en mourra; car elle est décidée à mourir si elle n'est pas aimée de lui, et elle mourra plutôt que de lui faire connaître son amour; et s'il lui adresse ses vœux, elle mourra plutôt que de rien rabattre de l'humeur revêche qui lui est habituelle.

DON PÉDRO. Elle a raison. Si elle lui faisait l'offre de son amour, il est possible qu'elle en fût dédaignée; car vous savez que l'esprit de dédain fait le fond de son caractère.

CLAUDIO. Il est bien fait de sa personne.

DON PÉDRO. Il a effectivement un extérieur agréable.

CLAUDIO. Certainement, et, selon moi, il est doué d'une raison sûre.

DON PÉDRO. On peut même dire qu'il laisse parfois échapper des étincelles qui ressemblent à de l'esprit.

LÉONATO. Et je le tiens en outre pour un homme vaillant.

DON PÉDRO. Comme Hector, je vous le certifie. A la manière dont il se comporte dans une querelle, on peut juger qu'il est homme de sens; car de deux choses l'une, ou il les évite avec

une grande circonspection, ou il n'y entre qu'avec un sentiment de crainte digne d'une âme chrétienne.

LÉONATO. S'il a la crainte de Dieu, il doit nécessairement avoir des dispositions pacifiques; et lorsqu'il est forcé d'en sortir, il ne doit entreprendre une querelle qu'avec frayeur et tremblement.

DON PÉDRO. C'est aussi ce qu'il fait; car c'est un homme qui a la crainte de Dieu, bien que l'esprit de sarcasme auquel il se livre puisse donner de lui une opinion contraire. Allons, je plains sincèrement votre nièce. Voulez-vous que nous allions trouver Bénédict, et que nous lui parlions des sentiments qu'elle a pour lui?

CLAUDIO. Ne lui en dites rien, monseigneur; que plutôt Béatrice, cédant aux conseils de la raison, étouffe son amour.

LÉONATO. Cela est impossible; son cœur périrait à la tâche.

DON PÉDRO. Eh bien, nous reparlerons de cela avec votre fille; en attendant, laissons ces choses comme elles sont. J'aime Benédict, et je souhaiterais que, jetant sur lui-même un regard modeste, il s'avouât en toute humilité combien il est indigne d'une femme si accomplie.

LÉONATO. Voulez-vous venir, monseigneur? le dîner est prêt.

CLAUDIO, *à part, à Léonato et à don Pédro.* Si après cela il n'en est pas amoureux fou, je ne veux plus compter sur rien.

DON PÉDRO, *à part, à Claudio et à Léonato.* Maintenant il nous faut tendre le même piége pour Béatrice; ce sera l'affaire de votre fille et de sa suivante. La plaisante chose, lorsque chacun d'eux se croira l'objet de la passion de l'autre, et qu'il n'en sera rien; c'est une scène muette que je suis curieux de voir. Députons-lui Béatrice pour l'inviter à venir se mettre à table.

Don Pédro, Claudio et Léonato sortent.

BÉNÉDICT, *quittant sa cachette.* Il est impossible que ce soit une plaisanterie : leur conversation était sérieuse.—C'est de Héro qu'ils tiennent la chose. Ils semblent plaindre Béatrice; il paraît que sa passion est au comble. Elle m'aime! je dois la payer de retour. J'ai entendu le blâme dont je suis l'objet! ils disent que si je viens à m'apercevoir de son amour, je ne lui montrerai que du dédain; ils disent aussi qu'elle mourra plutôt que de me donner aucun signe d'affection. —

Je n'ai jamais pensé à me marier. — Il faut que je mette un terme à mes orgueilleux dédains. — Heureux ceux qui entendent censurer leurs défauts et qui ont l'occasion de s'en corriger. Ils disent que Béatrice est belle; c'est une vérité que je puis certifier moi-même; qu'elle est vertueuse; c'est vrai, je n'en disconviens pas; qu'elle montre une raison supérieure en tout, hormis dans l'amour qu'elle a pour moi. En effet, ce n'est pas une grande preuve de raison qu'elle donne là; — ce n'est pas non plus une preuve de folie; car je vais être effroyablement amoureux d'elle. — Je m'attends bien à voir les sarcasmes et les quolibets pleuvoir sur moi, parce que je me suis longtemps moqué du mariage : mais pourquoi les goûts ne changeraient-ils pas? Tel plat qu'un homme aura beaucoup aimé dans sa jeunesse, il ne pourra le souffrir dans son vieil âge : pourquoi des paroles en l'air, cette inoffensive artillerie du cerveau, m'empêcheraient-elles de suivre mes penchants? Non, il faut que le monde soit peuplé. Quand je disais que je mourrais garçon, je ne pensais pas devoir vivre jusqu'à ce que je fusse marié. — Voici Béatrice qui vient; vive Dieu! c'est une charmante personne : je crois remarquer en elle des signes d'amour.

Entre BÉATRICE.

BÉATRICE. Bien malgré moi, je suis députée vers vous pour vous inviter à venir vous mettre à table.

BÉNÉDICT. Aimable Béatrice, je vous remercie de la peine que vous avez prise.

BÉATRICE. Je n'ai pas pris plus de peine pour mériter ces remercîments que vous n'en avez pris pour me remercier; s'il avait dû m'en coûter la moindre peine, je ne serais pas venue.

BÉNÉDICT. Il y a donc plaisir pour vous dans ce message?

BÉATRICE. Comme il y en a à prendre un couteau pour égorger une volaille. — Vous n'avez pas d'appétit, seigneur? adieu.

Elle sort.

BÉNÉDICT. Ah! « Bien malgré moi, je suis députée vers » vous pour vous inviter à venir vous mettre à table. » Il y a là un double sens. « Je n'ai pas pris plus de peine pour mériter » ces remercîments que vous n'en avez pris pour me remer- » cier. » — C'est comme si elle avait dit : *Les peines que je prends pour vous me sont aussi douces que des remercîments.*

Si je n'ai pas pitié d'elle, je suis un misérable; si je ne l'aime pas, je suis un juif : je veux aller me procurer son portrait.

Il sort.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Le jardin de Léonato.

Arrivent HÉRO, MARGUERITE et URSULE.

HÉRO. Ma chère Marguerite, hâte-toi d'aller au salon; tu y trouveras ma cousine Béatrice, causant avec le prince et Claudio; dis-lui tout bas à l'oreille qu'Ursule et moi nous nous promenons dans le jardin, et qu'elle fait le sujet de notre entretien; dis que tu nous as entendues en passant; et conseille-lui de venir se glisser dans le bosquet touffu dont le chèvrefeuille interdit l'entrée au soleil qui l'a mûri; — pareil à ces favoris qui doivent aux princes leur élévation, et qui opposent leur orgueil au pouvoir qui les a créés : — dis-lui de s'y cacher pour écouter notre conversation : voilà ton rôle à toi; tâche de t'en bien acquitter, et laisse-nous seules.

MARGUERITE. Je vous promets de la faire venir ici dans l'instant.

Elle sort.

HÉRO. Maintenant, Ursule, écoute-moi. Quand Béatrice sera venue, tout en nous promenant de long en large dans cette allée, notre entretien doit rouler exclusivement sur Bénédict : quand je mentionnerai son nom, ton rôle sera de lui donner plus d'éloges qu'aucun homme n'en mérita jamais; moi, de mon côté, je ne te parlerai que de l'amour passionné de Bénédict pour Béatrice : les traits de Cupidon sont de telle sorte, que pour blesser il suffit qu'on en parle. A présent, commençons; car vois Béatrice qui rase la terre comme une hirondelle, pour écouter ce que nous disons.

Entre BÉATRICE, qui marche avec précaution et se cache dans un bosquet.

URSULE. Il n'y a pas dans la pêche de moment plus agréable que celui où l'on voit le poisson fendre les flots d'argent avec ses rames d'or, et mordre avidement à l'hameçon per-

fide : je tends ainsi la ligne à Béatrice, actuellement cachée dans le bosquet de chèvrefeuille : soyez sans crainte sur la manière dont je m'acquitterai de ma part du dialogue.

HÉRO. Eh bien, rapprochons-nous d'elle, afin que son oreille ne perde rien du leurre que nous lui préparons. (*Elles s'avancent du côté du bosquet où est cachée Béatrice.*) Non, Ursule, crois-moi, elle est trop dédaigneuse; elle a un caractère aussi farouche et aussi sauvage que le vautour des montagnes.

URSULE. Mais êtes-vous bien sûre que Bénédict soit si passionnément épris de Béatrice ?

HÉRO. C'est du moins ce que disent le prince et mon fiancé.

URSULE. Et ils vous ont chargée d'en parler à Béatrice, madame?

HÉRO. Ils m'ont priée de l'en instruire; mais je leur ai fait comprendre que la plus grande marque d'amitié qu'ils pussent donner à Bénédict, c'était de l'engager à combattre sa tendresse, et de la laisser ignorer à Béatrice.

URSULE. Pourquoi cela? Est-ce que ce cavalier n'est pas digne de tout le bonheur qu'il est au pouvoir de Béatrice de donner à son époux?

HÉRO. O dieu d'amour! je sais qu'il est digne de toute la félicité qui peut être accordée à un homme; mais la nature n'a jamais formé un cœur de femme d'une plus orgueilleuse trempe que celui de Béatrice. Le mépris et le dédain éclatent dans ses yeux, et se répandent sur tout ce qu'elle regarde; elle a d'elle-même une si haute opinion, que tout le reste lui semble faible et chétif; elle est incapable d'aimer; nulle affection ne saurait avoir prise sur elle, tant son égoïsme est grand.

URSULE. Je pense comme vous; et je crois qu'il convient de lui cacher l'amour de Bénédict, dans la crainte qu'elle n'en fasse le sujet de ses sarcasmes.

HÉRO. Tu as bien raison : je n'ai pas encore vu un homme, fût-il jeune et beau, eût-il toute la noblesse et toute la sagesse en partage, qui n'ait été repoussé par elle. Est-il blond? elle jure qu'on prendrait ce cavalier pour sa sœur; est-il brun? la nature, dans un de ses caprices, s'est amusée à barbouiller de noir ce visage-là; grand? c'est une lance surmontée d'un fer ridicule; petit? c'est une agate mal taillée; parleur? une girouette qui tourne à tout vent; silencieux? un soliveau que rien ne pourrait émouvoir; enfin il n'est pas d'homme qu'elle

ne retourne à l'envers, et jamais elle n'accorde au mérite et à la loyauté l'estime qui leur est due.

URSULE. Assurément, cette manie de trouver tout mal est fort blâmable.

HÉRO. Je ne saurais approuver ce bizarre travers de Béatrice; mais qui osera le lui dire? Si je lui en parlais elle me pulvériserait de ses sarcasmes; ses brocards ne me laisseraient ni paix ni trêve, et elle m'immolerait sous le poids de ses plaisanteries. Ainsi donc, que Bénédict, comme un feu couvert, exhale sa vie en soupirs et se consume intérieurement: mieux vaut mourir ainsi que sous les coups de la raillerie, ce supplice de la mort par le chatouillement.

URSULE. Essayez néanmoins de lui en parler; voyez com ment elle prendra la chose.

HÉRO. Non, je préfère aller trouver Bénédict, et lui conseiller de combattre sa passion: j'inventerai même contre ma cousine quelque vertueuse calomnie: on ne sait pas quel poison c'est pour l'amour qu'un mot défavorable lâché à propos.

URSULE. Oh! ne faites point à votre cousine un pareil tort. S'il est vrai qu'elle soit douée de cet esprit juste et vif dont on lui fait honneur, elle ne saurait être dépourvue de jugement au point de refuser un homme aussi accompli que Bénédict.

HÉRO. C'est le premier cavalier de toute l'Italie, en exceptant toujours mon cher Claudio.

URSULE. Ne vous fâchez pas contre moi, madame, si je vous parle franchement; le seigneur Bénédict, pour la tournure, le bon ton, l'éloquence et le courage, n'a point son pareil en Italie.

HÉRO. Il jouit en effet d'une excellente réputation.

URSULE. Il la doit à son mérite. — Quand vous mariez-vous, madame?

HÉRO. Mais d'un jour à l'autre; — demain. Viens, rentrons; je veux te montrer quelques parures; tu me donneras ton avis sur celles que je devrai porter demain.

URSULE, *bas*. Elle est prise, croyez-moi, elle est dans nos filets, madame.

HÉRO. S'il en est ainsi, alors c'est le hasard qui préside à l'amour; il en est que Cupidon perce de ses flèches, et d'autres qu'il prend au trébuchet.

Héro et Ursule sortent.

BÉATRICE quitte sa cachette.

BÉATRICE. Quelles paroles de flamme ont frappé mon oreille ! e que j'ai entendu est-il vrai? Adieu, dédains! adieu, mon rgueil de jeune fille... il ne saurait en résulter pour moi aune gloire. Aime-moi, Bénédict, je te payerai de retour; je isserai sous ta main amoureuse s'apprivoiser mon cœur sauge. Si tu m'aimes, mes bontés t'encourageront à unir nos eux cœurs par un sacré lien; car on prétend que tu le métes, et moi je le sais autrement que par ouï dire.

Elle sort.

SCÈNE II.

Un appartement dans le palais de Léonato.

Entrent DON PÉDRO, CLAUDIO, BÉNÉDICT et LÉONATO.

DON PÉDRO. Je ne reste que jusqu'à ce que votre mariage oit consommé; aussitôt après, je pars pour l'Aragon.

CLAUDIO. Je vous y conduirai, monseigneur, si vous voulez e le permettre.

DON PÉDRO. Non, ce serait ternir la fraîcheur de votre nouel hyménée; ce serait comme si l'on faisait voir à un enfant on nouveau vêtement, en lui défendant de le porter. Je priei seulement Bénédict de m'accompagner, car de la tête aux ieds, c'est la gaieté en personne que Bénédict; il a deux ou ois fois coupé la corde de l'arc de Cupidon, et le petit fripon 'ose diriger ses flèches contre lui : son cœur est vide et sore comme une cloche dont sa langue serait le marteau; car e que son cœur pense, sa langue le dit tout haut.

BÉNÉDICT. Messieurs, je ne suis plus ce que j'étais.

LÉONATO. C'est ce que je disais; il me semble que vous êtes lus sérieux.

CLAUDIO. J'espère qu'il est amoureux.

DON PÉDRO. Lui, le mécréant! il n'a pas dans les veines ne seule goutte de sang susceptible d'être échauffée par l'aour; s'il est triste, c'est qu'il est sans argent.

BÉNÉDICT. J'ai une dent qui me fait mal.

DON PÉDRO. Arrachez-la.

BÉNÉDICT. Hélas!

DON PÉDRO. Eh quoi! soupirer ainsi pour un mal de dents?...

LÉONATO. Qui n'est après tout qu'un ver ou un peu d'hueur.

BÉNÉDICT. Fort bien ; tout le monde sait maîtriser une souffrance, excepté celui qui souffre.

CLAUDIO. Je persiste à dire qu'il est amoureux.

DON PÉDRO. Il n'y a pas en lui une ombre d'affection pour quoi que ce soit au monde, si j'en excepte pourtant la manie des déguisements : comme, par exemple, d'être Hollandais aujourd'hui, Français demain, et de représenter après-demain deux pays à la fois, séparés seulement par la ceinture : Allemand par le pantalon, Espagnol par le pourpoint. Quoi que vous disiez, je ne lui connais d'autre prédilection que celle-là.

CLAUDIO. S'il n'est pas amoureux de quelque belle, il ne faut plus ajouter foi aux signes ordinaires ; il brosse son chapeau le matin, cela n'annonce-t-il rien ?

DON PÉDRO. Quelqu'un l'a-t-il vu chez le coiffeur ?

CLAUDIO. Non, mais on a vu chez lui le garçon du coiffeur, et la parure de son menton a déjà servi à garnir les balles du jeu de paume.

LÉONATO. En effet, depuis qu'il n'a plus de barbe, il a l'air plus jeune.

DON PÉDRO. Je vous dirai qu'il se frotte de musc : cela ne suffit-il pas pour nous mettre sur la nouvelle piste ?

CLAUDIO. Cela équivaut à dire que notre aimable jeune homme est amoureux.

DON PÉDRO. Le signe le plus infaillible, c'est sa mélancolie.

CLAUDIO. Le voyait-on autrefois se laver la figure dix fois par jour ?

DON PÉDRO. Et se farder, comme on assure qu'il le fait maintenant ?

CLAUDIO. Et sa gaieté moqueuse, dont les cordes sont maintenant tendues comme celles d'une guitare, et ne rendent des sons qu'avec symétrie.

DON PÉDRO. En effet tout cela parle éloquemment : concluons, concluons qu'il est amoureux.

CLAUDIO. D'ailleurs, je connais celle dont il est aimé.

DON PÉDRO. Je voudrais bien la connaître ; c'est sans doute quelqu'un qui ne le connaît pas.

CLAUDIO. Ni lui ni ses nombreux défauts ; et en dépit de tout, elle se meurt d'amour pour lui.

DON PÉDRO. Il faudra qu'on l'enterre le visage tourné vers le ciel.

BÉNÉDICT. Tout cela ne guérit pas le mal de dents. — (*A Léonato.*) Mon vieil ami, venez un instant avec moi : j'ai étudié huit ou neuf paroles sages que je dois vous dire, et que ces écervelés ne doivent pas entendre.

Bénédict et Léonardo sortent.

DON PÉDRO. Il l'emmène, sans nul doute, pour lui parler de Béatrice.

CLAUDIO. Certainement : en ce moment Héro et Marguerite doivent avoir joué leur rôle ; ainsi, quand les deux ours se rencontreront, ils ne se mordront pas.

Entre DON JUAN.

DON JUAN. Monseigneur et frère, Dieu vous garde.

DON PÉDRO. Bonjour, mon frère.

DON JUAN. Si vous en avez le loisir, je souhaiterais vous parler.

DON PÉDRO. En particulier ?

DON JUAN. S'il vous plaît; néanmoins le comte Claudio n'est pas de trop ; ce que j'ai à dire le concerne.

DON PÉDRO. De quoi s'agit-il ?

DON JUAN, *à Claudio.* Votre intention est-elle de vous marier demain ?

DON PÉDRO. Vous savez bien que oui.

DON JUAN. J'en doute, quand il saura ce que je sais.

CLAUDIO. S'il existe un empêchement quelconque, veuillez me le faire connaître.

DON JUAN. Peut-être croyez-vous que je ne vous aime pas, c'est ce que l'avenir éclaircira ; il est probable que ce que je vais vous révéler vous donnera de moi une meilleure opinion : pour ce qui est de mon frère, je crois qu'il vous aime sincèrement, et c'est dans ce sentiment qu'il a contribué à votre prochain mariage ; il a bien mal employé son temps et ses peines.

DON PÉDRO. Pourquoi ? qu'y a-t-il donc ?

DON JUAN. Je viens ici pour vous le dire : pour abréger d'inutiles discours (car elle n'a fait que trop longtemps parler d'elle), apprenez que votre future est déloyale.

CLAUDIO. Qui ! Héro !

DON JUAN. Elle-même, la fille de Léonato, votre Héro, l'Héro de tout le monde.

CLAUDIO. Déloyale !

DON JUAN. Le mot est trop faible pour exprimer toute sa perversité ; je pourrais lui donner une qualification plus sévère ; trouvez un nom plus odieux, et je le lui donnerai. Attendez pour manifester votre étonnement que vous ayez obtenu une assurance plus positive. Venez cette nuit avec moi ; vous verrez escalader la fenêtre de sa chambre, la veille du jour de ses noces ; alors, si vous l'aimez encore, épousez-la ; mais je crois qu'il serait plus convenable que vous changiez de pensée.

CLAUDIO. Est-il possible ?

DON PÉDRO. Je ne saurais le croire.

DON JUAN. Si vous n'ajoutez pas foi à ce que vous verrez, alors doutez de ce que vous savez avec le plus de certitude. Si vous voulez me suivre, je vous en ferai voir tout autant qu'il vous en faudra ; quand vous aurez vu et entendu, faites ce qu'il vous conviendra.

CLAUDIO. Si je vois cette nuit des choses qui m'empêchent de l'épouser demain, je déclare que je proclamerai son déshonneur, à l'église, devant tous les assistants, en présence desquels nous devions être unis.

DON PÉDRO. Et comme c'est moi qui me suis mis en avant pour vous obtenir sa main, je veux me joindre à vous pour la couvrir de honte.

DON JUAN. Je ne dirai plus rien contre elle, jusqu'à ce que je puisse en appeler à votre témoignage ; ne manifestez rien jusqu'à minuit, et qu'alors les faits viennent à l'appui de mes paroles.

DON PÉDRO. O changement funeste !

CLAUDIO. O contre-temps douloureux !

DON JUAN. O malheur prévenu à temps ! c'est ce que vous direz quand vous aurez vu la suite.

Ils sortent.

SCÈNE III.

Une rue.

Arrivent CHIENDENT et VERJUS, avec plusieurs Watchmen [1].

CHIENDENT. Êtes-vous des gens honorables et sûrs?

[1] Patrouille de nuit. En Angleterre le watchman est encore aujourd'hui, à peu de chose près, ce qu'il était du temps de Shakspeare ; il a conservé sa large capote, sa lanterne et sa bruyante crecelle ; seulement il n'a plus la hallebarde qui complétait alors son équipement ; elle a fait place au vulgaire bâton ;

VERJUS. Oui, sans doute, sans quoi ils seraient damnés corps et âme.

CHIENDENT. Ce serait encore pour eux une punition trop douce, s'ils manquaient à leur devoir, ayant été choisis pour veiller à la sûreté du prince.

VERJUS. Allons, voisin Chiendent, donnez-leur la consigne.

CHIENDENT. D'abord, quel est parmi vous le plus capable d'être constable?

PREMIER WATCHMAN. Hugues Brindavoine, monsieur, ou George Lahouille, car ils savent lire et écrire.

CHIENDENT. Approchez, voisin Lahouille; Dieu vous a donné en partage un bien beau nom. Avoir bonne mine est un don de la fortune, mais le talent de lire et d'écrire est un don naturel.

DEUXIÈME WATCHMAN. Ces deux qualités, monsieur le constable,—

CHIENDENT. Vous les possédez : je savais que ce serait là votre réponse; or donc, monsieur, pour ce qui est de votre bonne mine, remerciez-en Dieu et n'en tirez pas vanité; et quant au talent de lire et d'écrire, faites-le paraître quand il en sera besoin. Vous êtes réputé le plus sensé et le plus capable de la troupe, digne en un mot de commander la patrouille; en conséquence, ce sera vous qui porterez la lanterne; voici votre consigne : vous appréhenderez au corps tous les vagabonds; quiconque viendra à passer, vous lui ordonnerez, au nom du prince, de s'arrêter.

TROISIÈME WATCHMAN. Et s'il ne veut pas s'arrêter?

CHIENDENT. Alors vous ne ferez pas attention à lui, et le laisserez poursuivre son chemin; vous appellerez à vous le reste de la patrouille, et remercierez Dieu d'être débarrassés d'un mauvais sujet.

VERJUS. S'il refuse de s'arrêter quand on le lui ordonne, cela prouve que ce n'est pas un sujet du prince.

CHIENDENT. C'est juste, et ils ne doivent avoir affaire qu'aux sujets du prince. — Vous aurez soin aussi de ne pas faire de

le watchman se promène gravement dans l'espace qui lui est assigné, quand il n'est point dans sa guérite; à des intervalles rapprochés, il annonce à haute voix, comme le muezzin du haut de la mosquée, l'heure qu'il est et le temps qu'il fait. C'est un personnage historique qui est resté tel que Shakspeare l'a dépeint.

bruit dans les rues; car une patrouille qui cause et babille, c'est chose intolérable et qu'on ne saurait endurer.

DEUXIÈME WATCHMAN. Nous dormirons plutôt que nous ne causerons; nous connaissons notre devoir de patrouille.

CHIENDENT. Parbleu, vous parlez comme un ancien, comme un paisible watchman; pour moi, je ne vois pas le mal qu'il peut y avoir à dormir; seulement ayez soin qu'on ne vous vole pas vos hallebardes. — Fort bien donc : vous devrez entrer dans tous les cabarets, et ordonner à ceux qui sont ivres d'aller se coucher.

DEUXIÈME WATCHMAN. Et s'ils ne le veulent pas?

CHIENDENT. Alors laissez-les en paix jusqu'à ce qu'ils aient repris l'usage de leur raison ; s'ils vous font quelque mauvaise réponse, vous pourrez leur dire qu'ils ne sont pas ceux pour qui vous les preniez.

DEUXIÈME WATCHMAN. Fort bien, monsieur.

CHIENDENT. Si vous rencontrez des voleurs, vous pouvez, en vertu de votre charge, les soupçonner de ne pas être d'honnêtes gens; et pour ce qui est de ces personnages-là, moins vous pourrez avoir affaire à eux, mieux ce sera pour votre probité.

DEUXIÈME WATCHMAN. Si nous savons que c'est un voleur, ne devrons-nous pas mettre la main sur lui?

CHIENDENT. Il est vrai qu'en vertu de votre charge vous le pouvez, mais je suis d'avis qu'en touchant de la poix on se salit les doigts : si vous prenez un voleur, le moyen le plus pacifique d'en user avec lui, c'est de lui donner l'occasion de montrer ce qu'il est et de se dérober à vous.

VERJUS. Mon collègue, vous avez toujours eu la réputation d'homme indulgent.

CHIENDENT. S'il faut dire vrai, je ne voudrais pas faire pendre un chien par le fait de ma volonté, encore moins un homme, pour peu qu'il y ait d'honnêteté en lui.

VERJUS. Si pendant la nuit vous entendez crier un enfant, vous appellerez la nourrice, et lui direz de le faire taire.

DEUXIÈME WATCHMAN. Et si la nourrice dort et ne nous entend pas?

CHIENDENT. Alors, éloignez-vous tranquillement, et laissez l'enfant éveiller sa nourrice par ses cris; car la brebis qui refuse d'entendre le bêlement de son agneau ne répondra pas à celui d'un veau.

VERJUS. C'est très-vrai.

CHIENDENT. Voilà toute votre consigne. Vous, constable, vous représenterez la personne du prince : si vous rencontrez le prince pendant la nuit, vous pouvez l'arrêter.

VERJUS. Par Notre-Dame, c'est ce que je ne crois pas.

CHIENDENT. Je gage cinq schellings contre un, avec tout homme au fait de la loi, qu'il peut l'arrêter, pourvu, bien entendu, que le prince y consente; car, en principe, le watchman ne doit offenser personne, et c'est une offense que d'arrêter un homme contre son gré.

VERJUS. Par Notre-Dame, c'est juste.

CHIENDENT, *riant.* Ha! ha! ha! — Allons, messieurs, bonne nuit; s'il survient quelque chose d'important, réveillez-moi; prenez conseil de votre bon sens et de celui de vos camarades. Sur ce, bonsoir. — (*A Verjus.*) Venez, voisin.

DEUXIÈME WATCHMAN, *à ses camarades.* Maintenant, messieurs, que nous avons notre consigne, allons nous asseoir là-bas, sur ce banc près de l'église, jusqu'à deux heures; puis nous irons tous nous coucher.

CHIENDENT. Un mot encore, honnête voisin; veuillez faire une garde vigilante aux alentours du palais du seigneur Léonato; car, comme le mariage doit avoir lieu demain, il y aura nécessairement là un grand mouvement cette nuit. Adieu; soyez vigilants, je vous prie.

Chiendent et Verjus s'éloignent.

Arrivent BORACHIO et CONRAD.

BORACHIO, *à voix basse.* Hé! Conrad!

PREMIER WATCHMAN, *bas, à ses compagnons.* Chut! ne bougez pas.

BORACHIO. Conrad, où es-tu donc?

CONRAD. Ici, derrière ton coude.

BORACHIO. En effet, le coude me démange; j'aurais dû me douter que j'avais un galeux pour voisin.

CONRAD. Je te garde une réponse pour ce propos-là; maintenant continue ton récit.

BORACHIO. Abritons-nous sous cet auvent, car la rosée tombe comme une pluie fine; et en véritable ivrogne, je te conterai tout.

PREMIER WATCHMAN, *bas.* Il se trame quelque trahison, camarades; restez cois.

BORACHIO. Apprends donc que j'ai gagné avec don Juan mille ducats.

CONRAD. Est-il possible qu'il y ait une scélératesse à si haut prix?

BORACHIO. Tu devrais plutôt t'étonner qu'il y ait un scélérat aussi riche; et en effet, quand les riches scélérats ont besoin des scélérats pauvres, ces derniers sont en droit de mettre à leurs services le prix qu'il leur convient.

CONRAD. Tu m'étonnes.

BORACHIO. Cela prouve ton inexpérience; tu sais que la mode d'un pourpoint, d'un chapeau ou d'un manteau, n'est rien à l'homme qui les porte.

CONRAD. Si fait, car ils l'habillent.

BORACHIO. Je parle de la mode.

CONRAD. N'importe; la mode est la mode.

BORACHIO. Bah! c'est comme si tu disais qu'un nigaud est un nigaud. Ne sais-tu donc pas que la mode est une coquine fieffée?

PREMIER WATCHMAN. Je connais cette femme-là; cette Lamode est une gueuse qui se donne des airs de grande dame; voilà sept ans qu'elle fait son métier. Je me rappelle son nom.

BORACHIO. N'as-tu pas entendu parler?

CONRAD. Non, c'est le bruit de la girouette sur le toit de la maison.

BORACHIO. Ne sais-tu donc pas, disais-je, que la mode est une coquine fieffée? elle tourne la tête à tous les hommes depuis l'âge de quatorze ans jusqu'à trente-cinq, les accoutrant parfois comme les soldats de Pharaon dans un tableau enfumé; parfois comme les prêtres du dieu Baal peints sur les vitraux d'une cathédrale antique; parfois comme l'Hercule rasé [1] sur une tapisserie rongée des vers, où l'on a fait la draperie de son vêtement aussi massive que sa massue.

CONRAD. Je sais tout cela; et je sais aussi que la mode use plus de vêtements que l'homme; mais la mode t'a-t-elle fait tourner la tête à toi-même, au point d'oublier ton histoire pour me parler d'elle?

BORACHIO. Nullement: tu sauras donc que cette nuit j'ai

[1] Hercule rasé pour se donner un air plus féminin, alors qu'il filait aux pieds d'Omphale.

courtisé Marguerite la suivante de Héro, sous le nom de Héro elle-même ; de la fenêtre de la chambre de sa maîtresse, elle m'a fait mille tendres adieux. — Je te raconte tout cela à bâtons rompus ! — j'aurais dû te dire d'abord qu'à l'instigation de don Juan, mon maître, le prince, Claudio et don Juan lui-même, cachés, dans le jardin, ont été les témoins de cette entrevue charmante.

CONRAD. Et ils ont pris Marguerite pour Héro ?

BORACHIO. Deux d'entre eux, le prince et Claudio s'y sont mépris ; mais mon démon de maître savait fort bien que c'était Marguerite ; grâce à ses serments, qui les avaient déjà amenés à faire cette démarche ; grâce aux ténèbres de la nuit, qui ont aidé à l'illusion, mais surtout grâce à la scélératesse avec laquelle j'ai confirmé toutes les calomnies de don Juan, Claudio est parti furieux, jurant d'aller rejoindre Héro à l'église le lendemain matin, comme il en était convenu ; et là, devant tous les assistants, de publier sa honte en racontant ce qu'il avait vu cette nuit, et de la renvoyer chez elle sans époux.

PREMIER WATCHMAN. Au nom du prince, nous vous arrêtons.

DEUXIÈME WATCHMAN. Faites venir le constable : nous venons de saisir l'œuvre de paillardise la plus dangereuse dont la chose publique ait jamais eu d'exemple.

PREMIER WATCHMAN. Et une nommée Lamode figure dans le complot ; je la connais ; elle porte des cheveux bouclés.

CONRAD. Messieurs, messieurs, —

DEUXIÈME WATCHMAN. On vous forcera bien de faire comparaître votre gueuse de Lamode, je vous le certifie.

CONRAD. Messieurs, —

PREMIER WATCHMAN. Taisez-vous ; nous vous ordonnons de nous suivre.

BORACHIO. Nous ferions une jolie figure au bout de la pique de ces gens-là.

CONRAD. Une assez triste figure, crois-moi. — (*Aux Watchmen.*) Venez, nous sommes prêts à vous obéir.

Ils s'éloignent.

SCÈNE IV.

Un appartement dans le palais de Léonato.

Entrent HÉRO, MARGUERITE et URSULE.

HÉRO. Ma bonne Ursule, va éveiller ma cousine Béatrice, et prie-la de se lever.

URSULE. J'y vais, madame.

HÉRO. Dis-lui de venir me trouver.

URSULE. Bien.

Ursule sort.

MARGUERITE. Il me semble que votre autre collerette vous siérait mieux.

HÉRO. Non, ma bonne Marguerite; je porterai celle-ci.

MARGUERITE. Elle ne vous sied pas aussi bien, et je suis sûre que votre cousine sera de mon avis.

HÉRO. Ma cousine est une folle, et tu en es une autre; je ne veux pas d'autre collerette que celle-ci.

MARGUERITE. J'aime beaucoup votre nouvelle coiffure; seulement je voudrais les cheveux une idée plus bruns : quant à votre robe, elle est du dernier goût. J'ai vu la robe de la duchesse de Milan, cette robe tant vantée.

HÉRO. Oh! on assure qu'elle surpasse de beaucoup la mienne.

MARGUERITE. Je vous jure que ce n'est qu'une robe de déshabillé, comparée à la vôtre! elle est de drap d'or, avec festons et broderie d'argent, brochée de perles, manches longues et pendantes, garniture et liserés de clinquant bleu pâle; mais pour la beauté, la grâce, le goût et l'élégance parfaite, la vôtre en vaut dix comme la sienne.

HÉRO. Dieu me donne joie et contentement pour la porter! car pour le moment j'ai la poitrine singulièrement oppressée.

MARGUERITE. Elle le sera bien plus encore par le poids d'un homme.

HÉRO. Fi donc! n'as-tu pas de honte?

MARGUERITE. Et de quoi? de parler de choses honorables? le mariage n'est-il pas honorable, même dans un mendiant? Mariage à part, votre futur époux n'est-il pas honorable? Vous auriez sans doute voulu qu'au lieu de vous dire *un homme*, j'eusse dit *un mari;* à moins qu'une mauvaise pensée ne dé-

nature mon langage franc et sincère, j'ai la certitude de n'avoir offensé personne. Quel mal y a-t-il à supporter le poids d'un homme, quand cet homme est notre légitime époux? S'il en était autrement, alors je conçois qu'il y aurait légèreté. Demandez plutôt à mademoiselle Béatrice; la voici qui vient.

Entre BÉATRICE.

HÉRO. Bonjour, ma cousine!

BÉATRICE. Bonjour, mon aimable Héro!

HÉRO. Qu'avez-vous donc? Pourquoi ce ton sentimental?

BÉATRICE. Je suis hors de tous les tons, sauf celui-là, je pense.

MARGUERITE. Donnez-nous l'air : *Pose-toi sur l'amour*, qui est sans refrain; chantez-le, et je le danserai.

BÉATRICE. Oui, *pose-toi sur l'amour* avec les deux talons, et pourvu que ton mari ait soin de se pourvoir d'un poulailler, tu lui pondras des œufs tant qu'il en voudra.

MARGUERITE. O maligne interprétation! mais je m'en moque.

BÉATRICE. Il est près de cinq heures, ma cousine; vous devriez être prête. En vérité, je me sens on ne peut plus mal.

Elle pousse un gros soupir.

MARGUERITE. Est-ce un manchon, un miroir ou un mari qui vous arrache ce soupir?

BÉATRICE. C'est la lettre qui commence ces trois mots, M.

MARGUERITE. Oh! si vous n'avez pas abjuré entre les mains de l'amour, il n'y a plus moyen de s'embarquer sur la foi des étoiles.

BÉATRICE. Que veut dire cette folle?

MARGUERITE. Moi! rien; seulement que Dieu envoie à chacun ce qu'il désire!

HÉRO. Le comte m'a envoyé ces gants; ils ont un délicieux parfum.

BÉATRICE. Je suis enrhumée, j'ai perdu l'odorat.

MARGUERITE. Vous êtes fille, et vous avez perdu l'odorat! il a fallu pour cela un froid bien piquant!

BÉATRICE. Dieu me pardonne! Et depuis quand fais-tu de l'esprit?

MARGUERITE. Depuis que vous avez cessé d'en faire. Ne trouvez-vous pas que mon esprit me sied merveilleusement?

BÉATRICE. Il n'est pas assez visible; tu devrais le porter à ta coiffe. — Sérieusement je souffre.

MARGUERITE. Procurez-vous de l'essence de *carduus benedictus*[1], et appliquez-vous-la sur le cœur; c'est un remède souverain contre la migraine.

HÉRO. Tu viens de la piquer au vif avec ton chardon.

BÉATRICE. *Benedictus!* pourquoi *benedictus?* tu caches sous ce *benedictus* quelque sens épigrammatique.

MARGUERITE. Il n'y a aucun sens caché dans ce que je dis; je parle tout bonnement du chardon bénit. Vous vous imaginez peut-être que je vous crois amoureuse; oh! que non; je ne suis pas assez folle pour croire à ce que je désire, et je ne désire pas croire ce que je puis croire; et avec toute la bonne volonté du monde, je ne saurais arriver à croire que vous êtes, ou que vous serez, ou que vous puissiez être amoureuse. Cependant Bénédict est bien changé; le voilà devenu comme les autres hommes; il jurait de ne se marier jamais, et néanmoins maintenant, quoi qu'il en ait, il mange sa pitance de bonne grâce : à quel point vous pouvez être convertie, je l'ignore; mais il me semble que maintenant vos yeux regardent comme ceux des autres femmes.

BÉATRICE. De quel train va ta langue!

MARGUERITE. Un galop franc et décidé.

Rentre URSULE.

URSULE. Venez, madame; le prince, le comte, le seigneur Bénédict, don Juan et tous les jeunes cavaliers de Messine, viennent vous chercher pour vous conduire à l'église.

HÉRO. Aidez-moi à m'habiller, ma cousine; et vous aussi, Marguerite et Ursule.

Elles sortent.

SCÈNE V.

Un autre appartement dans le palais de Léonato.

Entrent LÉONATO, CHIENDENT et VERJUS.

LÉONATO. Que me voulez-vous, honnêtes voisins?

CHIENDENT. Seigneur, je désirerais vous faire part de quelque chose qui vous concerne de près.

[1] Chardon bénit, plante médicinale.

LÉONATO. Soyez bref, je vous prie; car vous voyez qu'en ce moment je n'ai pas de temps à perdre.

CHIENDENT. C'est vrai, seigneur:

VERJUS. Seigneur, c'est vrai.

LÉONATO. De quoi s'agit-il, mes bons amis?

CHIENDENT. Mon collègue Verjus, seigneur, s'écarte tant soit peu du sujet : c'est que, voyez-vous, seigneur, il commence à vieillir, et son esprit n'est pas aussi aiguisé que je souhaiterais qu'il le fût; mais, sur ma parole, il est honnête comme la peau qui sépare ses sourcils.

VERJUS. Oui, grâce à Dieu, je suis aussi honnête que tout autre qui est aussi vieux que moi et pas plus honnête que moi.

CHIENDENT. Les comparaisons sont nauséabondes; *palabras* [1], voisin Verjus.

LÉONATO. Voisin, vous êtes fastidieux.

CHIENDENT. Il plaît à votre seigneurie de le dire; mais nous ne sommes que les humbles constables du duc. En vérité, pour ma part, quand je serais aussi fastidieux [2] qu'un roi, je n'hésiterais pas à tout offrir à votre seigneurie.

LÉONATO. M'offrir toute votre fastidiosité! ah!

CHIENDENT. Oui, toute, fût-elle mille fois plus considérable; car votre seigneurie jouit d'une réputation aussi honorable que qui que ce soit dans Messine, et je m'en réjouis de grand cœur.

VERJUS. Et moi pareillement.

LÉONATO. J'aurais désiré savoir ce que vous avez à me dire.

VERJUS. Vous saurez, seigneur, que notre patrouille, sauf le respect que je dois à votre excellence, a arrêté cette nuit deux des plus fieffés mécréants de Messine.

CHIENDENT. Vous excuserez le bonhomme, seigneur; il faut absolument qu'il jase; comme l'on dit, quand l'âge arrive, l'esprit s'en va. Dieu me pardonne, c'est surprenant! — C'est fort bien dit, sur ma parole, voisin Verjus. — Allez, c'est un brave homme! Quand deux hommes à la fois montent un cheval, il faut bien qu'il y en ait un qui prenne place derrière l'autre. — C'est un brave homme, croyez-moi, seigneur, un des plus honnêtes qui aient jamais rompu le pain; mais

[1] *Palabras*, sur ma parole; c'est un mot espagnol.

[2] Chiendent attache au mot fastidieux l'idée de richesse et de faste.

louons Dieu de toute chose. Hélas! tous les hommes ne se ressemblent pas.

LÉONATO. Effectivement, voisin; vous le dépassez de beaucoup.

CHIENDENT. C'est un don qui vient de Dieu.

LÉONATO. Je suis forcé de vous quitter.

CHIENDENT. Un mot, seigneur : notre patrouille a effectivement arrêté deux individus suspects, et nous souhaiterions les voir ce matin interrogés devant votre seigneurie.

LÉONATO. Procédez vous-mêmes à leur interrogatoire, et remettez-m'en le procès-verbal. Je suis pressé maintenant, comme vous le voyez bien.

CHIENDENT. Cela suffit.

LÉONATO. Rafraîchissez-vous avant de partir. Adieu.

Entre UN MESSAGER.

LE MESSAGER. On n'attend plus que vous, seigneur, pour remettre votre fille aux mains de son époux.

LÉONATO. J'y vais à l'instant; je suis prêt.

Léonato et le Messager sortent.

CHIENDENT. Mon cher collègue, allez trouver François Lahouille; dites-lui de se rendre à la geôle avec sa plume et son écritoire : nous allons interroger ces hommes.

VERJUS. Et nous nous en acquitterons habilement.

CHIENDENT. Ce n'est pas l'intelligence qui nous manquera, je vous en réponds; j'ai là (*se frappant la front*) quelque chose qui leur donnera du fil à retordre. Allez seulement chercher l'habile écrivain qui couchera sur le papier nos excommunications [1], et venez me rejoindre à la geôle.

Ils sortent.

[1] Il veut dire communications.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

L'intérieur d'une église.

Entrent DON PÉDRO, DON JUAN, LÉONATO, LE PÈRE FRANCISCO, CLAUDIO, BÉNÉDICT, HÉRO et BÉATRICE, suivis de la foule du peuple.

LÉONATO. Allons, père Francisco, soyez prompt; bornez-vous pour le moment au rituel indispensable à la cérémonie du mariage; vous ferez plus tard l'énumération des devoirs respectifs des époux.

FRANCISCO, *à Claudio.* Vous venez ici, seigneur, pour vous unir à cette jeune fille?

CLAUDIO. Non.

LÉONATO. Il vient pour être uni à elle, mon père; c'est à vous qu'il appartient de les unir.

FRANCISCO. Madame, vous venez ici pour être mariée à ce seigneur?

HÉRO. Oui.

FRANCISCO. Si l'un de vous connaît quelque secret empêchement à cette union, je vous somme, au nom du salut de vos âmes, de le déclarer.

CLAUDIO. En connaissez-vous, Héro?

HÉRO. Aucun, seigneur.

FRANCISCO. En connaissez-vous, comte?

LÉONATO. J'ose répondre pour lui : aucun.

CLAUDIO. Oh! que n'osent point les hommes! de quoi ne sont-ils pas capable! que ne font-ils pas journellement, sans savoir ce qu'ils font!

BÉNÉDICT, *bas, à Claudio.* Eh quoi! des exclamations! donnez-nous-en du moins de plus gaies.

CLAUDIO, *au père Francisco.* Attendez un instant, mon père! — (*A Léonato.*) Seigneur, est-ce spontanément et sans contrainte que vous me donnez votre fille?

LÉONATO. Aussi spontanément que Dieu me l'a donnée.

CLAUDIO. Et que puis-je vous donner en retour d'un don si riche et si précieux?

DON PÉDRO. Rien, sinon de la lui rendre.

CLAUDIO, *à don Pédro.* Cher prince, vous m'apprenez à témoigner noblement ma reconnaissance. (*A Léonato.*) Tenez, Léonato, reprenez-la; ne donnez point à votre ami ce fruit impur; elle n'a que l'apparence et le semblant de l'honneur. — Voyez-vous son front se colorer d'une rougeur virginale? O de quel aspect décevant, de quel masque de vérité le crime astucieux sait se couvrir! Ne prendriez-vous pas ce pudique incarnat pour l'indice d'une vertu naïve? Vous tous qui la voyez, ne jureriez-vous pas, à en juger par l'extérieur, qu'elle est vierge et pure? Il n'en est rien cependant. Elle a connu la chaleur d'une couche impudique; c'est la femme coupable qui rougit, et non la vierge modeste.

LÉONATO. Que prétendez-vous, seigneur?

CLAUDIO. Ne pas me marier, ne pas unir mon âme à une prostituée.

LÉONATO. Seigneur, si, voulant l'éprouver, vous avez vaincu les résistances de sa jeunesse et conquis sa virginité.....

CLAUDIO. Je vous comprends; si je l'ai connue, voulez-vous dire, c'est comme son époux qu'elle m'a pressé dans ses bras, et cette circonstance doit atténuer sa faute. Non, Léonato, je n'ai jamais articulé auprès d'elle un seul mot trop hardi; mon affection pour elle était modeste, sincère et pure, comme celle d'un frère pour sa sœur.

HÉRO. Et me suis-je jamais conduite autrement avec vous?

CLAUDIO. Anathème à tant d'hypocrisie! Mon âme en est indignée. Vous me semblez aussi pure que l'astre de Diane, aussi chaste que le bouton de rose non encore épanoui; mais votre sang brûle de plus de feux que Vénus ou que ces animaux qui rugissent au milieu des ardeurs de leur lubricité sauvage.

HÉRO. Monseigneur a-t-il toute sa raison, qu'il tient d'aussi étranges discours?

LÉONATO, *à don Pédro.* Cher prince, pourquoi gardez-vous le silence?

DON PÉDRO. Pourquoi parlerais-je? je suis déshonoré, moi, qui me suis entremis pour amener l'union de mon ami avec une courtisane!

LÉONATO. Ces paroles sont-elles réellement proférées, ou est-ce que je rêve ?

DON JUAN. Elles sont proférées, seigneur, et ce qu'on vient de dire est vrai.

BÉNÉDICT. Voilà qui n'annonce guère des noces.

HÉRO. Vrai ? ô Dieu !

CLAUDIO. Léonato, est-ce bien moi qui suis ici ? Est-ce bien là le prince ? est-ce là son frère ? est-ce le visage de Héro que je vois ? est-ce bien avec nos yeux à nous que nous voyons ?

LÉONATO. Tout cela est comme vous le dites ; mais qu'en voulez-vous conclure, seigneur ?

CLAUDIO. Permettez-moi d'adresser une seule question à votre fille, et en vertu de votre pouvoir paternel, ordonnez-lui de me répondre avec franchise.

LÉONATO, *à Héro*. Je te l'ordonne, s'il est vrai que tu es ma fille.

HÉRO. O mon Dieu ! venez à mon aide ! Je suis assaillie de toutes parts !... Que signifie cet interrogatoire ?

CLAUDIO. Il a pour but de vous faire répondre à votre nom véritable.

HÉRO. N'est-ce pas Héro ?... Qui oserait tacher ce nom d'un injuste reproche ?

CLAUDIO. Héro le peut ; oui, Héro elle-même peut annuler d'un mot la vertu de Héro. Quel est l'homme qui s'est entretenu avec vous à votre fenêtre, la nuit dernière, entre minuit et une heure ? Maintenant, si vous êtes chaste, répondez à cette question.

HÉRO. Je n'ai eu d'entretien avec aucun homme à cette heure, seigneur.

DON PÉDRO. En ce cas, vous n'êtes point chaste. — Léonato, je suis fâché d'être obligé de vous le dire : j'en jure sur mon honneur ; moi, mon frère, et ce comte outragé dans ses affections, nous avons vu, la nuit dernière, à cette heure-là, votre fille s'entretenir, de la fenêtre de sa chambre, avec un misérable, qui lui-même, dans une conversation bien digne d'un scélérat fieffé, a fait l'aveu des rendez-vous secrets qu'ils ont eus mille fois ensemble.

DON JUAN. Fi donc ! fi donc ! on ne doit pas parler de ces choses-là, seigneur ; la langue n'a pas de paroles assez chastes pour les exprimer sans blesser la pudeur ; ainsi, ma belle de-

moiselle, je suis véritablement affligé de l'énormité de vos égarements.

CLAUDIO. O Héro ! quelle femme incomparable tu aurais été, si la moitié seulement des grâces de ta personne avait sanctifié ta pensée et conseillé ton cœur !..... Mais adieu, jeune fille, si coupable et si belle ; adieu, impiété si pure, pureté si impie : désormais je veux fermer à l'amour toutes les avenues de mon cœur ; le soupçon ne quittera plus mes paupières ; toute beauté me sera suspecte, et nulle ne trouvera grâce devant mes yeux.

LÉONATO. Personne ici n'a-t-il une dague qui ait une pointe pour moi ?

Héro s'évanouit.

BÉATRICE. Ma cousine, qu'avez-vous ? Eh quoi ! vous perdez connaissance !

DON JUAN. Venez, sortons ; toutes ces révélations ont confondu ses esprits et accablé ses sens.

Don Pédro, don Juan et Claudio sortent, suivis de la foule des assistants.

BÉNÉDICT. Eh bien, comment est-elle ?

BÉATRICE. Morte, je crois. — Du secours, mon oncle ! — Héro ! eh bien, Héro ! — Mon oncle ! — Seigneur Bénédict ! — Mon père !

LÉONATO. O mort ! ne retire pas ta main pesante ; la mort est le voile qui convient le mieux pour cacher sa honte.

BÉATRICE. Eh bien, Héro, ma cousine !

FRANCISCO. Remettez-vous, madame.

LÉONATO. Quoi ! tu rouvres les yeux !

FRANCISCO. Et pourquoi ne les rouvrirait-elle pas ?

LÉONATO. Pourquoi ?... Est-ce que tout ce qu'il y a sur cette terre n'élève pas contre elle un cri de réprobation ? pourrait-elle nier un crime qu'atteste sa rougeur ? — Ne reviens pas à la vie, Héro ; ne rouvre pas tes yeux à la lumière ; car si je savais que tu ne dusses pas bientôt mourir, si je croyais ta vie plus forte que ta honte, moi-même, venant en aide à tes remords, j'attenterais à tes jours. Et moi qui me plaignais de n'avoir qu'une enfant ! moi qui reprochais à la nature d'être pour moi trop avare de ses bienfaits ! Oh ! pourquoi m'a-t-elle donné une fille ? c'en est une de trop encore..... Pourquoi d'une main charitable n'ai-je pas recueilli à ma porte la fille d'un mendiant ? En la voyant ainsi déshonorée et couverte d'infamie, je me dirais du moins : Elle n'est point une partie

de moi-même ; l'infâme doit le jour à un sang inconnu !... Mais c'est bien ma fille, ma fille que j'aimais, ma fille qu'exaltait ma tendresse, ma fille dont j'étais fier, ma fille tellement mienne, que m'oubliant moi-même, je m'absorbais en elle ; et voilà qu'elle est tombée dans un abîme d'opprobre, au point que la vaste mer n'a pas assez de flots pour la purifier, pas assez de sel pour défendre de la corruption sa chair coupable.

BÉNÉDICT. Calmez-vous, seigneur ; pour moi, je suis plongé dans un tel étonnement, que je ne sais que dire.

BÉATRICE. Oh ! sur mon âme, on calomnie ma cousine.

BÉNÉDICT. Madame, partagiez-vous son lit la nuit dernière ?

BÉATRICE. Non, je l'avoue ; c'est la seule fois depuis un an que je n'ai pas été sa compagne de lit.

LÉONATO. Les faits se confirment ; ce qui déjà était affermi par des barres d'airain se fortifie encore ; se pourrait-il que les deux princes eussent menti, que Claudio eût menti, Claudio, qui l'aimait à tel point qu'en parlant de son crime il versait des torrents de larmes ? Éloignons-nous d'elle, laissons-la mourir.

FRANCISCO. Écoutez-moi un instant ; car si j'ai jusqu'ici gardé le silence, et laissé un libre cours à cette scène de douleur, c'est que j'observais les traits de cette jeune fille : j'ai vu plusieurs fois une vive rougeur couvrir soudainement son visage, et presque aussitôt faire place à une angélique pâleur ; j'ai vu aux accusations élevées par les princes contre son honneur, le feu d'un généreux dédain étinceler dans ses yeux ; — dites que je m'abuse ; n'en croyez ni ma science, ni mes observations, ni mon expérience confirmée par mes lectures ; n'en croyez pas mon âge, mon ministère, ma profession, si cette jeune fille n'est pas innocente et victime de quelque cruelle méprise.

LÉONATO. Cela n'est pas possible, mon père ; vous voyez que tout ce qu'il lui reste encore de vertu consiste à ne pas vouloir ajouter à sa damnation le crime du parjure. Pourquoi cherchez-vous à couvrir par d'officieuses excuses la vérité qui se montre dans toute sa nudité ?

FRANCISCO, *à Héro.* Madame, quel est l'homme avec qui l'on vous accuse d'avoir été coupable ?

HÉRO. Ils le savent, ceux qui m'accusent ; je n'en connais aucun : si j'ai jamais eu avec aucun homme vivant d'autres

rapports que ceux que permet la modestie virginale, puissent mes péchés ne trouver aucune miséricorde! (*A Léonato.*) O mon père, si l'on peut me prouver que j'aie jamais accordé à un homme quelconque un entretien illicite, ou que la nuit dernière j'aie échangé la moindre parole avec qui que ce soit, rejetez-moi loin de vous, haïssez-moi, infligez-moi la mort au milieu des tortures.

FRANCISCO. Il faut que les princes soient la dupe de quelque illusion.

BÉNÉDICT. Deux d'entre eux sont des hommes pleins d'honneur, et si en cette circonstance leur sagesse a été égarée, ce ne peut être que l'ouvrage de don Juan le bâtard, dont l'esprit ne se complaît qu'à ourdir des forfaits.

LÉONATO. Je ne sais : s'ils ont dit la vérité à son égard, ces mains la mettront en pièces ; s'ils ont faussement attaqué son honneur, le plus fier d'entre eux m'en rendra raison. Le temps n'a point encore épuisé mon sang, ni la vieillesse desséché mon intelligence; la fortune n'a pas à tel point réduit mes moyens, et je ne me suis pas tellement aliéné mes amis, qu'il ne me reste encore assez de vigueur, d'intelligence, de ressources et d'amis pour leur faire payer cher cet outrage.

FRANCISCO. Calmez-vous, et laissez-vous guider par mes conseils. Les princes ont laissé ici votre fille pour morte; qu'elle soit quelque temps dérobée à tous les yeux, et annoncez partout qu'elle est morte en effet : affichez toutes les marques d'un vrai deuil; inscrivez de funèbres épitaphes dans l'antique caveau de votre famille, et accomplissez toutes les cérémonies qui accompagnent les funérailles.

LÉONATO. A quoi cela mènera-t-il? où voulez-vous en venir ?

FRANCISCO. Tout cela bien conduit aura pour premier effet, à l'égard de votre fille, de changer la calomnie en remords ; c'est déjà quelque chose, mais ce n'est pas le seul but que je me propose dans l'emploi de ce moyen étrange; je veux en faire sortir de plus grands résultats. Quand on apprendra, car c'est le bruit qu'il faut répandre, qu'elle est morte subitement au moment même où elle était accusée, on la pleurera, on la plaindra, on l'excusera ; car nous n'estimons pas à son véritable prix ce que nous possédons tant que nous en jouissons; mais quand nous en sommes privés, alors nous en exagérons la valeur ; alors nous lui trouvons des mérites que sa possession

ne nous faisait pas soupçonner. Il en sera de même de Claudio : quand il saura que ses paroles l'ont tuée, l'image de celle qu'il aimait viendra doucement se glisser dans les plus mystérieuses profondeurs de sa pensée ; aux yeux de son imagination tous ses charmes apparaîtront revêtus d'une grâce plus touchante, plus délicate, plus vivante que lorsqu'elle vivait en effet. — Alors il la pleurera, si jamais elle lui fut véritablement chère ; alors il regrettera de l'avoir accusée, la vérité de son accusation lui parût-elle prouvée. Croyez qu'il en sera ainsi, et ne ne doutez pas que l'événement n'amène des résultats plus heureux que je ne puis les prévoir dans mes conjectures. Mais fussions-nous déçus dans toutes nos autres prévisions, nous avons du moins la certitude que la mort supposée de votre fille fera taire le bruit de sa honte ; et si son déshonneur se confirme, vous pourrez, comme il convient à sa réputation blessée, la vouer à la retraite et à la vie monastique, loin de tous les regards et à l'abri de la malignité des hommes.

BÉNÉDICT. Seigneur Léonato, suivez l'avis de ce saint homme : vous savez combien je suis sincèrement attaché au prince et à Claudio ; cependant je vous jure sur l'honneur que j'agirai dans tout ceci avec autant de discrétion et d'intégrité qu'en mettrait votre âme à l'égard de votre corps.

LÉONATO. Dans l'océan de douleurs où je suis plongé, je me rattache au plus frêle motif d'espoir qu'on me présente.

FRANCISCO. Vous consentez ; il suffit ; quittons ce lieu sans délai ; car à d'étranges blessures il faut des remèdes étranges. — Venez, madame, venez mourir pour vivre ; peut-être le jour nuptial n'est-il qu'ajourné : soyez patiente et résignée.

Le père Francisco, Héro et Léonato sortent.

BÉNÉDICT. Béatrice, avez-vous pleuré tout ce temps?

BÉATRICE. Oui, et je pleurerai longtemps encore.

BÉNÉDICT. Ce n'est pas du tout ce que je désire.

BÉATRICE. Pourquoi cela? je n'obéis qu'à mes propres sentiments.

BÉNÉDICT. Je crois fermement que votre cousine est injustement accusée.

BÉATRICE. Oh ! que je serais reconnaissante envers l'homme qui lui ferait rendre justice !

BÉNÉDICT. Existe-t-il un moyen de vous donner cette preuve d'amitié ?

BÉATRICE. Le moyen existe, et il est bien simple ; mais c'est l'ami qui manque.

BÉNÉDICT, Est-ce chose faisable pour un homme?

BÉATRICE. Un homme le peut faire, mais vous ne le pouvez pas.

BÉNÉDICT. Je n'aime rien au monde autant que vous; cela n'est-il pas étrange?

BÉATRICE. Aussi étrange pour moi que peut l'être une chose que j'ignore. Je pourrais aussi vous dire que je n'aime rien autant que vous; mais n'en croyez rien ; pourtant je ne mens pas; je n'avoue rien, je ne nie rien. — La position de ma cousine m'afflige horriblement.

BÉNÉDICT. Par ma dague, Béatrice, vous m'aimez.

BÉATRICE. Ne jurez pas par elle, et avalez-la.

BÉNÉDICT. Je jure par elle que vous m'aimez; et je la lui ferai avaler, à celui qui dira que je ne vous aime pas.

BÉATRICE. N'avalerez-vous pas vos paroles [1] ?

BÉNÉDICT. Jamais, à quelque sauce qu'on les mette ; je proteste que je vous aime.

BÉATRICE. Alors que Dieu me pardonne, —

BÉNÉDICT. Quelle offense, chère Béatrice ?

BÉATRICE. Vous m'avez coupé la parole à temps ; j'allais protester que je vous aime.

BÉNÉDICT. Aimez-moi de toute votre âme.

BÉATRICE. Je vous aime tellement de toutes les forces de mon âme, qu'il ne m'en reste plus pour vous le dire.

BÉNÉDICT. Allons, commandez-moi tout ce qu'il vous plaira.

BÉATRICE. Tuez Claudio !

BÉNÉDICT. Ah ! pas pour le monde entier.

BÉATRICE. Vous me tuez par ce refus. Adieu.

BÉNÉDICT. Restez, charmante Béatrice.

BÉATRICE. Je suis partie, bien que je sois encore ici. — Vous ne m'aimez pas. — Laissez-moi partir, je vous prie.

BÉNÉDICT. Béatrice. —

BÉATRICE. Non, je veux partir.

[1] *Avaler les paroles*, se rétracter ; il faut observer que, bien que dans une situation passionnée, Bénédict et Béatrice conservent le langage et le caractère que l'auteur leur a donnés.

BÉNÉDICT. Soyons amis auparavant.

BÉATRICE. Il vous est plus facile de vous dire mon ami que de combattre mon ennemi.

BÉNÉDICT. Claudio est-il votre ennemi ?

BÉATRICE. N'a-t-il pas prouvé qu'il n'était qu'un vil scélérat, celui qui a calomnié, couvert de mépris, déshonoré ma cousine ? — Oh ! si j'étais homme ! — Quoi ! l'abuser par de fallacieuses promesses, jusqu'au moment où leurs mains vont s'unir, et alors par une action publique, d'audacieuses calomnies, une haine acharnée, — Dieu ! que ne suis-je homme ! je lui dévorerais le cœur en place publique.

BÉNÉDICT. Écoutez-moi, Béatrice. —

BÉATRICE. Elle s'est entretenue avec un homme à sa fenêtre ? — Le joli conte, ma foi !

BÉNÉDICT. De grâce, Béatrice. —

BÉATRICE. Ma pauvre cousine ! — Elle est outragée, calomniée perdue.

BÉNÉDICT. Béat... —

BÉATRICE. D'étranges princes et de singuliers comtes, vraiment ! vrai témoignage de prince ! noble confit, cavalier de sucre ! Oh ! que ne suis-je homme pour me mesurer avec lui ! ou que n'ai-je un ami qui veuille être homme pour l'amour de moi ! Mais le courage est dégénéré en vains salamalecs, la valeur en compliments ; les hommes n'ont plus à leur service que des phrases, et des phrases fleuries encore ! Celui-là est réputé aussi vaillant qu'Hercule, qui sait dire un mensonge et l'appuyer d'un serment. — Puisque tous les souhaits du monde ne peuvent faire de moi un homme, je mourrai de douleur de n'être qu'une femme.

BÉNÉDICT. Restez, Béatrice. Par ce bras, je vous aime.

BÉATRICE, Au lieu de jurer par lui, employez-le plus dignement pour moi.

BÉNÉDICT. Croyez-vous dans toute la sincérité de votre âme que le comte Claudio ait calomnié Héro ?

BÉATRICE. Oui ; aussi vrai que j'ai une âme et une pensée.

BÉNÉDICT. Il suffit : je vous engage ma parole ; j'irai lui demander raison ; je baise votre main et vous quitte. Par le ciel, Claudio payera cher son outrage. Attendez les faits pour me juger. Allez consoler votre cousine : je dois affirmer qu'elle est morte ; adieu donc.

Ils sortent.

SCÈNE II.

Une prison.

Entrent d'un côté CHIENDENT, VERJUS et LE SACRISTAIN, tous trois revêtus de leur robe officielle ; de l'autre, CONRAD et BORACHIO, conduits par des watchmen.

CHIENDENT. Tout le monde est-il réuni [1] ?

VERJUS. Vite, un escabeau et un coussin pour le sacristain !

LE SACRISTAIN. Où sont les malfaiteurs ?

CHIENDENT. Nous voilà, mon collègue et moi.

VERJUS. Cela est certain ; nous avons à procéder à un interrogatoire.

LE SACRISTAIN. Mais où sont les délinquants qui doivent être interrogés ? Qu'ils comparaissent devant monsieur le constable.

CHIENDENT. Oui, qu'ils comparaissent devant moi. — (*A Borachio.*) Ami, comment vous nommez-vous ?

BORACHIO. Borachio.

CHIENDENT. Écrivez, Borachio. — (*A Conrad.*) Et vous, camarade, quel est votre nom ?

CONRAD. Je suis gentilhomme, monsieur, et je me nomme Conrad.

CHIENDENT. Écrivez, monsieur le gentilhomme Conrad. — Messieurs, servez-vous Dieu ?

CONRAD *et* BORACHIO. Nous le croyons, du moins.

CHIENDENT. Écrivez, — qu'ils croient servir Dieu ; et ayez soin d'écrire Dieu en premier ; car à Dieu ne plaise que Dieu soit mis à la suite de pareille canaille ! — Messieurs, il est prouvé que vous n'êtes guère que de faux coquins ; et tout au-

[1] Dans Shakspeare, Chiendent joint à ses autres ridicules celui d'estropier les mots de manière à leur faire dire tout juste le contraire de ce qu'ils signifient. On comprend que ce genre de comique n'est pas à l'usage de la traduction ; ainsi en anglais *dissemble* signifie en imposer, agir en imposteur. Chiendent dit en ouvrant la séance : « Notre dissemblée (pour notre assemblée) est-elle réunie ? » On conçoit que la bévue portant sur la ressemblance matérielle de deux mots, dont les équivalents n'en ont aucune en français, n'a pu être reproduite ; mais lorsque plus tard ce même Chiendent s'écrie : « O scélérat ! tu seras condamné, pour ce fait, à la rédemption éternelle » (au lieu de à la damnation éternelle), nous n'avons eu garde d'omettre ce singulier quiproquo grammatical.

nonce que bientôt nous serons en droit de le soupçonner. Qu'avez-vous à répondre pour vous justifier ?

CONRAD. Nous disons que nous ne sommes pas ce que vous dites.

CHIENDENT. Voilà un drôle singulièrement retors, je vous assure ; mais je vais l'entreprendre. Approchez, camarade ; un mot. Je vous dis qu'on vous soupçonne de n'être que de faux coquins.

BORACHIO. Je vous réponds que nous ne sommes pas ce que vous soupçonnez.

CHIENDENT. Bien, écartez-vous un peu. — Dieu m'est témoin qu'ils en imposent tous deux. Avez-vous écrit qu'ils ne sont pas ce que je soupçonne ?

LE SACRISTAIN. Monsieur le constable, il me semble que ce n'est point la marche à suivre pour un interrogatoire ; il faut appeler les watchmen qui les accusent.

CHIENDENT. Vous avez raison ; c'est la voie la plus expéditive. — Faites approcher les watchmen. — Messieurs, je vous somme, au nom du prince, d'accuser ces hommes.

PREMIER WATCHMAN, *montrant Borachio.* Monsieur, cet homme a dit que don Juan, le frère du prince, est un scélérat.

CHIENDENT. Écrivez, — le prince Juan un scélérat. — Comment donc ! mais c'est un parjure évident que d'appeler le frère d'un prince, — scélérat.

BORACHIO. Monsieur le constable, —

CHIENDENT. Taisez-vous, drôle ; votre mine me déplaît.

LE SACRISTAIN, *aux Constables.* Que lui avez-vous entendu dire encore ?

DEUXIÈME WATCHMAN. Qu'il avait reçu mille ducats de don Juan pour porter une fausse accusation contre la demoiselle Héro.

CHIENDENT. Voilà un brigandage comme il n'y en a jamais eu.

VERJUS. Par la sainte messe, c'est vrai.

LE SACRISTAIN, *aux Constables.* Quoi encore ?

PREMIER WATCHMAN. Que le comte Claudio, ajoutant foi à ses paroles, se proposait de proclamer le déshonneur de Héro en pleine église, et de ne pas l'épouser.

CHIENDENT. O scélérat ! tu seras condamné pour ce fait à la rédemption éternelle.

LE SACRISTAIN. Quoi encore ?

DEUXIÈME WATCHMAN. C'est tout.

LE SACRISTAIN, *à Borachio et à Conrad.* Et en voilà plus, messieurs, que vous ne pouvez en nier. Le prince Juan s'est enfui ce matin ; Héro a été effectivement accusée ; le comte Claudio a refusé sa main, et la douleur de ce refus l'a fait mourir subitement. — Monsieur le constable, qu'on lie les mains à ces hommes, et qu'on les conduise devant Léonato ; je vais d'avance me rendre auprès de lui, et mettre sous ses yeux leur interrogatoire.

Il sort.

CHIENDENT. Allons, qu'on les attache.

VERJUS. Qu'on leur mette les menottes.

CONRAD. Arrière, imbécile !

CHIENDENT. Mort de ma vie ! où est le sacristain ? Qu'il écrive que le constable du prince est un imbécile. — Vite, qu'on les attache. — Insolent maraud !

CONRAD. Arrière ! vous êtes un âne, vous êtes un âne.

CHIENDENT. Ah ! tu ne respectes pas mes fonctions ! tu ne respectes pas mon âge ! — Oh ! que le sacristain n'est-il ici pour écrire que je suis un âne ! (*Aux Watchmen.*) En tout cas, messieurs, rappelez-vous que je suis un âne ; quoique cela ne soit pas écrit, n'oubliez pas que je suis un âne. — Scélérat, va, tu es un monstre d'impiété, comme il sera prouvé par de valables témoignages. Apprends que je suis un homme éclairé, et, qui plus est, un constable, et qui plus est, un habitant domicilié, et qui plus est encore, la meilleure pâte d'homme qui existe à Messine ; un gaillard qui connaît les lois, je t'en réponds ; un homme cossu, va, un homme qui a fait des pertes ; ce qui ne l'empêche pas d'avoir deux robes et tout le reste à l'avenant. — Qu'on les emmène. Oh ! que n'a-t-on écrit, — que je suis un âne !

Ils sortent.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

Devant le palais de Léonato.

Arrivent LÉONATO et ANTONIO.

ANTONIO. Si vous continuez de la sorte, vous vous tuerez. Il n'y a pas sagesse à donner ainsi à la douleur des armes contre soi.

LÉONATO. Épargnez-moi vos conseils, je vous en conjure; ils résonnent à mon oreille sans plus de profit que de l'eau versée dans un tamis. Amenez-moi un père aimant sa fille aussi passionnément que j'aimais la mienne, et aussi cruellement frappé que moi dans l'objet de ses plus chères affections; puis dites-lui de parler de résignation. Mesurez sa douleur avec la mienne; qu'elle y réponde de point en point, angoisse pour angoisse, souffrance pour souffrance; qu'elle lui ressemble trait pour trait et sur toutes les faces : si vous voyez un tel père sourire, promener nonchalamment sa main sur sa barbe; au lieu de gémir, narguer la douleur; déguiser son affliction sous un vernis de belles phrases; noyer son chagrin dans l'ivresse et les orgies nocturnes: amenez-moi cet homme, et j'apprendrai de lui à me résigner. Mais un tel homme n'existe pas: car voyez-vous, mon frère, nous pouvons tous donner des conseils, et parler de consolation à une douleur que nous ne ressentons pas; mais pour peu que nous venions à l'éprouver nous-même, la passion remplace aussitôt cette sagesse qui prétendait prescrire un traitement à la rage, contenir par un fil de soie la folie furieuse, charmer la souffrance par de vains sons et les douleurs les plus aiguës par des paroles. Non, non; il est facile de parler de résignation à ceux qui se débattent sous le fardeau de la douleur; mais nul homme ne possède assez de vertu et de puissance pour s'approprier cette morale lorsqu'il est lui-même soumis aux mêmes tortures : ne me donnez donc point de conseils : ma douleur parle plus haut que vos maximes.

ANTONIO. Alors les hommes ne diffèrent en rien des enfants.

LÉONATO. Restons-en là, je vous prie; laissez-moi les faiblesses de la chair; car il n'y a jamais eu de philosophe qui endurât avec patience le mal de dents, bien que tous ces gens-là parlent d'or et fassent la nique au malheur et à la souffrance.

ANTONIO. Dans tous les cas, ne portez pas tout seul le poids de la douleur; que ceux qui vous ont outragé en aient leur part.

LÉONATO. A la bonne heure; voilà parler en homme raisonnable : c'est aussi mon intention. Mon cœur me dit que Héro est calomniée : Claudio et le prince l'apprendront, eux et tous ceux qui conspirent contre son honneur.

Arrivent PÉDRO et CLAUDIO.

ANTONIO. Voilà le prince et Claudio qui s'avancent vers nous à grands pas.

DON PÉDRO. Dieu vous garde, seigneur!

LÉONATO. A moi, seigneur; deux mots.

DON PÉDRO. Nous sommes pressés, Léonato.

LÉONATO, *avec émotion.* Pressés, monseigneur! — à revoir donc, monseigneur; — ah! vous êtes pressés? — soit; n'importe.

DON PÉDRO. Ne soyez pas fâché contre nous, digne vieillard.

ANTONIO. S'il pouvait trouver dans son épée une réparation suffisante, il en est ici qui mordraient la poussière.

CLAUDIO. Qui donc l'a offensé?

LÉONATO. C'est toi, imposteur; c'est toi qui m'as offensé : — tu as beau porter la main sur ton épée, je ne te crains pas.

CLAUDIO. Je maudirais ma main si elle donnait à votre vieillesse un semblable motif de crainte. C'est sans aucune intention qu'elle a touché mon épée.

LÉONATO. Allons, trêve de dédains et de railleries. Je ne viens pas en vieillard qui radote, et me prévalant du privilége de mon âge, me vanter de ce que j'ai fait dans ma jeunesse, et de ce que je ferais encore si la vieillesse ne m'en empêchait. Claudio, je te le dis en face, l'outrage que tu as infligé à ma fille innocente ainsi qu'à moi m'oblige à dépouiller la gravité qui convient à mes ans; moi, vieillard en cheveux blancs, ployant sous le poids des années, je te somme de me

rendre raison. Je dis que tu as faussement accusé ma fille innocente; ta lâche calomnie lui a percé le cœur, et maintenant elle gît dans le caveau de ses ancêtres, dans une tombe restée pure jusqu'alors, et où le déshonneur n'est entré qu'avec ma fille, grâce à ta scélératesse.

CLAUDIO. Ma scélératesse!

LÉONATO. La tienne, Claudio, la tienne, dis-je.

DON PÉDRO, Vieillard, vous avez tort.

LÉONATO. Monseigneur, monseigneur, je le lui prouverai l'épée à la main, s'il ose accepter mon défi, en dépit de son talent à l'escrime, de son habileté de spadassin, de sa jeunesse et de sa vigueur.

CLAUDIO. Laissez-moi, je ne veux rien avoir à démêler avec vous.

LÉONATO. Eh quoi! tu me refuses? Tu as tué mon enfant; si tu me tues, jeune écolier, tu auras tué un homme.

ANTONIO. Il en tuera deux; mais il commencera par moi;— qu'il triomphe d'abord de moi; — c'est à moi qu'il faut qu'il réponde. — Suis-moi, jeune homme, suis-moi : mon bel ami, je ferai raison de ton escrime; j'en réponds, foi de gentilhomme.

LÉONATO. Mon frère, —

ANTONIO. Soyez tranquille : Dieu sait combien j'aimais ma nièce; et elle est morte, tuée par la calomnie, outragée par des mécréants qui n'osent pas plus rendre raison à un homme que je n'oserais prendre un serpent par son dard; de vils magots, des rodomonts imberbes, stupides autant que lâches, véritable crème fouettée.

LÉONATO. Antonio, mon frère, —

ANTONIO. Soyez tranquille; allez, je les connais; je sais au juste ce qu'ils pèsent : de jeunes freluquets, tapageurs, fanfarons, imposteurs, flagorneurs, mauvais plaisants, suppôts de corruption et de calomnie, se donnant à force de grimaces des airs redoutables, laissant entrevoir çà et là par quelques mots menaçans tout le mal qu'ils feraient à leurs ennemis, s'ils l'osaient, — puis c'est tout.

LÉONATO. Mais, mon frère, —

ANTONIO. Allons, laissez-moi; ne vous en mêlez pas; ceci me regarde.

DON PÉDRO. Messieurs, nous ne provoquerons pas plus long-

temps votre colère. Léonato, la mort de votre fille m'afflige vivement; mais j'en jure sur l'honneur, elle n'a été accusée que de ce qui était vrai, et appuyé de preuves.

LÉONATO. Monseigneur...

DON PÉDRO. Je ne veux plus vous entendre.

LÉONATO. Non? Venez, mon frère : — il faudra bien qu'on m'entende. —

ANTONIO. Et on nous entendra, ou il en est parmi nous qui le payeront cher.

Léonato et Antonio s'éloignent.

Arrive BÉNÉDICT.

DON PÉDRO. Tenez, voilà celui que nous cherchions.

CLAUDIO. Eh bien, mon cher, quelles nouvelles?

BÉNÉDICT, *à Don Pédro.* Salut, monseigneur.

DON PÉDRO. Soyez le bienvenu, seigneur; un instant plus tôt vous mettiez ici le holà.

CLAUDIO. Nous avons failli en venir aux prises avec deux vieillards édentés.

DON PÉDRO. Léonato et son frère : que vous en semble? Si nous nous étions battus, je doute que nous eussions été trop jeunes pour eux.

BÉNÉDICT. Dans une cause injuste il ne saurait y avoir de vrai courage. Je vous cherchais tous deux.

CLAUDIO. Et nous, voilà une heure que nous te cherchons; nous sommes en proie à une profonde tristesse, et nous voudrions nous en délivrer; veux-tu y employer ton esprit?

BÉNÉDICT, *touchant le foureau de son épée.* Il est dans ce fourreau; dois-je l'en tirer?

DON PÉDRO. Est-ce que vous portez votre esprit au côté?

CLAUDIO. C'est ce qui ne s'est jamais vu, quoiqu'il y ait beaucoup de gens dont l'esprit frappe à côté. — Je te dirai comme à un musicien : tire ton instrument de son étui pour nous divertir.

DON PÉDRO, *bas, à Claudio.* Foi d'honnête homme, il pâlit. — (*A Bénédict.*) Êtes-vous malade ou en colère?

CLAUDIO. Allons donc, mon cher, du courage; le chagrin peut tuer un matou, mais il y a en toi assez de fermeté pour tuer le chagrin.

BÉNÉDICT. Seigneur, si votre esprit juge à propos de s'atta-

quer à moi, je vous attendrai de pied ferme. — Veuillez, je vous prie, changer de conversation.

CLAUDIO. Donnez-lui une autre lance, celle-ci vient de se rompre.

DON PÉDRO. Sur ma vie, il change de plus en plus de couleur ; je le crois en colère tout de bon.

CLAUDIO. Si cela est, il en sera quitte pour se défâcher.

BÉNÉDICT, *à Claudio.* J'ai un mot à vous dire.

CLAUDIO. Dieu veuille que ce ne soit point un cartel !

BÉNÉDICT. Vous êtes un malhonnête homme ; je ne plaisante pas ; — je suit prêt à soutenir mon dire où, comme, et quand il vous plaira ; — rendez-moi raison, ou je dis partout que vous êtes un lâche : vous avez tué une femme vertueuse, et vous me répondrez de sa mort. J'espère avoir bientôt de vos nouvelles.

CLAUDIO. Tu peux compter que j'irai te voir, pourvu que tu me fasses faire bonne chère.

DON PÉDRO. Quoi ! un festin, un banquet ?

CLAUDIO. Oui, et je l'en remercie ; il m'a invité au régal d'une tête de veau et d'un chapon ; si je ne les découpe pas de main de maître, dites que ma lame est ébréchée. — De mon côté, apporterai-je une bécassine ?

BÉNÉDICT. Seigneur, votre esprit va l'amble avec grâce ; il a une excellente allure.

DON PÉDRO. Je vais vous dire l'éloge que Béatrice faisait l'autre jour de votre esprit : je disais que vous aviez l'esprit fin. — *Oui*, dit-elle, *petit et mince.* — *Non*, repartis-je, *il a au contraire l'esprit large.* — *Oui*, dit-elle, *large et grossier.* — *Du tout*, lui répondis-je, *mais un esprit excellent.* — *C'est cela même*, dit-elle, *une bonne pâte d'esprit, tout à fait inoffensif.* — *C'est un homme sage*, ajoutai-je. — *Oh! oui*, dit-elle, *un cavalier prudent.* — *Il a la parole facile*, repris-je. — *Oh! très-facile*, dit-elle. *Je lui ai entendu affirmer une chose le lundi soir, et le mardi matin affirmer le contraire ; c'est un homme qui a des paroles de rechange.* C'est ainsi qu'une heure durant elle s'est amusée à travestir vos qualités, ce qui ne l'a pas empêchée de dire en terminant avec un gros soupir, que vous étiez le plus beau cavalier de toute l'Italie.

CLAUDIO. Elle ajouta que cela lui était indifférent, et en même temps elle se mit à pleurer à chaudes larmes.

DON PÉDRO. C'est vrai ; malgré tout cela, je soutiens que si elle ne le haïssait pas à la mort, elle l'aimerait à la folie. La fille de Léonato nous a tout dit.

CLAUDIO. Tout ; et d'ailleurs, *Dieu le vit lorsqu'il était caché dans le jardin*[1].

DON PÉDRO. Quand poserons-nous les cornes du taureau sauvage sur la tête de Bénédict devenu sensible?

CLAUDIO. Avec cette inscription au-dessous : *Ici demeure Bénédict, l'homme marié.*

BÉNÉDICT, *à Claudio.* Adieu, jeune homme ; vous m'avez compris ; maintenant je vous laisse à votre humeur plaisante : vous maniez le sarcasme comme les rodomonts leur épée, qui, grâce à Dieu, ne fait de mal à personne. (*A Don Pédro.*) Monseigneur, je vous rends grâce de vos bontés ; vous permettrez que je cesse de paraître en votre présence. Votre frère, le bâtard, s'est enfui de Messine ; vous avez à vous deux tué une femme aimable et innocente : quant à ce cavalier imberbe, lui et moi nous nous rejoindrons ; jusque-là que la paix soit avec lui.

Bénédict s'éloigne.

DON PÉDRO. Il parle sérieusement.

CLAUDIO. Très-sérieusement, et je réponds que c'est son amour pour Béatrice qui le fait agir.

DON PÉDRO. Il vous a provoqué en duel.

CLAUDIO. Et tout de bon encore.

DON PÉDRO. Quelle étrange créature que l'homme, lorsque, ayant mis son pourpoint et ses chausses, il a dépouillé sa raison!

CLAUDIO. C'est quelquefois un géant comparé à un singe ; mais quelquefois aussi le singe est un sage, comparé à lui.

DON PÉDRO. Mais laissons cela : réveille-toi, mon âme, et reviens à des pensées sérieuses ! N'a-t-il pas dit que mon frère avait pris la fuite?

Arrivent **CHIENDENT**, **VERJUS**, et plusieurs Constables, conduisant **CONRAD** et **BORACHIO**.

CHIENDENT. Allons, avancez, vous autres ; si la justice ne

[1] Citation de ce passage de la Genèse où il est dit qu'Adam après son péché eut honte de sa nudité, et se cacha pour ne pas paraître devant Dieu. Claudio fait ici allusion à la scène III de l'acte II, lorsque Bénédict, caché dans le jardin, entend parler de la prétendue tendresse de Béatrice pour lui.

peut vous réduire, alors qu'elle renonce à peser le pour et le contre dans sa balance : s'il est vrai que vous soyez, à n'en pas douter, de maudits hypocrites, il faut qu'on ait les yeux sur vous.

DON PÉDRO. Que vois-je? deux des gens de mon frère que l'on conduit prisonniers! et l'un d'eux est Borachio!

CLAUDIO. Informez-vous de leur délit, monseigneur.

DON PÉDRO. Officiers de la loi, quel délit ont commis ces hommes?

CHIENDENT. Parbleu, seigneur, ils ont commis un rapport mensonger; en outre, ils ont dit des impostures; secondement, ce sont des calomniateurs; en sixième et dernier lieu, ils ont injustement accusé une dame; troisièmement, ils ont affirmé des choses fausses; et pour conclure, ce sont d'effrontés menteurs.

DON PÉDRO. Premièrement, je vous demande ce qu'ils ont fait : troisièmement, je vous demande quel est leur délit; en sixième et dernier lieu, je désire savoir pourquoi on les a arrêtés; et pour conclure, veuillez me dire de quoi vous les accusez.

CLAUDIO. Voilà un raisonnement logique, conforme de tout point à la division par lui-même adoptée; sur ma parole, voilà une question bien posée.

DON PÉDRO, *à Borachio et à Conrad.* Messieurs, qui avez-vous offensé? de quel délit avez-vous à répondre? Ce savant constable a trop d'esprit pour que je puisse le comprendre. De quoi vous accuse-t-on?

BORACHIO. Noble prince, il est inutile qu'on me conduise plus loin; veuillez m'entendre, et qu'ensuite le comte (*montrant Claudio*) me tue sur la place. J'ai abusé jusqu'à vos yeux; ce que votre prudence n'a pu découvrir s'est révélé à ces esprits grossiers qui m'ont entendu la nuit raconter à cet homme (*montrant Conrad*) comment don Juan, votre frère, m'avait engagé à calomnier la jeune Héro; comment, conduit dans le jardin, vous m'aviez vu courtiser Marguerite sous les vêtements de Héro; comment vous aviez publié son déshonneur, au moment où vous deviez l'épouser. Ils ont consigné mon crime dans leur procès-verbal; je préfère le sceller de ma mort que d'avoir à redire ma honte; une femme innocente est morte, assassinée par mon accusation et celle de mon maître; bref, tout ce que je demande, c'est le salaire de ma scélératesse!

DON PÉDRO, *à Claudio.* Ses paroles n'entrent-elles pas dans votre cœur comme le fer d'une dague ?

CLAUDIO. Chacune d'elles était pour moi une dose de poison.

DON PÉDRO, *à Borachio.* Et c'est à l'instigation de mon frère que vous avez agi ?

BORACHIO. Oui, seigneur ; et il m'en a récompensé par le don d'une somme considérable.

DON PÉDRO. C'est la perfidie en personne : après ce crime infâme il a pris la fuite !

CLAUDIO. Charmante et vertueuse Héro ! maintenant ton image m'apparaît avec la beauté céleste qu'adorait en toi mon amour !

CHIENDENT. Allons, qu'on emmène les délinquants ; en ce moment le sacristain doit avoir informé de l'affaire le seigneur Léonato ; quant à vous, messieurs (*s'adresant aux Constables*), n'oubliez pas de certifier, en temps et lieu, que je suis un âne.

VERJUS. Voici venir le seigneur Léonato, ainsi que le sacritain.

Reviennent LÉONATO et ANTONIO avec LE SACRISTAIN.

LÉONATO. Où est-il, le scélérat ? que je voie ses yeux, afin que s'il m'arrive de rencontrer un homme qui lui ressemble, je puisse l'éviter : lequel est-ce des deux ?

BORACHIO. Si vous voulez connaître l'auteur de vos maux, regardez-moi.

LÉONATO. Tu es donc le scélérat dont le souffle a tué ma fille innocente ?

BORACHIO. Oui, c'est moi seul.

LÉONATO. Non, scélérat, tu te calomnies toi-même ; il y a ici deux hommes honorables qui ont trempé dans ton forfait ; un troisième s'est enfui. — Princes, je vous rends grâces de la mort de ma fille : vous pouvez mettre cet acte au rang de vos plus beaux exploits ; vous avez dignement agi, il le faut avouer.

CLAUDIO. Je ne sais comment faire pour vous engager à m'entendre ; et néanmoins il faut que je parle ; choisissez vous-même votre vengeance ; infligez à mon crime tous les châtiments que vous pouvez inventer, et cependant je n'ai péché que par erreur.

DON PÉDRO. Moi pareillement, sur mon âme ; et néan-

moins, pour donner satisfaction à ce vertueux vieillard, je suis prêt à me soumettre à tout ce qu'il voudra m'imposer de plus rigoureux.

LÉONATO. Je ne puis vous demander de rendre la vie à ma fille ; cela serait impossible ; mais, je vous en supplie tous deux, apprenez au peuple de Messine qu'elle est morte innocente ; si votre amour pour sa mémoire peut vous suggérer l'idée de quelque expiation douloureuse, inscrivez une épitaphe sur sa tombe, et cette nuit même, chantez un hymne funèbre à ses mânes. — (*A Claudio.*) Demain matin, venez chez moi, et puisque vous n'avez pu être mon gendre, soyez du moins mon neveu. Mon frère a une fille qui est presque le portrait de l'enfant que j'ai perdue, et qui doit être notre unique héritière à tous deux ; donnez-lui le titre et les droits que vous deviez donner à sa cousine, et toute ma vengeance expire.

CLAUDIO. O noble seigneur ! votre bonté m'arrache des larmes ; j'accepte votre offre : disposez désormais du malheureux Claudio.

LÉONATO. Demain donc je vous attends ; ce soir je vous laisse. (*Montrant Borachio.*) Ce misérable sera confronté avec Marguerite, que je soupçonne d'avoir pris part au complot, gagnée par l'argent de votre frère.

BORACHIO. Il n'en est rien, je le jure ; elle ne savait pas ce qu'elle faisait lorsqu'elle s'entretenait avec moi à la fenêtre. Je l'ai toujours connue loyale et vertueuse.

CHIENDENT. Vous saurez en outre, seigneur, quoiqu'on n'ait pas consigné cela en noir sur du blanc, que le délinquant que voilà m'a appelé âne : je vous prie de vous en souvenir lorsqu'il s'agira de prononcer la peine. En outre, les watchmen lui ont entendu parler d'une certaine Lamode ; c'est, dit-on, une femme de mauvaise vie qui porte des pendants d'oreille ; elle emprunte, au nom de Dieu, des sommes d'argent qu'elle garde si longtemps sans les rendre, que le cœur des hommes s'est endurci, et qu'ils ne veulent plus rien prêter pour l'amour de Dieu.

LÉONATO. Je vous remercie de vos peines et de vos bons services.

CHIENDENT. Votre seigneurie parle en jeune homme reconnaissant et vénérable, et je remercie Dieu pour vous.

LÉONATO, *lui donnant une bourse.* Voici pour vous.

CHIENDENT. Dieu conserve la fondation!

LÉONATO. Adieu ; je vous donne décharge de vos prisonniers, et vous remercie.

CHIENDENT. Je laisse entre les mains de votre seigneurie un coquin fieffé que je supplie votre seigneurie de punir pour l'exemple des autres. Dieu garde votre seigneurie ! je fais des vœux pour le bonheur de votre seigneurie ! que Dieu vous rende la santé ! Je donne humblement à votre seigneurie la permission de s'éloigner, et si l'espoir d'une heureuse réunion est permis, je prie Dieu de nous le prohiber. — (*A Verjus.*) Venez, voisin.

Chiendent et Verjus s'éloignent

LÉONATO. Jusqu'à demain matin, seigneurs; adieu!

ANTONIO. Adieu, seigneurs; nous vous attendons demain.

DON PÉDRO. Nous n'y manquerons pas.

CLAUDIO. Cette nuit j'irai pleurer sur la tombe d'Héro.

LÉONATO, *aux constables.* Emmenez ces hommes avec vous: nous allons avoir un mot d'entretien avec Marguerite afin de savoir comment est venue sa connaissance avec ce mauvais sujet.

Ils s'éloignent.

SCÈNE II.

Le jardin de Léonato.

BÉNÉDICT et MARGUERITE se rencontrent et s'abordent.

BÉNÉDICT. Je vous en prie, ma chère Marguerite, obligez-moi en me faisant parler à Béatrice.

MARGUERITE. Voulez-vous me promettre de composer un sonnet à la louange de ma beauté ?

BÉNÉDICT. Oui, Marguerite, et d'un style si relevé qu'aucun homme n'en approchera jamais ; car, en vérité, vous le méritez.

MARGUERITE. Aucun homme ne m'approchera, dites-vous?... Vous voulez donc que je meure fille ?

BÉNÉDICT. Vous avez l'esprit aussi fin que l'odorat d'un lévrier ; il saisit parfaitement la piste.

MARGUERITE. Et vous l'avez aussi obtus que le fleuret d'un maître d'escrime qui frappe sans blesser.

BÉNÉDICT. J'ai l'esprit d'un homme de cœur, Marguerite,

ncapable de blesser une femme ; veuillez donc appeler Béatrice. Je vous rends mon bouclier.

MARGUERITE. C'est votre épée qu'il faut me rendre.

BÉNÉDICT. C'est une arme avec laquelle les filles peuvent .e blesser.

MARGUERITE. Allons ! je vais voir Béatrice, qui, je pense, des jambes.

Elle sort.

BÉNÉDICT. Et qui par conséquent viendra.

Il chante :

Le dieu d'amour,
Assis au céleste séjour,
N'ignore pas, quoi que j'en puisse dire,
Combien je suis un pauvre sire.

.omme poëte s'entend ; car comme amant, — Léandre, le on nageur, Troïle, le premier qui ai fait usage d'un entreetteur, et l'innombrable kyrielle de ces ci-devant héros de anapé dont les noms roulent avec tant d'aisance sur la route attue du vers blanc [1], n'ont jamais été aussi complétement ouleversés par l'amour que l'est mon chétif individu. Il m'est npossible d'exprimer ma passion en vers ; j'ai vainement ssayé : je ne puis trouver à *Béatrice* d'autre rime que *Ré-lisse*, ce qui est une rime par trop innocente ; pour *dédain* e n'ai trouvé que *Dandin*, rime par trop grotesque ; pour *cole* je n'ai pu trouver que *folle*, ce qui est par trop bête ; on, je ne suis pas né sous une étoile poétique, et je ne aurais faire l'amour en termes fleuris.

Entre BÉATRICE.

BÉNÉDICT, *continuant*. Charmante Béatrice, vous daignez onc venir à ma voix qui vous appelle ?

BÉATRICE. Oui, seigneur, et je partirai quand vous l'oronnerez.

BÉNÉDICT. Oh ! promettez-moi de rester jusque-là !

BÉATRICE. Le mot *là* est prononcé ; adieu donc.—Cepenant je ne partirai pas sans savoir à quoi m'en tenir sur l'obet qui m'a fait venir ; je venais savoir ce qui s'est passé entre ous et Claudio.

BÉNÉDICT. Nous nous sommes bornés à échanger des pa-

[1] La poésie anglaise admet indifféremment le vers rimé et le vers blanc ou ans rime.

roles déplaisantes; sur quoi, permettez que je vous embrasse.

BÉATRICE. Des paroles déplaisantes, c'est un souffle déplaisant ; un souffle déplaisant, c'est une haleine déplaisante ; or une haleine déplaisante est insupportable : c'est pourquoi je pars sans vouloir qu'on m'embrasse.

BÉNÉDICT. L'irrésistible force de votre esprit a détourné le mot de son véritable sens : je vous dirai donc tout simplement que Claudio accepte mon cartel ; sous peu j'aurai de ses nouvelles, ou je le proclamerai partout un lâche. Et maintenant, veuillez me dire, je vous prie, parmi mes mauvaises qualités, celle qui la première m'a valu votre amour.

BÉATRICE. Toutes indistinctement ; elles constituent dans leur ensemble un corps d'immoralité si compacte, qu'elles ne sauraient admettre le mélange d'une seule qualité estimable. Mais quelle est celle de mes bonnes qualités qui vous a infligé pour moi les tourments de l'amour ?

BÉNÉDICT. Les tourments de l'amour ! vous dites vrai ; car c'est malgré moi que je vous aime.

BÉATRICE. C'est en dépit de votre propre cœur, j'imagine. Hélas ! ce pauvre cœur, si vous le torturez pour l'amour de moi, je le tourmenterai pour l'amour de vous ; car je ne saurais aimer ce que déteste celui que j'aime.

BÉNÉDICT. Vous et moi nous avons trop d'esprit pour nous aimer paisiblement.

BÉATRICE. Ce que vous venez de dire ne l'indique pas ; il n'y a pas un homme d'esprit sur vingt qui fasse lui-même son panégyrique.

BÉNÉDICT. Croyez-moi, Béatrice, c'est un usage vieux comme le monde. Ici-bas, si, avant de mourir, un homme n'élève pas son mausolée de ses propres mains, sa mémoire court grand risque de n'avoir pas plus de durée que le tintement de la cloche funéraire et les larmes de sa veuve.

BÉATRICE. Et cette durée, quelle est-elle ?

BÉNÉDICT. Vous me le demandez ? — Une heure de hauts cris et un quart d'heure de tristesse. Je conseille donc au sage, si sa conscience ne s'y oppose pas, d'imiter mon exemple et de sonner ses propres louanges : c'est un usage très-recommandable, et j'en offre moi-même la preuve ; mais laissons cela, et dites-moi comment se porte votre cousine.

BÉATRICE. Fort mal.

BÉNÉDICT. Et vous?

BÉATRICE. Fort mal aussi.

BÉNÉDICT. Servez Dieu, aimez-moi, et portez-vous mieux; là-dessus je vais vous quitter, car voici quelqu'un qui accourt vers vous en toute hâte.

Entre URSULE.

URSULE. Madame, il faut venir auprès de votre oncle; il y a du remue-ménage à la maison; on a acquis la preuve que mademoiselle Héro a été injustement accusée; que le prince et Claudio ont été étrangement induits en erreur; on sait que don Juan, qui a pris la fuite, est l'auteur de tout : veuillez venir sur-le-champ.

BÉATRICE. Voulez-vous, seigneur, venir entendre le détail de ces nouvelles?

BÉNÉDICT. Je veux vivre dans votre cœur, trouver la mort dans vos bras, et ma tombe dans vos yeux; et de plus, je vais vous accompagner chez votre oncle.

Ils sortent.

SCÈNE III.

L'intérieur d'une église.

Entrent DON PÉDRO et CLAUDIO, vêtu de deuil, accompagnés de Musiciens et de plusieurs Assistants portant des flambeaux.

CLAUDIO, *à un assistant.* Est-ce là le tombeau de la famille de Léonato?

L'ASSISTANT. C'est celui-là même, seigneur.

CLAUDIO *s'approche un papier à la main et lit :*

Sous le marbre de ce tombeau
D'une jeune beauté repose en paix la cendre;
Dans son cœur vertueux et tendre
L'infâme calomnie enfonça le couteau.
Pour prix de tes affreux malheurs,
Héro, la mort te donne une immortelle gloire;
Que cette inscription, que j'arrose de pleurs,
Éternise ton nom, ton culte et ta mémoire!

Jouez, maintenant, musiciens; chanteurs, entonnez votre hymne solennel.

CHANT FUNÈBRE.

Déesse de la nuit, pardonne
A ceux qui, dévorés d'un remords impuissant,

Ont donné le trépas à ce cœur innocent!
Autour de son tombeau leur triste voix résonne.
O nuit! prends part à notre deuil!
Partage la douleur où notre âme se noie!
Qu'à nos chants s'ouvre le cercueil,
Et que la mort lâche sa proie!

Cet hymne est chanté par un chœur, et accompagné des sons d'une musique grave et solenuelle.

CLAUDIO. Maintenant, adieu à tes mânes; chaque année je viendrai remplir ce funèbre devoir.

DON PÉDRO, *aux musiciens et aux assistants.* Adieu, messieurs; éteignez vos torches; les loups s'enfuient à l'approche du jour; l'aurore, précédant le char de Phébus, commence à semer de taches grisâtres l'orient assoupi. Recevez nos remercîments, et laissez-nous. Adieu.

CLAUDIO. Adieu, messieurs; que chacun retourne chez lui.

DON PÉDRO. Venez; partons, et allons mettre d'autres vêtements, afin de nous rendre ensuite chez Léonato.

CLAUDIO. Et puisse l'hymen que je vais contracter avoir une issue plus heureuse que celui pour lequel nous venons de payer ce tribut de douleur!

Ils sortent.

SCÈNE IV.

Un appartement dans le palais de Léonato.

Entrent LÉONATO, ANTONIO, BÉNÉDICT, BÉATRICE, URSULE, LE PÈRE FRANCISCO et HÉRO.

FRANCISCO. Ne vous avais-je pas dit qu'elle était innocente?

LÉONATO. Le prince et Claudio le sont également; leur accusation provenait d'une erreur dont on vous a expliqué les circonstances. Néanmoins Marguerite a eu des torts dans tout ceci, bien qu'elle n'eût aucun mauvais dessein, comme l'a prouvé l'examen attentif de toute cette affaire.

ANTONIO. Je suis charmé que tout ait tourné si heureusement.

BÉNÉDICT. Et moi aussi, engagé que j'étais par ma parole à demander raison au jeune Claudio.

LÉONATO. Fort bien; maintenant, ma fille, et vous, mesdames, retirez-vous dans la pièce voisine; quand je vous appellerai, vous viendrez masquées. Voici l'heure où le prince

et Claudio ont promis de venir me voir. — Mon frère, vous savez ce que vous avez à faire ; vous devez servir de père à la fille de votre frère, et la donner en mariage au jeune Claudio.

Les Dames sortent.

ANTONIO. Je m'en acquitterai le plus sérieusement du monde.

BÉNÉDICT, *au père Francisco.* Mon père, je pense que j'aurai recours à votre ministère.

FRANCISCO. En quoi, seigneur ?

BÉNÉDICT. Pour cimenter mon bonheur ou ma perte, l'un des deux. — Seigneur Léonato, la vérité est que votre nièce me voit d'un regard favorable.

LÉONATO. D'un regard que ma fille lui a prêté.

BÉNÉDICT. Et de mon côté, je la vois des yeux de l'amour.

LÉONATO. Vous tenez ces yeux-là de moi, du prince et de Claudio ; mais enfin quelle est votre volonté ?

BÉNÉDICT. Votre réponse, seigneur, est énigmatique : quoi qu'il en soit, je désirerais voir votre volonté s'accorder avec la mienne, afin de m'unir aujourd'hui à votre nièce par les liens du mariage. (*A Francisco.*) C'est pour cela, mon père, que je réclame votre ministère.

LÉONATO. Mon cœur est d'accord avec votre désir.

FRANCISCO. Et je suis à vos ordres. — Voici le prince et Claudio.

Entrent DON PÉDRO et CLAUDIO, avec leur suite.

DON PÉDRO. Salut à cette brillante assemblée.

LÉONATO. Salut, prince ; salut, Claudio ; nous sommes à vos ordres. (*A laudio.*) Etes-vous toujours décidé à épouser aujourd'hui la fille de mon frère ?

CLAUDIO. Fût-elle une Éthiopienne, je persiste dans ma résolution.

LÉONATO. Allez la chercher, mon frère ; le prêtre est ici.

Antonio sort.

DON PÉDRO. Bonjour, Bénédict : que diable avez-vous donc ? que signifie ce visage de février, plein de gelée, d'orages et de brouillards ?

CLAUDIO. C'est que, voyez-vous, il pense au taureau sauvage. — Sois tranquille, mon cher ; nous dorerons tes cornes, et toute l'Europe se réjouira de te voir, comme autrefois Europe

à la vue de Jupiter, quand il se métamorphosa en taureau pour lui plaire.

BÉNÉDICT. C'était un taureau aimable que Jupiter. J'ignore s'il est né un veau dans votre famille ; mais vous en avez tout à fait le bêlement.

Rentre **ANTONIO** conduisant **HÉRO**, **BÉATRICE** et **URSULE**, masquées.

CLAUDIO. Tu me payeras cela plus tard ; mais j'ai à régler ici d'autres affaires. — Quelle est celle de ces dames qui doit m'appartenir ?

ANTONIO. La voici, et je vous la donne.

CLAUDIO. En ce cas, elle est à moi. Madame, permettez que je voie vos traits.

LÉONATO. Vous ne la verrez que lorsque vous aurez accepté sa main en présence de ce prêtre, et juré de la prendre pour femme.

CLAUDIO. Donnez-moi votre main devant ce saint prêtre ; je suis votre époux, si vous voulez m'accepter.

HÉRO, *ôtant son masque.* Quand je vivais, j'étais votre épouse ; quand vous m'aimiez, vous étiez mon époux.

CLAUDIO, *étonné.* Une seconde Héro !

HÉRO. Rien n'est plus certain : une Héro est morte déshonorée ; mais moi, je vis, et, aussi vrai que je vis, je suis vierge.

DON PÉDRO. L'ancienne Héro ! celle qui est morte ?

LÉONATO. Elle n'est restée morte, seigneur, qu'aussi longtemps qu'a vécu son déshonneur !

FRANCISCO. Je vous expliquerai tout ce mystère. Quand la sainte cérémonie sera terminée, je vous raconterai en détail la mort de la belle Héro : en attendant, ne voyez rien que de naturel dans ce qui cause votre étonnement, et allons de ce pas à la chapelle.

BÉNÉDICT. Bien parlé, mon père. — Laquelle est Béatrice ?

BÉATRICE, *ôtant son masque.* Je réponds à ce nom-là ; que me voulez-vous ?

BÉNÉDICT. M'aimez-vous ?

BÉATRICE. Non, pas plus que de raison.

BÉNÉDICT. Il faut alors que votre oncle, le prince et Claudio, aient été induits en erreur, car ils m'ont juré que vous m'aimiez.

BÉATRICE. M'aimez-vous ?

BÉNÉDICT. Non, pas plus que de raison.

BÉATRICE. Il faut alors que ma cousine, Marguerite et Ursule se soient étrangement méprises, car elles m'ont juré que vous m'aimiez.

BÉNÉDICT. Ils juraient que vous m'adoriez à en perdre la santé.

BÉATRICE. Elles juraient que vous mouriez d'amour pour moi.

BÉNÉDICT. Il n'en était rien : —vous ne m'aimez donc pas?

BÉATRICE. Non, vraiment, je ne vous aime que d'amitié.

LÉONATO. Allons, ma cousine, j'ai la certitude que vous l'aimez.

CLAUDIO, *tirant un papier de sa poche.* Et moi, je ferais serment qu'il est amoureux d'elle ; car voici un papier écrit de sa main ; c'est un sonnet boiteux, sorti tout entier de son cerveau, et destiné à Béatrice.

HÉRO, *en tirant un autre.* Et en voici un autre tombé de la poche de ma cousine ; il est de son écriture, et contient l'expression de sa tendresse pour Bénédict.

BÉNÉDICT. Miracle ! voilà nos mains qui déposent contre nos cœurs. (*A Béatrice.*) Allons, je veux bien que vous soyez ma femme, mais je vous jure que si je vous prends, c'est par compassion.

BÉATRICE. Je ne veux pas vous refuser ; mais je vous jure que c'est bien malgré moi ; ce que j'en fais n'est que pour vous sauver la vie, car on m'a dit que vous étiez sur le point de mourir de consomption.

BÉNÉDICT. Silence, je vous coupe la parole.

Il l'embrasse.

DON PÉDRO. Eh bien, comment va Bénédict, l'homme marié ?

BÉNÉDICT. Voulez-vous que je vous dise ? un collége entier de faiseurs d'épigrammes ne me ferait pas changer mes idées ; croyez-vous que je me soucie d'une satire ou d'un sarcarsme ? non ; celui qui s'inquiète des propos d'autrui n'osera rien faire qui ait le sens commun ; bref, j'ai résolu de me marier, et tout ce qu'on peut dire à l'encontre m'est parfaitement indifférent ; vous auriez donc tort de rétorquer contre moi mon propre langage, car l'homme est une créature changeante,

et c'est par là que je conclus. — Pour ce qui est de toi, Claudio, je comptais me battre avec toi ; mais puisque tu vas devenir mon parent, reste sain et sauf, et aime ma cousine.

CLAUDIO. J'espérais que tu refuserais la main de Béatrice, alors je t'aurais fait sous le bâton mourir célibataire, pour t'apprendre à jouer double jeu, ce qui du reste t'arrivera infailliblement, si ma cousine n'a pas l'œil sur toi.

BÉNÉDICT. Allons, allons! nous sommes amis ; — dansons une contredanse avant de nous marier, afin d'alléger nos cœurs et les talons de nos femmes.

LÉONATO. Nous danserons après.

BÉNÉDICT. Non, non, commençons par là ; que la musique joue. (*A don Pédro.*) Prince, vous êtes triste : croyez-moi, prenez femme ; il n'est pas de bâton plus vénérable que celui dont la pomme est garnie de corne.

Entre UN MESSAGER.

LE MESSAGER. Monseigneur, votre frère don Juan a été arrêté dans sa fuite, et des hommes armés le ramènent à Messine.

BÉNÉDICT. Nous aurons le temps demain de songer à lui ; je vous trouverai pour lui une excellente punition. — Flûtes, commencez.

On danse ; tous sortent.

FIN DE BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN.

LES MÉPRISES,

COMÉDIE EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

SOLINUS, duc d'Éphèse.
ÉGÉON, marchand de Syracuse.
ANTIPHOLUS d'Ephèse, ANTIPHOLUS de Syracuse, frères jumeaux, fils d'Égéon et d'Émilie, mais inconnus l'un à l'autre.
DROMIO d'Éphèse, DROMIO de Syracuse, frères jumeaux, esclaves des deux Antipholus.
BALTHAZAR, marchand.
ANGÉLO, orfévre.
UN MARCHAND, ami d'Antipholus de Syracuse.
LAPINCE, maître d'école et exorciste.
ÉMILIE, femme d'Égéon, abbesse d'une communauté d'Éphèse.
ADRIENNE, femme d'Antipholus d'Éphèse.
LUCIENNE, sœur d'Adrienne.
LUCE, servante d'Adrienne.
UNE COURTISANE.
UN OFFICIER DE JUSTICE.
UN GEOLIER.
CITOYENS D'ÉPHÈSE, SUITE DU DUC, GARDES, etc.

La scène est à Éphèse.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Une salle dans le palais ducal.

Entrent LE DUC et sa Suite, ÉGÉON, UN GEOLIER et des Gardes.

ÉGÉON. Poursuivez, Solinus, consommez ma perte, et que la mort, mettant fin à mes maux, termine tout pour moi.

LE DUC. Marchand de Syracuse, tu ne saurais me fléchir : je n'ai nullement l'envie d'enfreindre nos lois. La conduite cruelle de votre duc envers d'honorables marchands nos compatriotes, mis à mort par ses ordres impitoyables, parce qu'ils n'étaient pas assez riches pour se racheter, a fait naître entre nos deux nations la discorde et la haine, et banni toute pitié de nos regards menaçants. Depuis l'inimitié mortelle qui divise tes séditieux compatriotes et nous, il a été solennellement décidé par les Syracusains, ainsi que par nous-mêmes, que toute relation commerciale serait interdite entre nos villes ennemies; que tout Éphésien qui serait rencontré dans les marchés de Syracuse, tout Syracusain qui se présenterait dans le port d'Éphèse, serait condamné à mort, ses biens confisqués

et mis à la disposition du duc, à moins qu'il ne fournisse une rançon de mille marcs. Or, comme toutes tes ressources, évaluées au plus haut, ne s'élèvent pas à cent marcs, la loi te condamne à mourir.

ÉGÉON. J'ai du moins cette consolation que le soleil couchant verra finir mes infortunes.

LE DUC. Syracusain, dis-nous en peu de mots quel motif t'a fait quitter ton pays natal et t'a conduit à Éphèse.

ÉGÉON. On ne pouvait m'imposer une tâche plus pénible qu'en m'obligeant à redire d'indicibles malheurs; mais afin que l'on sache que, si je meurs, tout mon crime est d'avoir obéi aux sentiments de la nature, je vais faire ce récit, autant que me le permettra la douleur. Je suis né à Syracuse; j'avais pour épouse une femme dont j'aurais fait le bonheur comme elle faisait le mien, sans la fatalité d'un destin ennemi. Nous vivions heureux; les voyages fréquents et lucratifs que je faisais à Épidamnum avaient accru notre fortune, quand mon facteur vint à mourir. Alors la nécessité de veiller par moi-même sur mes marchandises laissées à l'abandon m'arracha aux tendres embrassements de mon épouse; six mois s'étaient à peine écoulés, qu'accablée sous le doux fardeau que la nature impose à la femme, elle fit ses préparatifs pour me suivre, et bientôt arriva saine et sauve au lieu où j'étais. Peu de temps après, elle devint l'heureuse mère de deux fils bien constitués, se ressemblant à tel point qu'on ne pouvait les distinguer que par leurs noms. A la même heure, et dans la même hôtellerie, une pauvre femme accoucha pareillement de deux enfants mâles parfaitement ressemblants. Je les achetai de leurs parents, qui étaient dans une extrême indigence, et les élevai pour les attacher au service de mes fils. Ma femme, fière des deux fils qu'elle m'avait donnés, me pressait chaque jour de retourner à Syracuse; j'y consentis à regret, hélas! et trop tôt. Nous nous embarquâmes; nous étions à une lieue d'Épidamnum; la mer, soumise aux ordres des vents, ne nous faisait pas pressentir le moindre danger; mais l'espérance ne nous accompagna pas beaucoup plus loin, car bientôt le peu de lumière que nous donnait le ciel ne fit qu'éclairer à nos yeux l'effrayante certitude d'une mort immédiate. Moi, je l'aurais accueillie avec joie; mais les continuelles lamentations de ma femme, déplorant d'avance un malheur qu'elle savait inévitable, mais les cris plaintifs et déchirants de nos enfants, qui pleuraient machinalement, ignorants de ce qu'il fallait

craindre, m'obligèrent à chercher les moyens de reculer pour eux et pour moi l'instant fatal. Voici l'expédient que j'employai, en l'absence de tout autre. Les matelots cherchant leur salut dans la chaloupe nous avaient abandonné le vaisseau prêt à sombrer. Ma femme, portant un intérêt plus vif à son dernier né, l'attacha à un de ces mâts de rechange que les marins tiennent en réserve en cas de tempête ; on y lia avec lui l'un des deux autres jumeaux ; moi, je pris les mêmes précautions pour son frère et pour notre autre fils. Ces mesures prises, ma femme et moi, nous nous attachâmes aux deux extrémités du mât, chacun de nous à proximité du précieux dépôt dont il s'était chargé ; puis nous nous abandonnâmes à la merci des vagues, qui nous poussèrent, selon notre estime, dans la direction de Corinthe. Enfin le soleil, se montrant à la terre, dissipa les ténèbres fatales qui nous entouraient. Sous l'influence de sa lumière désirée, les mers se calmèrent, et nous aperçûmes deux navires qui cinglaient vers nous, venant, l'un de Corinthe, l'autre d'Épidaure ; mais avant qu'ils pussent nous atteindre... — Oh ! permettez-moi de n'en pas dire davantage ! Par ce qui précède, veuillez deviner le reste.

LE DUC. Vieillard, continue ton récit ; à défaut de notre pardon, tu obtiendras du moins notre pitié.

ÉGÉON. Oh ! si les dieux avaient eu pitié de nous, je ne les aurais pas alors justement qualifiés d'impitoyables ! Les deux vaisseaux étaient encore à une distance d'environ dix lieues, que notre mât, violemment poussée contre un écueil, se rompit par le milieu, si bien que dans cet injuste divorce opéré entre nous, la fortune laissa à ma femme et à moi un sujet de consolation et un motif de douleur. La portion du mât qui la portait, l'infortunée, chargée d'un poids plus léger, mais non d'une douleur plus légère, fut chassée au loin par le vent, et tous trois furent recueillis à notre vue par des pêcheurs de Corinthe, autant du moins que nous pûmes en juger. Enfin, un autre navire nous prit à son bord, et l'équipage, en apprenant qui nous étions, fit un accueil bienveillant aux malheureux naufragés ; ils voulaient même donner la chasse aux pêcheurs et leur enlever leur proie ; mais la marche de leur navire n'était pas assez rapide, et ils continuèrent à faire voile pour leur destination. — Vous savez maintenant quelle aventure m'a séparé de ce que j'aimais ; le destin ennemi a voulu que je survécusse à mes malheurs pour en conter la douloureuse histoire.

LE DUC. Au nom des êtres chéris que tu pleures, raconte-moi en détail, je te prie, ce qui t'est arrivé jusqu'à ce jour, ainsi qu'à ceux qui ont été sauvés avec toi.

ÉGÉON. Le plus jeune de mes fils[1], l'aîné dans mes affections, parvenu à l'âge de dix-huit ans, sentit un violent désir de connaître la destinée de son frère ; il me pria instamment de permettre que son serviteur, privé comme lui d'un frère dont il avait, comme lui gardé le nom, l'accompagnât dans cette recherche. Dans l'espoir de retrouver le fils que j'avais perdu, je me suis exposé à perdre le fils que j'aimais. Pendant cinq étés consécutifs, j'ai visité les parties les plus reculées de la Grèce, j'ai parcouru l'Asie jusqu'à ses derniers confins, et, côtoyant ses rivages pour retourner dans ma patrie, je suis arrivé à Ephèse sans espoir de retrouver mes fils, mais ne voulant laisser inexploré aucun des lieux habités par l'homme. Ici devra se clore l'histoire de ma vie, et je m'estimerais heureux en mourant si, dans mes voyages, j'avais pu acquérir la certitude que mes fils sont vivants.

LE DUC. Malheureux Égéon, prédestiné par le sort à subir les plus cruelles infortunes, crois-moi, si je pouvais, sans porter atteinte à nos lois, à ma couronne, à mes serments, à ma dignité, ce sentiment dont il n'est pas loisible à un prince de faire abstraction complète, mon âme plaiderait pour toi et défendrait ta cause. Mais bien que tu sois condamné à mort et que ta sentence ne puisse être révoquée sans que notre honneur soit gravement compromis, néanmoins je ferai pour toi tout ce qu'il m'est possible de faire. Ainsi, honnête marchand, je t'accorde ce jour pour te procurer le secours bienfaisant qui doit te conserver la vie. Adresse-toi à tous les amis que tu as à Éphèse ; implore à titre de don ou de prêt la somme nécessaire, et tu vivras ; sinon il te faudra mourir. — Geôlier, prends-le sous ta garde.

LE GEÔLIER. Je m'en charge, monseigneur.

ÉGÉON. Sans espoir, sans secours, la mort d'Égéon n'est qu'ajournée.

Ils sortent.

[1] Les commentateurs reprochent ici à Shakspeare d'avoir oublié que la mère s'était chargée du dernier né, et que par conséquent l'aîné était tombé en partage au père ; ils oublient que le dernier né de deux jumeaux n'est pas nécessairement le plus jeune ; comme dit Dromio à la fin de la pièce, *c'est une question.*

SCÈNE II.

Une place publique.

Arrivent ANTIPHOLUS et DROMIO DE SYRACUSE, ainsi qu'un MARCHAND.

LE MARCHAND. Ainsi, je vous conseille de dire que vous êtes d'Épidamnum ; sans quoi vos marchandises seront confisquées. Aujourd'hui même on a arrêté un Syracusain qui vient d'arriver, et comme il est dans l'impossibilité de racheter sa vie à prix d'argent, en vertu des lois de cette ville, on doit le mettre à mort avant que le soleil fatigué se couche à l'occident. Voici la somme que vous m'aviez confiée en dépôt.

Il lui remet un sac d'argent.

ANTIPHOLUS, *remettant le sac à Dromio.* Dromio, va porter ceci à l'auberge du Centaure, où nous logeons, et restes-y jusqu'à mon retour. D'ici au dîner, il y a encore une heure ; je vais profiter de cet intervalle pour voir la physionomie de la ville, regarder les boutiques, jeter un coup d'œil sur les édifices : après quoi je retournerai à notre auberge pour me mettre au lit, car ce long voyage m'a fatigué et harassé. Allons, pars.

DROMIO DE SYRACUSE. Bien des gens vous prendraient au mot et partiraient avec un pareil nantissement.

Il s'éloigne.

ANTHIPHOLUS DE SYRACUSE. C'est un honnête drôle, qui souvent, quand je suis soucieux et triste, m'égaye par ses plaisanteries. Voulez-vous faire avec moi un tour dans la ville, et m'accompagner ensuite à mon auberge, où nous dînerons ensemble ?

LE MARCHAND. Seigneur, je suis invité chez certains négociants avec qui je compte faire des opérations lucratives ; veuillez donc m'excuser. Si vous le permettez, à cinq heures, au plus tard, je vous reverrai à la Bourse, et vous tiendrai compagnie jusqu'à l'heure de votre coucher.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Ainsi donc a tantôt : moi je vais flâner et voir la ville.

LE MARCHAND. Seigneur, je vous laisse et vous souhaite bien de la joie.

Il s'éloigne.

ANTIPHOLUS, *seul.* Celui qui me souhaite de la joie me souhaite une chose qui n'est point à mon usage. Je suis dans

ce monde comme une goutte d'eau qui cherche dans l'Océan une autre goutte; elle y tombe dans l'espoir d'y trouver sa sœur, et, invisible, inquiète, s'y perd et s'y confond. C'est ainsi que moi, infortuné, en quête d'une mère et d'un frère, je me perds en les cherchant.

Arrive DROMIO D'ÉPHÈSE.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE, *continuant*. Voici le calendrier où je lis la date de ma naissance. — Eh bien, par quel hasard es-tu sitôt de retour?

DROMIO D'ÉPHÈSE. Comment! sitôt de retour? dites donc que je viens trop tard : le chapon brûle, le cochon de lait tombe de la broche par morceaux; l'horloge a sonné midi; la main de ma maîtresse a sonné une heure sur ma joue. Elle jette feu et flamme parce que le dîner refroidit; le dîner refroidit parce que vous ne rentrez pas au logis; vous ne rentrez pas au logis parce que vous n'avez pas faim; vous n'avez pas faim parce que vous avez rompu votre jeûne; mais nous qui savons ce que c'est que de jeûner et prier, vos retards aujourd'hui nous font faire pénitence.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Maraud, reprends un peu haleine; qu'as-tu fait, dis-moi, de l'argent que je t'ai remis?

DROMIO D'ÉPHÈSE. Ah! les douze sous que vous m'avez donnés mercredi dernier pour payer le mémoire du sellier? c'est le sellier qui les a, je n'en ai rien gardé.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Je ne suis point en humeur de rire en ce moment : pas de mauvaise plaisanterie! dis-moi où est l'argent. Tu sais que nous sommes étrangers ici; comment as-tu pu te dessaisir d'un dépôt si important?

DROMIO D'ÉPHÈSE. Veuillez venir, seigneur; vous plaisanterez à table; ma maîtresse m'a envoyé vous chercher en toute hâte; si elle me voit revenir sans vous, gare à moi! ma caboche payera pour vous. Il me semble que votre estomac devrait, comme le mien, vous tenir lieu d'horloge et vous rappeler au logis sans autre avertissement.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Allons, Dromio, allons! tes lazzis sont hors de saison; réserve-les pour un plus gai quart d'heure. Où est l'or que je t'ai confié?

DROMIO D'ÉPHÈSE. A moi, seigneur? mais vous ne m'avez point donné d'or.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Allons, drôle, trêve de pasquinades! qu'as-tu fait du dépôt dont je t'ai chargé?

DROMIO D'ÉPHÈSE. On ne m'a chargé que d'une chose, c'est d'aller vous chercher à la Bourse, et de vous ramener dîner chez vous, au Phénix, où ma maîtresse et votre sœur vous attendent.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Réponds-moi, et dis-moi en quel lieu sûr tu as déposé mon argent, ou, aussi vrai que je suis chrétien, je te briserai les côtes pour t'apprendre à plaisanter avec moi quand je n'en ai nullement l'envie. Où sont les mille marcs que tu as reçus de moi?

DROMIO D'ÉPHÈSE. J'ai quelques-unes de vos marques sur ma caboche, quelques-unes de ma maîtresse sur mes épaules; mais les unes et les autres réunies ne vont pas à mille. — Si je vous les restituais, peut-être ne les endureriez-vous point patiemment.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Les marques de ta maîtresse! De quelle maîtresse veux-tu parler, pendard?

DROMIO D'ÉPHÈSE. Mais de votre femme, de ma maîtresse, qui loge au Phénix, qui jeûne en attendant que vous veniez dîner, et qui vous prie de venir sur-le-champ.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Encore! malgré ma défense, tu continues à me narguer en face. Tiens! prends ceci, maraud!

Il le frappe.

DROMIO D'ÉPHÈSE. Que prétendez-vous donc, seigneur? Au nom du ciel, retenez vos mains, sinon je vais recourir à mes jambes.

Il s'enfuit.

ANTIPHOLUS, *seul.* Sur ma vie, ce coquin se sera laissé escamoter tout mon argent par quelque escroc. On dit que cette ville est pleine de fripons, d'agiles escamoteurs qui trompent les yeux, de nécromans pervers qui changent l'esprit, de sorcières qui tuent l'âme et déforment le corps, d'imposteurs déguisés, de charlatans hableurs, et autres pécheurs de même calibre : si cela est, je ne resterai pas long-temps ici; je vais au Centaure chercher mon imbécile; je crois que mon argent court de grands risques.

Il s'éloigne.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

Un appartement dans la maison d'Antipholus d'Éphèse.

Entrent ADRIENNE et LUCIENNE.

ADRIENNE. Je ne vois revenir ni mon mari ni l'esclave que j'avais envoyé chercher son maître en toute hâte. Lucienne, il est sûrement deux heures?

LUCIENNE. Quelque négociant l'aura invité, et au sortir de la Bourse il aura été dîner en ville. Dînons, ma sœur, et cesse de te tourmenter; un homme est maître de sa liberté; il n'obéit qu'à ses affaires; il va et vient selon que l'occurrence l'exige; prends donc patience, ma sœur.

ADRIENNE. Pourquoi les hommes auraient-ils plus de liberté que nous?

LUCIENNE. Parce que leurs occupations les appellent au dehors.

ADRIENNE. Si je lui jouais pareil tour il se fâcherait.

LUCIENNE. Il faut que ta volonté soit bridée par la sienne.

ADRIENNE. Il n'y a que des ânes qui se laissent brider ainsi.

LUCIENNE. Le malheur châtie la liberté sans frein : il n'y a rien sous le soleil, rien sur la terre, dans la mer ni dans le firmament, qui ne soit soumis à des lois. Les femelles des quadrupèdes, des poissons et des oiseaux, obéissent à leurs mâles, et reconnaissent leur autorité. Les hommes, doués d'une nature plus divine, ces rois de la création, ces souverains de la terre et du liquide empire, bien au-dessus des animaux et des poissons pour l'âme et les facultés intellectuelles, les hommes, sont les maîtres et seigneurs des femmes : soumettons donc notre volonté à la leur.

ADRIENNE. C'est la peur de cette servitude qui t'empêche de te marier.

LUCIENNE. Non, c'est la crainte des douleurs attachées à la couche nuptiale.

ADRIENNE. Mais si tu étais mariée, tu voudrais avoir quelque autorité.

LUCIENNE. Avant d'apprendre à aimer, je m'accoutumerai à obéir.

ADRIENNE. Et si ton mari allait porter ailleurs ses hommages?

LUCIENNE. J'attendrais sans murmurer qu'il revînt à moi..

ADRIENNE. La patience est facile à qui n'a aucun sujet de s'émouvoir; ils peuvent être doux et calmes ceux que rien ne contrarie : quand nous entendons les cris du malheureux brisé sous les coups de l'adversité, nous lui disons de se taire; mais si nous avions à porter le même fardeau de douleur, nous gémirions autant, et peut-être davantage. Toi qui n'as point de mari ingrat qui t'afflige, tu m'offre pour me consoler une résignation impuissante; mais si jamais tu viens à éprouver les mêmes injures, tu chercheras vainement en toi cette sotte résignation.

LUCIENNE. Allons, je veux me marier un jour, ne fût-ce que pour en faire l'épreuve. — Voilà ton esclave; ton mari ne doit pas être loin.

Entre DROMIO D'ÉPHÈSE.

ADRIENNE. Dis-moi, ton maître retardataire te suit-il de près?

DROMIO D'ÉPHÈSE. Oh! il m'a serré de très-près; mes deux oreilles en savent quelque chose.

ADRIENNE. Lui as-tu parlé? T'a-t-il fait connaître ses intentions?

DROMIO D'ÉPHÈSE. Oui, d'une manière un peu rude; il m'a fortement imprimé ses convictions.

ADRIENNE. Ce qu'il t'a dit était-il donc si difficile à comprendre?

DROMIO D'ÉPHÈSE. Il m'a payé de raisons si palpables que je ne les ai que trop senties, et néanmoins si singulières que je n'ai pu y rien concevoir.

ADRIENNE. Mais, dis-moi, va-t-il rentrer au logis? Il paraît vraiment qu'il est fort empressé de complaire à sa femme!

DROMIO D'ÉPHÈSE. Oh! assurément, madame, mon maître est fou à lier.

ADRIENNE. Comment, maraud, fou à lier?

DROMIO D'ÉPHÈSE. Oui, je soutiens qu'il est fou : quand je l'ai prié de vouloir bien venir dîner, il m'a redemandé mille

marcs d'or : *Il est temps de dîner*, lui ai-je dit. — *Mon or?* m'a-t-il répondu. — *Le rôti brûle. — Mon or ! — Voulez-vous venir au logis? — Mon or! où sont les mille marcs que je t'ai donnés, scélérat? — Le cochon de lait brûle,* ai-je ajouté. — *Mon or*, a-t-il répliqué. — *Seigneur, ma maîtresse..... — Qu'elle aille se faire pendre, ta maîtresse! je ne connais pas ta maîtresse; au diable ta maîtresse!*

LUCIENNE. Qui a dit cela?

DROMIO D'ÉPHÈSE. Qui? mais mon maître. *Je ne connais.* a-t-il dit, *ni logis, ni femme, ni maîtresse.* — Ma langue s'était chargée du message; ce sont mes épaules qui vous rapportent sa réponse; car, pour conclure, c'est là qu'il m'a battu.

ADRIENNE. Retourne auprès de lui, drôle, et ramène-le au logis.

DROMIO D'ÉPHÈSE. Que je retourne auprès de lui, pour me faire battre de nouveau! De grâce, envoyez quelque autre messager.

ADRIENNE. Retournes-y, coquin, ou je te brise les os.

DROMIO D'ÉPHÈSE. Il me les guérira en frappant de plus belle; entre vous deux, j'aurai le corps en compote.

ADRIENNE. Pars, maudit bavard; va chercher ton maître.

DROMIO D'ÉPHÈSE. Suis-je donc une balle, que vous me crossez ainsi de l'un à l'autre? il me chasse par ici, et vous me chassez par là; si vous ne me donnez un nouveau cuir, je sera bientôt usé à ce service.

Il sort.

LUCIENNE. Fi donc! comme la colère a rembruni ton visage!

ADRIENNE. Ses mignonnes jouissent de sa compagnie, et moi, au logis, je ne puis obtenir un bienveillant regard. L'âge incivil a-t-il donc ravi à mes traits leur beauté séduisante? C'est lui qui a causé ce ravage. Ma conversation est-elle aride, mon esprit stérile? Ah! si je n'ai plus la parole facile et incisive, c'est son indifférence qui l'a émoussée, plus que n'eût fait le marbre le plus dur. Est-ce par leur mise brillante qu'elles attirent ses affections? Ce n'est pas ma faute; il est l'arbitre de mes dépenses. Quelles altérations ai-je subies dont il ne soit la cause première? Si mes traits ont changé, c'est à lui que je le dois; un seul de ses regards d'amour raviverait bientôt ma beauté défaillante; mais tel qu'un cerf indocile, il brise

ses liens, et va chercher sa nourriture ailleurs; et moi, infortunée, je suis l'écran dont il s'abrite.

LUCIENNE. O monstre de la jalousie qui se déchire de ses propres mains ! — Fi donc ! ma sœur, chasse ces idées loin de toi.

ADRIENNE. Il n'y a que les âmes stupides et insensibles qui ne ressentent pas de tels outrages. Je sais que ses yeux portent ailleurs leur hommage; sans cela, qui l'empêcherait d'être ici? Ma sœur, tu sais qu'il m'a promis une chaîne. — Plût à Dieu que ce fût la seule chose qu'il me refusât, et qu'il ne désertât plus la couche conjugale! Je le vois, le joyau le mieux émaillé finit par perdre de son lustre; l'or peut résister au toucher; si néanmoins le contact est trop fréquent, il finit par s'user; il en est de même de l'homme; la déloyauté et la corruption finissent par flétrir le plus beau caractère. Puisque ma beauté n'a plus de charmes à ses yeux, que la douleur en détruise le reste, et que je meure dans les larmes.

Elles sortent.

SCÈNE II.

Une place publique devant la maison d'Antipholus d'Éphèse.

Arrive ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. L'or que j'avais confié à Dromio est en sûreté à l'auberge du Centaure, et le soigneux drôle est allé parcourir la ville pour me chercher. D'après mon calcul, et le rapport de l'hôte, je n'ai pu parler à Dromio depuis le moment où il m'a quitté, emportant mon argent; le voilà justement qui vient.

Arrive DROMIO DE SYRACUSE.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE, *continuant.* Eh bien, drôle ! ta belle humeur est-elle partie? Si tu aimes les coups, recommence tes pasquinades. Ah! tu ne connais pas l'auberge du Centaure! tu n'as point reçu d'argent! Ta maîtresse t'a envoyé me chercher pour dîner ! je loge au Phénix! Avais-tu perdu le sens, de me tenir des discours aussi extravagants?

DROMIO DE SYRACUSE. Quels discours, seigneur? Quand ai-je tenu un pareil langage?

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Il n'y a qu'un instant, sur cette même place, il n'y a pas une demi-heure.

DROMIO DE SYRACUSE. Moi, je vous ai vu depuis que vous m'avez envoyé au Centaure avec votre argent?

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Coquin, tu as nié avoir reçu cet argent; tu m'as parlé de maîtresse, de dîner, de sottises pour lesquelles je t'ai fait sentir les marques de mon déplaisir.

DROMIO DE SYRACUSE. Je suis charmé de vous voir en si joyeuse veine. Mais je ne comprends rien à cette plaisanterie; veuillez me l'expliquer, mon maître.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Ah! tu continues à me narguer en face! tu crois que je plaisante! Tiens, prends ceci, et cela encore.

Il le frappe.

DROMIO DE SYRACUSE. Doucement, seigneur, au nom du ciel; maintenant le badinage devient du sérieux. Pourquoi me frappez-vous?

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Parce qu'il m'arrive quelquefois de te prendre pour mon bouffon, et de babiller avec toi, ton impudence abusera de ma bonté, et il me faudra subir tes quolibets dans mes moments sérieux? Quand le soleil luit, que les moucherons prennent leurs ébats; mais qu'ils se tapissent dans leur trou quand il cache ses rayons. Si tu veux badiner avec moi, étudie mon visage et règle tes manières sur ma physionomie, ou je te ferai changer de méthode à force de coups.

DROMIO DE SYRACUSE. Je vois que si vous continuez ainsi, je serai obligé de fortifier ma tête de bastions et de remparts; sans quoi, ma cervelle court de grands risques. Mais, voyons, pourquoi me battez-vous?

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Ne le sais-tu pas?

DROMIO DE SYRACUSE. Je ne sais qu'une chose, c'est que je suis battu.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Faut-il que je t'en dise le motif?

DROMIO DE SYRACUSE. Oui, seigneur, dites-moi le pourquoi de la chose, car on dit que chaque chose à son pourquoi.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. La première fois, c'est pour avoir fait avec moi le mauvais plaisant, et la seconde, pour avoir recommencé.

DROMIO DE SYRACUSE.

Nul ne fut plus que moi battu hors de saison;
Vos motifs n'ont, seigneur, ni rime ni raison.

Allons, je vous remercie.

ANTIPHOLUS DE SYRACUS. Tu me remercies, et de quoi?

DROMIO DE SYRACUSE. De ce que vous m'avez donné quelque chose pour rien.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. La prochaine fois, je t'indemniserai en ne te donnant rien en retour de quelque chose. Mais dis-moi, est-il l'heure du dîner?

DROMIO DE SYRACUSE. Non, seigneur; il manque au rôti ce que j'ai.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Quoi donc?

DROMIO DE SYRACUSE. Il a besoin d'être arrosé comme moi qui ai reçu une rincée.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. En ce cas, le rôti sera desséché.

DROMIO DE SYRACUSE. Cela étant, vous ferez bien de n'en pas manger.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Et la raison?

DROMIO DE SYRACUSE. Dans la crainte qu'il ne vous échauffe le sang, ce qui pourrait bien me valoir une nouvelle correction.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Apprends à ne plaisanter désormais qu'à bon escient; il y a un temps pour toute chose.

DROMIO DE SYRACUSE. J'aurais nié cette vérité avant votre dernier emportement.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Par quelle raison?

DROMIO DE SYRACUSE. Par une raison toute simple et toute unie, par la tête chauve du Temps lui-même.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Voyons cela.

DROMIO DE SYRACUSE. Le Temps ne saurait rendre sa chevelure à celui que la nature a rendu chauve.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. N'y a-t-il pas moyen de réparer cette perte?

DROMIO DE SYRACUSE. Oui, en achetant une perruque et en mettant sur sa tête les cheveux d'un autre.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Comment le Temps est-il aussi avare d'une chose aussi commune?

DROMIO DE SYRACUSE. Parce que c'est un bien dont il est prodigue aux animaux; quant aux hommes, ce qu'il leur a refusé en poil, il le leur a donné en intelligence.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Il y a pourtant beaucoup d'hommes qui ont plus de cheveux que d'esprit.

DROMIO DE SYRACUSE. Il n'y a pas un d'entre eux qui n'ait l'esprit de perdre ses cheveux.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Tu prétendais tout à l'heure que les hommes bien fournis de cheveux étaient des gens ignares et sans esprit.

DROMIO DE SYRACUSE. Le plus ignare les a le plus tôt perdus : et néanmoins c'est gaiement qu'il les perd.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Par quelles raisons ?

DROMIO DE SYRACUSE. Par deux raisons capitales.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Laisse là le mot capital, je te prie.

DROMIO DE SYRACUSE. Eh bien ! sûres.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Laisse encore là le mot sûr, à propos de choses aussi erronées.

DROMIO DE SYRACUSE. Certaines donc.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Nomme-les.

DROMIO DE SYRACUSE. D'abord il épargne l'argent qu'il aurait payé au coiffeur; ensuite il ne craint pas que ses cheveux tombent dans sa soupe.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Tu voulais prouver qu'il n'y a pas un temps pour toute chose.

DROMIO DE SYRACUSE. C'est ce que j'ai fait : j'ai prouvé que le Temps ne pouvait nous rendre les cheveux perdus naturellement.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Mais la preuve que tu en as donnée n'est point palpable.

DROMIO DE SYRACUSE. Voici comment je la modifie : le Temps est chauve, et tant que le monde sera monde, ses sujets seront chauves comme lui.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Je savais bien que ta conclusion serait nue et dégarnie.—Mais vois, quelle est la personne qui nous fait signe là-bas?

Arrivent ADIENNE et LUCIENNE.

ADRIENNE. Oui, Antipholus, prends un air farouche et sombre ; réserve ton sourire pour d'autres beautés; je ne suis point Adrienne, je ne suis point ta femme. Il fut un temps où, de toi-même, tu jurais que nulle parole ne charmait ton

oreille, nul objet ne plaisait à tes regards, nul contact n'était doux à ta main, nul mets ne flattait ton palais, comme lorsque c'était moi qui parlais, te regardais, te touchais ou te servais. Comment se fait-il, mon ami, oh ! comment se fait-il que tu t'éloignes ainsi de toi-même? je dis de toi-même, car tu t'éloignes de moi, qui, incorporée à toi, faisant avec toi un tout indivisible, dois être plus à tes yeux que la meilleure portion de toi-même. Ah ! ne t'arrache point à moi, mon bien-aimé; autant vaudrait laisser tomber une goutte d'eau dans la mer mugissante, et tâcher ensuite de retirer cette goutte sans addition ni diminution, que d'essayer de te séparer violemment de moi sans m'entraîner avec toi. Quel coup douloureux ce serait pour toi si tu apprenais que je te déshonore, et que ce corps, qui t'est consacré, est souillé par une lubricité infâme! Ne te verrait-on pas me cracher au visage, me repousser avec mépris, me jeter à la face le nom d'époux, ensanglanter mon front impudique, arracher de ma main perfide l'anneau nuptial, et le briser en jurant de ne plus me revoir ? Je sais bien que tu le ferais; eh bien! fais-le. Je suis couverte d'une tache adultère ; la lubricité s'est mêlée à mon sang; car si toi et moi nous ne sommes qu'un, et que tu sois infidèle, le poison de ta chair se communique à la mienne, et je suis souillée par la contagion de ton crime : sois donc fidèle à la foi conjugale; je vivrai sans tache, et toi sans déshonneur.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Est-ce à moi, belle dame, que ce discours s'adresse? Je ne vous connais pas ; voilà deux heures à peine que je suis à Éphèse ; je suis aussi étranger à votre ville qu'à ce que vous me dites, et dans ce que je viens d'entendre, avec toute l'attention dont je suis capable, je ne puis comprendre un seul mot.

LUCIENNE. Fi donc, mon frère ! Quel changement s'est opéré en vous! je ne vous ai jamais vu traiter ainsi ma sœur. Elle a envoyé Dromio vous chercher pour dîner.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Dromio?

DROMIO DE SYRACUSE. Moi?

ADRIENNE. Toi ; et tu m'as rapporté pour réponse qu'il t'avait battu, niant que je fusse sa femme, et que notre maison fût la sienne.

ANTIPHOLUS, *à Dromio*. As-tu parlé à cette dame? Quel complot avez-vous ourdi ensemble ?

DROMIO DE SYRACUSE. Moi, seigneur? c'est la première fois que je la vois.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Coquin, tu mens; car tu m'as apporté textuellement le message dont elle vient de parler.

DROMIO DE SYRACUSE. Je ne lui ai parlé de ma vie.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Alors, comment se fait-il qu'elle nous appelle ainsi par nos noms; à moins que ce ne soit par inspiration?

ADRIENNE. Qu'il sied mal à votre gravité de feindre si grossièrement, de concert avec votre esclave, en l'encourageant à me contrarier! Je veux que ce soit ma faute, si vous vous êtes dégagé de mes liens; n'aggravez pas cette injure par de nouveaux mépris.—Allons, je ne te quitte plus; tu es l'ormeau, mon ami, et moi je suis la vigne; ma faiblesse, mariée à ta force, se fortifie par elle. Si quelque objet s'interpose entre toi et moi, ce ne peut être que quelque plante vile, le lierre parasite, la ronce ou la mousse stérile, qui, faute d'être élagués, envahissent ta sève qu'ils corrompent, et vivent de ton déshonneur.

ATIPHOLUS DE SYRACUSE. C'est à moi qu'elle parle; son langage m'émeut. Eh quoi! me serais-je marié avec elle en songe? ou est-ce que je rêve maintenant? Ce que j'entends n'est-il qu'une erreur de mes sens? quelle illusion fascine nos oreilles et nos yeux? Jusqu'à ce que je sois bien certain que tout ceci n'est qu'un songe, livrons-nous à l'erreur qu'on me présente.

LUCIENNE. Dromio, va dire aux domestiques de servir le dîner.

DROMIO DE SYRACUSE. Oh! que n'ai-je mon chapelet! que je me signe, pécheur que je suis! C'est ici le pays des fées.— Oh! malheureux que nous sommes! — Nous parlons à des lutins, à des goules, à des esprits infernaux: si nous ne leur obéissons pas, voici ce qui en arrivera : ils aspireront notre haleine et nous pinceront jusqu'au sang.

LUCIENNE. Qu'est-ce que tu marmotes-là, au lieu de répondre, Dromio, bélître, lambin, fainéant, sot!

DROMIO DE SYRACUSE. Je suis métamorphosé, n'est-ce pas, mon maître?

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Je crois que tu l'es intellectuellement, de même que moi.

DROMIO DE SYRACUSE. Je le suis, corps et âme.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Tu as conservé ta forme extérieure.

DROMIO DE SYRACUSE. Non, je suis changé en singe.

LUCIENNE. Si tu es changé en quelque chose, ce ne peut être qu'en âne.

DROMIO DE SYRACUSE. C'est vrai, car elle me mène par la bride, et je me sens une forte envie de paître. Sans contredit, je suis un âne; autrement je la connaîtrais tout aussi bien qu'elle me connaît.

ADRIENNE. Allons, allons, je ne serai plus assez folle pour porter ma main à mes yeux, et pleurer, pendant que le maître et le domestique se rient de mes larmes. —Allons, mon ami, venez dîner. — Dromio, tu auras soin de garder la porte. — Mon ami, nous dînerons aujourd'hui en haut, et je vous forcerai à me confesser tous les bons tours que vous m'avez joués. — Drôle, si quelqu'un vient demander ton maître, réponds qu'il dîne en ville, et ne laisse entrer âme qui vive. —Viens, ma sœur. —Dromio, acquitte-toi bien de ton rôle de portier.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Suis-je sur terre, au ciel ou en enfer? endormi ou éveillé? fou ou dans mon bon sens? connu de ces femmes et caché à mes propres yeux? Allons, je dirai comme elles, je soutiendrai mon rôle, et à tout hasard je tenterai l'aventure.

DROMIO DE SYRACUSE. Mon maître, dois-je faire les fonctions de portier?

ADRIENNE. Oui, et ne laisse entrer personne, ou gare à ton dos.

LUCIENNE. Venez, venez, Antipholus; nous dînerons trop tard.

Ils entrent dans la maison d'Antipholus d'Éphèse.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Même lieu.

Arrivent ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE, DROMIO D'ÉPHÈSE, ANGÉLO et BALTHAZAR.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Seigneur Angélo, il faut que vous nous excusiez tous ; ma femme est de mauvaise humeur quand je ne rentre pas à l'heure convenue. Vous direz que je suis resté dans votre boutique, occupé à voir travailler sa chaîne, et que demain vous l'apporterez à la maison. Mais croiriez-vous que voici un drôle (*montrant Dromio*) qui me soutient qu'il m'a rencontré sur cette place ; que je l'ai battu en lui redemandant mille marcs d'or, et que j'ai renié ma femme et ma maison ? Ivrogne, que veux-tu dire par là ?

DROMIO D'ÉPHÈSE. Dites ce qu'il vous plaira, seigneur ; mais moi, je sais ce que je sais ; en preuve que vous m'avez battu, je puis montrer les marques. Si ma peau était du parchemin, et vos coups de l'encre, votre écriture prouverait que j'ai dit vrai.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Va, tu es un âne.

DROMIO D'ÉPHÈSE. Il y paraît bien aux traitements que je subis et aux coups que je reçois. Je devrais regimber quand on me frappe ; tenez-vous donc hors de la portée de mes ruades, et défiez-vous d'un âne.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Vous êtes triste, seigneur Balthazar : fasse le ciel que le repas qu'on nous donnera réponde à ma bonne volonté et au plaisir cordial que j'ai à vous recevoir !

BALTHAZAR. J'attache beaucoup plus de prix à votre accueil qu'à votre repas, seigneur.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Seigneur Balthazar, en fait de viande ou de poisson, tout l'accueil du monde ne fait pas un bon plat.

BALTHAZAR. C'est chose commune qu'un bon plat ; le premier venu peut vous l'offrir.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Un bon accueil est plus commun encore; il ne se compose que de paroles.

BALTHAZAR. Repas frugal et bonne mine font un joyeux festin.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Oui pour un hôte avare et un convive frugal. Quoi qu'il en soit, si vous faites un mauvais dîner, ne le prenez point en mauvaise part; on peut vous l'offrir meilleur, mais non de meilleur cœur. —Mais doucement; ma porte est fermée à clef. (*A Dromio.*) Va dire qu'on nous ouvre.

DROMIO D'ÉPHÈSE, *appelant.* Holà, Marie, Brigitte, Marianne, Cécile, Julienne, Jenny.

DROMIO DE SYRACUSE, *de l'intérieur*. Butor, cheval, chapon, faquin, idiot, imbécile ! ou éloigne-toi de la porte; ou assieds-toi sur le seuil. Fais-tu par hasard une évocation de filles, que tu en appelles tout un régiment, quand c'est déjà trop d'une ?

DROMIO D'ÉPHÈSE. Quel est le bélître qu'on nous a donné pour portier? Mon maître attend dans la rue.

DROMIO DE SYRACUSE. Qu'il retourne d'où il est venu, de peur d'attraper une fraîcheur.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Quel est celui qui parle là en dedans?—Allons, vas-tu ouvrir la porte ?

DROMIO DE SYRACUSE. Je vous dirai quand, lorsque vous m'aurez dit pourquoi.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Pourquoi ? mais pour dîner, parbleu. Je n'ai pas dîné aujourd'hui.

DROMIO DE SYRACUSE. Vous ne dînerez pas ici aujourd'hui; revenez une autre fois.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Qui es-tu, toi qui me refuses l'entrée de ma propre maison?

DROMIO DE SYRACUSE. Je suis le portier provisoire, seigneur, et je m'appelle Dromio.

DROMIO D'ÉPHÈSE. Scélérat, tu m'as volé tout à la fois mon emploi et mon nom; l'un ne m'a jamais fait grand honneur; l'autre m'a valu d'assez nombreux désagréments; si aujourd'hui tu avais été Dromio à ma place, tu aurais volontiers échangé ta face contre un nom, et donné ton nom pour une obole.

LUCE, *de l'intérieur.* Quel est donc ce bruit? Dromio, quels sont ces gens qui sont à la porte?

DROMIO D'ÉPHÈSE. Luce, fais entrer mon maître.

LUCE. Ma foi, non ; il vient trop tard ; tu peux le dire à ton maître.

DROMIO D'ÉPHÈSE. Voilà, certes, qui est plaisant! — Une question, je te prie. — Emploierai-je mon autorité?

LUCE. Une question aussi à mon tour : — Pourrais-tu me dire quand?

DROMIO DE SYRACUSE. Si Luce est ton nom, Luce, tu lui as rivé son clou.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. M'entends-tu, mignonne? Tu nous laisseras entrer, j'espère?

LUCE. J'allais vous le demander.

DROMIO DE SYRACUSE. Et vous avez dit non.

DROMIO D'ÉPHÈSE. Très-bien, viens-lui en aide; la réponse est bonne, les reparties ne se font pas attendre.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Coquine, ouvre-moi.

LUCE. Pourriez-vous me dire en l'honneur de quel saint?

DROMIO D'ÉPHÈSE. Mon maître, frappez fort.

LUCE. Qu'il frappe jusqu'à ce que la main lui cuise.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Tu me payeras cela, mignonne, si une fois j'enfonce la porte.

LUCE. Nous ne vous craignons pas; il y a des ceps[1] dans Éphèse.

ADRIENNE, *de l'intérieur.* Qui donc fait tout ce vacarme à la porte?

DROMIO DE SYRACUSE. Ce sont des mauvais sujets qui troublent le repos de la ville.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Est-ce vous, ma femme? vous auriez pu venir plus tôt.

ADRIENNE. Moi, votre femme! retirez-vous, drôle.

DROMIO D'ÉPHÈSE. Vous n'étiez déjà pas fort content, mon maître ; mais voilà un *drôle* qui emporte la pièce.

ANGÉLO, *à Antipholus d'Éphèse.* Nous ne trouvons ici ni

[1] Les ceps étaient un instrument de correction qui emprisonnait les jambes du condamné.

bonne chère ni bon accueil; nous aurions pourtant désiré l'un ou l'autre.

BALTHAZAR. Après avoir discuté lequel des deux vaut le mieux, nous serons obligés de partir sans avoir ni l'un ni l'autre.

DROMIO D'ÉPHÈSE, *à son maître, avec ironie.* Ces messieurs attendent à la porte ; veuillez leur dire d'entrer.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Je ne sais ce qu'il y a dans le vent, que nous ne pouvons entrer au port.

DROMIO D'ÉPHÈSE. Vous êtes bien heureux de ne pas être vêtu à la légère ; votre potage tout chaud vous attend, et vous restez ici au froid : se voir ainsi traiter, mais il y a de quoi devenir fou.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Va me chercher quelque chose pour enfoncer la porte.

DROMIO DE SYRACUSE. Gardez-vous de rien enfoncer ici, ou je vous enfoncerai les côtes.

DROMIO D'ÉPHÈSE. Ne peut-on vous dire un mot, l'ami ? les mots ne sont que du souffle ; ce mot, je désirerais vous le dire face à face.

DROMIO DE SYRACUSE. Va-t'en au diable !

DROMIO D'ÉPHÈSE. Voilà qui est trop fort. Va-t'en au diable toi-même ! laisse-moi entrer, je te prie.

DROMIO DE SYRACUSE. Oui, quand il y aura des oiseaux sans plumes et des poissons sans nageoires.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Allons, je veux entrer de force ; va m'emprunter un levier.

BALTHAZAR. Modérez-vous, seigneur ; n'employez point de tels moyens. Voulez-vous attaquer votre propre réputation, et faire planer le soupçon sur l'honneur sans tache de votre épouse ? Ecoutez-moi. — La longue expérience que vous avez faite de sa vertu, sa sagesse, son âge, sa modestie, tout vous fait un devoir de supposer qu'elle a, pour en agir ainsi, quelque raison qui vous est inconnue ; ne doutez point, seigneur, qu'elle n'ait quelque excuse légitime pour vous interdire en ce moment l'entrée de votre maison. Croyez-moi, partez tranquillement : allez dîner à l'auberge du Tigre ; vers le soir vous reviendrez seul vous informer des motifs de cette étrange réception. Si au contraire vous essayez d'entrer de vive force, à cette heure passagère, le public ne manquera pas de com-

menter votre conduite ; d'odieux soupçons viendront flétrir votre réputation aujourd'hui sans tache, et, quand vous ne serez plus, ils planeront encore sur votre tombe ; car la calomnie se transmet comme un héritage, et quand elle a mis le pied quelque part, elle y reste.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Je cède à vos conseils ; je m'éloignerai en paix, et, quoique j'enrage, je prétends m'égayer : je connais une dame d'une conversation pleine d'agrément, jolie, spirituelle, peu farouche, mais au demeurant fort aimable ; — c'est chez elle que nous dînerons. Ma femme, fort injustement, je le proteste, m'a souvent fait la guerre à son sujet. Nous dînerons donc chez elle. (*A Angélo.*) Allez chez vous chercher la chaîne ; elle doit être terminée en ce moment : veuillez me l'apporter à l'auberge du Porc-Epic ; c'est là la maison en question. Je veux faire cadeau de cette chaîne à mon hôtesse, quand ce ne serait que pour faire enrager ma femme ; allez donc, et dépêchez-vous. Puisqu'on refuse de me recevoir chez moi, j'irai frapper ailleurs ; peut-être ne m'y repoussera-t-on pas.

ANGÉLO. J'irai vous retrouver en cet endroit dans une heure à peu près.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Fort bien ; ce badinage me coûtera un peu cher.

Ils s'éloignent.

SCÈNE II.

Même lieu.

Arrivent LUCIENNE et ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

LUCIENNE. Se peut-il que vous ayez oublié à ce point les devoirs d'un mari ? Se peut-il, Antipholus, que la haine déracine votre amour à son printemps ? Faut-il que l'édifice de votre affection s'écroule avant d'être achevé ? Si vous avez épousé ma sœur pour sa fortune, ne fût-ce qu'en cette considération, traitez-la avec plus d'égards. Si vous aimez ailleurs, que ce soit en secret, jetez un voile sur votre infidélité ; que ma sœur ne la lise pas dans vos yeux ; que votre langue ne soit pas l'interprète de votre propre honte ; donnez au vice les dehors de la vertu ; avec un cœur coupable que votre front soit pur ; donnez au péché l'allure de sainteté ; cachez-lui votre perfidie ; que sert de la lui faire voir ? Quel voleur est assez simple pour se vanter de ses méfaits ? Vous êtes doublement

coupable de violer la foi conjugale et de le lui laisser lire à table dans vos regards. Avec des ménagements, le vice peut prétendre encore à une sorte de renommée bâtarde ; la culpabilité des actes est aggravée par celle du langage. Hélas ! crédules que nous sommes, faites-nous croire seulement que vous nous aimez ; si d'autres ont le bras, donnez-nous la manche ; nous tournons dans votre orbite, et vous nous faites mouvoir à votre gré. Veuillez donc rentrer, mon frère ; consolez ma sœur, dissipez son chagrin, appelez-la votre épouse ; un peu de mensonge est méritoire quand l'orage de la discorde s'apaise au doux souffle de la flatterie.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Femme charmante, j'ignore de quel autre nom je dois vous appeler, ni par quel prodige vous avez appris le mien ; vos lumières et vos grâces font de vous la merveille de la terre, et je ne sais quoi de céleste brille en vous. Enseignez-moi, créature adorable, ce que je dois penser et dire ; expliquez à mon intelligence grossière, faible et bornée, le sens mystérieux de la déception que vous me recommandez. Pourquoi vous efforcer d'altérer la franchise de mon âme et de l'égarer dans une voie inconnue ? Etes-vous une divinité ? Voulez-vous me donner un nouvel être ? Transformez-moi donc, et je céderai à votre puissance ; mais tant que je serai moi-même, je persisterai à croire que votre sœur éplorée n'est pas ma femme et que je ne lui dois point la foi conjugale. Je dirai plus, c'est vers vous que mon âme se sent attirée. Douce sirène, ne cherche point, par tes accents mélodieux, à m'entraîner, pour y trouver la mort, dans l'océan des larmes de ta sœur ; chante pour ton propre compte, et mon âme sera ravie ; déroule sur les vagues d'argent ta chevelure d'or, et je m'y plongerai avec délices, et, fier de mourir ainsi, je bénirai une mort si douce. — L'amour est chose légère et surnagera sans doute.

LUCIENNE. Etes-vous fou, de me parler ainsi ?

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Je ne suis pas fou, mais asservi, j'ignore comment.

LUCIENNE. C'est la faute de vos yeux.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Bel astre, c'est pour avoir regardé de trop près tes rayons qui m'ont ébloui.

LUCIENNE. Regardez où vous le devez, et votre vue s'éclaircira.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. O ma bien-aimée ! autant fermer les yeux que de les ouvrir pour regarder la nuit.

LUCIENNE. Pourquoi m'appelez-vous votre bien-aimée? appelez ainsi ma sœur.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. La sœur de ta sœur.

LUCIENNE. C'est ma sœur que vous voulez dire.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Non, c'est toi, toi, la plus chère moitié de moi-même, l'œil de mon œil, le cœur de mon cœur, mon aliment, ma fortune, le but de mes espérances, mon paradis sur la terre, l'unique bonheur que je demande au ciel.

LUCIENNE. Ma sœur est tout cela, ou doit l'être.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Sois donc cette sœur bien-aimée, car c'est de toi que je parle; c'est toi que je veux aimer; avec toi je veux passer ma vie; tu n'as point de mari, et je n'ai point de femme : donne-moi ta main.

LUCIENNE. Oh! doucement, seigneur, tenez-vous tranquille; je vais chercher ma sœur et demander sa permission.

Elle rentre dans la maison d'Antipholus d'Éphèse au moment où Dromio de Syracuse en sort.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Qu'as-tu donc, Dromio? où cours-tu si vite?

DROMIO DE SYRACUSE. Me connaissez-vous, seigneur? suis-je Dromio? suis-je votre serviteur? suis-moi-même?

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Tu es Dromio, tu es mon serviteur, tu es toi-même.

DROMIO DE SYRACUSE. Je suis un âne, je suis le serviteur d'une femme, je ne m'appartiens pas.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Comment es-tu le serviteur d'une femme, et en quoi ne t'appartiens-tu pas?

DROMIO DE SYRACUSE. Je ne m'appartiens pas; je suis la propriété d'une femme qui me revendique, qui s'attache à tous mes pas, qui veut abolument m'avoir.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Quels sont ses droits sur toi?

DROMIO DE SYRACUSE. Des droits comme ceux que je pourrais avoir sur votre cheval; elle me réclame comme un animal; non comme si j'étais un animal; mais en vrai animal qu'elle est, elle élève des prétentions sur moi.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Qui est-elle?

DROMIO DE SYRACUSE. Une fort respectable personne, et dont il est impossible de parler sans dire : *sauf votre respect.*

J'ai fait là une assez maigre trouvaille, et néanmoins c'est ce qu'on peut appeler un gras mariage.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Qu'entends-tu par gras mariage ?

DROMIO DE SYRACUSE. C'est la cuisinière, voyez-vous, et Dieu merci la graisse ne manque pas chez elle. Je ne ne sais à quelle sauce je dois la mettre, à moins d'en faire une lampe et de me sauver d'elle à sa propre clarté. Je garantis que ses guenilles, et le suif dont elles sont pleines, brûleraient pendant toute la durée d'un hiver de Pologne. Si elle vit jusqu'au jugement dernier, elle brûlera huit jours de plus que le monde.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Quelle est la couleur de son teint ?

DROMIO DE SYRACUSE. Basané comme le cuir de mes souliers ; mais son visage n'est pas à beaucoup près aussi propre. La crasse et la sueur abondent sur elle à tel point qu'un homme en aurait par-dessus la cheville.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. C'est un défaut que l'eau corrigera.

DROMIO DE SYRACUSE. Non, seigneur, c'est la nature de la bête ; toute l'eau du déluge n'y pourrait rien.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Quel est son nom ?

DROMIO DE SYRACUSE. Jacqueline : imaginez-vous qu'une aune trois quarts ne la mesureraient pas d'une hanche à l'autre.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Elle est donc d'une haute taille ?

DROMIO DE SYRACUSE. Il n'y a pas plus de distance de sa tête à ses pieds que de l'une à l'autre hanche ; elle est sphérique comme un globe ; je pourrais étudier la géographie sur elle.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Dans quelle partie de son corps est située l'Irlande ?

DROMIO DE SYRACUSE. Sur la croupe ; je l'ai reconnue aux inégalités du terrain.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Où est l'Ecosse ?

DROMIO DE SYRACUSE. Je l'ai reconnue à l'aridité et à la rudesse ; elle est dans la paume de la main.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Et la France ?

DROMIO DE SYRACUSE. Sur son front, qui toujours se rebiffe et qui est en guerre avec ses cheveux.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Et l'Angleterre ?

DROMIO DE SYRACUSE. J'ai cherché les blanches falaises; mais je n'y ai rien trouvé de blanc; je soupçonne qu'elle pourrait bien être sur son menton, à en juger par le flux salé qui coulait entre elle et la France.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Et l'Espagne ?

DROMIO DE SYRACUSE. A dire vrai, je ne l'ai pas vue; mais je l'ai sentie à la chaleur de son haleine.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Où sont l'Amérique, les Indes ?

DROMIO DE SYRACUSE. Sur son nez, tout brillant de rubis, d'escarboucles, de saphirs, exposant leur riche aspect à la chaude haleine de l'Espagne, qui envoyait des flottes de galions pour y faire leur chargement.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Où sont la Belgique, les Pays-Bas ?

DROMIO DE SYRACUSE. Oh! seigneur, je n'ai pas poussé mes investigations si loin. Pour conclure, cette sorcière a jeté le grappin sur moi, m'a appelé par mon nom, a juré que je lui appartenais, m'a dit les signes particuliers que je porte sur le corps; par exemple, la marque que j'ai sur l'épaule, la tache que j'ai sur le cou, le gros poireau que j'ai sur le bras gauche; si bien qu'étonné et surpris, je me suis sauvé d'elle comme d'une sorcière, et je pense que si je n'avais pas été pourvu d'une foi solide et d'un cœur d'acier, elle m'aurait transformé en caniche, et fait de moi un tourne-broche.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Va, rends-toi sur-le-champ au port; de quelque côté que le vent souffle, pourvu qu'il nous éloigne du rivage, je ne passerai pas la nuit dans cette ville. Si tu apprends que quelque navire soit sur le point de mettre à la voile, viens m'en avertir sur la place du Marché, où je t'attendrai en me promenant. Puisqu'ici tout le monde nous connaît, et que nous n'y connaissons personne, il est temps de plier bagage.

DROMIO DE SYRACUSE. Comme on s'éloigne à toutes jambes d'un ours qui veut vous dévorer, je fuis loin de celle qui prétend être ma femme malgré moi.

Il s'éloigne.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE, *seul*. Ce pays n'est habité que par des sorcières; en conséquence, il est grand temps que je m'en éloigne. Celle qui m'appelle son mari, je la déteste

cordialement comme épouse ; quant à sa charmante sœur, la grâce souveraine qui la décore, le charme de sa beauté et de son langage m'ont presque rendu infidèle à moi-même ; mais, pour ne point devenir complice de mon propre malheur, je fermerai mes oreilles aux chants de cette sirène.

Arrive ANGÉLO.

ANGÉLO. Seigneur Antipholus ?...

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Oui, c'est là mon nom.

ANGÉLO. Je le sais fort bien, seigneur ; tenez, voici la chaîne en question ; je comptais vous rejoindre au Porc-Epic : la chaîne n'était pas encore finie ; c'est ce qui m'a retardé si longtemps.

Il lui remet une chaîne d'or.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Que voulez-vous que je fasse de ceci ?

ANGÉLO. Ce qu'il vous plaira, seigneur ; je l'ai faite pour vous.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Faite pour moi ? je ne vous l'ai pas commandée.

ANGÉLO. Non pas une ni deux fois, mais vingt ; emportez-la chez vous, et faites-en cadeau à votre femme. A l'heure du souper, j'irai vous voir et recevoir mon argent.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Vous ferez bien de le recevoir maintenant ; car plus tard vous courez risque de ne revoir ni la chaîne ni l'argent.

ANGÉLO. Vous aimez à rire, seigneur ; adieu.

Il s'éloigne.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Je ne sais que penser de ceci ; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'y a personne assez vain pour refuser l'offre d'une aussi belle chaîne. Un homme n'a pas besoin de vivre d'expédients quand il rencontre dans la rue des gens qui lui font d'aussi riches cadeaux. Je vais me rendre à la place du Marché pour y attendre Dromio ; si quelque navire met à la voile, je pars sur-le-champ.

Il s'éloigne.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

Même lieu.

Arrivent UN MARCHAND, ANGÉLO et UN OFFICIER DE JUSTICE

LE MARCHAND. Vous savez que cette somme m'est due depuis la Pentecôte ; depuis lors je ne vous ai pas beaucoup importuné ; je ne le ferais même pas aujourd'hui, si je n'étais sur le point de faire voile pour la Perse, et si je n'avais besoin d'argent pour mon voyage. Veuillez donc me payer sur-le-champ; sinon, je vous fais arrêter par cet officier.

ANGÉLO. Antipholus me doit précisément la somme que je vous dois ; au moment où je vous ai rencontré, je venais de lui remettre une chaîne dont je dois toucher le prix à cinq heures ; veuillez m'accompagner jusque chez lui ; j'acquitterai mon obligation, et j'y joindrai mes remercîments.

Arrivent ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE et DROMIO D'ÉPHÈSE.

L'OFFICIER. Vous pouvez vous épargner cette peine; le voici qui vient.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE, *à Dromio*. Pendant que je vais chez l'orfévre, va m'acheter un bout de corde ; je m'en servirai sur ma femme et sur ses confédérés, pour les récompenser de m'avoir aujourd'hui fermé la porte au nez. — Mais j'aperçois l'orfévre ; — va toujours, achète-moi une corde, et apporte-la-moi à la maison.

DROMIO D'ÉPHÈSE. Moi, acheter une corde ! c'est vingt mille livres de rente que je vais acheter !

Il s'éloigne.

ANTIPHOLUS, *à Angélo*. C'est plaisir, ma foi, que de compter sur vous ; j'avais annoncé votre présence et la chaîne ; mais on n'a vu paraître ni chaîne ni orfévre. Peut-être avez-vous pensé que notre affection durerait trop longtemps si nos cœurs étaient enchaînés l'un à l'autre ; voilà ce qui vous a empêché de venir.

ANGÉLO. Je vois que vous êtes en joyeuses dispositions ; avec votre permission, voici la note du poids de votre chaîne jus-

qu'au dernier carat, du titre de l'or et du prix de la façon : le out se monte à environ trois ducats de plus que je ne dois l'homme que voici ; je vous serais obligé d'acquitter immé-liatement ma créance, attendu qu'il est sur le point de s'em-barquer et n'attend que ce payement pour partir.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Je n'ai pas la somme sur moi ; en utre, quelques affaires m'appellent en ville ; veuillez conduire et étranger chez moi ; prenez avec vous la chaîne ; vous la emettrez à ma femme et vous la prierez de vous solder ; peut-tre serai-je à la maison aussitôt que vous.

ANGÉLO. En ce cas, vous remettrez vous-même la chaîne votre femme.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Non, chargez-vous-en, dans la crainte ue je n'arrive pas à temps.

ANGÉLO. Je le veux bien, seigneur ; avez-vous la chaîne ur vous ?

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Si je ne l'ai pas, seigneur, j'espère ue vous l'avez ; sinon vous vous en retournerez sans votre rgent.

ANGÉLO. Allons, donnez-moi la chaîne, je vous prie ; cet onnête homme est pressé de partir ; le vent et la marée l'at-endent, et je me reproche de l'avoir retenu si longtemps.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Seigneur, cette plaisanterie a pour ut d'excuser votre manque d'exactitude au rendez-vous du orc-Épic : c'est moi qui devrais vous gronder de ne m'avoir oint tenu parole; mais vous faites comme les femmes acariâ-es, vous prenez l'initiative des reproches.

LE MARCHAND, *à Angélo.* Le temps s'écoule ; je vous en rie, seigneur, dépêchez.

ANGÉLO. Vous voyez comme il me presse ; la chaîne —

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Eh bien ! remettez-la à ma femme, touchez votre argent.

ANGÉLO. Allons, allons ! vous savez fort bien que je vous ai remise il n'y a qu'un instant ; ou envoyez la chaîne à vo-e femme, ou faites-la prévenir de l'objet de ma visite.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Allons donc ! vous poussez la plai-nterie trop loin. Voyons, où est-elle cette chaîne ? faites-moi voir, je vous en prie.

LE MARCHAND, *à Antipholus.* Mes affaires ne me permet-ent pas d'assister plus longtemps à ce badinage : dites-moi,

seigneur, si vous voulez me payer, oui, ou non ; si vous ne le voulez pas, je vais livrer mon créancier entre les mains de cet officier de justice.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Vous payer ! Et que faut-il donc que je vous paye?

ANGÉLO. L'argent que vous me devez pour la chaîne.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Je ne vous dois rien jusqu'à ce que je l'aie reçue.

ANGÉLO. Vous savez que je vous l'ai donnée il y a une demi-heure.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Vous ne m'avez rien donné ; c'est m'insulter que de me soutenir cela !

ANGÉLO. C'est m'insulter plus encore que de le nier ; considérez qu'il y va de mon crédit.

LE MARCHAND. Officier, arrêtez cet homme à ma réquisition.

L'OFFICIER, *à Angélo.* Je vous arrête, et vous somme au nom du duc de me suivre.

ANGÉLO, *à Antipholus.* Ceci touche ma réputation. Consentez à payer cette somme pour moi, ou je vous fais arrêter par cet officier.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Que je consente à vous payer ce que je n'ai pas reçu ! (*A l'Officier.*) Arrête-moi, manant, si tu l'oses !

ANGÉLO, *à l'Officier, en lui donnant quelques pièces de monnaie.* Voilà le montant des frais ; officier, arrêtez cet homme ; je n'épargnerais pas mon propre frère en pareil cas, s'il me témoignait une impudence aussi effrontée.

L'OFFICIER, *à Antipholus.* Je vous arrête, seigneur ; vous venez d'entendre que j'en ai été requis.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Je vous obéis en attendant que j'aie fourni caution. — (*A Angélo.*) Mais toi, drôle, tu me payeras cher cette plaisanterie ; tout le métal qui est dans ta boutique m'en répondra.

ANGÉLO. Seigneur, seigneur, j'obtiendrai justice à Éphèse, je n'en doute pas, et la honte en rejaillira sur vous.

Arrive DROMIO DE SYRACUSE.

DROMIO DE SYRACUSE, *à Antipholus.* Mon maître, il y a un navire d'Épidamnum qui n'attend, pour mettre à la voile, que l'arrivée du capitaine. J'ai fait porter nos bagages à bord ; en

outre, j'ai acheté de l'huile, du baume et de l'eau-de-vie. Le navire est tout appareillé ; un vent favorable souffle de la terre ; on n'attend plus pour partir que le propriétaire, le capitaine et vous.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. En voilà bien d'une autre! Est-ce que tu es fou? Imbécile, quel vaisseau d'Épidamnum m'attend ?

DROMIO DE SYRACUSE. Le vaisseau où vous m'avez envoyé retenir notre passage.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Misérable butor! je t'ai envoyé acheter une corde, et t'ai dit dans quel but et pour quel usage.

DROMIO DE SYRACUSE. Vous ne m'avez point parlé de corde; vous m'avez dit d'aller au port m'informer d'un navire en partance.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Nous discuterons cette affaire plus à loisir, et j'apprendrai à tes oreilles à écouter avec plus d'attention. Va de ce pas trouver Adrienne; donne-lui cette clef, dis-lui que dans le bureau recouvert d'un tapis de Turquie il y a une bourse de ducats; dis-lui qu'elle me l'envoie ; que j'ai été arrêté dans la rue, et que cet argent doit servir à payer ma caution. Pars, coquin, va-t'en ; officier, je suis prêt à vous suivre à la prison jusqu'à son retour.

Le Marchand, Angélo, l'Officier de justice et Antipholus d'Éphèse s'éloignent.

DROMIO DE SYRACUSE, *seul*. Que j'aille chez Adrienne ! C'est là que nous avons dîné, là que la grosse commère m'a revendiqué pour son mari : elle est trop vaste pour mes embrassements. Il faut que je retourne dans cette maison bien malgré moi ; le devoir d'un serviteur est de faire la volonté de son maître.

Il s'éloigne.

SCÈNE II.

Même lieu.

Arrivent **ADRIENNE** et **LUCIENNE**.

ADRIENNE. Ah ! Lucienne! a-t-il bien pu te tenir ce langage? As-tu remarqué, en regardant attentivement ses yeux, s'il parlait sérieusement, ou non? Sa figure était-elle animée ou pâle? triste ou gaie? Les combats de son cœur comme d'ardents météores, se peignaient-ils sur son visage?

LUCIENNE. Il a commencé par nier que tu eusses aucun droit sur lui.

ADRIENNE. Il a voulu dire qu'il ne m'en accordait aucun ; l'indignité n'en est que plus grande de sa part.

LUCIENNE. Puis il a juré qu'il était ici totalement étranger.

ADRIENNE. En cela il a dit vrai, tout parjure qu'il est.

LUCIENNE. Alors j'ai parlé en ta faveur.

ADRIENNE. Et que t'a-t-il répondu ?

LUCIENNE. Que l'amour que je lui demandais pour toi, il me le demandait pour lui.

ADRIENNE. Quels moyens de persuasion a-t-il employés pour solliciter ta tendresse ?

LUCIENNE. Des paroles qui, dans une recherche légitime, auraient pu faire impression. Il a d'abord loué ma beauté, puis mon langage.

ADRIENNE. Lui as-tu parlé avec bienveillance ?

LUCIENNE. Aie patience, je t'en prie !

ADRIENNE. Je ne puis ni ne veux me taire : si mon cœur est comprimé, ma langue du moins aura libre carrière. Il est difforme, contrefait, vieux et flétri ; il a le visage laid, le corps hideux ; il est mal conformé de tout point, vicieux, insensible, sot, stupide, brutal, disgracié au physique et pire au moral.

LUCIENNE. Qui pourrait être jalouse d'un pareil homme ? On ne déplore pas la perte d'un mal qui nous quitte.

ADRIENNE. Ah ! je pense plus favorablement de lui que je n'en parle ; et néanmoins je souhaiterais qu'il fût pire encore aux yeux des autres. Le vanneau fait semblant de fuir loin de son nid en jetant des cris de détresse ; mon cœur soupire après lui, bien que ma langue le maudisse.

Arrive DROMIO DE SYRACUSE.

DROMIO, *tout essoufflé*. Allons vite ; le bureau, la bourse ; madame, dépêchez-vous.

LUCIENNE. Comment t'es-tu mis ainsi hors d'haleine ?

DROMIO DE SYRACUSE. A force de courir.

ADRIENNE. Dromio, où est ton maître ? Est-il en bonne santé ?

DROMIO DE SYRACUSE. Non ; il est dans les limbes du Tartare, pis qu'en enfer : il est au pouvoir d'un démon en habit

imperméable, au cœur bardé d'acier, d'un génie infernal, cruel, impitoyable; d'un loup, pis que cela, d'un drôle vêtu de buffle[1]: d'un coquin qui vous prend en traître et vous frappe sur l'épaule, qui intercepte les passages, les allées, les lieux de débarquement; d'un limier qui suit à rebours la piste du gibier, et néanmoins évente parfaitement sa trace; d'un mercure qui, avant le jugement, conduit les pauvres âmes en enfer.

ADRIENNE. Comment? de quoi s'agit-il?

DROMIO DE SYRACUSE. Je ne sais pas de quoi il s'agit; je sais seulement que mon maître est arrêté.

ADRIENNE, Arrêté? à la requête de qui?

DROMIO DE SYRACUSE. Je l'ignore; tout ce que je puis dire, c'est que celui qui l'a arrêté est habillé de buffle. Voulez-vous, maîtresse, lui envoyer, pour payer sa rançon, l'argent qui est dans le bureau?

ADRIENNE. Va le chercher, ma sœur.

Lucienne prend la clef des mains de Dromio et s'éloigne.

ADRIENNE, *continuant.* Je m'étonne qu'il ait contracté des dettes à mon insu. — Est-ce pour un billet qu'on l'a arrêté?

DROMIO DE SYRACUSE. Non; c'est pour quelque chose de plus solide; une chaîne, une chaîne. L'entendez-vous qui résonne?

ADRIENNE. Quoi? la chaîne?

DROMIO DE SYRACUSE. Non, le marteau de la cloche. Je devrais être parti. Il était deux heures quand j'ai quitté mon maître; il est maintenant une heure.

ADRIENNE. Voilà les heures qui vont à rebours, maintenant! je n'ai jamais entendu chose pareille.

DROMIO DE SYRACUSE. Oh! si fait. Quand l'Heure rencontre un recors, la peur lui fait rebrousser chemin.

ADRIENNE. Comme si le Temps avait des dettes! Comme tu raisonnes sottement!

DROMIO DE SYRACUSE. Le Temps est un véritable banqueroutier; il doit plus qu'il ne possède, à la Fortune, sa créancière. C'est aussi un voleur. Ne dit-on pas que le Temps marche à pas de loup, de nuit comme de jour? Endetté et voleur, s'il rencontre un recors, n'a-t-il pas raison de rebrousser chemin, ne fût-ce qu'une heure dans un jour?

[1] Les recors portaient des vêtements de peau de buffle.

Arrive LUCIENNE.

ADRIENNE. Tiens, Dromio, voici l'argent; va vite le porter et amène ton maître immédiatement. — Viens, ma sœur; je ne sais quoi de douloureux m'oppresse; c'est l'œuvre de mon imagination qui fait tout à la fois mon bonheur et mon supplice.

Ils s'éloignent.

SCÈNE III.

Même lieu.

Arrive ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

ANTIPHOLUS. Tous ceux que je rencontre me saluent comme si nous étions de vieilles connaissances; tout le monde m'appelle par mon nom. Les uns m'offrent de l'argent, d'autres m'invitent à dîner; ceux-ci me remercient de services rendus : un tailleur m'a fait entrer dans sa boutique, m'a montré des soieries qu'il avait achetées pour moi, et là-dessus s'est mis à prendre ma mesure; il faut qu'il y ait là-dessous quelque sorcellerie. Nul doute que ce pays ne soit peuplé de sorciers lapons.

Arrive DROMIO DE SYRACUSE.

DROMIO DE SYRACUSE. Mon maître, voici l'or que vous m'avez envoyé chercher. Eh bien! vous vous êtes donc débarrassé de votre portrait d'Adam habillé de neuf?

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Quel est cet or? de quel Adam veux-tu parler?

DROMIO DE SYRACUSE. Non de l'Adam qui occupait le paradis terrestre, mais de l'Adam préposé à la garde de la prison; de celui qui est vêtu de la peau du veau gras tué pour l'Enfant prodigue; de celui qui marchait derrière vous comme votre mauvais ange, et qui vous a confisqué votre liberté.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Je ne te comprends pas.

DROMIO DE SYRACUSE. Non? c'est pourtant très-clair; celui qui voyage, comme une basse de viole, dans un étui de peau, l'homme qui, lorsqu'on est fatigué, vous frappe amicalement sur l'épaule et vous arrête; celui qui prend pitié des gens ruinés, et leur donne un logement gratis; celui qui se fait fort d'exécuter plus d'exploits avec sa masse qu'un guerrier avec sa lance.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Quoi! veux-tu parler d'un sergent?

DROMIO DE SYRACUSE. Oui, seigneur, le sergent, ou plutôt le chevalier des lettres de change, l'homme qui prend à partie le payeur inexact, le met entre quatre murs, et lui dit poliment de prendre patience.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Voyons, laisse là tes pasquinades. Y a-t-il quelque navire qui mette à la voile ce soir? Pouvons-nous quitter cette ville?

DROMIO DE SYRACUSE. Il y a une heure, je suis venu vous avertir que le navire l'*Expédition* levait l'ancre ce soir; mais alors le sergent vous a retenu et vous a empêché de partir. (*Lui montrant une bourse.*) Voici l'argent que vous m'avez envoyé quérir pour votre rançon.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Le drôle a perdu la raison, et moi aussi; nous marchons ici d'illusion en illusion. Veuille quelque divinité amie nous délivrer de ces lieux.

Arrive UNE COURTISANE.

LA COURTISANE. Je vous rencontre à propos, seigneur Antipholus; je vois que vous avez trouvé l'orfèvre. Est-ce là la chaîne que vous m'avez promise aujourd'hui?

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Éloigne-toi, Satan! je te défends de me tenter.

DROMIO DE SYRACUSE. Mon maître, est-ce là madame Satan?

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. C'est le diable.

DROMIO DE SYRACUSE. C'est pis encore, c'est l'épouse du diable; elle vient à nous sous le vêtement d'une femme galante: quand une fille dit: *Dieu me damne!* c'est comme si elle disait: *Dieu fasse de moi une femme galante.* Il est écrit qu'elles apparaissent aux hommes comme des anges de lumière: la lumière est produite par le feu, et le feu brûle! *ergo* une femme galante doit brûler: ne l'approchez pas.

LA COURTISANE. Vous et votre valet, vous êtes merveilleusement en train de rire. Voulez-vous venir avec moi? nous achèterons ici de quoi souper.

DROMIO DE SYRACUSE. Mon maître, si vous soupez avec elle, attendez-vous à des mets qu'on mange à la cuiller, et ayez soin de vous pourvoir d'une longue cuiller.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Pourquoi, Dromio?

DROMIO DE SYRACUSE. Parce qu'*il faut une longue cuiller à celui qui mange avec le diable* [1].

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Arrière, démon ! Que me parles-tu de souper? tu es une sorcière comme toutes tes pareilles; je t'exorcise, et te somme de me laisser et de partir.

LA COURTISANE. Rendez-moi la bague que vous avez reçue de moi à dîner, ou, en échange de mon diamant, donnez-moi la chaîne que vous m'avez promise; cela fait, seigneur, je vous quitterai sans plus vous importuner.

DROMIO DE SYRACUSE. Il y a des diables qui ne vous demandent que les rognures de vos ongles, une paille, un cheveu, une goutte de sang, une épingle, une noix, un noyau de cerise; mais elle convoite davantage, elle veut une chaîne d'or. Mon maître, prenez-y garde : si vous la lui donnez, la diablesse agitera sa chaîne, et s'en servira pour nous effrayer.

LA COURTISANE. Seigneur, donnez-moi ma bague ou la chaîne; votre intention, j'espère, n'est pas de me duper.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Va-t'en, sorcière! Viens, Dromio; partons.

DROMIO DE SYRACUSE. *Arrière, orgueil*, dit le paon : vous savez cela, madame.

Antipholus et Dromio de Syracuse s'éloignent.

LA COURTISANE, *seule*. Antipholus a sûrement perdu l'esprit, sans quoi il ne se conduirait pas ainsi : il a reçu de moi une bague qui vaut quarante ducats; il m'a promis en retour une chaîne d'or, et voilà maintenant qu'il ne veut me donner ni l'une ni l'autre. Ce qui me fait croire qu'il est devenu fou, c'est, indépendamment de la preuve qu'il vient d'en donner, ce qu'il m'a dit aujourd'hui à dîner : il a prétendu que sa femme lui a refusé l'entrée de sa propre maison. Il est probable que sa femme, informée de ses accès de folie, a en effet refusé de le recevoir. Le meilleur parti que j'aie à prendre, c'est de me rendre chez lui, et de dire à sa femme que, dans l'un de ses accès, il est entré brusquement chez moi, et m'a enlevé ma bague de vive force : c'est ce que j'ai de mieux à faire ; car je ne puis me résoudre à perdre quarante ducats.

Elle s'éloigne.

[1] Vieux proverbe anglais.

SCÈNE IV.

Même lieu.

Arrivent ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE et UN OFFICIER DE JUSTICE.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Soyez sans inquiétude, mon ami, je ne m'évaderai pas ; avant de vous quitter je vous remettrai comme caution une somme égale à celle pour laquelle je suis arrêté. Ma femme est de mauvaise humeur aujourd'hui ; il est probable qu'elle n'aura pas voulu croire légèrement, sur la foi de mon messager, que j'aie été arrêté dans Éphèse ; et, sans nul doute, cette nouvelle a dû lui sembler bien étrange.

Arrive DROMIO D'ÉPHÈSE, un bout de corde à la main.

ANTIPHOLUS, *continuant*. Voici mon valet ; il apporte sans doute l'argent. — Eh bien ? Dromio ? as-tu ce que je t'ai envoyé chercher ?

DROMIO D'ÉPHÈSE. Voilà, je vous assure, de quoi les payer tous.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Mais où est l'argent ?

DROMIO D'ÉPHÈSE. L'argent ?... je l'ai donné en échange de la corde.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Comment, scélérat ! cinq cents ducats pour une corde ?

DROMIO D'ÉPHÈSE. A ce prix-là, seigneur, je me charge de vous en fournir cinq cents.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Pourquoi, maraud, t'ai-je envoyé à la maison ?

DROMIO D'ÉPHÈSE. Pour me procurer une corde, seigneur, et voilà que je vous l'apporte.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Et voilà comme je la reçois.

Il le frappe.

L'OFFICIER. Seigneur, modérez-vous, un peu de patience.

DROMIO D'ÉPHÈSE. C'est à moi d'être patient ; je suis dans l'adversité.

L'OFFICIER. Toi, retiens ta langue.

DROMIO D'ÉPHÈSE. Dites-lui plutôt de retenir ses mains.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Misérable, tu as donc perdu le sens ?

DROMIO D'ÉPHÈSE. Plût à Dieu que je l'eusse perdu ! je ne sentirais pas vos coups.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Tu es comme les ânes ; tu n'es sensible qu'aux coups.

DROMIO D'ÉPHÈSE. Je suis un âne en effet; mes oreilles allongées par vous le prouvent suffisamment. — (*A l'Officier.*) Je l'ai servi depuis l'heure de ma naissance jusqu'au moment actuel, et je n'ai jamais recueilli à son service que des coups. Quand j'ai froid, il me réchauffe en me battant; quand j'ai chaud, c'est en me battant qu'il me rafraîchit : c'est avec des coups qu'il m'éveille quand je dors, qu'il me fait lever quand je suis assis, qu'il me met à la porte quand je sors du logis, qu'il m'accueille quand je rentre. C'est le lot que je porte sur mes épaules, comme une mendiante son marmot, et que je continuerai à porter quand il m'aura estropié et que je mendierai mon pain de porte en porte.

Arrivent **ADRIENNE, LUCIENNE, LA COURTISANE, LAPINCE** et ses aides.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Laisse-moi, j'aperçois ma femme qui vient.

DROMIO D'ÉPHÈSE. Maîtresse, *respice finem* [1], songez à la fin, ou plutôt à la corde.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Te tairas-tu?

Il le frappe.

LA COURTISANE. Qu'en dites-vous? votre mari n'est-il pas fou?

ADRIENNE. Sa conduite incivile à mon égard le prouve. — Docteur Lapince, vous êtes exorciste; rétablissez-le dans son bon sens, et demandez-moi ensuite tout ce que vous voudrez; je vous l'accorderai.

LUCIENNE, Hélas! comme son air est farouche et irrité!

LA COURTISANE. Remarquez comme il tremble dans son accès de démence.

LAPINCE, *à Antipholus.* Donnez-moi votre main et laissez-moi tâter votre pouls.

ANTIPHOLUS, *lui donnant un soufflet.* Voici ma main; ton oreille va en tâter.

LAPINCE, *d'une voix solennelle.* Satan, qui as pris possession de cet homme, je te somme de lâcher prise, de fuir devant mes saintes prières, et de rentrer dans les ténèbres de ton empire : je te conjure par tous le saints du paradis.

[1] *Respice finem*, songez à la fin, au résultat; *respice funem*, songez à la corde : notre auteur affectionne tellement le calembour, qu'il va le déterrer jusque dans les langues mortes.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Sorcier radoteur, je ne suis pas fou.

ADRIENNE. Plût à Dieu que tu ne le fusses pas, pauvre âme affligée !

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Sont-ce là vos chalands, ma mignonne? ce drôle à la face de safran était-il aujourd'hui avec vous, à mener joyeuse vie, pendant que les portes étaient insolemment fermées contre moi, et qu'on m'interdisait l'entrée de ma maison ?

ADRIENNE. Mon ami, vous savez bien que vous avez dîné au logis. Plût à Dieu que vous y fussiez resté jusqu'à présent ! cet opprobre public vous eût été épargné.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Moi ! j'ai dîné au logis ! (*A Dromio.*) Drôle, que dis-tu à cela ?

DROMIO D'ÉPHÈSE. Je dois à la vérité de dire que vous n'avez pas dîné au logis.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. N'a-t-on pas refusé de me recevoir et fermé la porte contre moi ?

DROMIO D'ÉPHÈSE. Certainement, on a refusé de vous recevoir et fermé la porte contre vous.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Elle-même ne m'a-t-elle pas alors adressé un langage insultant ?

DROMIO D'ÉPHÈSE. Sans fable elle vous a adressé un langage insultant.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Sa fille de cuisine ne m'a-t-elle pas injurié, invectivé, raillé ?

DROMIO D'ÉPHÈSE. Oui, certes, la vestale de la cuisine vous a invectivé.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Et ne me suis-je pas éloigné la rage dans le cœur ?

DROMIO D'ÉPHÈSE. Oui, en vérité ! — témoins mes os, qui depuis ont senti la vigueur de votre indignation.

ADRIENNE, *à Lapince.* Au lieu de le contredire, peut-être ferions-nous bien d'abonder dans son sens !

LAPINCE. Il n'y aurait pas de mal à cela. Ce garçon a rencontré son joint, et en lui cédant il calme sa frénésie.

ANTIPHOLUS, *à sa femme.* Tu as suborné l'orfévre pour qu'il me fît arrêter.

ADRIENNE. Hélas ! j'ai envoyé l'argent nécessaire pour vous cautionner ; je l'ai envoyé par Dromio, qui était venu en toute hâte le chercher.

DROMIO D'ÉPHÈSE. De l'argent par moi? pour des vœux et de la bonne volonté, c'est possible; mais d'argent pas une obole, mon maître, croyez-moi.

ANTIPHOLUS, *à Dromio.* N'es-tu pas allé lui demander de ma part une bourse de ducats?

ADRIENNE. Il est venu, et je la lui ai donnée.

LUCIENNE. Moi, je suis témoin qu'elle la lui a donnée.

DROMIO D'ÉPHÈSE. Je prends Dieu et le cordier à témoin qu'on ne m'a envoyé chercher qu'une corde.

LAPINCE. Madame, le maître et le valet sont tous deux possédés. Je le vois à la pâleur et à la teinte blafarde de leur visage; il faut les lier et les renfermer dans une chambre noire.

ANTIPHOLUS, *à sa femme.* Pourquoi m'avez-vous refusé aujourd'hui l'entrée de la maison? — (*A Dromio.*) Et toi, pourquoi nies-tu avoir reçu la bourse d'or?

ADRIENNE. Mon ami, je ne vous ai point refusé l'entrée de la maison.

DROMIO D'ÉPHÈSE. Et moi, mon maître, je n'ai point reçu d'or; mais j'avoue qu'on a refusé de nous laisser entrer.

ADRIENNE. Vil imposteur, tu mens dans un cas comme dans l'autre.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Hypocrite prostituée, tu mens en tout : tu t'es liguée avec cette canaille maudite pour faire de moi un objet de mépris et de risée; mais avec ces ongles j'arracherai tes yeux perfides qui se réjouissent de me voir livré à cet indigne traitement.

Lapince et ses aides garrottent Antipholus et Dromio d'Éphèse.

ADRIENNE. Oh! liez-le, liez-le; qu'il ne m'approche pas.

LAPINCE. Du renfort! — Le démon qui le possède est doué d'une grande vigueur.

LUCIENNE. Hélas! le pauvre malheureux! comme il est pâle et blême !

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Eh quoi! voulez-vous donc me tuer? — Officier, je suis ton prisonnier; souffriras-tu qu'on m'arrache de tes mains?

L'OFFICIER. Messires, laissez cet homme; il est mon prisonnier; vous ne l'aurez pas.

LAPINCE. Qu'on garrotte cet homme ; lui aussi, il est atteint de folie.

ADRIENNE, *à l'Officier*. Que veux-tu, officier mal appris? Prends-tu plaisir à voir un homme se nuire à lui-même et se déshonorer ?

L'OFFICIER. Il est mon prisonnier; si je le laisse partir, je suis responsable de la somme qu'il doit.

ADRIENNE. Avant de te quitter, je dégagerai ta responsabilité. Conduis-moi à son créancier, que je sache à quoi se rattache cette dette, et j'en acquitterai le montant. — Mon cher docteur, veillez à ce qu'il soit conduit et mis en sûreté chez moi. — O malheureux jour !

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. O misérable prostituée !

DROMIO D'ÉPHÈSE. Mon maître, je suis lié pour vous, je vous sers de caution.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Laisse-moi, scélérat : veux-tu me mettre en fureur ?

DROMIO D'ÉPHÈSE. Vous ne voulez pas ! allons, mettez-vous en fureur, mon cher maître, criez comme un beau diable !

LUCIENNE. Les pauvres gens ! voyez donc comme ils extravaguent !

ADRIENNE. Qu'on les emmène ! — Ma sœur, viens avec moi.

Lapince et ses aides s'éloignent avec Antipholus et Dromio d'Éphèse.

ADRIENNE, *continuant, à l'Officier*. Dites-moi maintenant à la requête de qui il a été arrêté.

L'OFFICIER. A la requête d'un certain Angélo, orfévre. Le connaissez-vous ?

ADRIENNE. Je le connais; quelle somme lui doit-il?

L'OFFICIER. Deux cents ducats.

ADRIENNE. Pour quel objet ?

L'OFFICIER. Pour une chaîne qu'il a livrée à votre mari.

ADRIENNE. Il avait effectivement commandé une chaîne pour moi ; mais elle n'a pas été livrée.

LA COURTISANE. Je vous ai dit qu'aujourd'hui, dans un accès de démence, votre mari est entré chez moi et m'a pris ma bague, que je viens tout à l'heure de voir à son doigt ; un moment après, je l'ai rencontré porteur d'une chaîne.

ADRIENNE. C'est possible ; mais je ne l'ai point vue. — Officier, conduisez-moi chez cet orfévre ; il me tarde d'éclaircir toute cette affaire.

Arrivent **ANTIPHOLUS DE SYRACUSE**, l'épée à la main, et **DROMIO DE SYRACUSE.**

LUCIENNE. Mon Dieu, ayez pitié de nous! les voilà déjà lâchés.

ADRIENNE. Ils viennent à nous l'épée nue; appelons du renfort pour les garrotter de nouveau.

L'OFFICIER. Fuyons; ils nous tueraient.

L'Officier de justice, Adrienne et Lucienne s'enfuient.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Il paraît que la vue d'une épée fait peur à ces sorcières.

DROMIO DE SYRACUSE. Celle qui voulait à toute force être votre femme vient de s'enfuir à votre aspect.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Allons au Centaure chercher nos bagages; il me tarde que nous soyons bien et dûment embarqués.

DROMIO DE SYRACUSE. Croyez-moi, restons encore ici cette nuit; on ne nous fera certainement aucun mal; vous m'avez dit qu'on vous a fait bon accueil, qu'on vous a donné de l'or: c'est, je vous assure, une nation de bonnes gens, et n'était la montagne de chair enragée qui me réclame pour son mari, je me fixerais volontiers ici, et m'y ferais sorcier.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Je ne passerais pas ici la nuit, quand on me donnerait la ville tout entière; allons donc embarquer nos bagages.

Ils s'éloignent.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

Même lieu, devant une abbaye.

Arrivent **LE MARCHAND** et **ANGÉLO.**

ANGÉLO. Je suis fâché, seigneur, de vous avoir causé ce retard; mais je vous proteste que je lui ai livré la chaîne, bien qu'il ait l'improbité de le nier.

LE MARCHAND. En quelle estime cet homme est-il dans cette ville?

ANGÉLO. Il y est très-considéré, son crédit est illimité, il est très-aimé, il ne le cède à pas un citoyen d'Éphèse; je lui confierais sur sa parole tout ce que je possède.

LE MARCHAND. Parlez plus bas; je pense que c'est lui qui s'avance.

Arrivent ANTIPHOLUS et DROMIO DE SYRACUSE.

ANGÉLO. C'est bien lui; il porte à son cou cette même chaîne qu'il affirmait impudemment n'avoir pas reçue. Rapprochez-vous de moi, je vais lui parler. — Seigneur Antipholus, je m'étonne beaucoup que vous m'ayez suscité, non moins qu'à vous-même, tant d'embarras et de scandale, en niant formellement et avec serment avoir reçu une chaîne que vous portez sur vous ostensiblement; outre l'inconvénient des frais, du scandale et de l'emprisonnement, vous avez causé un grave préjudice à cet honnête homme, mon ami, qui, sans les difficultés survenues entre nous, aurait mis à la voile aujourd'hui même. Vous tenez de moi cette chaîne, pouvez-vous le nier?

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Je la tiens effectivement de vous, je n'ai jamais prétendu le nier.

LE MARCHAND. Oui, vous l'avez nié, et avec serment encore.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Qui m'a entendu le nier et jurer le contraire?

LE MARCHAND. Moi-même, je l'ai entendu, et tu le sais bien; tu n'es qu'un misérable, et tu ne devrais pas te montrer dans la société des honnêtes gens.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Tu es un drôle de m'accuser ainsi, je suis prêt à maintenir mon honneur et ma probité contre toi à l'instant même, si tu oses soutenir ton dire.

LE MARCHAND. Je l'ose, et je te défie, scélérat que tu es.

Ils mettent l'épée à la main.

Arivent ADRIENNE, LUCIENNE, LA COURTISANE, une foule de peuple.

ADRIENNE. Arrêtez! ne lui faites pas de mal, au nom du ciel; il est fou;—que quelques-uns d'entre vous s'approchent de lui et le désarment; garrottez-le, ainsi que Dromio, et transportez-les chez moi.

DROMIO DE SYRACUSE. Sauvez-vous, mon maître, sauvez-vous; au nom du ciel, réfugions-nous dans quelque maison; voici une abbaye; — entrons-y, ou nous sommes perdus.

Antipholus et Dromio de Syracuse se réfugient dans l'abbaye.

On voit paraître L'ABBESSE.

L'ABBESSE. Apaisez-vous, bonnes gens; pourquoi vous pressez-vous en foule devant cette maison?

ADRIENNE. Pour y chercher mon pauvre mari, dont la raison est égarée; laissez-nous entrer, afin que nous puissions le garrotter et l'emmener chez moi, pour lui donner des soins.

ANGÉLO. Je savais bien qu'il n'était pas dans son bon sens.

LE MARCHAND. Je suis fâché maintenant d'avoir tiré l'épée contre lui.

L'ABBESSE. Depuis quand cet homme a-t-il perdu la raison?

ADRIENNE. Toute cette semaine il a été triste, morose, sombre et bien différent de ce qu'il était habituellement; mais jusqu'à cet après-midi sa démence n'avait pas été portée à un tel excès de fureur.

L'ABBESSE. A-t-il fait quelque perte considérable sur mer? pleure-t-il la mort de quelque ami bien cher? ou a-t-il laissé égarer ses affections sur quelque objet illégitime, péché auquel sont fort sujets les jeunes hommes qui donnent à leurs yeux une liberté trop grande? Lequel de ces malheurs a-t-il eu à subir?

ADRIENNE. Aucun, si ce n'est peut-être le dernier; quelque liaison coupable qui l'éloignait de chez lui.

L'ABBESSE. Vous auriez dû lui en faire des réprimandes.

ADRIENNE. Je lui en ai fait.

L'ABBESSE. Oui; mais pas assez sévères.

ADRIENNE. Aussi sévères que la modestie me le permettait.

L'ABBESSE. Oui; mais en particulier seulement.

ADRIENNE. Devant le monde aussi.

L'ABBESSE. Oui; mais trop rarement.

ADRIENNE. C'était le sujet de tous nos entretiens: au lit, mes reproches l'empêchaient de dormir; à table, ils l'empêchaient de manger; seuls, je ne lui parlais que de cela; en société, j'y faisais des allusions fréquentes; toujours et partout, je lui représentais l'énormité de sa conduite.

L'ABBESSE. Et voilà justement ce qui l'a rendu fou: les clameurs d'une femme jalouse sont un poison plus mortel que la morsure d'un chien atteint de la rage. Il paraît que vos sarcasmes ont empêché son sommeil: voilà pourquoi son cer-

veau s'est dérangé; vous dites que vos reproches ont assaisonné ses mets; des repas troublés font de mauvaises digestions, qui elles-mêmes allument le feu dévorant de la fièvre; et qu'est-ce que la fièvre, sinon un accès de démence? Vous dites que vos querelles ont troublé ses délassements; l'absence de diversions agréables produit la lugubre et sombre mélancolie, mère du désespoir, que rien ne console et qui traîne à sa suite la troupe empestée des pâles chagrins ennemis de la vie. Il n'y a pas d'être vivant, homme ou animal, qui, troublé dans ses repas, ses plaisirs et son sommeil, ce doux réparateur des forces de la vie, ne tombât en démence : j'en conclus que ce sont vos accès de jalousie qui ont privé votre mari de l'usage de sa raison.

LUCIENNE. Elle ne l'a jamais repris qu'avec douceur, au milieu de ses emportements et de sa conduite brutale et grossière.—(*A sa sœur.*) Pourquoi endures-tu ces reproches sans y répoudre?

ADRIENNE. Elle m'a livrée aux reproches de ma propre conscience.—Bonnes gens, entrez et saisissez-vous de lui.

L'ABBESSE. Non; personne ne mettra le pied dans ma maison.

ADRIENNE. Ordonnez alors à vos domestiques d'amener mon mari.

L'ABBESSE. Je n'en ferai rien non plus; ils a pris ma maison pour refuge; elle le protégera contre votre atteinte jusqu'à ce que je lui aie rendu l'usage complet de ses facultés, ou que j'aie échoué dans mes efforts.

ADRIENNE. Je veux moi-même veiller sur mon mari, être sa garde-malade, soigner son infirmité; car c'est ma place, je ne veux me reposer de ce soin sur personne : permettez donc que je l'emmène chez moi.

L'ABBESSE. Calmez-vous; il ne sortira pas d'ici que je n'aie employé pour rétablir sa raison les moyens éprouvés dont je dispose, tels que sirops, potions et saintes prières : c'est un devoir charitable que mon ordre m'impose et qui fait partie intégrante de mon vœu. Retirez - vous donc et le laissez ici avec moi.

ADRIENNE. Je ne m'éloignerai pas, et je ne laisserai point ici mon mari : c'est un rôle qui convient mal à votre saint état, que de séparer ainsi le mari de la femme.

L'ABBESSE. Calmez-vous et partez ; vous ne l'aurez pas.

LUCIENNE. Portez plainte au duc de cette indignité.

ADRIENNE. Viens, suis-moi ; je me prosternerai à ses pieds, et ne me releverai que lorsque, cédant à mes larmes et à mes prières, il aura consenti à venir en personne forcer l'abbesse à me rendre mon mari.

LE MARCHAND. Si je ne me trompe, il est cinq heures au cadran solaire ; le duc ne tardera point à passer ici en personne pour se rendre à la vallée de douleur, au champ de la mort, au lieu des exécutions, qui est ici près, derrière les fossés de l'abbaye.

ANGÉLO. Dans quel but ?

LE MARCHAND. Pour voir décapiter un Syracusain, qui, en contravention aux lois de votre ville, a eu le malheur d'arriver aujourd'hui dans ce port.

ANGÉLO. Tenez, les voilà qui s'avancent; nous assisterons à sa mort.

LUCIENNE. Jette-toi aux pieds du duc avant qu'il ait dépassé l'abbaye.

Arrivent LE DUC avec sa Suite, ÉGÉON, la tête nue, le Bourreau et des Gardes.

LE DUC. Qu'il soit de nouveau annoncé publiquement, et pour prouver l'intérêt que nous portons à cet homme, que, s'il se trouve quelque ami qui veuille acquitter pour lui la somme, il ne mourra pas.

ADRIENNE, *se jetant aux genoux du duc.* Justice, duc vénéré, justice contre l'abbesse.

LE DUC. C'est une dame vertueuse et respectable ; il est impossible qu'elle vous ait donné un juste sujet de plainte.

ADRIENNE. Que votre altesse daigne m'écouter. Antipholus, mon mari, — que sur vos instantes sollicitations j'ai fait le maître de ma personne et de ma fortune, — a, dans ce jour malheureux, été saisi du plus effroyable accès de démence : suivi de son domestique, aussi insensé que lui, il s'est élancé en furieux dans la rue, outrageant les citoyens, entrant de force dans leurs maisons, y saisissant bagues, joyaux, tout ce que convoitait sa fureur : j'ai d'abord réussi à le faire garrotter et conduire chez moi pendant que j'étais allée réparer les torts que sa frénésie avait causés en divers lieux. Mais bientôt, j'ignore par quels efforts violents il a échappé à ses gardiens, accompagné de son esclave forcené comme lui ; tou

deux, transportés de fureur, l'épée nue, ils nous ont rencontrés, et, fondant sur nous, nous ont forcés de fuir; mais, ayant appelé du renfort, nous sommes revenus pour les garrotter; ils se sont alors réfugiés dans cette abbaye. Nous voulions les y poursuivre; mais l'abbesse a fait fermer les portes contre nous; elle ne veut ni nous laisser arracher mon mari de cet asile, ni nous le livrer pour que nous l'emmenions. Veuillez donc, gracieuse altesse, ordonner qu'il nous soit rendu et ramené chez lui, pour y recevoir les soins convenables.

LE DUC. Votre mari m'a rendu autrefois d'importants services à la guerre. Quand vous l'avez accepté pour époux, je vous ai donné ma parole de prince de lui conférer toutes les faveurs et de lui faire tout le bien que je pourrais. — Qu'on frappe à la porte de l'abbaye, et qu'on dise à l'abbesse de venir me parler; j'arrangerai cette affaire avant de passer outre.

Arrive UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. Madame, madame, sauvez-vous ! mon maître et son valet sont tous deux lâchés; ils ont battu les suivantes à tour de rôle, et garrotté le docteur, dont ils ont brûlé la barbe avec des tisons, et chaque fois qu'elle flambait, ils jetaient sur lui des seaux d'eau infecte pour l'éteindre. Mon maître l'exhorte à la patience, pendant que Dromio, des ciseaux à la main, s'occupe à le tondre à la façon des aliénés [1]. Si l'on n'envoie promptement du secours, je ne doute pas qu'à eux deux ils ne finissent par tuer le magicien.

ADRIENNE. Tais-toi, imbécile; ton maître et son valet sont ici, et ce que tu viens de nous dire est faux.

LE DOMESTIQUE. Sur ma vie, madame, ce que je vous dis est vrai. Je l'ai vu à l'instant : c'est à peine si depuis j'ai eu le temps de reprendre deux fois haleine. Mon maître vous appelle à grands cris, et jure, s'il met la main sur vous, de vous arracher la peau du visage et de vous défigurer complétement. (*On entend des cris.*) Écoutez, écoutez ; le voilà, je l'entends; fuyez, sauvez-vous.

LE DUC. Restez auprès de moi ; ne craignez rien. — Gardes, à vos hallebardes !

[1] Du temps de notre auteur, on rasait la tête des aliénés. Dans les lois ecclésiastiques du roi Alfred, une amende de dix schellings est imposée à *quiconque aura tondu un paysan comme un aliéné.*

ADRIENNE. Hélas! c'est mon mari! je vous prends à témoin qu'il a le don de se rendre invisible. Tout à l'heure il est entré dans cette abbaye, et le voilà maintenant qui est ici; cela dépasse toute intelligence humaine.

Arrivent ANTIPHOLUS et DROMIO D'ÉPHÈSE.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Justice, gracieux duc; oh! accordez-moi justice! au nom des services que je vous ai autrefois rendus, quand je vous ai suivi à la guerre et que j'ai reçu de profondes blessures pour sauver votre vie; au nom du sang que j'ai alors perdu pour vous, je vous demande justice.

ÉGÉON. A moins que la crainte de la mort ne m'ôte la raison, c'est mon fils Antipholus et Dromio que je vois.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Justice, prince chéri, justice contre cette femme que vous m'avez donnée pour épouse et qui m'a outragé, déshonoré au plus haut point; les indignes affronts qu'elle m'a fait subir aujourd'hui dépassent tout ce que l'imagination peut concevoir.

LE DUC. Dites-moi comment, et justice vous sera rendue.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Ajourd'hui, monseigneur, elle m'a refusé l'entrée de ma maison, pendant qu'elle était à table avec des débauchés.

LE DUC. C'est une chose grave. —Répondez, femme; avez-vous agi ainsi?

ADRIENNE. Non, monseigneur.—Il a dîné aujourd'hui avec ma sœur et moi; je jure sur le salut de mon âme que l'accusation qu'il porte contre moi est fausse.

LUCIENNE. Puissent mes yeux ne plus voir le jour, puissé-je ne plus goûter le sommeil de la nuit, si ce qu'elle dit à votre altesse n'est pas l'exacte vérité.

ANGÉLO. O femme parjure! elles mentent toutes deux. Sur ce point, cet insensé les accuse justement.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Monseigneur, je parle rationnellement; ma raison n'est troublée ni par les fumées du vin ni par la colère, bien que de telles injures soient suffisantes pour rendre fous de plus sages que moi. Aujourd'hui, quand je suis venu dîner, cette femme a refusé de me recevoir; cet orfévre, s'il n'était ligué avec elle, pourrait l'attester, car il était alors avec moi. Il m'a quitté pour aller chercher une chaîne d'or, promettant de me l'apporter à l'auberge du Porc-Epic, où Balthasar et moi devions dîner ensemble. Notre dîner terminé,

voyant qu'il ne venait pas, je suis allé le chercher. Je l'ai rencontré dans la rue, en compagnie de ce marchand. Là, cet orfévre parjure m'a soutenu qu'aujourd'hui il m'a livré la chaîne, quand Dieu m'est témoin que je ne l'ai pas même vue. Pour ce motif, il m'a fait arrêter par un officier de justice. J'ai obéi; puis j'ai envòyé mon valet chez moi, pour y chercher une bourse de ducas : il est revenu sans m'apporter l'argent; alors j'ai prié poliment l'officier de vouloir bien m'accompagner à ma demeure. En chemin, nous avons rencontré ma femme et sa sœur, accompagnées d'une bande de scélérats conjurés contre moi; ils avaient avec eux un certain Lapince, un meurt-de-faim, à la face décharnée, un vrai squelette, un charlatan, un misérable jongleur, un diseur de bonne aventure, un pauvre hère à l'œil creux, à la mine affamée, un vrai cadavre ambulant. Cet ignoble scélérat a entrepris de m'exorciser : il s'est mis à me regarder dans le blanc des yeux, à me tâter le pouls; puis il a eu le front de s'écrier que j'étais possédé de l'esprit malin. Alors ils sont tous à la fois tombés sur moi, m'ont garrotté, ainsi que mon valet, et nous ont emportés chez moi, où ils nous ont déposés, chargés de liens, dans une chambre noire et humide. A la fin, ayant rompu avec mes dents les cordes qui m'attachaient, j'ai recouvré ma liberté, et je suis accouru ici, devant votre altesse, que je supplie de m'accorder une ample satisfaction de pareils affronts et d'aussi indignes outrages.

ANGÉLO. Monseigneur, il est deux faits que je puis certifier; c'est qu'il n'a pas dîné chez lui et qu'on lui a refusé l'entrée de sa maison.

LE DUC. Mais lui avez-vous livré une chaîne, oui ou non ?

ANGÉLO. Je la lui ai livrée, monseigneur; et tout à l'heure, quand il s'est sauvé dans cette maison, toutes les personnes ici présentes ont vu la chaîne à son cou.

LE MARCHAND. En outre, j'affirme sous la foi du serment que je vous ai entendu avouer avoir reçu la chaîne après l'avoir nié auparavant sur cette même place; c'est alors que j'ai tiré l'épé contre vous, et que vous vous êtes réfugié dans cette abbaye, d'où vous n'avez pu sortir pour venir ici que par un miracle.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Je ne suis jamais entré dans cette abbaye; vous n'avez jamais tiré l'épée contre moi : je jure que je n'ai jamais vu la chaîne : j'en atteste le ciel, tout ce que vous m'imputez là n'est que mensonge.

LE DUC. Quel labyrinthe inextricable! Je pense que vous avez bu tous à la coupe de Circé. S'il était entré dans cette maison, il y serait encore; s'il était fou, il ne plaiderait pas sa cause avec tant de sang-froid. — (*A Adrienne.*) Vous dites qu'il a dîné au logis : cet orfévre le nie. — (*A Dromio d'Ephèse.*) Toi, que dis-tu?

DROMIO, *montrant la courtisane.* Monseigneur, il a dîné au Porc-Epic avec la personne que voici.

LA COURTISANE. C'est vrai, et il a ôté de mon doigt cette bague qu'il porte maintenant.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Il est vrai, monseigneur; c'est d'elle que je tiens cette bague.

LE DUC, *à la courtisane.* L'avez-vous vu entrer dans cette abbaye?

LA COURTISANE. Oui, monseigneur, aussi vrai que je vois votre altesse.

LE DUC. Voilà qui est étrange. — Qu'on fasse venir ici l'abbesse : je pense que vous êtes tous fous ou ensorcelés.

Un des gens du duc entre dans l'abbaye.

ÉGÉON. Très-puissant duc, permettez-moi de dire un mot : si je ne me trompe, je vois ici un ami qui payera ma rançon et me sauvera la vie.

LE DUC. Parle, Syracusain, explique-toi librement.

ÉGÉON, *à Antipholus d'Ephèse.* Seigneur, ne vous nommez-vous pas Antipholus? et le nom de votre esclave n'est-il pas Dromio?

DROMIO D'ÉPHÈSE. Il n'y a pas une heure, j'étais esclave et chargé de liens; mais ses dents, et je lui en rends grâce, ont brisé mes entraves; maintenant je suis libre.

ÉGÉON. Je suis certain que tous deux vous vous souvenez de m'avoir vu.

DROMIO D'ÉPHÈSE. Votre vue éveille effectivement en nous un souvenir; nous nous rappelons en vous voyant que nous étions enchaînés comme vous l'êtes maintenant. Seriez-vous par hasard un des sujets traités par le docteur Lapince?

ÉGÉON. Vous me regardez comme si je vous étais totalement étranger; vous me connaissez parfaitement.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. C'est pour la première fois que je vous vois.

ÉGÉON. Les chagrins m'ont donc bien changé depuis la der-

nière fois où vous m'avez vu ? Il faut que les soucis et la main du Temps, par qui tout s'altère, aient étrangement défiguré mes traits. Cependant, dites-moi, ne reconnaissez-vous pas ma voix ?

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Je ne reconnais pas plus votre voix que vos traits.

ÉGÉON. Et toi, Dromio ?

DROMIO D'ÉPHÈSE. Je vous en dis autant.

ÉGÉON. Je suis certain que tu me reconnais.

DROMIO D'ÉPHÈSE. Moi, seigneur ? Je suis certain que non; quand un homme nie une chose, on est tenu de le croire.

ÉGÉON. Ne pas reconnaître ma voix ! O Temps impitoyable ! dans le court espace de sept années, as-tu donc tellement cassé ma pauvre voix, que mon fils unique n'en reconnaît plus le son, affaibli et altéré qu'il est par le chagrin ? Bien que l'hiver des ans ait desséché ma séve, caché mes traits ridés sous sa neige, et glacé mon sang dans ses canaux, pourtant, dans cette nuit de ma vieillesse, quelque rayon de mémoire luit encore ; ma lampe qui touche à sa fin jette encore de mourantes lueurs ; bien que le sens de l'ouïe soit affaibli en moi, mes oreilles entendent encore : tous ces vieux témoignages (et j'ai la certitude qu'ils ne me trompent pas) me disent que tu es mon fils Antipholus.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Je n'ai jamais vu mon père.

ÉGÉON. Tu sais qu'il y a sept ans nous nous sommes quittés à Syracuse ; mais peut-être mon fils rougit-il de me reconnaître dans ma détresse.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Le duc et tous ceux qui me connaissent dans cette ville peuvent attester la vérité de ce que j'avance ; je n'ai, de ma vie, mis le pied à Syracuse.

LE DUC. Syracusain, je suis depuis vingt ans le patron d'Antipholus, et dans cet intervalle il n'a point été à Syracuse. Je vois que l'âge et ta position critique ont troublé ta raison.

Revient L'ABBESSE, suivie d'ANTIPHOLUS et de DROMIO DE SYRACUSE.

L'ABBESSE. Très-puissant duc, vous voyez un homme victime d'outrages qu'il n'a pas mérités.

Tous les regards se portent sur Antipholus de Syracuse.

ADRIENNE. Je vois deux maris si mes yeux ne me trompent [1].

LE DUC. Il faut que l'un de ces deux hommes soit le génie de l'autre (*Montrant les deux Dromio.*) Il en est de même de ceux-ci : lequel est l'homme? lequel est l'esprit? Qui peut les distinguer ?

DROMIO DE SYRACUSE. Monseigneur, c'est moi qui suis Dromio ; faites retirer cet homme.

DROMIO D'ÉPHÈSE. C'est moi, monseigneur, qui suis Dromio ; permettez que je reste.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Est-ce vous, Égéon? ou êtes-vous son ombre?

DROMIO DE SYRACUSE, *à Egéon.* Mon vieux maître ! qui donc ici l'a chargé de liens?

L'ABBESSE. Qui que ce soit qui l'ait lié, moi, je vais le délier, et sa délivrance me rendra un époux. — Parle, vieil Egéon, si tu es l'homme qui eut autrefois une épouse nommée Emilie, dont le sein fécond te donna deux jumeaux; si tu es Egéon, parle, et reconnais ton Emilie.

ÉGÉON. Si tout cela n'est point un rêve, tu es Emilie; si tu l'es, oh! dis-moi où est celui de mes deux fils qui flottait avec toi sur le fatal radeau.

L'ABBESSE. Lui et moi, ainsi que l'un des deux Dromio, nous fûmes recueillis par des gens d'Epidamnum; mais bientôt de grossiers pêcheurs de Corinthe leur enlevèrent de vive force Dromio et mon fils, et me laissèrent avec ceux d'Epidamnum. Je ne saurais dire ce qu'ils sont devenus; moi, la fortune m'a placée dans la position où vous me voyez.

LE DUC. Maintenant commence à s'expliquer l'histoire que nous avons entendue ce matin [2]. — Ces deux Antipholus si ressemblants — ces deux Dromio, offrant entre eux une conformité non moins remarquable; — le naufrage qu'elle m'a dit souvent avoir fait sur mer; — sans nul doute, voilà le père

[1] On trouve un passage semblable dans les *Ménechmes* de Regnard.

FINETTE.

Madame, je ne sais si j'ai le regard trouble,
Si c'est quelque vapeur; mais enfin je vois double.

Acte V, scène dernière.

[2] Le récit fait par Égéon dans la première scène.

et la mère de ces enfants : le hasard les réunit. — Antipholus, quand tu es arrivé à Ephèse, n'est-ce pas de Corinthe que tu venais?

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Non, monsigneur; je venais de Syracuse.

LE DUC. Bon ! tenez-vous, vous à droite, vous à gauche; je ne puis distinguer l'un de l'autre.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Je venais de Corinthe, mon gracieux seigneur.

DROMIO D'ÉPHÈSE. Et j'étais avec lui.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Je suis arrivé dans cette ville avec le duc Ménaphon, votre oncle, cet illustre guerrier.

ADRIENNE. Lequel de vous deux a dîné aujourd'hui avec moi?

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Moi, ma belle dame.

ADRIENNE. Et vous n'êtes pas mon mari?

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. A cette demande je réponds : Non.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Et moi de même; et néanmoins, c'est le titre qu'elle m'a donné, et cette jeune beauté, (*montrant Lucienne*) sa charmante sœur, m'a appelé son frère. — (*A Lucienne.*) Ce que je vous ai dit alors, j'espère qu'il me sera permis de le maintenir, si ce que je vois et entends n'est pas un rêve.

ANGÉLO. Seigneur, voici la chaîne que vous avez reçue de moi.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. J'en conviens, seigneur; je ne le nie pas.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Et pour cette chaîne, vous m'avez fait arrêter.

ANGÉLO. J'en conviens, seigneur; je ne le nie pas.

ADRIENNE, *à Antipholus de Syracuse.* Je vous ai envoyé par Dromio l'argent nécessaire pour vous cautionner; mais je pense qu'il ne vous l'a pas remis.

DROMIO D'ÉPHÈSE. Ce n'est pas moi que vous en avez chargé.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. J'ai reçu de votre part cette bourse de ducats; elle m'a été remise par Dromio, mon valet. Je vois que nous avons pris un Dromio pour un autre, comme j'ai été pris pour mon frère, et mon frère pour moi; et c'est ce qui a donné lieu à ces MÉPRISES [1].

[1] On remarquera cette analyse de la pièce donnée en trois lignes, dans la dernière scène, sans que la chose ait rien de forcé.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Je consacre ces ducats à la rançon de mon père.

LE DUC. Il n'en a pas besoin ; ton père a la vie sauve.

LA COURTISANE. Seigneur, veuillez me rendre mon diamant.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Tenez, le voici ; et bien des remercîments pour le dîner que vous m'avez offert.

L'ABBESSE. Illustre duc, veuillez nous faire l'honneur de venir avec nous dans l'abbaye, pour y entendre le récit détaillé de toutes nos aventures. — J'invite tous ceux de cette assemblée qui ont eu à souffrir des MÉPRISES de cette journée à vouloir bien nous accompagner, et il leur sera donné ample satisfaction. — Pendant vingt-cinq ans, mes fils, j'ai été en travail de vous ; ce n'est que maintenant que je suis délivrée de mon douloureux fardeau. — Noble duc, mon mari, mes deux fils, et vous, calendriers vivants, qui leur rappelez la date de leur naissance, venez tous avec moi prendre part à un entretien si doux ; après de si longues douleurs, quelle délivrance heureuse !

LE DUC. De tout mon cœur ; je prendrai volontiers ma part de cette fête.

Le Duc et sa suite, l'Abbesse, Égéon, la Courtisane, le Marchand, Angélo s'éloignent.

DROMIO DE SYRACUSE. Mon maître, ferai-je débarquer vos bagages ?

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Quels bagages as-tu donc embarqués pour moi ?

DROMIO DE SYRACUSE. Vos effets qui étaient à l'auberge du Centaure.

ANTIPHOLLUS DE SYRACUSE. C'est à moi qu'il s'adresse. Je suis ton maître, Dromio ; viens avec nous ; nous nous occuperons de cela plus tard : embrasse ton frère, et réjouis-toi avec lui.

Antipholus de Syracuse, Antipholus d'Éphèse, Adrienne et Lucienne s'éloignent.

DROMIO DE SYRACUSE. Il y a chez ton maître une grosse commère qui aujourd'hui, à dîner, m'a singulièrement soigné ; désormais elle sera ma sœur, et non ma femme.

DROMIO D'ÉPHÈSE. Il me semble voir en toi, non mon frère,

mais mon miroir [1]; je vois à ton air que j'ai un fort joli minois : veux-tu que nous entrions pour entendre les récits qu'ils vont faire?

DROMIO DE SYRACUSE. Passe le premier ; tu es l'aîné.

DROMIO D'ÉPHÈSE. C'est une question : comment la déciderons-nous?

DROMIO DE SYRACUSE. Nous tirerons à la courte-paille ; jusque-là marche le premier.

DROMIO D'ÉPHÈSE. Écoute : nous sommes venus au monde en même temps ; donnons-nous la main, et marchons de front.

Ils s'éloignent.

[1] MÉNECHME.

Quel objet se présente, et que me fait-on voir?
C'est mon portrait qui marche, ou bien c'est mon miroir.

Les Ménechmes, acte V, scène dernière.

FIN DES MÉPRISES.

PEINES D'AMOUR PERDUES,

COMÉDIE EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

FERDINAND, roi de Navarre.
BIRON, LONGUEVILLE, DU MAINE, seigneurs de la suite du Roi.
BOYET, MERCADE, seigneurs de la suite de la princesse.
DON ADRIANO DE ARMADO, seigneur espagnol, sorte d'original.
NATHANIEL, curé.
HOLOPHERNE, maître d'école.
NIAISOT, officier du guet.
CABOCHE, bouffon.
PAPILLON, page d'Armado.
UN GARDE-CHASSE.
LA PRINCESSE DE FRANCE.
ROSALINE, MARIE, CATHERINE, dames de la suite de la princesse.
JACQUINETTE, jeune paysanne.
OFFICIERS de la suite du roi et de la princesse.

La scène se passe en Navarre, dans le parc qui entoure le palais du roi.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Un parc dans lequel est situé le palais du roi de Navarre.

Arrivent LE ROI, BIRON, LONGUEVILLE et DU MAINE.

LE ROI. Que la gloire, l'objet des vœux de tous ici-bas, consacre à jamais l'airain de nos tombeaux, et fasse briller nos noms dans la nuit de la mort! En dépit du temps qui dévore, nous pouvons par un généreux effort, durant cette courte existence, émousser le tranchant de sa faux, et gagner un immortel héritage. C'est pourquoi, braves conquérants! — car vous méritez ce nom, vous qui faites la guerre à vos propres affections, et combattez l'innombrable armée des désirs du monde, — notre dernier édit restera en vigueur; la Navarre sera l'admiration de l'univers; notre cour sera une petite académie, silencieuse, contemplative et studieuse. Vous trois, Biron, Du Maine et Longueville, vous avez juré de rester ici avec moi pendant trois ans, d'être mes compagnons d'étude, et d'observer les statuts contenus dans cet écrit : vous avez juré d'y être fidèles; venez maintenant

y apposer vos noms, afin que quiconque en violera le plus petit article lise son déshonneur écrit de sa propre main. Si vous êtes résolus à agir comme vous avez juré de le faire, signez votre serment, et observez-le.

LONGUEVILLE. J'y suis résolu : ce n'est qu'un jeûne de trois ans; l'âme fera bonne chère pendant que le corps fera pénitence : les grosses bedaines accompagnent les maigres cerveaux; et si des mets succulents enrichissent le corps, ils ruinent l'intelligence.

DU MAINE. Monseigneur, Du Maine accepte les mortifications; il abandonne aux vils esclaves d'un monde grossier les grossières jouissances du monde. Je renonce à l'amour, aux richesses, au luxe, résolu de mener avec vous une vie philosophique.

BIRON. Je ne puis pas répéter la déclaration que j'ai déjà faite : j'ai juré, monseigneur, de vivre et d'étudier ici trois ans. Mais il est d'autres obligations rigoureuses qui, j'espère, ne font point partie de notre convention; comme de ne pas voir de femme dans cet intervalle, de passer un jour par semaine sans prendre de nourriture, et les autres de ne faire qu'un seul repas; de ne dormir que trois heures par nuit, sans jamais fermer l'œil dans la journée, moi qui ne trouvais aucun mal à dormir toute la nuit et à transformer en nuit sombre une moitié du jour. J'espère bien que tout cela n'entre point dans nos obligations; ne pas voir de femme, étudier, jeûner et ne pas dormir, en vérité, c'est là une pénitence par trop forte.

LE ROI. Vous avez juré de vous conformer à ces conditions.

BIRON. Permettez-moi de vous dire que non, monseigneur; j'ai juré simplement d'étudier avec votre altesse, et de passer ici, à votre cour, l'espace de trois ans.

LONGUEVILLE. Biron, vous avez juré non-seulement cela, mais le reste.

BIRON. C'était alors pure plaisanterie de ma part. — Voyons, qu'on me dise à quoi sert l'étude?

LE ROI. A acquérir des connaissances que sans elle nous ne posséderions pas.

BIRON. Voulez-vous dire des connaissances cachées et inaccessibles à l'intelligence ordinaire?

LE ROI. Oui, c'est là la divine récompense de l'étude.

BIRON. Oh ! je suis prêt à jurer de me livrer à l'étude, si l'étude a pour but d'apprendre ce dont la connaissance m'est interdite : par exemple, je m'étudierai à savoir où je pourrai faire un bon dîner, alors que la bonne chère m'est formellement défendue; où je pourrai trouver gentille maîtresse, quand les maîtresses sont pareillement prohibées; comment, sans manquer à ma parole, je pourrai enfreindre un serment trop difficile à garder. S'il en est ainsi, si tel est le fruit qu'on doit retirer de l'étude, dès lors il est certain que l'étude nous apprend ce que nous ignorions encore : dites-moi de prêter serment à cette étude-là, et je ne demande pas mieux.

LE ROI. Ce sont là, au contraire, des obstacles qui entravent l'étude et donnent à notre âme le goût des vaines jouissances.

BIRON. Toutes nos jouissances sont vaines ; mais de toutes la plus vaine est celle qui, péniblement achetée, ne produit que des peines, comme celle qui consiste, par exemple, à pâlir sur un livre, à chercher la lumière de la vérité, quand la vérité nous crève les yeux; nous perdons à chercher une lumière étrangère, celle que nous possédons déjà; nous voulons découvrir la lumière au milieu des ténèbres, et à cette recherche nous perdons la clarté de nos yeux. Que plutôt on laisse mes yeux se fixer sur des yeux plus beaux ; ils serviront de point de mire à ma vue éblouie, et si leur éclat m'aveugle, je me guiderai à leur lumière. L'étude est comme l'astre radieux du jour, qui ne souffre pas le scrutin d'un insolent regard. Que gagnent à leurs travaux ces laborieux manœuvres? rien, sinon le frivole avantage de pouvoir citer ce qu'ont écrit les autres. Ces terrestres parrains des célestes clartés, qui donnent un nom à chaque étoile fixe, ne retirent pas plus de profit de leurs nuits brillantes que les ignorants qui marchent à leur clarté sans en demander davantage; la science n'aboutit qu'à nous donner un nom, et c'est ce que tout parrain peut faire.

LE ROI. Que de science il met à raisonner contre la science!

DU MAINE. C'est en homme instruit qu'il parle contre l'instruction.

LONGUEVILLE. Il sarcle le bon grain, tout en laissant croître l'ivraie.

BIRON. Le printemps est proche quand les jeunes oies pondent.

DU MAINE.

Comment cela ?

BIRON.

Comment? en son lieu, sa saison.

DU MAINE.

Absurde.

BIRON.

J'ai la rime à défaut de raison.

LONGUEVILLE. Biron ressemble à la gelée jalouse qui tue les premiers nés du printemps.

BIRON. Et quand cela serait? pourquoi l'été viendrait-il étaler son orgueil avant que les oiseaux aient pu commencer leurs chants? pourquoi prendre plaisir à des productions venues avant terme? A Noël je ne désire pas des roses, pas plus que je ne souhaite de la neige dans les beaux jours de mai. J'aime chaque chose en sa saison. Il en est de même de vous; il est trop tard pour étudier; ce serait monter sur le toit de la maison pour en ouvrir la porte.

LE ROI. Eh bien, quittons-nous. Biron, vous pouvez partir; adieu !

BIRON. Non, monseigneur; j'ai juré de rester avec vous; et bien que j'en aie plus dit pour préconiser l'ignorance que vous pour exalter la science céleste, néanmoins je tiendrai mon serment, et subirai ces trois années de pénitence. Donnez-moi l'acte; que j'en prenne lecture, et je le signerai, quelque rigoureuses que soient ses prescriptions.

LE ROI. Voilà un retour qui efface la honte dont vous alliez vous couvrir.

BIRON, *lisant.* « *Item*, qu'aucune femme n'approchera de » ma cour dans un rayon d'un mille... » — Cela a-t-il été promulgué?

LONGUEVILLE. Il y a quatre jours.

BIRON. Voyons la disposition pénale. (*Il lit.*) « Sous peine » de perdre la langue. » — Qui a fait insérer cette disposition-là?

LONGUEVILLE. C'est moi.

BIRON. Aimable seigneur, pourquoi?

LONGUEVILLE. Pour écarter les femmes de ce lieu par la crainte de ce redoutable châtiment.

BIRON. Voilà une loi périlleuse à la courtoisie. (*Il lit.*) « *Item*, » si un homme est surpris parlant à une femme dans le cours

» de ces trois années, il subira tel affront public que la cour » jugera à propos de lui infliger. » — (*Au Roi.*) Monseigneur, vous devez vous-même biffer cet article ; car vous n'ignorez pas qu'ici vient en ambassade la fille du roi de France, une jeune princesse brillante de grâces et de majesté ; elle vient pour conférer avec vous et traiter de la cession de l'Aquitaine à son père décrépit, malade et alité : ainsi, ou cet article sera nul, ou cette adorable princesse se présentera inutilement à votre cour.

LE ROI. Qu'en dites-vous, messieurs? nous avions tout à fait oublié cela.

BIRON. C'est ainsi que l'étude va toujours trop loin : occupée à obtenir ce qu'elle convoite, elle oublie de faire ce qu'elle doit ; et quand elle a obtenu ce qu'elle désirait avec plus d'ardeur, sa conquête ressemble à celle d'une ville par l'incendie; autant de conquis, autant de perdu.

LE ROI. Nous devons forcément élaguer cet article. Il faut de toute nécessité que la princesse réside ici.

BIRON. La nécessité nous rendra parjures mille fois dans ces trois années ; car tout homme apporte en naissant ses penchants et ses goûts, que la force ne saurait dompter, et qui ne cèdent qu'à une grâce spéciale : si je viole ma promesse, je n'aurai cédé qu'à la nécessité, et ce mot sera mon excuse. — Cela étant, je signe sans réserve le pacte tout entier. (*Il signe.*) Honte éternelle à celui qui le violera dans la moindre de ses parties ! les tentations sont pour les autres ce qu'elles sont pour moi ; cependant je crois, malgré la répugnance que je semble témoigner, que je serai encore le dernier à enfreindre mon serment. Mais n'aurons-nous aucun stimulant récréatif?

LE ROI. Oui, certes, nous en aurons : vous savez que notre cour est fréquentée par un voyageur espagnol des plus accomplis, type du savoir-vivre et des modes nouvelles : cet homme est une mine inépuisable de locutions et de phrases; il s'enivre au bruit de ses vaines paroles, comme aux sons d'une harmonie enchanteresse ; modèle de perfections, le vrai et le faux l'ont pris pour arbitre de leurs différends. Dans l'intervalle de nos études, cet enfant de l'imagination, qui a nom Armado, nous contera en termes ampoulés les faits et gestes de maint chevalier de l'Espagne basanée, qui a trouvé la mort au milieu des combats. A quel point il vous amuse, messieurs,

je l'ignore, mais j'avoue que j'aime beaucoup à l'entendre mentir, et je me propose d'en faire mon ménestrel[1].

BIRON. Armado est un illustre personnage, l'homme des locutions nouvelles, le chevalier de la mode.

Arrivent NIAISOT, une lettre à la main, et CABOCHE.

NIAISOT. Où est la personne du roi?

BIRON. La voici, l'ami; que lui veux-tu?

NIAISOT. Je représente moi-même sa personne; car je suis l'officier de paix de sa majesté; mais je voudrais voir sa personne en chair et en os.

BIRON. Tu la vois.

NIAISOT. Le seigneur Arma — Arma — vous salue. Il y a de vilaines choses sur le tapis; cette lettre vous en dira davantage.

CABOCHE. Monseigneur, le contenu me concerne.

LE ROI. Une lettre du magnifique Armado?

BIRON. Quel qu'en soit le sujet, j'espère que nous allons avoir de grands mots.

LONGUEVILLE. Voilà un bien grand espoir pour un bien petit objet. Dieu veuille nous donner la patience...

BIRON. D'entendre ou de nous en abstenir ?

LONGUEVILLE. D'entendre patiemment et de rire modérément, ou de nous abstenir de l'un et de l'autre.

BIRON. Cela dépendra du style, et du plus ou moins de gaieté qu'il nous communiquera.

CABOCHE. Monseigneur, il s'agit de moi, au sujet de Jacquinette. Le fait est que j'ai été pris sur le fait.

BIRON. Sur quel fait?

CABOCHE. Le voici : j'ai été vu avec elle dans la ferme, assis sur un banc, et l'on m'a surpris la suivant dans le parc. Voilà le fait : or le fait d'un homme est de parler à une femme.

BIRON. Et quelle sera la conclusion ?

CABOCHE. Selon la punition qu'on m'infligera; Dieu protége le bon droit !

[1] Dans le moyen âge, les rois et les seigneurs avaient à leur cour des ménestrels, dont l'emploi était de conter des histoires merveilleuses et de chanter les exploits des héros.

LE ROI. Voulez-vous écouter attentivement la lecture de cette lettre ?

BIRON. Comme j'écouterais un oracle.

CABOCHE. Quelle sottise à l'homme d'écouter la chair !

LE ROI, *lisant.* « Grand roi, vice-gérant du ciel, seul do-
» minateur de la Navarre, Dieu terrestre de mon âme, et pa-
» tron nourricier de mon corps... »

CABOCHE. Il n'y a pas encore là un mot sur Caboche.

LE ROI. « La vérité est — »

CABOCHE. C'est possible, mais en disant cela il ne dit la vérité que comme ci, comme ça.

LE ROI. Paix.

CABOCHE. A ceux qui comme moi n'ont pas le courage de se battre.

LE ROI. Silence...

CABOCHE. Sur les secrets des autres, je vous prie.

LE ROI. « La vérité est qu'affligé d'une noire mélancolie,
» pour guérir ma sombre et oppressive tristesse, j'ai eu re-
» cours au remède salutaire de ton air salubre et vivifiant, et,
» foi de gentilhomme, je me suis mis à faire un tour de pro-
» menade. A quelle heure ? à peu près à la sixième heure,
» alors qu'on voit les bestiaux paître et les oiseaux becqueter
» avec le plus d'appétit, et que les hommes se mettent à table
» pour prendre le repas vulgairement nommé souper. Voilà
» pour ce qui est de l'heure ; quant au lieu que j'ai pris pour
» théâtre de ma promenade, on le nomme ton parc. Quant à
» l'endroit où s'est offert à mes regards le fait obscène et in-
» congru qui tire aujourd'hui de ma blanche plume l'encre
» couleur d'ébène que tu vois, regardes, observes et contem-
» ples ; quant à l'endroit, dis-je, il est situé au nord nord-est
» quart est de l'angle occidental de ton jardin étrangement
» intersecté : c'est là que j'ai vu ce rustre à l'âme ignoble, ce
» vil bouffon chargé de te faire rire... »

CABOCHE. C'est moi.

LE ROI. « Cet esprit ignorant et illettré... »

CABOCHE. C'est moi.

LE ROI. « Ce stupide vilain... »

CABOCHE. C'est encore moi.

LE ROI. « Qui, si je ne me trompe, se nomme Caboche ? »

CABOCHE. Oh ! c'est bien moi.

LE ROI. « En tête-à-tête, contrairement à ton édit promulgué » et proclamé, et à ton chaste canon, avec — avec — oh! avec » —je souffre de te dire avec qui. »

CABOCHE. Avec une fille.

LE ROI. « Avec une fille de notre grand'mère Ève, une créa- » ture du genre féminin, autrement dit une femme. Comme » mon devoir m'en faisait une impérieuse loi, je te l'envoie, » pour recevoir son châtiment, sous la garde de l'officier de » paix de ton aimable majesté, Antonio Niaisot, homme de » bonnes vie et mœurs, et de réputation intacte.

NIAISOT. C'est moi, sous le bon plaisir de votre altesse ; je suis Antoine Niaisot.

LE ROI. « Pour ce qui est de Jacquinette (ainsi se nomme » la fragile créature que j'ai appréhendée au corps avec le » susdit rustre), je la garde pour lui faire subir les rigueurs » de ta loi, et dès que tu m'en auras donné l'ordre, je la ferai » juger. Je suis à toi avec tout le dévoûment d'un cœur con- » sumé pas le feu du devoir.

» DON ADRIANO DE ARMADO. »

BIRON. Ce n'est pas aussi bon que je m'y attendais; mais c'est ce que j'ai encore vu de mieux.

LE ROI. Oui, de mieux ou de pire. — (*A Caboche.*) Mais toi, drôle, que réponds-tu à cela ?

CABOCHE. Seigneur, j'avoue ma faute.

LE ROI. As-tu entendu la proclamation de mon édit ?

CABOCHE. Pour ce qui est de l'avoir entendue, oui ; mais pour ce qui est d'y avoir fait attention, c'est autre chose.

LE ROI. Une année d'emprisonnement a été prononcée contre quiconque serait surpris avec une femme.

CABOCHE. Monseigneur, je n'ai pas été surpris avec une femme, mais bien avec une demoiselle.

LE ROI. Fort bien ; l'édit porte une demoiselle.

CABOCHE. Ce n'était pas non plus une demoiselle, monseigneur ; c'était une vierge.

LE ROI. Ce mot est aussi employé ; l'édit porte une vierge.

CABOCHE. Cela étant, je nie sa virginité ; j'ai été surpris avec une fille.

LE ROI. Tout cela n'y fait rien.

CABOCHE. Cela y fait beaucoup, monseigneur.

LE ROI. Je vais prononcer ta sentence. Tu seras mis au pain et à l'eau pendant huit jours.

CABOCHE. J'aimerais mieux être mis à la soupe et au mouton pendant un mois.

LE ROI. Et tu seras placé sous la surveillance de don Armado. — Biron, remettez-le sous sa garde. — Pour nous, messieurs, allons mettre en pratique ce que nous nous sommes mutuellement engagés à faire par un serment solennel.

Le Roi, Longueville et Du Maine s'éloignent.

BIRON. Je gage ma tête contre le chapeau d'un honnête homme, que ces serments et ces lois seront foulés aux pieds. — Drôle, arrive.

CABOCHE. Je souffre pour la vérité, seigneur; car il est très-vrai que j'ai été surpris avec Jacquinette, et Jacquinette est une vraie fille; aussi vienne la coupe amère de la prospérité [1] ! L'affliction pourra me sourire encore; jusque-là, ô ma douleur! calme-toi!

Ils s'éloignent.

SCÈNE II.

Une autre partie du parc, devant la maison d'Armado.

Arrivent ARMADO et PAPILLON.

ARMADO. Mon enfant, quel signe est-ce quand un homme ordinairement très-gai devient mélancolique?

PAPILLON. C'est signe infaillible qu'il est triste.

ARMADO. Mais la tristesse et la mélancolie sont même chose, mon cher lutin.

PAPILLON. Non, non, seigneur; oh! non.

ARMADO. Comment distingues-tu la tristesse de la mélancolie, mon tendre jouvenceau?

PAPILLON. Par une démonstration familière de leurs effets, mon dur seigneur.

ARMADO. Pourquoi dur seigneur? pourquoi dur seigneur?

PAPILLON. Pourquoi tendre jouvenceau? pourquoi tendre jouvenceau?

[1] Encore le genre de comique que nous avons eu plusieurs fois l'occasion de remarquer, la signification des mots intervertie; il faut se rappeler que Shakspeare était entrepreneur de spectacle, et qu'il avait à plaire à plus d'un genre de spectateurs.

ARMADO. L'expression dont j'ai fait usage, tendre jouvenceau, est une épithète très-applicable à ta jeunesse, qu'on peut appeler tendre.

PAPILLON. Et la mienne, dur seigneur, est on ne peut plus applicable à votre vieillesse, qu'on peut appeler dure.

ARMADO. Joli et à propos.

PAPILLON. Comment l'entendez-vous ? Est-ce moi qui suis joli, et ma réponse à propos ? ou est-ce moi qui suis à propos, et ma réponse qui est jolie ?

ARMADO. Tu es joli parce que tu es petit.

PAPILLON. C'est-à-dire que je suis joliment petit : et pourquoi à propos ?

ARMADO. Parce que tu es vif.

PAPILLON. Est-ce à ma louange, mon maître, que vous dites cela ?

ARMADO. A ta louange, sans nul doute.

PAPILLON. J'appliquerai le même éloge à une anguille.

ARMADO. Comment cela ? est-ce qu'une anguille est ingénieuse ?

PAPILLON. Non ; mais une anguille est vive.

ARMADO. Je veux dire que tu es vif dans tes réponses : tu m'échauffes la bile.

PAPILLON. Il suffit, seigneur.

ARMADO. Je n'aime pas qu'on me contrarie.

PAPILLON. A la bonne heure.

ARMADO. Tu sais que j'ai promis d'étudier trois ans avec le roi.

PAPILLON. Vous pouvez faire la chose en une heure, seigneur.

ARMADO. Impossible.

PAPILLON. Trois fois un, combien cela fait-il ?

ARMADO. Je ne suis pas fort habile à compter ; j'abandonne cela aux garçons de taverne.

PAPILLON. Vous êtes gentilhomme et joueur.

ARMADO. Je revendique ces titres : tous deux sont le cachet distinctif de l'homme accompli.

PAPILLON. En ce cas, je suis certain que vous savez parfaitement combien font deux et as.

ARMADO. Cela fait deux plus un.

PAPILLON. Ce que le vulgaire nomme trois.

ARMADO. C'est vrai.

PAPILLON. Eh quoi ! cela exige-t-il donc une si longue étude ? En voilà trois d'étudiés avant que vous n'ayez eu le temps de cligner de l'œil trois fois : quant à ajouter le mot années au mot trois et à étudier trois années en deux mots, c'est chose facile, et que le cheval savant [1] vous apprendra.

ARMADO. Voilà une arithmétique admirable.

PAPILLON, *à part.* Et qui prouve que tu n'es qu'un zéro.

ARMADO. Je vais te faire une confidence ; je suis amoureux : et comme l'amour dans un guerrier est un sentiment bas, celle que j'aime est une fille de bas étage. Si pour me délivrer de cette faiblesse il suffisait de tirer l'épée contre elle, je ferais ma passion prisonnière, et l'échangerais avec un courtisan français contre une révérence de la dernière mode. Soupirer me semble chose avilissante. Je devrais renier Cupidon. Console-toi, mon enfant : quels sont les grands hommes qui ont été amoureux ?

PAPILLON. Hercule, par exemple.

ARMADO. Délicieux Hercule ! — Cite-moi encore d'autres exemples, mon enfant ; et que ce soient des hommes bien nés, et de bonne renommée.

PAPILLON. Il y a encore Samson : c'était un homme bien portant ; car il emporta sur son dos les portes de la ville, comme aurait pu faire un porte-faix ; et puis il était amoureux.

ARMADO. O robuste Samson ! ô vigoureux Samson ! je te surpasse autant à manier l'épée que tu me surpasses à porter les portes d'une ville. Et moi aussi je suis amoureux. Qui Samson aimait-il, mon cher Papillon ?

PAPILLON. Une femme, mon maître.

ARMADO. Etait-elle brune ou blonde ?

PAPILLON. Ni l'un ni l'autre.

ARMADO. De quelle couleur était donc son teint ?

PAPILLON. Couleur vert marin.

ARMADO. Est-ce qu'il y a des teints de cette couleur-là ?

[1] Le cheval de Bankes, célèbre dans ce temps-là par les prouesses qu'on lui faisait faire en public ; il en est question dans les ouvrages de plusieurs des contemporains de Shakspeare.

PAPILLON. Je l'ai entendu dire, et ce sont les meilleurs.

ARMADO. Le vert est effectivement la couleur des amants; mais je pense que Samson a eu tort d'aimer une femme de cette couleur-là; il l'affectionnait sans doute pour son esprit?

PAPILLON. Sans doute, seigneur; car elle avait un esprit des plus verts.

ARMADO. Le blanc et le rose le plus purs forment le teint de ma maîtresse.

PAPILLON. Ces couleurs-là, mon maître, masquent souvent les pensées les plus impures.

ARMADO. Prouve, prouve, enfant bien élevé.

PAPILLON. Esprit de mon père, langue de ma mère, venez-moi en aide!

ARMADO. Charmante invocation d'un fils!... que c'est joli et pathétique!

PAPILLON.

Si votre belle est blanche et rose,
Jamais vous ne saurez les secrets de son cœur;
Ils seront pour vous lettre close;
Car une faute au front fait monter la rougeur,
Et la crainte y répand une pâle blancheur.
Mais qu'elle tremble ou soit parjure,
Rien dans ses traits ne le dira;
Comme l'a faite la nature,
Rose et blanche elle restera.

Voilà, mon maître, un redoutable dithyrambe contre le blanc et le rose.

ARMADO. Mon enfant, n'existe-t-il pas une ballade intitulée *le Roi et la mendiante?*

PAPILLON. Il y a quelque trois cents ans, le monde fut coupable d'une ballade de ce genre; mais je pense qu'il serait maintenant impossible de la découvrir, ou, si on la trouvait, on n'en goûterait ni l'air ni les paroles.

ARMADO. Je la ferai recomposer entièrement, afin de justifier par un précédent fameux ce qu'il peut y avoir de messéant dans mon inclination. Mon enfant, j'aime la jeune paysanne que j'ai surprise dans le parc avec cette brute rationnelle, ce rustre de Caboche; c'est une fille très-méritante.

PAPILLON, *à part.* Elle mérite d'être fouettée; ce qui ne l'empêche pas de mériter pour amant quelque chose de mieux que mon maître.

ARMADO. Chante, mon enfant, l'amour jette sur moi une pesante tristesse.

PAPILLON. Et pourtant vous aimez une beauté légère.

ARMADO. Chante, je te prie.

PAPILLON. Attendez que les personnes qui viennent soient passées.

Arrivent NIAISOT, CABOCHE et JACQUINETTE.

NIAISOT. Seigneur, la volonté du roi est que vous teniez Caboche sous votre garde ; vous ne lui laisserez prendre ni récréation ni pénitence aucune ; il devra jeûner trois jours par semaine. Quant à cette demoiselle, j'ai l'ordre de la garder dans le parc ; elle sera employée comme laitière. Adieu !

ARMADO. Ma rougeur me trahit. — Jeune fille, —

JACQUINETTE. Homme.

ARMADO. J'irai te voir à la loge.

JACQUINETTE. Ce n'est pas loin d'ici.

ARMADO. Je sais où elle est située.

JACQUINETTE. O Dieu ! que vous êtes savant !

ARMADO. Je te conterai des merveilles.

JACQUINETTE. Avec cette figure ?

ARMADO. Je t'aime.

JACQUINETTE. Je vous l'ai entendu dire.

ARMADO. Adieu donc.

JACQUINETTE. Qu'il fasse beau où vous ne serez pas !

NIAISOT. Allons, Jacquinette, partons.

Niaisot et Jacquinette s'éloignent.

ARMADO. Scélérat, tu jeûneras pour expier tes méfaits avant qu'ils te soient pardonnés.

CABOCHE. Si je jeûne, seigneur, j'espère du moins que ce sera l'estomac plein.

ARMADO. Tu seras fortement puni.

CABOCHE. Je vous aurai plus d'obligation que vos gens ; car ils sont faiblement récompensés.

ARMADO. Emmène-moi ce coquin, qu'on l'enferme.

PAPILLON. Viens, misérable transgresseur, suis-moi.

CABOCHE. Ne m'enfermez pas, je vous prie, laissez-moi jeûner en liberté.

PAPILLON. Non ; tu jeûneras forcément ; tu iras en prison.

CABOCHE. Fort bien ; si jamais je revois les joyeux jours de désolation que j'ai vus, il y aura certaines gens qui verront, —

PAPILLON. Que verront-ils ?

CABOCHE. Ce qu'ils regarderont, messire Papillon. Les prisonniers ne doivent pas être trop avares de mots, je garderai donc le silence ; grâce à Dieu, j'ai tout autant d'impatience qu'un autre, ce qui fait que je puis rester tranquille.

Papillon et Caboche s'éloignent.

ARMADO, *seul*. J'adore jusqu'au sol vil que foule sa chaussure plus vile encore, guidée par son pied, le plus vil des trois. Si j'aime, je viole mon serment, ce qui est une grande preuve d'imposture ; et comment peut-il être sincère l'amour fondé sur un parjure ? L'amour est un esprit malin, l'amour est un démon ; il n'y a pas d'autre mauvais ange que l'amour ; cependant Salomon a été aussi tenté, et il était doué d'une grande force : Salomon a été aussi séduit, et grande était sa sagasse. La massue d'Hercule est impuissante contre la flèche de Cupidon, à plus forte raison l'épée d'un Espagnol. Tout l'art de l'escrime n'y peut rien ; il se moque des tierces et des quartes, il se rit des lois du duel ; sa honte est d'être appelé enfant ; mais sa gloire est de dompter les hommes. Adieu, valeur ! rouille-toi mon épée ! tais-toi, tambour ! Armado est amoureux ; oui, il aime. Dieu des impromptus, viens à mon aide ; car, sans nul doute, je vais devenir faiseur de sonnets. Compose, mon esprit ; écris, ma plume ; je vais accoucher de volumes in-folio.

Il s'éloigne.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

Une autre partie du parc ; à quelque distance, un pavillon et des tentes.

Arrivent LA PRINCESSE DE FRANCE et sa Suite, ROSALINE, MARIE, CATHERINE, BOYET, plusieurs Seigneurs.

BOYET. Maintenant, madame, appelez à votre aide tout ce que vous avez de puissance ; considérez qui vous envoie ; ce

n'est pas moins que le roi votre père; considérez aussi vers qui il vous députe, et quel est l'objet de votre ambassade : il vous a chargée, vous qui êtes si haut placée dans l'estime du monde, de négocier avec l'unique héritier de toutes les perfections qu'un homme peut posséder, avec l'incomparable roi de Navarre; l'objet important de la négociation est l'Aquitaine, digne de former le douaire d'une reine. Soyez donc en ce jour aussi prodigue de vos moyens de plaire que l'a été la nature envers vous, alors qu'avare de ses dons pour le reste du monde, elle vous en combla.

LA PRINCESSE. Seigneur Boyet, ma beauté, toute chétive qu'elle est, n'a pas besoin de l'exagération de vos éloges; la beauté ne se prône pas comme une marchandise; les yeux seuls en sont juges. Ma vanité est moins flattée de vous entendre exalter mon mérite, que vous n'êtes désireux de faire briller votre esprit en l'employant à faire mon panégyrique; mais je vais donner une tâche à celui qui m'en assignait une : digne Boyet, vous n'ignorez pas, et la renommée qui dit tout en a semé au loin la nouvelle, que le roi de Navarre a fait vœu de passer trois années livré à de pénibles études, sans qu'aucune femme approche de sa cour silencieuse; avant donc que de franchir les portes interdites de sa résidence, il me semble nécessaire de connaître ses intentions : à cet effet, confiante dans votre mérite, nous vous avons choisi comme notre avocat le plus habile. Dites-lui que la fille du roi de France demande à conférer personnellement avec sa majesté sur une affaire importante qui ne souffre pas de délai. Hâtez-vous de lui porter ce message, tandis que nous attendrons, dans l'humble attitude de suppliante, qu'il nous ait fait connaître sa volonté suprême.

BOYET. Orgueilleux de la mission qu'on me donne, je vais de grand cœur m'en acquitter.

Il s'éloigne.

LA PRINCESSE, *à part.* L'orgueil fait avec joie ce qui le flatte, et telle est la nature du tien.—Pourriez-vous me dire, messieurs, quels sont ceux qui ont partagé le vœu de ce vertueux prince?

UN SEIGNEUR. L'un d'eux est Longueville.

LA PRINCESSE. Le connaissez-vous?

MARIE. Je le connais, madame, j'ai connu ce Longueville en Normandie, au mariage du seigneur de Périgord avec la

belle héritière de Jacques Fauconbridge ; il passe pour un homme doué de grandes qualités, versé dans la connaissance des arts ; il s'est fait à la guerre un glorieux renom. Tout lui sied bien, pourvu qu'il le veuille. Si quelque chose fait tache au lustre de sa vertu, autant du moins que le lustre de la vertu peut admettre une tache, c'est qu'à un caractère trop brusque il joint un esprit caustique dont le tranchant acéré n'épargne rien de ce qui s'offre à ses coups.

LA PRINCESSE. C'est un de ces hommes qui aiment à rire aux dépens d'autrui, n'est-il pas vrai ?

MARIE. C'est ce que disent ceux qui le connaissent le mieux.

LA PRINCESSE. Ces esprits-là ont la vie courte ; ils se fanent en grandissant. Quels sont les autres ?

CATHERINE. Il y a le jeune du Maine, jeune homme accompli, aimé pour sa vertu de tous ceux à qui la vertu est chère ; avec un immense pouvoir de faire le mal, il ne sait point en faire ; avec assez d'esprit pour se faire pardonner la laideur, il est assez beau pour se passer d'esprit ; j'ai eu occasion de le voir chez le duc d'Alençon, et ce que j'en dis est bien au-dessous du mérite que j'ai reconnu en lui.

ROSALINE. Il y avait alors avec lui un autre de ces studieux cénobites ; si je ne me trompe, c'est Biron qu'on le nomme ; je n'ai jamais eu une heure de conversation avec un homme plus jovial, dans les limites d'une gaieté décente ; ses yeux fournissent à son esprit des occasions de s'exercer ; car tous les objets qui tombent sous l'observation des premiers, le second en fait gaiement son profit ; son expression, interprète de sa pensée, donne à ses saillies tant d'à-propos et de grâce, que sa conversation charme les vieillards, et que les jeunes gens qui l'écoutent sont dans le ravissement.

LA PRINCESSE. Dieu vous bénisse, mesdames : êtes-vous donc toutes amoureuses, que chacune de vous prodigue ainsi l'éloge à l'objet de sa prédilection ?

MARIE. Voici Boyet de retour.

Revient BOYET.

LA PRINCESSE. Eh bien, consent-on à nous recevoir ?

BOYET. Le roi de Navarre était déjà informé de votre approche, et avant que je vinsse, lui et ses compagnons de retraite avaient déjà fait leurs dispositions pour venir au-devant de vous ; toutefois, j'ai appris que le prince aime mieux vous

laisser camper à la belle étoile, comme un ennemi qui viendrait mettre le siége devant sa cour, que de violer son serment en vous permettant l'entrée de son palais solitaire. Voici le roi de Navarre.

Les Dames mettent leur masque.

Arrivent LE ROI et sa Suite, LONGUEVILLE, DU MAINE, BIRON.

LE ROI. Belle princesse, soyez la bienvenue à la cour de Navarre.

LA PRINCESSE. Belle est de trop; bienvenue, je ne le suis pas encore : la voûte de ce palais (*montrant le ciel*) est trop élevée pour vous, et l'hospitalité en plein champ n'est pas digne de moi.

LE ROI. Madame, vous serez la bienvenue à ma cour.

LA PRINCESSE. Soit; daignez m'y conduire.

LE ROI. Belle princesse, écoutez-moi ; j'ai fait un vœu.

LA PRINCESSE. Notre-Dame vous soit en aide; sans quoi vous allez vous parjurer.

LE ROI. Pas pour le monde entier, madame ; du moins ce ne sera pas du fait de ma volonté.

LA PRINCESSE. Ce vœu, votre volonté le brisera, votre volonté seule.

LE ROI. Madame, vous ignorez en quoi il consiste.

LA PRINCESSE. Si vous l'ignoriez comme moi, votre ignorance serait sagesse ; tandis que maintenant votre sagesse ne doit aboutir qu'à l'ignorance. J'apprends que votre majesté a juré de vivre dans la retraite : ce serait un péché que de violer ce serment, un péché mortel de le garder : mais pardonnez-mo ma présomption ; il me siérait mal de vouloir donner des leçons à un tel maître. Veuillez, en lisant ce papier, prendre connaissance de l'objet qui m'amène, et me donner une réponse immédiate.

Elle lui remet un papier.

LE ROI. Si je le puis, madame, je le ferai.

LA PRINCESSE. Faites-le le plus tôt possible, afin que je parte ; car, en prolongeant ici mon séjour, vous vous rendrez parjure.

Pendant le dialogue qui suit, le Roi prend lecture de la lettre que la Princesse lui a remise.

BIRON, *à Rosaline.* N'ai-je pas dansé un jour avec vous dans le Brabant?

ROSALINE. N'ai-je pas dansé avec vous un jour dans le Brabant?

BIRON. J'en suis sûr.

ROSALINE. Alors il était inutile de le demander.

BIRON. Vous êtes trop prompte.

ROSALINE. C'est que vous m'aiguillonnez de vos questions.

BIRON. Vous avez l'esprit trop ardent ; il court trop vite ; il se fatiguera.

ROSALINE. Oui, mais seulement lorsqu'il aura jeté son cavalier dans la boue.

BIRON. Quelle heure est-il ?

ROSALINE. L'heure que cherchent les fous.

BIRON. Bonne fortune à votre masque !

ROSALINE. Bonne fortune au visage qu'il recouvre !

BIRON. Dieu vous envoie beaucoup d'amants !

ROSALINE. Ainsi soit-il, pourvu que vous ne soyez pas du nombre.

BIRON. En ce cas, je me retire.

LE ROI, *après avoir achevé sa lecture.* Madame, votre père me parle ici du payement de cent mille écus, formant la moitié de la somme que mon père a déboursée pour lui dans ses guerres. Ni lui ni moi n'avons reçu cet argent ; mais, en supposant même que nous l'ayons reçu, pareille somme de cent mille écus nous est due encore, en garantie de laquelle nous possédons une partie de l'Aquitaine, bien que ce gage soit inférieur à la valeur qu'il représente. Si donc le roi votre père veut solder la moitié non payée encore, nous renoncerons à nos droits sur l'Aquitaine, et resterons avec sa majesté dans les termes d'une amitié sincère ; mais il ne paraît pas que telle soit sa pensée ; car loin d'offrir de rentrer dans ses droits sur l'Aquitaine, moyennant le payement de cent mille écus, il demande qu'une somme de cent mille écus lui soit restituée ; au lieu de conserver une province aussi peu profitable que l'Aquitaine, nous eussions préféré de beaucoup la rendre, et rentrer dans la totalité de la somme prêtée par mon père. Belle princesse, si les demandes du roi votre père n'étaient pas aussi dépourvues de raison, mon cœur n'hésiterait pas à faire à votre beauté quelques concessions, et vous retourneriez satisfaite en France.

LA PRINCESSE. Vous faites injure au roi mon père, et vous portez atteinte à votre propre réputation, en paraissant nier le remboursement d'une somme qui a été loyalement payée.

LE ROI. Je proteste que je n'ai jamais rien su de ce remboursement ; si vous pouvez le prouver, je m'engage à restituer la somme ou à vous céder l'Aquitaine.

LA PRINCESSE. Nous vous prenons au mot. — Boyet, vous pouvez produire les quittances données par des officiers de Charles, son père, et sur son autorisation spéciale.

LE ROI, *à Boyet.* Faites-moi voir cette preuve.

BOYET. Avec la permission de votre majesté, le paquet qui renferme ces pièces et d'autres papiers n'est pas encore arrivé ; demain on les produira sous vos yeux.

LE ROI. Cela me suffira ; dans cette conférence, vous me verrez souscrire à toute proposition raisonnable. En attendant, permettez-moi de vous faire l'accueil que, sans manquer à l'honneur, je puis offrir à votre mérite. Il ne m'est pas possible, belle princesse, de vous recevoir dans l'intérieur de ma résidence ; mais ici, à l'extérieur, la réception qui vous sera faite vous prouvera que la place qui vous est refusée dans mon palais, vous l'occupez dans mon cœur. Ayez la bonté de m'excuser ; je prends congé de vous ; demain nous aurons l'honneur de vous revoir.

LA PRINCESSE. Que la santé et les douces pensées accompagnent votre majesté !

LE ROI. Je vous en souhaite autant partout où vous serez.

Le Roi et sa Suite s'éloignent.

BIRON, *à Rosaline.* Madame, je vous recommanderai au souvenir de mon cœur.

ROSALINE. Faites-lui mes compliments, je vous prie. Je serais bien aise de le voir.

BIRON. Je voudrais que vous l'entendissiez gémir.

ROSALINE. Est-ce qu'il est malade ?

BIRON. Dangereusement.

ROSALINE. Hélas ! faites-le saigner.

BIRON. Cela lui ferait-il du bien ?

ROSALINE. Ma science médicale dit oui.

BIRON. Voulez-vous le percer d'un trait de vos yeux ?

ROSALINE. Non, mais avec mon couteau.

BIRON. Allons, Dieu vous garde long-temps en vie !

ROSALINE. Et vous, Dieu vous garde — de vivre longtemps !

BIRON. Je n'ai pas le temps de vous remercier.

Il fait quelques pas pour s'éloigner.

DU MAINE, *à Boyet.* Seigneur, un mot, je vous prie : quelle est cette dame ?

BOYET. L'héritière du duc d'Alençon ; on la nomme Rosaline.

DU MAINE. C'est une fort jolie dame! Adieu, seigneur.

Il s'éloigne.

LONGUEVILLE, *à Boyet, en montrant Marie.* Permettez-moi de vous dire un mot; quelle est cette personne en blanc ?

BOYET. C'est quelquefois une femme, vue à la lumière.

LONGUEVILLE. Pourriez-vous me donner son nom ?

BOYET. Elle n'en a qu'un ; ce serait mal à vous de le lui prendre.

LONGUEVILLE. Dites-moi, je vous prie, de qui elle est fille.

BOYET. De sa mère, à ce que j'ai entendu dire.

LONGUEVILLE. Dieu vous bénisse !

BOYET. Ne vous fâchez pas, seigneur ; elle est l'héritière de Fauconbridge.

LONGUEVILLE. Ma colère est passée ; c'est une dame charmante.

Il s'éloigne.

BIRON, *se rapprochant de Boyet.* Comment se nomme cette dame en bonnet?

BOYET. Catherine, je pense.

BIRON. Elle est mariée ?

BOYET. A sa volonté, je crois.

BIRON. Vous êtes le bienvenu, seigneur ; adieu.

BOYET. L'adieu est pour moi seigneur, la bienvenue pour vous.

Biron sort. Les Dames ôtent leur masque.

MARIE. Ce dernier, c'est Biron, cet étourdi si gai ; chacun de ses mots est une saillie.

BIRON. Et ses saillies ne sont que des mots.

LA PRINCESSE. Vous avez bien fait de lui tenir tête.

BOYET. J'étais aussi disposé à lui jeter le grappin que lui à me donner l'abordage.

MARIE. Vous étiez deux vaisseaux en présence, ou plutôt deux béliers.

BOYET. Et pourquoi pas deux vaisseaux? Si j'étais bélier, j'aimerais, mon doux agneau, à brouter vos lèvres vermeilles.

MARIE. Ainsi je vous servirais de pâturage! finirez-vous cette plaisanterie?

BOYET, *cherchant à l'embrasser.* Oui, pourvu que vous m'accordiez ma pâture.

MARIE, *détournant sa joue.* Non pas s'il vous plaît, mon gentil bélier; mes lèvres ne sont pas transformées en vaine pâture.

BOYET. A qui appartiennent-elles?

MARIE. A ma fortune et à moi.

LA PRINCESSE. Entre gens d'esprit, les escarmouches sont fréquentes; mais vous, mes amis, il faut vous accorder; gardez cette guerre d'épigrammes pour le roi de Navarre et ses acolytes; ici elle est déplacée.

BOYET. Si mon talent d'observation, qui rarement est en défaut, et qui me permet de lire dans les yeux la rhétorique du cœur, ne me trompe pas, le roi de Navarre est atteint.

LA PRINCESSE. De quoi?

BOYET. De ce que les amants appellent une passion.

LA PRINCESSE. Votre raison?

BOYET. La voici. Toutes ses émotions visibles se sont réfugiées dans le palais de ses yeux, d'où elles regardaient par la fenêtre du désir; son cœur, tel qu'une agate, empreint de votre image, était fier de cette empreinte, et son orgueil s'exprimait dans ses yeux; sa langue impatiente se hâtait d'en finir avec les paroles, pour laisser libre carrière à ses regards. Exclusivement occupé à contempler la plus belle des belles, dans ce sens unique tous les autres venaient se confondre; on eût dit que toutes ses sensations étaient renfermées dans ses yeux, comme ces riches joyaux que la bourse d'un prince peut seule acheter, et qui, sous le verre transparent qui les recouvre, étalent au passant leur coûteuse magnificence. Tous les yeux pouvaient lire dans ses traits l'admiration et le ravissement où le plongeait cette contemplation. Donnez-lui seulement de ma part un baiser d'amour, et je vous donne l'Aquitaine et tout ce qu'il possède.

LA PRINCESSE. Regagnons notre pavillon. Je vois que Boyet est disposé, —

BOYET. A traduire en paroles ce qu'ont lu ses regards. Je n'ai fait que donner une voix aux yeux du roi de Navarre, et leur prêter un langage conforme à la vérité.

ROSALINE. Vous êtes un vétéran de Cythère, et vous en parlez savamment.

MARIE. Il est le grand-père de Cupidon et il en sait long sur ce chapitre.

ROSALINE. En ce cas, il faut que Vénus ressemble à sa mère ; car son père est bien laid.

BOYET. Entendez-vous, jeunes folles ?

MARIE. Non.

BOYET. Eh bien, voyez-vous ?

ROSALINE. Oui, notre chemin pour nous en aller.

BOYET. Vous êtes trop fortes pour moi.

Ils s'éloignent.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Une autre partie du parc.

Arrivent ARMADO et PAPILLON.

ARMADO. Gazouille, mon enfant ; chatouille-moi le sens de l'ouïe.

PAPILLON *chante.*

Concolinel, etc. [1].

ARMADO. Le charmant air ! — Va, tendre rejeton, prends cette clef ; mets en liberté ce rustre ; amène-le-moi promptement : je veux le charger d'une lettre pour ma bien-aimée.

PAPILLON. Mon maître, voulez-vous gagner le cœur de votre maîtresse avec un rigodon français ?

ARMADO. Qu'entends-tu par là ?

PAPILLON. Voici ce que c'est. Vous fredonnez une gigue du bout des dents ; vous vous accompagnez en dansant ; vous levez les yeux au ciel ; vous soupirez un air ; vous en chantez un autre, tantôt du gosier, comme si vous avaliez l'amour à

[1] Ici se trouvait sans doute une chanson qui a été perdue : dans les anciennes pièces du théâtre anglais, les chants sont fréquemment omis.

pleine gorge, quelquefois du nez, comme si vous humiez l'amour; l'auvent de votre chapeau rabattu sur la porte de vos yeux; vos bras en croix sur votre ventre amaigri, comme un lapin à la broche; vos mains dans vos poches, comme un personnage dans les anciens tableaux; surtout ayez soin de ne pas rester trop longtemps sur le même air; rien qu'un petit bout, et puis zeste! passez à un autre : voilà comment on plaît; voilà comment on est aimable; voilà comment on séduit une jolie fille, qui aurait été séduite sans cela; voilà ce qui fait des hommes accomplis (vous entendez, des hommes!).

ARMADO. Combien t'a coûté cette expérience?

PAPILLON. Deux liards d'observation.

ARMADO. Hélas! hélas!

PAPILLON. Votre dada est oublié.

ARMADO. Tu appelles ma bien-aimée un dada?

PAPILLON. Non c'est une haquenée; mais avez-vous oublié votre amour?

ARMADO. Je l'avais presque oublié.

PAPILLON. Écolier négligent! apprenez-le par cœur.

ARMADO. Par cœur et de cœur, mon enfant.

PAPILLON. Et à contre-cœur, mon maître; ce sont trois propositions que je puis vous prouver.

ARMADO. Que prouveras-tu?

PAPILLON. Que je suis homme, si Dieu me prête vie : mais en attendant je vais vous prouver que vous aimez votre maîtresse par cœur, de cœur et à contre-cœur. Vous l'aimez par cœur, parce que vous ne pouvez pas l'approcher; vous l'aimez de cœur, c'est-à-dire du fond du cœur; et enfin vous l'aimez à contre-cœur, parce que l'impossibilité où vous êtes de la posséder vous met le cœur tout sens dessus dessous.

ARMADO. Je suis tout ce que tu viens de dire là.

PAPILLON. Et beaucoup plus encore, et après tout, rien.

ARMADO. Va me chercher ce drôle; je veux le charger de porter une lettre.

PAPILLON. Un message bien assorti; un cheval qui sert d'ambassadeur à un âne.

ARMADO. Ah! ah! que dis-tu?

PAPILLON. Voyez-vous, il vaudrait mieux envoyer l'âne sur le cheval; car il a l'allure fort lente : mais je pars.

ARMADO. Il n'y a pas loin ; va.

PAPILLON. Aussi vite que le plomb, seigneur.

ARMADO. Que veux-tu dire, ingénieux enfant ? Est-ce que le plomb n'est pas un métal lourd, massif et inerte ?

PAPILLON. *Minimè*[1], mon honorable maître, ou plutôt mon maître tout court.

ARMADO. Je dis que le plomb est inerte.

PAPILLON. Vous avez l'esprit trop vif, seigneur, pour dire cela. Est-il inerte le plomb que décharge un mousquet ?

ARMADO. Charmante émanation de rhétorique ! C'est moi qui suis le mousquet et lui la balle. — Je te tire contre Caboche.

PAPILLON. Faites feu et je pars.

Il s'éloigne.

ARMADO. Un jeune gaillard fort subtil, plein de volubilité et de grâce ! Avec ta permission, ciel charmant, force m'est d'exhaler mes soupirs devant toi. Tristesse importune, la valeur te cède la place. Voilà mon messager de retour.

Revient PAPILLON, suivi de CABOCHE.

PAPILLON. Un miracle, mon maître ! je vous amène une caboche qui s'est écorché l'os de la jambe.

ARMADO. Une énigme, un logogriphe : voyons ton *envoi;* commence.

CABOCHE. Il ne faut ni énigme, ni logogriphe, ni envoi : tout cela ne saurait faire un emplâtre : c'est du plantain qu'il faut, du plantain ; point d'envoi, point d'envoi, mais du plantain pour emplâtre.

ARMADO. Par la vertu, tu provoques le rire ; ta bêtise déride ma tristesse ; un rire fou me désopile la rate : ô mes étoiles ! pardonnez-moi ; le nigaud prend l'*envoi* pour un emplâtre.

PAPILLON. Est-ce que le sage ne confond pas ces deux choses ? un *envoi* n'est-il pas un emplâtre ?

ARMADO. Non, page ; c'est un épilogue, ou discours destiné à éclaircir quelque chose d'obscur qui a été dit auparavant. Je vais en donner un exemple :

Le renard, le singe et l'abeille,
N'étant qu'eux trois, formaient un nombre impair.

[1] Point du tout.

PAPILLON. Je vais faire l'envoi : répétez la moralité.

ARMADO.

Le renard, le singe et l'abeille,
N'étant qu'eux trois, formaient un nombre impair.

PAPILLON.

L'oie accourut ; à l'instant, ô merveille !
Ils furent quatre, et leur nombre fut pair.

Maintenant je vais dire la moralité, et vous y ajouterez l'envoi.

Le renard, le singe et l'abeille.
N'étant qu'eux trois, formaient un nombre impair.

ARMADO.

L'oie accourut ; à l'instant, ô merveille !
Ils furent quatre, et leur nombre fut pair.

PAPILLON. Un envoi qui se compose d'une oie, j'espère que cela compte ! Que pourriez-vous désirer de mieux ?

CABOCHE. Le page lui a vendu une oie, cela est certain. — Pour conclure un marché avantageux, il faut de la finesse : c'est un envoi excellent qu'une oie, quand elle est grasse.

ARMADO. Voyons, voyons ; comment cette discussion a-t-elle commencé ?

PAPILLON. C'est moi qui ai débuté par dire qu'une grosse caboche s'était écorché l'os de la jambe ; vous avez alors demandé l'envoi.

CABOCHE. Et moi j'ai demandé du plantain : alors est venue votre discussion ; puis l'envoi du page, consistant en une oie grasse, que vous lui avez achetée ; et c'est par là que le marché s'est terminé.

ARMADO. Mais, dis-moi, comment se fait-il qu'une caboche se soit écorché l'os de la jambe ?

PAPILLON. Vous allez le comprendre sur-le-champ, d'une manière sensible.

CABOCHE. Papillon, vous n'avez nullement senti la chose. Laissez-moi me charger de cet envoi-là.

De ma prison voulant franchir le seuil,
Moi qui ne suis pas très-ingambe,
J'ai couru ; mais mon pied heurtant contre un écueil,
En tombant je me suis meurtri l'os de la jambe.

ARMADO. Parlons de choses plus importantes.

CABOCHE. Ma jambe m'importe beaucoup ; mais bientôt elle ne pourra plus me porter.

ARMADO. Caboche, je veux t'affranchir.

CABOCHE. J'aime la franchise ; s'agit-il encore ici de quelque oie ?

ARMADO. Sur mon âme, je veux te mettre en liberté, émanciper ta personne ; tu étais enfermé, comprimé, emprisonné, captif.

CABOCHE. C'est vrai; maintenant vous allez me servir de purgatif et me relâcher.

ARMADO. Je te donne ta liberté ; je te libère de la prison ; et en retour je ne t'impose d'autre obligation que de porter cette missive à la jeune paysanne Jacquinette ; voici ta rémunération. (*Il lui remet un papier et de l'argent.*) Car le meilleur boulevard de ma réputation est de récompenser ceux qui me servent. Papillon, suis-moi.

Il s'éloigne.

PAPILLON. Comme la conclusion après le récit ; — seigneur Caboche, adieu.

CABOCHE. Ma chère once de chair humaine ! mon petit cœur !

Papillon s'éloigne.

CABOCHE, *continuant.* Maintenant voyons un peu sa rémunération. Rémunération ! oh ! c'est le mot latin pour dire trois liards. — Trois liards, — rémunération. — *Combien ce ruban ? — Un sou. — Non, je vous donnerai une rémunération :* et voilà le marché conclu. — Rémunération ! — comment donc, mais c'est un mot plus beau que celui d'écu de France. Je n'achèterai ni ne vendrai jamais rien sans ce mot-là.

Arrive BIRON.

BIRON. O mon brave Caboche ! je te rencontre on ne peut plus à propos.

CABOCHE. Veuillez me dire, seigneur, combien de ruban couleur chair on peut acheter pour une rémunération ?

BIRON. Qu'est-ce qu'une rémunération ?

CABOCHE. Seigneur, c'est un sou moins un liard.

BIRON. En ce cas, tu peux acheter pour trois liards de soie.

CABOCHE. Je remercie votre seigneurie : Dieu soit avec vous !

BIRON. Reste, drôle ; je veux te charger d'une commission : si tu tiens à mes bonnes grâces, mon enfant, fais pour moi ce que je vais te demander.

CABOCHE. Quand voulez-vous que je le fasse, seigneur ?

BIRON. Oh ! cet après-midi.

CABOCHE. C'est bon ; je le ferai, seigneur; adieu.

BIRON. Mais tu ne sais pas de quoi il est question ?

CABOCHE. Je le saurai, seigneur, quand je l'aurai fait.

BIRON. Mais, coquin, il faut auparavant que tu saches ce que c'est ?

CABOCHE. J'irai vous le demander demain matin.

BIRON. Mais la chose doit être faite cet après-midi. Ecoute, voici de quoi il s'agit. La princesse doit venir chasser dans ce parc ; parmi les dames de sa suite est une beauté charmante; quand la voix articule de doux sons, c'est le nom de cette belle qu'elle prononce; on l'appelle Rosaline : demande-la, et remets dans sa blanche main ce billet cacheté. Voici ta récompense ; pars.

Il lui remet un papier et de l'argent.

CABOCHE. Récompense, — ô charmante récompense ! bien préférable à la rémunération ; tu l'emportes sur elle de onze sous et un liard ! — Seigneur, vos ordres seront exécutés ponctuellement. — Récompense ! — rémunération !

Il s'éloigne.

BIRON. Moi, amoureux ! est-il bien possible ! moi, le fléau de l'amour ; l'implacable ennemi des amoureux soupirs ; le censeur austère, véritable patrouille de nuit ; moi qui traitais avec une morgue si impérieuse l'enfant qui règne en maître sur les faibles mortels, cet enfant intraitable, les yeux bandés, la larme à l'œil, ce vieil adolescent, ce nain géant, don Cupidon, régent des élégies amoureuses, seigneur des bras croisés, légitime souverain des soupirs et des gémissements, suzerain des oisifs et des mécontents, puissant prince des cotillons, roi des hauts-de-chausses, empereur et généralissime des porteurs de citations et de mandats [1]. — O mon pauvre petit cœur ! et me voir condamné à être son aide de camp, à porter ses couleurs comme le cerceau bariolé d'un faiseur de tours ! Eh quoi ! moi amoureux ! moi soupirer ! moi chercher une épouse ! une femme, véritable montre d'Allemagne toujours dérangée, qu'il faut sans cesse réparer, qui ne va jamais bien, et dont il faut toujours surveiller la marche ! que dis-

[1] Il paraît que du temps de Shakspeare, les tribunaux n'étaient pas moins occupés que de nos jours à protéger la foi conjugale et à venger l'honneur des époux.

je? me parjurer, ce qui est le pire de tout; et sur trois femmes, aimer justement la pire; une petite folle au teint pâle, au visage velouté, où sont incrustées deux boules noires en guise d'yeux; une donzelle qui vous en fera porter, quand vous lui donneriez Argus lui-même pour eunuque et pour gardien. Et je soupire pour elle, et je perds le sommeil pour elle, et je la demande au ciel dans mes prières! Allons, c'est un châtiment que Cupidon m'impose pour avoir méconnu sa formidable et mignonne puissance. Allons, résignons-nous à aimer, à écrire, à soupirer, à prier, à solliciter, à gémir : chacun aime à sa guise; à ceux-ci la maîtresse, aux autres la suivante.

Il s'éloigne.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

Une autre partie du parc.

Arrivent LA PRINCESSE et sa Suite, ROSALINE, MARIE, CATHERINE, BOYET, plusieurs Seigneurs et un GARDE FORESTIER.

LA PRINCESSE. Etait-ce le roi celui qui pressait son cheval avec tant de vigueur, et lui faisait gravir la colline escarpée?

BOYET. Je ne sais; mais je ne pense pas que ce fût lui.

LA PRINCESSE. Quel qu'il fût, il a montré une âme qui aspire à monter. — Messieurs, nous aurons notre congé aujourd'hui; samedi, nous reprendrons le chemin de la France. — (*Au Garde forestier.*) Mon ami, où est le buisson derrière lequel nous devons nous mettre en embuscade et jouer le rôle de meurtriers?

LE GARDE FORESTIER. Ici près, sur la lisière de ce taillis; de ce poste vous ne pouvez manquer de l'avoir belle.

LA PRINCESSE. Tu veux dire que dans ce poste je ne puis manquer d'être belle.

LE GARDE FORESTIER. Non, madame; ce n'est pas cela que je voulais dire.

LA PRINCESSE. Comment donc! tu commences par me louer, et puis tu rétractes tes éloges! O triomphe de courte durée! je ne suis pas belle! malheureuse que je suis!

LE GARDE FORESTIER. Oui, madame, vous êtes belle.

LA PRINCESSE. Va, ne te charge plus de faire mon portrait. L'éloge ne saurait embellir un visage sans beauté. Tiens, mon fidèle miroir, voilà pour m'avoir dit la vérité. (*Elle lui donne une bourse.*) De bel argent en retour de laides paroles, c'est plus que le devoir n'oblige à faire.

LE GARDE FORESTIER. Il ne saurait de vous rien venir que de beau.

LA PRINCESSE. Allons, le mérite de mes dons me tiendra lieu de beauté. O hérésie de nos jugements! bien digne des temps où nous vivons. La main qui donne, quelles que soient ses souillures, est sûre d'être louée. — Mais voyons mon arbalète. — Maintenant la bonté va donner la mort, et le pire tireur sera celui qui tirera le mieux. De cette manière mon amour-propre sera sauf. Si je manque le gibier, ce sera par pure bonté d'âme; si je l'atteins, ce sera uniquement pour montrer mon adresse, et mériter des éloges, sans la moindre envie de tuer la pauvre bête. Et sans nul doute, il en est quelquefois ainsi. L'amour de la gloire nous fait commettre des crimes abominables, quand, dans notre soif de renommée, de louanges, ces biens extérieurs, nous dirigeons vers ce seul but toutes les puissances de notre âme. C'est comme moi qui, pour obtenir des éloges, cherche maintenant à verser le sang de quelque daim inoffensif auquel je suis très-loin d'en vouloir.

BOYET. N'est-ce pas aussi par amour de la gloire que les femmes fléaux de leurs époux s'efforcent de les dominer?

LA PRINCESSE. Effectivement, et nous devons des éloges aux femmes qui mènent leur mari.

Arrive CABOCHE.

LA PRINCESSE, *continuant.* Voici l'un des membres de la communauté.

CABOCHE. Bonjour, toute la compagnie! Quelle est parmi ces dames celle qui commande aux autres?

LA PRINCESSE. Tu la reconnaîtras à la taille.

CABOCHE. Quelle est la plus grande, la plus haute dame?

LA PRINCESSE. Celle qui a la stature la plus forte, la taille la plus élevée.

CABOCHE. C'est cela même: la vérité est la vérité. Madame, si vous aviez la taille aussi mince que j'ai l'esprit, la

ceinture de l'une de ces demoiselles vous irait. N'êtes-vous pas la dame principale? vous êtes celle qui a le plus d'embonpoint.

LA PRINCESSE. Que veux-tu, l'ami? que veux-tu?

CABOCHE. J'ai une lettre d'un certain monsieur Biron pour une dame nommée Rosaline.

LA PRINCESSE. Oh! donne-moi sa lettre; donne; c'est un de mes bons amis. Tiens-toi à l'écart, mon ami. — Boyet, vous savez découper; entamez-nous ce poulet.

BOYET. Mon devoir est de vous servir. — (*Il prend la lettre et l'ouvre.*) Il y a méprise; cette lettre n'est point pour nous; elle est adressée à Jacquinette.

LA PRINCESSE. Par ma foi, nous la lirons: brisez le cachet, et que chacun prête l'oreille.

BOYET, *lisant.* « Vive Dieu, tu es belle, c'est infaillible; tu » es charmante, c'est certain; tu es adorable, c'est la vérité » même: ô femme plus belle que les plus belles, plus char- » mante que les plus charmantes, vraie comme la vérité même, » jette un regard de compassion sur ton héroïque vassal! Le » magnanime et très-illustre roi Caphétua jeta les yeux sur la » pernicieuse et indubitable mendiante *Zénélophon;* et ce fut » lui qui put dire à juste titre, *veni, vidi, vici,* ce qui anato- » misé en langue vulgaire (ô vil et obscur vulgaire!) signifie, » il vint, vit et vainquit; il vint, un; il vit, deux; il vainquit, » trois. Qui vint? Le roi. Pourquoi vint-il? Pour voir. Pour- » quoi venait-il voir? Pour vaincre. Vers qui vint-il? Vers la » mendiante. Qui vit-il? La mendiante. Qui vainquit-il? La » mendiante. La conclusion est la victoire; en faveur de qui? » Du roi. La captive est enrichie; qui est enrichie? La men- » diante. La catastrophe est une noce; pour qui? Pour le roi? » Non, pour l'un et l'autre, deux en un, ou un en deux. Je » suis le roi; car ainsi le comporte la comparaison: tu es la » mendiante; ta basse condition l'atteste. Commanderai-je ton » amour? Je le pourrais. Exigerai-je impérieusement ton » amour? Cela ne tient qu'à moi. Implorerai-je ton amour? » Oui, sans doute. Contre quoi échangeras-tu tes haillons? » Contre de riches vêtements. Ton indigente obscurité? Contre » un nom illustre. Toi-même? Contre moi. Sur ce, dans l'attente » de ta réponse, je profane mes lèvres sur tes pieds, mes yeux » sur ton image, et mon cœur sur toute ta personne. A toi, » dans toute l'acception d'une tendresse persévérante.

» DON ADRIANO DE ARMADO. »

C'est ainsi qu'on entend le lion de Némée rugir contre l'agneau, son innocente proie. Pauvre petit, tombe humblement aux pieds du monarque, et peut-être, repu de carnage, consentira-t-il à folâtrer avec toi; mais, pauvret, si tu fais la moindre résistance, que deviendras-tu? Tu fourniras un repas à sa rage, des provisions à sa caverne.

LA PRINCESSE. De quel plumage est celui qui a écrit cette lettre? quelle girouette, quel coq de clocher? Avez-vous jamais entendu quelque chose qui valût cela?

BOYET. Ou je me trompe fort, ou je me rappelle ce style?

LA PRINCESSE. Il faudrait que vous eussiez la mémoire bien courte, pour l'avoir déjà oublié après l'échantillon que vous venez de nous en lire.

BOYET. Cet Armado est un Espagnol qui hante ici la cour, un caractère fantastique, un Monarcho [1], le plastron du prince et de ses co-étudiants.

LA PRINCESSE, *à Caboche.* L'ami, un mot; de qui tiens-tu cette lettre?

CABOCHE. Je vous l'ai dit, de mon maître.

LA PRINCESSE. A qui devais-tu la remettre?

CABOCHE. A ma maîtresse, de la part de mon maître.

LA PRINCESSE. De quel maître à quel maîtresse?

CABOCHE. De mon excellent maître monseigneur Biron, à une dame de France qu'il appelle Rosaline.

LA PRINCESSE. Tu t'es trompé d'adresse. Partons, messieurs. — (*A Rosaline.*) Prenez ceci en patience; votre tour viendra une autre fois.

La Princesse et sa Suite s'éloignent.

BOYET. Quel est le galant? quel est le galant?

ROSALINE. Dois-je vous le faire connaître?

BOYET. Oui, mon continent de beauté.

ROSALINE. Celle qui porte l'arbalète. Êtes-vous content?

BOYET. La princesse va chasser du gibier à cornes; mais, quand vous vous marierez, je veux être pendu si les cornes manquent cette année-là.

ROSALINE. Eh bien! je suis le chasseur.

BOYET. Et quel est votre cerf?

[1] Personnage burlesque du théâtre de l'époque.

ROSALINE. Si je le choisis aux cornes, ce sera vous : mettez-vous à la portée de mon arbalète. Eh bien, qu'en dites-vous ?

MARIE. Vous disputez avec elle, Boyet : pendant ce temps-là elle vous frappe au front.

BOYET. Elle est frappée plus bas : mon coup a-t-il porté juste?

ROSALINE. Voulez-vous qu'à ce propos je vous rapporte un vieux dicton qui était déjà grand quand le roi Pépin de France n'était encore qu'un bambin?

BOYET. Je pourrai vous répondre avec une vieille légende qui était déjà grande femme quand la reine Guinever d'Angleterre [1] n'était encore qu'une petite fille.

ROSALINE, *chante.*

Tu n'auras pas, mon bon apôtre,
Ce que tu crois déjà tenir.

BOYET *chante.*

Bah ! si je ne puis l'obtenir,
Eh bien, ce sera pour un autre.

Rosaline et Catherine s'éloignent.

CABOCHE. Voilà, ma foi, qui est charmant; tous deux s'en sont tirés à merveille.

MARIE. Ils ont fait preuve d'adresse; car leur coup à tous deux a porté.

BOYET. J'ai touché le but.

MARIE. Vous avez frappé à côté! vous n'avez pas la main sûre.

CABOCHE. S'il veut toucher le but, il faut qu'il vise un peu mieux.

BOYET, *à Marie.* Si je manque d'adresse, vous en avez pour nous deux.

CABOCHE. Alors elle ne saurait manquer de toucher au beau milieu de la cible.

MARIE. Allons, allons, vos propos sont absurdes, et vous ne savez ce que vous dites.

CABOCHE. Seigneur, elle est trop forte pour vous au tir; défiez-la au jeu de boules.

BOYET. Je crains d'être battu; bonne nuit, ma belle enfant.

Boyet et Marie s'éloignent.

[1] Épouse du roi Alfred, dont la fidélité était tant soit peu suspecte.

CABOCHE, *seul*. Sur mon âme, voilà un fameux imbécile ! Comme ces demoiselles et moi nous lui avons rivé son clou ! O les bonnes plaisanteries ! voilà comme je les aime, quand elles sont bien vulgaires, bien obscènes, et qu'elles coulent de source. Par exemple, Armado, en voilà un élégant ! Il faut le voir marcher devant une dame, lui porter son éventail, se baiser la main, et lui faire mille serments, Dieu sait avec quelle grâce ! — Et puis, il faut voir son page, ce petit bout d'homme pétri d'esprit ! c'est bien l'atome le plus pathétique ! (*Un bruit de chasse se fait entendre.*) Holà ! holà !

Il s'éloigne en courant.

SCÈNE II.

Même lieu.

Arrivent HOLOPHERNE, NATHANIEL et NIAISOT.

NATHANIEL. Voilà, en vérité, une chasse fort honorable et exécutée avec le témoignage d'une bonne conscience.

HOLOPHERNE. Le cerf était, comme vous savez, *in sanguis*, en sang, mûr comme une poire de bon chrétien qui pend à l'arbre ainsi qu'un joyau à l'oreille du *cælum*, le ciel, l'empyrée, le firmament, et tombe comme un fruit sauvage sur la face de la *terra*, — le sol, le terrain, la terre.

NATHANIEL. En vérité, maître Holopherne, vous variez agréablement vos épithètes, en véritable savant, pour le moins; mais, messire, je puis vous assurer que c'était un chevreuil d'un an.

HOLOPHERNE. Messire Nathaniel, *haud credo*[1].

NIAISOT. Ce n'était pas un *haud credo*, mais bien un chevreuil de deux ans.

HOLOPHERNE. O remarque barbare ! Toutefois, c'est une sorte d'insinuation, comme qui dirait *in via*, par voie d'explication ; afin de *facere*[2], comme qui dirait une réplique, ou plutôt *ostentare*, pour montrer, témoigner son opinion, à sa manière abrupte, impolie, grossière, inculte, inéduquée, illettrée, mal apprise; il a pris mon *haud credo* pour un cerf.

NIAISOT. Je soutiens que ce n'était pas un *haud credo*, mais un chevreuil de deux ans.

[1] Je ne crois pas.

[2] Faire.

HOLOPHERNE. O double bêtise! *bis coctus!* — O monstrueuse ignorance, que tu es hideuse!

NATHANIEL. Messire, il ne s'est jamais nourri des délicates friandises qu'on trouve dans les livres; il n'a, comme qui dirait, ni mangé du papier, ni bu de l'encre : son intellect n'est point approvisionné; ce n'est qu'un animal qui n'a qu'une sensibilité grossière et toute physique : ces plantes stériles sont offertes à nos regards, afin que nous, hommes doués de goût et de sentiment, nous soyons reconnaissants de posséder la fertilité qui leur manque. Car, de même que le rôle d'imbécile ou de bouffon me siérait mal, de même cet ignorant serait déplacé dans une école, et au milieu des gens instruits, sa présence ferait tache. Mais, *omne bene*[1], et comme dit un père de l'Église : *beaucoup craignent le vent à qui la pluie est indifférente.*

NIAISOT. Vous êtes tous deux des savants; avec tout votre esprit, pourriez-vous me dire qui est-ce qui était âgé d'un mois à la naissance de Caïn, et qui aujourd'hui n'a pas encore cinq semaines?

HOLOPHERNE. Dictyma, mon cher Niaisot, Dictyma.

NIAISOT. Qu'est-ce que Dictyma?

NATHANIEL. C'est un des noms donnés à Phébé, à Luna, à la lune.

HOLOPHERNE. La lune avait un mois lorsque Adam n'en avait pas davantage; Adam avait cent ans, qu'elle n'avait pas encore atteint cinq semaines. L'allusion est aussi exacte avec un nom qu'avec l'autre.

NIAISOT. C'est vrai; la collision est exacte.

HOLOPHERNE. Dieu vienne en aide à ta capacité! je dis que l'allusion est exacte.

NIAISOT. C'est bien ce que je dis, la pollution est exacte; car la lune n'a jamais plus d'un mois; et j'ajoute que c'est un chevreuil de deux ans que la princesse a tué.

HOLOPHERNE. Messire Nathaniel, voulez-vous entendre une épitaphe improvisée sur la mort du chevreuil? Pour plaire aux ignorants, j'ai appelé daim le chevreuil qu'a tué la princesse.

NATHANIEL. *Perge*[2], maître Holopherne, *perge;* veuillez seulement bannir toute incongruité.

[1] Tout est pour le mieux.

[2] Poursuivez.

HOLOPHERNE. Je me suis permis de jouer un peu sur les mots ; c'est une preuve de facilité.

Il déclame.

La princesse, dont l'âme, au dieu d'amour rebelle,
A percé tant de cœurs de ses nobles *dédains*,
Vient de percer, dit-on, le plus charmant *des daims*.
La princesse, on le sait, est l'honneur de *Cybèle* :
Heureux qui meurt sous une main *si belle* !

NATHANIEL. Quel merveilleux talent !

HOLOPHERNE. C'est un don que je possède tout naturellement, c'est le produit d'une imagination folle, extravagante, pleine de formes, de figures, d'images, d'objets, d'idées, de perceptions, d'émotions, de révolutions : le tout conçu dans le ventricule de la mémoire, nourri dans le sein du *pia mater*, et enfanté dans la maturité de l'occasion : mais c'est une faculté bonne dans ceux chez qui elle est piquante et acérée ; et c'est de quoi je remercie le ciel.

NATHANIEL. Messire, j'en rends grâces au Seigneur pour vous, et mes paroissiens peuvent en dire autant ; car vous instruisez on ne peut mieux leurs fils, et leurs filles profitent grandement sous votre direction : vous êtes un membre utile de la communauté.

HOLOPHERNE. Si leurs fils ont de l'intelligence, l'instruction ne leur fera pas faute ; si leurs filles ont de la capacité, je la mettrai à l'épreuve : mais, *vir sapit qui pauca loquitur*[1]. Une âme féminine nous salue.

Arrivent JACQUINETTE et CABOCHE.

JACQUINETTE. Bonjour, monsieur le curé !

HOLOPHERNE. Monsieur le curé ! sommes-nous donc des puits ? lequel de nous deux a besoin d'être curé ?

CABOCHE. Monsieur le maître d'école, celui dont le ventre ressemble le plus à un tonneau.

HOLOPHERNE. A la bonne heure ! Pour une motte de terre, c'est du brillant ; pour une pierre à fusil, c'est une assez bonne étincelle ; c'est une perle bonne pour des pourceaux ; c'est joli, c'est bien.

JACQUINETTE. Monsieur le curé, seriez-vous assez bon pour me lire cette lettre que Caboche m'a remise de la part de don Armado ?

[1] Celui-là est sage qui parle peu.

HOLOPHERNE.

Fauste, precor, gelidâ quando pecus omne sub umbrâ
Ruminat [1], et cætera.

Ah ! vieux chantre de Mantoue ! je puis dire de toi ce que dit le voyageur de Venise :

Vinegia, Vinegia,
Chi non te vede, ei non te pregia [2],

Vieux chantre de Mantoue ! qui ne te comprend pas ne saurait t'aimer. — *Ut, re, sol, la, mi, fa.* — Pardon, messire; que contient cette lettre ? ou plutôt, comme dit Horace dans son, — Vive Dieu, ce sont des vers !

NATHANIEL. Oui, messire, et des mieux tournés.

HOLOPHERNE. Que j'en entende une tirade, une strophe, une stance : *lege, Domine* [3].

NATHANIEL, *lisant.*

Si l'amour m'a rendu parjure,
Comment jurer d'aimer toujours ?
Hélas ! le seul serment qui dure,
C'est celui qu'on prête aux amours.
Bien que parjure envers moi-même,
Je veux rester fidèle à la beauté que j'aime.
L'étude a reçu mes adieux;
Je ne veux désormais lire que dans tes yeux;
J'en ferai mon bonheur suprême;
J'y trouverai le charme et la félicité
Que promettait l'étude à ma crédulité.
Connaître est le seul but auquel on la voit tendre;
Ah ! si je te connais, que me faut-il encor ?
C'est pour mon âme un assez grand trésor ;
C'est en savoir assez que savoir te comprendre,
Et louer dignement tes ravissants appas !
Ignorant qui te voit, et ne t'admire pas !
Tes attributs sont ceux du maître de la terre ;
L'éclair est dans tes yeux, dans ta voix le tonnerre;
Tempéré par l'amour, ses sons mélodieux
Ont un charme plus doux que les concerts des cieux.
A ma terrestre main, ange adoré, pardonne
D'oser ainsi tresser ta céleste couronne.

HOLOPHERNE. Vous n'appuyez pas sur les apostrophes, ce

[1] Vers de Montuanus le Carmélite, dont voici le sens : Faustus, je t'en conjure, quand tout le troupeau ruminera sous la fraîcheur de l'ombre, —

[2] Venise, Venise, qui ne t'a pas vue ne saurait t'apprécier.

[3] Lisez, seigneur.

qui fait que vous manquez les intonations : laissez-moi parcourir ces vers. Je vois que les règles de la versification y sont observées ; mais pour ce qui est de l'élégance, de la facilité, de l'harmonie poétique, *caret*[1]. Parlez-moi d'Ovide Naso ; voilà un poëte celui-là ! Et pourquoi ce nom de Naso ? Parce que son génie aspirait les parfums odorants de l'imagination, les élans de l'invention. *Imitari*[2] n'est rien : le chien imite son maître, le singe son gardien, et le cheval caparaçonné son cavalier. — Mais, damosella la jeune fille, est-ce à vous que ceci est adressé ?

JACQUINETTE. Oui, messire, de la part d'un certain don Armado.

HOLOPHERNE. Voyons l'adresse : *A la blanche main de la charmante dame Rosaline.* Voyons maintenant le nom du signataire de la lettre : *Aux ordres de votre seigneurie, en tout ce qu'il lui plaira de me prescrire.* BIRON[3]. — Messire Nathaniel, ce Biron est un des compagnons de retraite du roi ; il a écrit à l'une des dames de la suite de la princesse ; et sa lettre, par l'effet du hasard ou par voie de progression, n'est pas allée à son adresse. (*A Jacquinette.*) Allez, ma charmante ; remettez ce papier entre les mains du roi ; il peut être d'une haute importance ; pas de cérémonie, je vous en tiens quitte ; adieu.

JACQUINETTE. Mon bon Caboche, viens avec moi. — Messire, Dieu conserve vos jours !

CABOCHE. Viens, Jacquinette.

Caboche et Jacquinette s'éloignent.

NATHANIEL. Messire, vous venez d'agir en ceci dans la crainte de Dieu, fort religieusement ; et comme dit un père de l'Église, —

HOLOPHERNE. Laissez-moi là votre père de l'Église, je crains tout ce qui a une apparence spécieuse. Mais, pour en revenir aux vers en question, comment les trouvez-vous, messire Nathaniel ?

NATHANIEL. Merveilleusement bien pour le style.

HOLOPHERNE. Je dîne aujourd'hui chez le père d'un de mes

[1] Cela manque.

[2] Imiter.

[3] Toutes les éditions portent Biron, mais c'est évidemment une erreur de l'édition originale ; Jacquinette vient de dire un peu plus haut que la lettre lui a été remise de la part de don Armado.

élèves; s'il vous plaît, avant le repas, de nous gratifier d'un *bénédicité*, je suis avec les parents dudit élève sur un pied qui me permet de répondre d'avance que vous serez le *benvenuto* [1]; là, je me fais fort de vous prouver que ces vers sont des plus médiocres, qu'ils n'ont ni poésie, ni esprit, ni invention : je vous demande votre société.

NATHANIEL. J'accepte avec plaisir : car la société, dit l'Écriture, fait la joie de la vie.

HOLOPHERNE. Et l'Écriture a très-certainement raison. — (*A Niaisot.*) L'ami, je vous invite également; pas de refus : *pauca verba* [2]. — Partons; ces dames sont à la chasse; allons aussi nous récréer.

Ils s'éloignent.

SCENE III.

Une autre partie du parc.

Arrive BIRON, un papier à la main.

BIRON. Le roi chasse le cerf; et moi je me fais à moi-même la chasse : ils ont tendu des toiles pour prendre le gibier, et moi, je me prends dans mes propres filets. Allons, ma douleur, calme-toi, disait aujourd'hui ce fou de Caboche; et moi, fou que je suis, j'en dis autant. Mon esprit, voilà qui est bien raisonné. Vive Dieu ! cet amour est aussi forcené qu'Ajax qui tua des moutons; il me tue moi, misérable mouton que je suis. Voilà encore qui est bien raisonné en ma faveur, par ma foi! Je ne veux pas aimer : si j'aime, que je sois pendu; c'est chose résolue. Oh! n'étaient ses beaux yeux, j'en jure par ce jour qui m'éclaire, n'étaient ses beaux yeux, je ne l'aimerais pas. Allons, je ne fais autre chose que mentir, et je mens par la gorge. Il n'est que trop vrai que j'aime, et l'amour m'a appris à rimer et à rêver tristement; (*montrant le papier qu'il tient à la main*) et voilà un échantillon de mes vers et de ma mélancolie. Une de mes élégies lui est déjà parvenue; un fou l'a envoyée, le bouffon l'a portée, ma dame l'a reçue : cher bouffon, cher fou, dame plus chère encore ! par ma foi, je prendrais mon parti de bonne grâce, si les trois autres étaient réduits au même état que moi : en voici un qui s'avance, un papier à la main; Dieu veuille qu'il soit amoureux !

Il grimpe sur un arbre.

[1] Le bienvenu.

[2] Peu de paroles.

Arrive LE ROI, tenant un papier.

LE ROI. Hélas!

BIRON, *à part.* Il est atteint, par le ciel! — Poursuis, Cupidon! tu l'as frappé de ta flèche sous la mamelle gauche : — Oh! oh! des secrets!

LE ROI, *lisant*,

Quand les brillants rayons de tes yeux enchanteurs
Dans mes yeux attristés viennent sécher les pleurs,
Moins doux est le baiser que le soleil dépose
Sur les pleurs du matin dont s'humecte la rose;
Phœbé moins doucement sur les flots argentés
Projette son front pâle et ses molles clartés,
Que ne brille à travers le voile de mes larmes
Ton image pour moi pleine de si doux charmes.
Dans chacun de ces pleurs qui coulent de mes yeux,
Comme dans un char radieux,
Ta beauté brille triomphante;
Mais, prolongeant mon désespoir,
Ne va pas, ô femme charmante!
Traiter mes pleurs comme un miroir,
Et prendre plaisir à t'y voir.
Te louer, ô reine des belles!
Célébrer dignement ta grâce et tes appas,
C'est une tâche qui n'est pas
Au pouvoir des langues mortelles.

Comment lui ferai-je connaître mes tourments? Je laisserai tomber ce papier sur son passage... Feuillage propice, cache ma folie. Qui vient?

Il se cache derrière un arbre.

Arrive LONGUEVILLE, tenant un papier,

LE ROI, *continuant.* Quoi! Longueville! il lit. Prêtons l'oreille.

BIRON, *à part.* Biron, voilà encore un fou qui te ressemble!

LONGUEVILLE. Hélas! je suis parjure.

BIRON, *à part.* Il s'avance effectivement comme un parjure, avec son écriteau[1] devant lui.

LE ROI, *à part.* Il est amoureux, j'espère; heureuse confraternité de honte!

BIRON, *à part.* Un ivrogne en aime toujours un autre.

[1] Les individus condamnés pour parjure étaient publiquement exposés, portant devant eux un écriteau où était indiquée la nature de leur crime.

LONGUEVILLE. Suis-je le premier qui me sois ainsi parjuré ?

BIRON, *à part*. Je pourrais te rassurer à cet égard; j'en connais deux qui te tiennent compagnie : tu complètes le triumvirat, le tricorne de notre société, le triangle de ce gibet de l'amour où s'est pendue notre sottise.

LONGUEVILLE. Je crains que ces vers abruptes ne soient impuissants à l'émouvoir. O charmante Marie ! souveraine de mon cœur ! je veux déchirer ces vers et lui écrire en prose.

BIRON, *à part*. Oh ! les vers sont l'accoutrement de l'amour ; ne lui ôte pas son costume.

LONGUEVILLE. Voilà, je pense, qui ira.

Il lit.

Qui m'a rendu parjure ? hélas ! c'est de tes yeux
La séduisante rhétorique.
Contre leurs arguments pressants, victorieux,
Que peut l'impuissante logique ?
J'ai juré qu'insensible aux amoureux tourments,
Nulle femme jamais n'obtiendrait ma tendresse :
Je n'ai point enfreint mes serments ;
Tu n'es pas femme, mais déesse.
Terrestre était mon vœu, céleste est mon ardeur ;
Par toi mon crime n'est plus crime,
Et ta grâce la légitime.
Les serments sont des mots, les mots une vapeur ;
Soleil charmant, je marche à ta lumière :
Dissipe, tu le peux, cette vapeur légère.
En quoi suis-je coupable ? et quel est le mortel
Qui pourrait refuser, martyr de sa parole,
D'échanger un serment frivole
Contre les délices du ciel ?

BIRON, *à part*. Je reconnais bien là cette passion qui déifie la chair, qui fait d'une oie une divinité ! pure idolâtrie que cela ! Dieu nous assiste ! Dieu nous assiste ! nous voilà bien lotis.

Arrive DU MAINE, tenant un papier.

LONGUEVILLE. Par qui vais-je envoyer cela ? — On vient ! cachons-nous.

Il se cache derrière un arbre.

BIRON, *à part*. Voilà que nous jouons à cache-cache, comme des enfants : du sommet de cet arbre, comme du haut de l'Olympe, pareil à un demi-dieu, je contemple la folie de

ces insensés. Encore de la farine au moulin! O ciel! mon vœu se réalise! Du Maine aussi est métamorphosé. Quatre oisons dans un plat.

DU MAINE. O céleste Catherine!

BIRON, *à part*. O profane imbécile?

DU MAINE. O merveille bien faite pour éblouir des yeux mortels!

BIRON, *à part*. Tu mens, c'est une créature toute matérielle.

DU MAINE. Sa chevelure d'ambre éclipse l'ambre lui-même.

BIRON, *à part*. Un corbeau couleur d'ambre, c'est chose curieuse à voir.

DU MAINE. Elle est droite comme un cèdre.

BIRON, *à part*. Halte-là, je te prie; son épaule est en état de grossesse.

DU MAINE. Elle est belle comme le jour.

BIRON, *à part*. Oui, comme certains jours où le soleil ne luit pas.

DU MAINE. Oh! que ne puis-je voir exaucer mes désirs!

LONGUEVILLE, *à part*. Et moi les miens!

LE ROI, *à part*. Et moi les miens aussi, grand Dieu!

BIRON, *à part*. Je vous dis *amen*, pourvu que je voie aussi exaucer les miens! Bien répondu, j'espère.

DU MAINE. Je la bannirai de mon souvenir; mais comme une fièvre ardente, elle règne dans mon sang, et force m'est de me souvenir d'elle.

BIRON, *à part*. Si c'est une fièvre qui échauffe ton sang, une saignée t'en délivrera. La méprise est bonne!

DU MAINE. Relisons les vers que j'ai faits pour elle.

BIRON, *à part*. Voyons comment l'amour varie son expression.

DU MAINE, *lisant*.

Un jour, au mois des fleurs et des amours nouvelles,
Un amant aperçut une fleur des plus belles
Qui balançait dans l'air, doucement agité,
De son front virginal l'éclatante beauté.
Zéphyre, à travers le feuillage,
Jusqu'à l'aimable fleur se frayait un passage.
Poussant un soupir douloureux,
Notre amant se prit à se dire :

Oh! que ne suis-je le zéphyre?
Que ne puis-je à mon tour, doux objet de mes vœux,
Te caresser de mon souffle amoureux!
Mais où m'égare mon délire?
Hélas! hélas! charmante fleur,
Je ne puis te cueillir sur ta tige épineuse;
Un funeste serment m'interdit ce bonheur:
Que ma jeunesse est malheureuse!
De grâce, ne m'accuse pas
Si pour toi je deviens parjure;
Le souverain des dieux, Jupiter, je le jure,
Dédaignerait pour toi Junon et ses appas,
Et lui-même, abdiquant sa céleste nature,
Mortel, viendra chercher le bonheur dans tes bras.

Je vais envoyer ceci et j'y ajouterai quelque chose de plus intelligible qui exprimera les douloureux tourments de mon amour fidèle. Oh! plût à Dieu que le roi, Biron et Longueville fussent amoureux aussi! leur faute, justifiant la mienne, effacerait de mon front la marque du parjure: quand tous sont coupables, nul ne l'est en effet.

LONGUEVILLE, *se montrant tout à coup.* Du Maine, ton amour est bien peu charitable de désirer que d'autres partagent tes tourments; tu pâlis, mais moi je rougirais d'avoir été surpris ainsi en faute et tenant un pareil langage.

LE ROI, *se montrant et s'adressant à Longueville.* Allons, l'ami, vous rougissez; vous êtes dans le même cas que lui; vous le morigénez et vous êtes tout aussi coupable. Non, vous n'aimez pas Marie; Longueville n'a jamais composé de vers en son honneur; jamais on ne l'a vu croiser ses bras sur sa poitrine pour contenir les émotions de son cœur. J'étais caché dans ce taillis: de là je vous ai observés tous deux et j'ai rougi pour vous; j'ai entendu vos vers coupables, observé vos traits et votre attitude; vos soupir brûlants sont venus jusqu'à moi; votre passion s'est révélée à mes yeux: Hélas! dit l'un... O Jupiter! s'écrie l'autre; la souveraine de l'un a des cheveux d'or, celle de l'autre des yeux brillants comme le cristal. (*A Longueville.*) Vous, vous n'hésitez pas à échanger un serment contre les délices du paradis. — (*A du Maine.*) Vous, vous ne doutez nullement que votre bien-aimée ne rendît Jupiter même infidèle. — Que dira Biron quand il apprenda que vous avez enfreint des serments prêtés avec une si chaleureuse conviction? comme il vous accablera de ses sarcasmes! comme il décochera ses traits contre vous! Quel triomphe pour lui!

comme il rira ! comme il sautera de joie ! Quand on devrait me donner tous les trésors que j'ai vus en ma vie, je ne voudrais pas qu'il en sût autant sur mon compte.

BIRON, *descendant de son arbre.* Montrons-nous maintenant et châtions l'hypocrisie. — (*Au Roi.*) Veuillez me pardonner, sire. Vous avez vraiment bonne grâce à venir reprocher à ces messieurs leur amour, vous qui êtes le plus amoureux des trois ? Non, vos larmes ne sont pas des chars radieux où brille triomphante une certaine princessse ; vous n'êtes pas homme à vous parjurer, c'est un péché trop odieux ; il n'y a que les poëtes et les ménestrels qui font des vers. N'avez-vous donc point de honte ? ne rougissez-vous pas tous les trois de vous voir ainsi pris sur le fait ? Vous, Longueville, vous avez vu une paille dans l'œil de du Maine, le roi en a découvert une dans l'œil de chacun de vous ; mais moi, je vois une poutre dans l'œil de tous trois. Oh ! à quelle comédie bouffonne j'ai assisté ! De combien de soupirs, de gémissements, de douleurs, de désespoirs, j'ai été témoin ! Quelle patience exemplaire il m'a fallu pour voir tranquillement un roi bourdonnant de méchants vers, le grand Hercule dansant une bourrée, le sage Salomon fredonnant une ariette, Nestor jouant aux bûchettes avec les enfants, et le cynique Timon s'amusant de niaiseries ! — Quel est le siége de ta douleur, — mon cher du Maine, — et de la tienne, mon cher Longueville, — et de la vôtre, sire ? C'est le cœur, n'est-ce pas ? Holà ! un cordial !

LE ROI. Ton sarcasme a trop d'amertume. Se peut-il que nous nous soyons ainsi trahis devant toi ?

BIRON. C'est moi, au contraire, qui suis trahi par vous ; moi, homme honnête et pur, moi, qui croirais pêcher si je violais le serment que j'ai prêté, je suis trahi, je suis votre dupe en frayant avec des inconstants tels que vous, des hommes qui changent à chaque lune nouvelle. Quand m'a-t-on vu faire des vers, soupirer pour Chloris, ou passer une minute de mon temps à me parer ? Quand m'avez-vous entendu élever jusqu'aux nues une main, un pied, un visage, deux beaux yeux, un port, une stature, un front, une gorge, une taille, une jambe, un bras ?

LE ROI. Doucement ; pourquoi courir ainsi la poste ? est-ce le fait d'un honnête homme ou d'un voleur de galoper ainsi ?

BIRON. Je fuis l'amour, bel amoureux, laissez-moi courir.

Arrivent JACQUINETTE et CABOCHE.

JACQUINETTE, *une lettre à la main.* Dieu bénisse le roi !

LE ROI. Quel présent nous apportez-vous là ?

CABOCHE. Une trahison certaine.

LE ROI. Que fait la trahison ici ?

CABOCHE. Elle n'y fait rien, seigneur.

LE ROI. Si elle n'y fait ni bien ni mal, elle et vous, vous pouvez tous les trois vous en aller en paix.

JACQUINETTE, *remettant la lettre au Roi.* Je vous prie, monseigneur, de vouloir bien lire cette lettre; elle est suspecte à notre curé; il prétend qu'il y a là-dessous quelque trahison.

LE ROI, *donnant la lettre à Biron.* Biron, lis-nous cela. —(*A Jacquinette.*) De qui la tiens-tu ?

JACQUINETTE. De Caboche.

LE ROI, *à Caboche.* Et toi, qui te l'a remise ?

CABOCHE. Don Adramadio, don Adramadio.

En ce moment Biron déchire la lettre.

LE ROI. Eh bien ! qu'as-tu donc ? Pourquoi déchires-tu cette lettre ?

BIRON. Une bagatelle, monseigneur, une bagatelle; n'en concevez aucune inquiétude.

LONGUEVILLE. Biron est singulièrement ému; voyons ce que c'est.

DU MAINE, *ramassant les morceaux.* C'est l'écriture de Biron, et voilà son nom.

BIRON, *à Caboche.* Ah ! butor, tu étais né pour consommer ma honte. —Je suis coupable, sire, je suis coupable ; j'avoue, j'avoue.

LE ROI. Quoi ?

BIRON. Qu'insensés tous les trois, il ne vous fallait plus que moi pour compléter la partie : lui,—lui,—vous, sire —et moi, nous avons commis le délit d'amour, et nous méritons la mort. Éloignez ces gens, et je vous en dirai davantage.

DU MAINE. Maintenant nous sommes en nombre pair.

BIRON. C'est vrai, nous sommes quatre. — Ces tourtereaux s'en iront-ils ?

LE ROI. Retirez-vous, mes amis; partez.

CABOCHE. Partons, nous autres honnêtes gens, et laissons ensemble les coupables.

Caboche et Jacquinette s'éloignent.

BIRON. Mes chers seigneurs, mes chers amoureux, embrassons-nous; nous nous ressemblons comme si nous étions de même sang; la mer aura toujours son flux et son reflux; le ciel montrera toujours sa face azurée; le sang bouillant de la jeunesse ne saurait obéir aux préceptes d'une froide vieillesse : nous ne pouvons éviter notre destinée; nous n'avons donc pu faire autrement que d'être parjures?

LE ROI. Quoi donc! c'est une lettre d'amour que tu viens de déchirer?

BIRON. Assurément. Qui peut voir la céleste Rosaline sans courber devant elle sa tête obéissante, comme l'Indien farouche et sauvage au moment où s'ouvrent les portes étincelantes de l'orient? Qui peut la contempler sans être ébloui de son éclat, sans baiser humblement la poussière? Quel œil d'aigle pourrait se fixer sur la majesté céleste de son visage, sans en être aveuglé?

LE ROI. Quelle passion, quelle fureur t'égare? ma bien-aimée, la maîtresse de la tienne, est la brillante reine des nuits : ta Rosaline, étoile à peine visible, n'est que son humble satellite.

BIRON. Il faut alors que mes yeux ne soient pas des yeux, et que je ne sois pas Biron. Oh! sans la présence de ma bien-aimée, le jour se changerait en nuit. Sur son charmant visage, les teintes les plus exquises se sont donné rendez-vous, comme dans un bazar! là cent attraits réunis composent une beauté unique, où rien ne manque de ce que peut convoiter le désir. Oh! que n'ai-je le talent des bouches les plus éloquentes! — Mais non, arrière, vaine rhétorique! je n'ai pas besoin de toi. Que le marchand vante sa marchandise : elle est au-dessus de toutes les louanges; un éloge imparfait ne ferait que la ternir. Un ermite flétri, courbé sous les glaces de cent hivers, en perdrait cinquante sous le feu de son regard; la beauté rajeunit le vieillard; elle le fait renaître à la vie, et lui fait échanger contre le hochet de l'enfance le bâton qui soutenait sa faiblesse. Oh! elle est le soleil qui fait briller toute chose.

LE ROI. Par le ciel, ta maîtresse est noire comme l'ébène.

BIRON. Est-ce que l'ébène lui ressemble? ô bois divin! une épouse de ce bois-là, ce serait la félicité suprême. Qui a ca-

actère ici pour administrer un serment ? Donnez-moi une ible, afin que je jure que la beauté n'est pas la beauté, si elle 'emprunte à ses yeux le charme de son regard ; nul visage 'est beau s'il n'est brun comme le sien.

LE ROI. Quel paradoxe ! le noir est l'attribut de l'enfer, la ouleur des cachots, le vêtement sombre de la nuit ; l'éclat du iel convient aux traits de la beauté.

BIRON. C'est sous la forme des anges de lumière que les dé- ions nous tentent plus facilement ; si la teinte du visage de ia bien-aimée est noire, savez-vous pourquoi ? c'est qu'af- igée de voir un fard imposteur, une chevelure empruntée éduire les amants par des dehors menteurs, elle est venue au ionde pour faire de la teinte noire la couleur de la beauté. es attraits ont changé le goût dominant ; aujourd'hui des ouleurs naturelles sont prises pour du fard ; aussi, pour éviter : reproche, celles qui ont un teint de roses se brunissent le sage, à l'imitation de celui de Rosaline.

DU MAINE. C'est pour lui ressembler que les ramoneurs nt noirs.

LONGUEVILLE. Depuis elle, les charbonniers sont réputés eaux.

LE ROI. Et les Éthiopiens se vantent de leur teint.

DU MAINE. Maintenant il n'est plus besoin de lumière dans s ténèbres, car le noir est lumineux.

BIRON. Vos maîtresses n'osent s'aventurer à la pluie, dans crainte qu'elle ne lave leur visage et n'en fasse disparaître s couleurs.

LE ROI. La tienne ferait bien de s'y aventurer ; car, à te rler franchement, il ne me serait pas difficile de trouver des sages plus beaux que le sien parmi ceux qui n'ont pas été vés aujourd'hui.

BIRON. Je soutiens qu'elle est belle, quand je devrais parler squ'au jour du jugement.

LE ROI. Ce jour-là, aucun démon ne te fera autant de peur i'elle.

DU MAINE. Je n'ai jamais vu un homme faire tant de cas de peu de chose.

LONGUEVILLE, *montrant sa chaussure.* Tiens, voilà ta lle ; en voyant ma chaussure, tu vois son visage.

BIRON. Oh ! si la rue était pavée de tes yeux, ce serait en- re un pavé trop grossier pour ses pieds délicats.

DU MAINE. Ce serait alors comme si elle marchait sur la tête ; la rue verrait tout.

LE ROI. Mais à quoi bon tous ces propos ? Ne sommes-nous pas tous amoureux ?

BIRON. Rien n'est plus certain, et nous sommes tous parjures.

LE ROI. Laissons donc là les discours inutiles ; et toi, mon cher Biron, prouve-nous que notre amour est légitime et que nous n'avons pas violé notre foi.

DU MAINE. C'est cela même ; excuse notre faute.

LONGUEVILLE. Donne-nous des raisons qui nous autorisent à poursuire : trouve-nous quelque défaite subtile, quelque escobarderie dont le diable soit dupe.

DU MAINE. Du baume pour le parjure.

BIRON. Oh ! nous en avons grand besoin ! Écoutez-moi donc, soldats de l'amour : considérez la nature du serment que vous avez prêté ; vous avez juré de jeûner,—d'étudier—et de ne point voir de femmes ; en cela vous avez commis un crime de lèse-jeunesse. Pouvez-vous jeûner, dites-moi ? vos estomacs sont trop jeunes, et l'abstinence engendre les maladies. A dater du moment où vous avez fait serment d'étudier, chacun de vous a dû renoncer aux livres. Quel besoin, en effet, de pâlir sur les livres ? — Vous, monseigneur, — ou vous, — ou vous, — où trouverez-vous ailleurs que dans la beauté d'un visage de femme ce qui constitue l'excellence de l'étude ? C'est dans les yeux de la femme que je puise cette doctrine ; c'est d'elle et non des livres ou des acamémies que jaillit le feu sacré. Les efforts de l'étude engourdissent l'énergie intellectuelle, de même qu'une longue marche lasse et affaiblit le voyageur. Jurer de ne point voir de femmes, c'était jurer de ne point vous servir de vos yeux et de renoncer à l'étude qui cependant était l'objet de votre serment. En effet, dans quel auteur trouverez-vous autant de beautés que dans les yeux d'une femme ? L'instruction n'est qu'un appendice à notre individu, et là où nous sommes, notre science y est aussi. Si donc nous nous voyons dans les yeux d'une femme, n'y voyons-nous pas aussi notre science ? Je le répète, nous avons juré d'étudier, et par cela même nous avons juré de renoncer aux livres ; et en effet, dites-moi, sire, — ou vous, — ou vous, — dans les froides méditations de l'étude auriez-vous trouvé les vers brûlants que les yeux de vos belles, ces maîtres charmants, vous ont appris

à faire ? Les autres connaissances restent inactives dans les limites du cerveau, et là, ne trouvant qu'un sol stérile, elles ne nous donnent pour prix de nos travaux que des fruits médiocres. Mais l'amour enseigné par les yeux d'une femme ne reste pas emprisonné dans le cerveau; rapide comme la pensée, il suit le mouvement de tous les éléments, se mêle à toutes nos facultés, accélère leur action et double leur énergie. Il perfectionne en nous l'organe de la vue. Le regard d'un amant est plus perçant que celui de l'aigle; l'oreille d'un amant percevra des sons que l'oreille soupçonneuse du voleur lui-même n'aura point entendus. Les organes de l'amour sont plus subtils, plus sensibles que les cornes délicates du limaçon renfermé dans sa coquille. Le palais de Bacchus n'est rien comparé à celui de l'amour. Pour ce qui est de sa valeur, ne le voit-on pas, comme un autre Hercule, escalader le jardin des Hespérides? Il est subtil comme le sphinx, doux et mélodieux comme la lyre brillante d'Apollon, dont les cheveux d'or du dieu lui-même formeraient les cordes; et quand l'amour parle, tous les dieux se taisent dans l'Olympe pour entendre sa voix harmonieuse. Nul poëte n'ose prendre la plume, que son encre n'ait été tempérée par les soupirs de l'amour. Alors il peut écrire : ses chants raviront l'oreille la plus farouche, et iront attendrir jusqu'au cœur des tyrans. C'est dans les yeux des femmes que je puise ma doctrine : elles font jaillir le véritable feu de Prométhée; elles peuvent tenir lieu de livres, de sciences, d'académie; elles sont pour le monde la source universelle de toute vie, de toute science; il n'y a rien d'excellent sans elles. Nous étions des insensés quand nous jurions de renoncer aux femmes, et nous le serions plus encore si nous tenions notre serment. Au nom de la sagesse, mot qu'aiment tous les hommes, au nom de l'amour, mot enchanteur pour toutes les oreilles, au nom des hommes, par qui les femmes ont été engendrées, au nom des femmes, par qui nous sommes hommes, sacrifions nos serments pour nous sauver nous-mêmes, ou sacrifions-nous pour sauver nos serments: en cette circonstance, le parjure est un acte méritoire; car la charité toute seule accomplit la loi; or, qui peut séparer l'amour de la charité?

LE ROI. Crions donc tous : *Saint Cupidon*, et en avant, soldats !

BIRON. Avançons nos étendards, messieurs, et marchons à l'ennemi. Combattons-le résolument, et pas de quartier; mais

je vous recommande d'avoir sur lui l'avantage du soleil.

LONGUEVILLE, Parlons raison, maintenant ; cessons de gloser. Sommes-nous résolus à faire notre cour à ces belles Françaises ?

LE ROI. Oui, et à faire leur conquête ; en conséquence, organisons quelque divertissement pour les amuser dans leurs tentes.

· BIRON. Commençons d'abord par les y reconduire, à leur sortie du parc; et en route que chacun de nous prenne le bras de sa belle maîtresse : dans l'après-midi, nous leur donnerons un divertissement tel que la brièveté du temps nous permettra de l'offrir ; les jeux, les danses et les plaisirs précèdent les pas de l'amour et sèment sa route de fleurs.

LE ROI. Partons! partons! ne perdons pas une minute d'un temps que nous pouvons employer si à propos.

BIRON. Allons! allons! quand on sème de l'ivraie, on ne doit pas s'attendre à récolter du froment : la justice tourne d'un mouvement toujours égal; à des hommes parjures il faut des femmes volages; s'il en est ainsi, nous recevrons la monnaie de notre pièce.

Ils s'éloignent.

ACTE CINQUIÈME.

SCENE I.

Une autre partie du parc.

Arrivent HOLOPHERNE, NATHANIEL et NIAISOT.

HOLOPHERNE. *Satis quod sufficit* [1].

NATHANIEL. Je loue Dieu pour vous, messire; votre conversation à table a été piquante et grave, agréable sans grossièreté, spirituelle sans affectation, animée sans impudence, savante sans pédantisme, et neuve sans hérésie. J'ai causé un certain jour avec un des familiers du roi, qui se nomme, s'appelle ou s'intitule don Adriano de Armada.

HOLOPHERNE. *Novi hominem tanquam te* [2] : c'est un homme

[1] Ce qui suffit, suffit.

[2] Je connais cet homme aussi bien que vous.

qui a l'humeur fière, la parole touchante, la langue bien effilée, la démarche majestueuse, et dont les manières sont en général pleines de vanité, de ridicule et d'emphase. Il est pomponné, prétentieux, affecté, bizarre; tout sent en lui l'étrangeté, si je puis m'exprimer ainsi.

NATHANIEL, *tirant son calepin.* Je noterai ce mot-là; il est original et bien choisi.

HOLOPHERNE. Le fil de sa verbosité est plus délicat que celui de ses raisonnements. Je déteste ces êtres fantasques et fanatiques, ces gens insociables et pointilleux, ces puristes qui, par exemple, en anglais, prononcent *debt*, d, e, b, t, au lieu de *det*, d, e, t; qui disent *caf* au lieu de *calf; neibour* au lieu de *neigbour; né* au lieu de *neigh;* c'est abhominable, mot que cet original prononcerait *abominable;* c'est à frapper un homme d'insanie; *ne intelligis, Domine* [1]; je veux dire que c'est à rendre un homme fou, lunatique.

NATHANIEL. *Laus Deo, bonè intelligo* [2].

HOLOPHERNE. *Bonè? — bonè* pour *benè;* vous écorchez un peu la grammaire; n'importe.

Arrivent ARMADO, PAPILLON et CABOCHE.

NATHANIEL. *Vides ne quis venit* [3].

HOLOPHERNE. *Video et gaudeo* [4].

ARMADO. Hommes de paix, je vous rencontre à propos.

HOLOPHERNE. Homme de guerre, salut.

PAPILLON, *bas, à Caboche.* Ils ont assisté à un grand festin de langues, et ils en ont dérobé les bribes.

CABOCHE. Oh! ils sont on ne peut plus friands de mots! Je m'étonne que ton maître, te prenant pour un mot, ne t'ait pas déjà mangé; car il s'en faut de toute la tête que tu sois aussi long que *honorificabilitudinitatibus;* tu es plus facile à avaler qu'un verre de rhum.

PAPILLON. Silence; les batteries vont jouer.

ARMADO, *à Holopherne.* Monsieur, n'êtes-vous pas lettré?

PAPILLON. Oui, oui; il enseigne aux enfans leur croix de par Dieu; il leur fait réciter, épeler l'alphabet à rebours, le bonnet d'âne sur la tête.

[1] Me comprenez-vous, monsieur?
[2] Dieu soit loué, je vous comprends très-bien.
[3] Voyez-vous qui vient?
[4] Je le vois et j'en suis bien aise.

ARMADO. Par l'eau salée de la Méditerranée, voilà une botte bien portée : une, deux, et droit au cœur ; voilà qui réjouit mon intellect; c'est de l'esprit frappé au bon coin.

CABOCHE, *à Papillon.* Quand il ne me resterait qu'un sou dans la poche, je te le donnerais pour acheter du pain d'épice; tiens, prends; (*il lui donne une petite pièce de monnaie*) c'est la rémunération que j'ai reçue de ton maître.

ARMADO, *à Holopherne.* Docteur ès-arts, laissons là ces barbares. N'est-ce pas vous qui élevez la jeunesse à l'école gratuite, située sur la montagne?

HOLOPHERNE. Autrement dite, *mons* ou colline.

ARMADO. Comme il vous plaira; va pour colline.

HOLOPHERNE. C'est moi, sans nul doute.

ARMADO. Monsieur, c'est le bon plaisir du roi de congratuler la princesse dans son pavillon, aujourd'hui, dans la partie postérieure du jour, que le vulgaire grossier appelle après-midi.

HOLOPHERNE. La partie postérieure du jour, très-généreux seigneur, est une expression convenable, congrue et fort juste pour dire l'après-midi.

ARMADO. Monsieur, le roi est un noble gentilhomme; de plus il est, je vous assure, mon intime, mon bon ami. — Quant à ce qu'il y a de confidentiel entre nous, passons là-dessus. — Trève de politesses, je vous prie; — couvrez-vous, je vous prie. — Entre autres choses importantes et graves, et qui sont de la plus haute conséquence, — mais passons là-dessus; — car vous saurez que sa majesté, pour le dire en passant, daigne quelquefois s'appuyer sur ma chétive épaule, et parfois même promener ses doigts sur ma barbe et mes moustaches; mais ne parlons pas de cela. Sur ma parole, ce n'est pas un conte que je vous fais là; il plaît à sa majesté de conférer des marques de faveur toutes spéciales à Armado, à un soldat, à un voyageur qui a vu le monde; mais passons là-dessus. Le résumé de tout ceci, — mais, mon cher, je vous demande le secret, — c'est que le roi désire que je présente à la princesse quelque spectacle, farce, parade, ou feu d'artifice. Or, sachant que vous et le curé, vous vous entendez dans ces sortes d'éruptions et de soudaines explosions de gaieté, j'ai cru devoir vous faire cette communication, dans l'intention de réclamer votre assistance.

HOLOPHERNE. Seigneur, il vous faut représenter devant la

princesse *les Neuf héros.* — Messire Nathaniel, on réclame notre coopération ; il s'agit, par l'ordre du roi, et sur la demande du très-brave, très-illustre et très-lettré gentilhomme que voici, d'offrir un spectacle à la princesse dans la partie postérieure du jour ; je pense que ce que nous pouvons faire de mieux, c'est de donner une représentation des Neuf héros.

NATHANIEL. Où trouverez-vous des acteurs dignes de tels rôles ?

HOLOPHERNE. Vous ferez Josué ; moi, ou ce brave gentilhomme, Judas Machabée. (*Montrant Caboche.*) Ce rustre, en considération de ses formes colossales, fera le grand Pompée ; et le page, Hercule.

ARMADO. Pardon, monsieur, il n'y a pas assez d'étoffe en lui pour représenter seulement le pouce du héros ; il n'est pas aussi gros que le bout de sa massue.

HOLOPHERNE. Obtiendrai-je audience ? Il représentera Hercule dans sa minorité ; son rôle sera d'étrangler un serpent, et je composerai quelque petite apologie pour cela.

PAPILLON. Bien imaginé, ma foi ; en sorte que si quelqu'un de l'auditoire se met à siffler, il vous suffira de crier : *Bravo, Hercule ! maintenant tu écrases le serpent !* Voilà un bon moyen pour réparer un affront ; et c'est un talent que bien peu de gens possèdent.

ARMADO. Qui représentera les autres héros ?

HOLOPHERNE. Je me charge d'en représenter trois à moi tout seul.

PAPILLON. Homme trois fois digne !

ARMADO. Voulez-vous que je vous dise une chose ?

HOLOPHERNE. Nous vous écoutons.

ARMADO. Si notre spectacle ne réussit pas, nous jouerons une farce. Suivez-moi, je vous prie.

HOLOPHERNE. Allons, mon brave Niaisot. Tu n'as pas desserré les dents pendant notre conversation.

NIAISOT. Je n'en ai pas compris un mot.

HOLOPHERNE. Allons, nous t'emploierons.

NIAISOT. Je pourrai figurer dans un ballet ; ou, si vous voulez, je jouerai du tambour de basque à vos héros, et leur ferai danser une sarabande.

HOLOPHERNE. Honnête et naïf Niaisot ! A notre pièce ; partons.

Ils s'éloignent.

SCÈNE II.

Une autre partie du parc, devant le pavillon de la princesse.

Arrivent LA PRINCESSE, CATHERINE, ROSALINE et MARIE.

LA PRINCESSE. Mes chères amies, nous serons riches avant notre départ, si les cadeaux continuent à pleuvoir ainsi sur nous : nous serons cachées sous les diamants ! Voyez ce que m'a envoyé le monarque amoureux.

ROSALINE. Madame, ce cadeau n'était-il pas accompagné d'autre chose ?

LA PRINCESSE. D'autre chose ? oui certainement ; d'autant d'amour rimé qu'en peut contenir une feuille de papier écrite sur les deux côtés, y compris la marge ; la missive était signée du nom de Cupidon.

ROSALINE. Il était temps que le dieu de Cythère grandît, après être resté enfant cinq mille ans.

CATHERINE. Et un enfant des plus insupportables.

ROSALINE. Lui et vous, vous ne sauriez être amis ; il a tué votre sœur.

CATHERINE. Il l'a rendue triste, mélancolique et sombre, et elle en est morte. Si elle avait eu votre légèreté, votre nature joyeuse, enjouée et vive, elle ne serait morte que grand'mère ; quant à vous, vous mourrez vieille ; car un cœur léger vit longtemps.

ROSALINE. Je ne vous comprends pas.

CATHERINE. De la part d'une intelligence si vive, cela m'étonne.

ROSALINE. Eclairez-moi, afin que je trouve le sens de vos paroles.

CATHERINE. J'ai peur que vous n'éteigniez ma lumière en essayant de la moucher ; je laisserai donc ma pensée dans l'obscurité.

ROSALINE. Ainsi vous agissez dans l'ombre ?

CATHERINE. Votre esprit léger et brillant l'aura bientôt dissipée.

ROSALINE. Il est vrai que je suis légère ; car je pèse moins que vous.

CATHERINE. Ne m'ayant point pesée, vous ne pouvez m'estimer.

ROSALINE. Et par une bonne raison : A chose sans remède il est inutile de penser.

LA PRINCESSE. Bien répliqué des deux parts! vous vous lancez habilement la balle. Mais, dites-moi, Rosaline, vous avez aussi reçu un cadeau ? De qui le tenez-vous, et en quoi consiste-t-il ?

ROSALINE. Vous allez le savoir. Si j'étais aussi belle que vous, mon cadeau égalerait le vôtre ; le voici. Et moi aussi, j'ai reçu des vers, grâce à Biron ; la versification en est juste, et si les pensées l'étaient aussi, je serais la plus belle divinité de la terre. On y élève ma beauté jusqu'aux nues ; je vous assure qu'on y fait un beau portrait de moi.

LA PRINCESSE. L'épître est-elle dans le vrai?

ROSALINE. Oui, quant aux lettres de mon nom; nullement quant aux éloges qu'on m'y donne.

LA PRINCESSE. Vous y êtes belle comme l'encre. Excellente conclusion !

CATHERINE. Blanche comme un B majuscule dans une page d'écriture.

ROSALINE. Gare aux vitres ! je ne veux pas mourir votre débitrice, ma rouge dominicale, ma chère lettre d'or. Plût à Dieu que votre visage fût moins parsemé d'Os[1].

LA PRINCESSE, *à Catherine*. Et vous, que vous a envoyé le beau du Maine ?

CATHERINE. Ce gant, madame.

LA PRINCESSE. Ne vous en a-t-il pas envoyé deux ?

CATHERINE. Oui, madame, et en outre quelques milliers de vers, expression de son fidèle amour, énorme *factum* d'hypocrisie, compilation niaise et indigeste.

MARIE. Longueville m'a envoyé cette lettre et ce collier de perles ; la lettre est d'un quart de lieue trop longue.

LA PRINCESSE. Je suis de votre avis. N'auriez-vous pas souhaité du fond du cœur que le collier fût plus long et la lettre plus courte ?

MARIE, *joignant les mains*. Oui, certes, ou que ces mains jointes ne se séparent jamais !

[1] Probablement parce que le visage de Catherine était marqué de la petite vérole.

LA PRINCESSE. C'est nous conduire en filles sages que de nous moquer ainsi de nos amants.

ROSALINE. Ils n'en sont que plus fous d'acheter ainsi nos moqueries. Avant de retourner en France, je veux mettre ce Biron à la torture. Oh! si j'étais sûre de l'avoir pour mon serviteur, comme je me plairais à le voir ramper, supplier, implorer! comme je l'obligerais à épier les occasions, à compter les heures, à dépenser son esprit prodigue en rimes inutiles, à se soumettre entièrement à mes volontés, et à se glorifier de servir de jouet à mon orgueil! j'appesantirais sur lui ma puissance, au point de faire de lui mon bouffon et de régler son sort à ma guise.

LA PRINCESSE. Une fois pris au piége, rien n'est si facile à duper que les gens d'esprit devenus fous. La folie des gens sages s'appuie de l'autorité de la sagesse, fait servir l'instruction à ses fins, et appelle le talent à colorer ses écarts.

ROSALINE. La bouillante jeunesse s'abandonne à des excès moins grands que l'homme grave une fois livré à la révolte des passions.

MARIE. Quand la raison de l'homme d'esprit s'égare, sa folie est plus forte que celle du fou vulgaire, car elle s'aggrave de toute la puissance de ses facultés.

Arrive BOYET.

LA PRINCESSE. Voici Boyet qui vient, tout rayonnant de joie.

BOYET. Oh ! je mourrai à force de rire. Où est son altesse?

LA PRINCESSE. Quelles nouvelles, Boyet ?

BOYET. Préparez-vous, madame, préparez-vous! — Aux armes, mesdames ! aux armes! la paix de votre cœur est menacée : l'amour s'avance déguisé et armé d'éloquence ; vous allez être surprises ; appelez à votre aide toutes les ressources de votre esprit ; mettez-vous en état de défense, ou résolvez-vous à courber lâchement la tête et à fuir.

LA PRINCESSE. Cupidon et Saint-Denis[1] ! Qui sont-ils ceux qui s'apprêtent à diriger contre nous l'artillerie de leurs paroles? Parlez, éclaireur, parlez.

BOYET. Sous le frais ombrage d'un sycomore, je m'étais couché pour prendre une demi-heure de sommeil, quand tout à coup mon repos projeté fut interrompu, et je vis s'a-

[1] Allusion au fameux cri de guerre des Français sous l'ancienne monarchie : Montjoie et Saint-Denis.

vancer sous cet ombrage le roi et ses compagnons : j'allai prudemment me cacher dans un taillis voisin d'où j'entendis leur conversation, de laquelle il résulte que dans un moment ils se présenteront à vous sous un déguisement. Leur Mercure est un petit fripon de page qui a d'avance appris non-seulement les paroles, mais jusqu'aux gestes et à l'accent de son message. « Voilà comme tu devras parler, » lui disaient-ils, « et voilà comme il faudra te tenir. » En même temps ils ont exprimé la crainte que la majesté de votre présence ne le troublât : « Car, lui a dit le roi, c'est un ange que tu vas voir; toutefois ne crains rien, mais parle avec fermeté. » Le page a répondu : « Un ange n'est point à craindre ; à la bonne heure si c'était un diable. » Là-dessus tous se sont pris à rire, et lui frappant amicalement sur l'épaule, leurs encouragements ont rendu l'effronté plus effronté encore. L'un se frottait le coude comme cela, et jurait d'un air goguenard que jamais il n'avait entendu meilleure repartie : un autre, levant l'index et le pouce, criait : « Allons, la chose est résolue, arrive que pourra ! » Le troisième faisait des cabrioles, en s'écriant : « Tout va bien. » Le quatrième a fait une pirouette et est tombé par terre ; tous en ont fait autant, en riant jusqu'aux larmes d'un rire fou.

LA PRINCESSE. Quoi donc ! est-ce qu'ils viennent nous rendre visite ?

BOYET. Oui, certes ; vous allez les voir paraître habillés en Moscovites ou Russes ; autant que je puis le deviner, ils viennent pour causer, faire leur cour et danser : chacun d'eux présentera ses hommages à la beauté de son choix, qu'il reconnaîtra au cadeau qu'il lui a envoyé.

LA PRINCESSE. Ah ! vraiment ? Nous allons dérouter ces galants ; mesdames, nous nous masquerons toutes, et, en dépit des sollicitations les plus pressantes, nul de ces messieurs ne verra notre visage. — Tenez, Rosaline, vous porterez ce cadeau ; dès lors ce sera vous qui recevrez les hommages du roi ; prenez, et donnez-moi le vôtre ; de cette manière, Biron me prendra pour Rosaline. — (*A Catherine et à Marie.*) Vous deux, faites un semblable échange, afin que, trompés par ces apparences, vos amants vous prennent l'une pour l'autre.

ROSALINE. Allons, soit. Portons leurs présents sur nous de la manière la plus ostensible.

CATHERINE. Mais dans cet échange, quel est votre projet?

LA PRINCESSE. Mon projet est de contrarier le leur ; ils n'ont en vue qu'un badinage ; je veux leur rendre la pareille. Ils nous ouvriront leur cœur, croyant parler à l'objet de leur flamme ; ce sera un texte pour nous moquer d'eux la première fois que nous nous reverrons à visage découvert.

ROSALINE. Mais danserons-nous s'ils nous en font la demande ?

LA PRINCESSE. Non, pour rien au monde nous ne remuerons le pied ; nous ne ferons à leurs discours étudiés aucune réponse gracieuse, et tandis qu'ils nous parleront, nous leur tournerons le dos.

BOYET. Ce mépris sera pour l'orateur un coup de poignard et lui fera complétement oublier son rôle.

LA PRINCESSE. C'est justement là ce que je veux ; ce sera le vrai moyen de leur clorre à jamais la bouche. C'est plaisir que de tromper un trompeur, que de rire aux dépens de celui qui voulait s'égayer aux nôtres ; nous les payerons dans leur propre monnaie, et bafoués par nous, ils s'en retourneront avec leur courte honte.

On entend le son des trompettes.

BOYET. La trompette sonne ; masquez-vous, voilà les masques qui viennent.

Les dames mettent leur masque.

Arrivent LE ROI et sa Suite, BIRON, LONGUEVILLE et DU MAINE, en costume moscovite et masqués ; PAPILLON les précède avec des Musiciens.

PAPILLON, *faisant un salut profond. Salut, éblouissante merveille de la terre !*

BOYET. Autant que peut l'être un masque de taffetas.

PAPILLON. *Céleste élite des dames les plus belles !* (toutes les dames lui tournent le dos) *qui aient jamais daigné tourner le dos.*

BIRON, *lui soufflant son rôle. Tourner les yeux*, maraud.

PAPILLON. *Qui aient jamais daigné tourner les yeux vers de chétifs mortels ! Je ne sais, —*

BOYET. Tu ne sais pas ton rôle, c'est évident.

PAPILLON. *Je ne sais si l'auguste faveur de votre gracieuse bienveillance dédaignera, —*

BIRON. *Daignera*, bélître.

PAPILLON. *Daignera jeter ses célestes regards, — ses célestes regards, —*

BOYET. Elles ne répondront pas à cette épithète. Tu feras mieux de dire : *féminins regards.*

PAPILLON. Elles ne m'écoutent pas; c'est ce qui me trouble.

BIRON. Est-ce là tout ton savoir-faire ? Va-t'en, misérable.

ROSALINE. Que veulent ces étrangers? Sachez-le, Boyet; s'ils parlent notre langue, notre volonté est que l'un d'eux nous expose brièvement l'objet de leur visite.

BOYET. Quel motif vous amène auprès de la princesse ?

BIRON. Un motif pacifique, le désir de lui présenter nos hommages.

ROSALINE. Quel est le motif de leur visite?

BOYET. Un motif pacifique, le désir de vous présenter leurs hommages.

ROSALINE. Eh bien , c'est fait; dites-leur maintenant de se retirer.

BOYET. Elle dit que c'est fait, et que maintenant vous ayez à vous retirer.

LE ROI. Dites-lui que nous avons mesuré un grand nombre de lieues, pour avoir l'honneur de danser un pas en mesure avec elles sur cette pelouse.

BOYET. Ils disent qu'ils ont mesuré un grand nombre de lieues, pour avoir l'honneur de danser un pas en mesure avec vous sur cette pelouse.

ROSALINE. Cela n'est point ; demandez-leur combien il y a de pouces dans une lieue : il ne leur sera pas dificile de nous donner la mesure d'une lieue, s'il est vrai qu'ils en aient mesuré un grand nombre.

BOYET. Puisque pour venir ici vous avez mesuré un grand nombre de lieues, la princesse vous prie de lui dire combien il y a de pouces dans une lieue.

BIRON. Dites-lui que dans notre marche pénible nous les avons mesurées par le nombre de nos pas.

BOYET. Elle vous entend.

ROSALINE. Combien y a-t-il de pas dans une lieue ?

BIRON. Nous ne comptons pas ce que nous faisons pour vous. Notre dévouement est si riche, si infini, que nous faisons nos sacrifices sans en tenir compte. Daignez nous montrer l'éclat radieux de votre visage, afin que , pareils aux Indiens, nous adorions le soleil.

ROSALINE. Mon visage n'est qu'une lune, et encore est-elle voilée.

LE ROI. Heureux les nuages qui vous couvrent! daignez les écarter, madame : daignez, lune brillante, — et vous, radieuses étoiles, — resplendir à nos humides regards.

ROSALINE. La belle requête que vous faites là ! Demandez quelque chose de mieux qu'un clair de lune reflété dans l'eau.

LE ROI. Eh bien , accordez-nous une seule contredanse ; vous m'avez dit de demander ; cette demande n'a rien d'étrange.

ROSALINE. En ce cas, que la musique joue ; mais qu'on se dépêche. (*La musique se fait entendre.*) — Attendez ; — pas encore ; — pas de danse : — vous le voyez ; je suis changeante comme la lune.

LE ROI. Quoi! vous ne voulez pas danser? Comment avez-vous changé si vite?

ROSALINE. Vous avez pris la lune dans son plein ; elle vient de changer de phase.

LE ROI. Elle n'en est pas moins la lune, et moi un homme. La musique joue ; permettez que nous suivions son mouvement.

ROSALINE. Nos oreilles le suivent.

LE ROI. Mais ce sont vos jambes qui devraient le suivre.

ROSALINE. Puisque vous êtes des étrangers, et que le hasard vous amène, nous agirons sans cérémonie ; prenez notre main ; — nous ne voulons pas danser.

LE ROI. Pourquoi alors nous offrir votre main ?

ROSALINE. Afin de nous quitter bons amis ; — je vous fais ma révérence, messieurs, et voilà notre danse terminée.

LE ROI. Permettez qu'elle continue ; soyez moins réservée.

ROSALINE. Je ne le puis à ce prix.

LE ROI. Evaluez-vous vous-même. Quel prix mettez-vous à votre société.

ROSALINE. Votre absence.

LE ROI. Cela n'est pas possible.

ROSALINE. En ce cas, on ne vous achète pas. Adieu donc! un double adieu à votre masque, et une moitié d'adieu pour vous.

LE ROI. Puisque vous ne voulez pas danser, permettez du moins que nous causions quelque temps encore.

ROSALINE. En particulier donc.

LE ROI. Je le préfère comme cela.

Ils s'entretiennent à voix basse.

BIRON, *à la Princesse.* Jeune beauté aux mains d'albâtre, un mot de douceur avec vous.

LA PRINCESSE. Miel, lait et sucre; en voilà trois.

BIRON. Puisque vous êtes si friande, en voilà trois autres : hydromel, vin doux et Malvoisie; — voilà, j'espère, un bon coup de dés : vous avez là une demi-douzaine de douceurs.

LA PRINCESSE. Septième douceur, adieu! Puisque vous vous servez de dés pipés, je ne veux plus jouer avec vous.

BIRON. Un mot en particulier.

LA PRINCESSE. Que ce ne soit pas une douceur.

BIRON. Vous aigrissez ma bile.

LA PRINCESSE. Votre bile! L'expression est amère.

BIRON. Elle n'en est que plus à propos.

Ils causent à voix basse.

DU MAINE, *à Marie.* Daignerez-vous échanger un mot avec moi?

MARIE. Nommez-le.

DU MAINE. Belle dame, —

MARIE. En vérité? Beau gentilhomme, — voilà pour votre belle dame.

DU MAINE. Permettez que je vous dise encore un mot en particulier, et puis je prends congé de vous.

Ils causent à voix basse.

CATHERINE, *à Longueville.* Est-ce que vous n'avez point de langue?

LONGUEVILLE. Madame, je sais la raison pour laquelle vous me faites cette question.

CATHERINE. Voyons cette raison! vite; il me tarde de l'entendre.

LONGUEVILLE. Vous avez deux langues sous votre masque, et vous êtes disposée à m'en céder une; mais veuillez m'accorder un moment d'entretien particulier.

CATHERINE. Je le veux bien, mais à la condition que vous parlerez bien bas.

Ils s'entretiennent à voix basse.

BOYET. La langue d'une jeune fille moqueuse est aussi effilée

que l'invisible fil d'un rasoir qui coupe un cheveu que l'œil ne peut apercevoir : leurs traits sont si subtils qu'à peine si on les sent; leurs saillies ont des ailes plus rapides que la flèche, la balle, le vent, la pensée, que tout au monde.

ROSALINE. Mesdames, en voilà assez ; brisons là, brisons là !

BIRON. Par le ciel ! nous sommes bafoués et battus à plates coutures.

LE ROI. Adieu, femmes bizarres ; vous avez un singulier esprit.

Le Roi et sa suite, Biron, Longueville, du Maine, Papillon et les Musiciens s'éloignent.

LA PRINCESSE. Vingt fois adieu, Moscovites glacés ! — Sont-ce là les gens d'esprit qu'on nous a tant vantés ?

BOYET. Ce sont des flambeaux qu'un souffle de votre bouche charmante vient d'éteindre.

ROSALINE. C'est un esprit épais et chargé d'embonpoint que le leur.

LA PRINCESSE. Les tristes esprits ! les pauvres sires ! n'est-il pas probable qu'il se pendront de désespoir cette nuit ? Pensez-vous qu'ils osent jamais se montrer autrement que sous le masque ? Ce Biron, si beau parleur, est parti tout déconcerté.

ROSALINE. Oh ! ils étaient tous dans un pitoyable état. Le roi implorait, les larmes aux yeux, un mot favorable.

LA PRINCESSE. Biron accumulait serments sur serments.

MARIE. Du Maine mettait à mon service sa personne et son épée : *Elle n'a point de pointe*, lui dis-je. Ce mot l'a rendu muet.

CATHERINE. Le seigneur de Longueville s'est plaint des souffrances que je lui infligeais, et savez-vous, à ce propos, ce qu'il m'a dit ?

LA PRINCESSE. Que vous lui faisiez mal au cœur ?

CATHERINE. Justement.

LA PRINCESSE. C'est poli.

ROSALINE. Allons, on trouverait de meilleurs cerveaux sous des bonnets de laine [1] ; mais le croiriez-vous ? le roi s'est dit mon serviteur dévoué.

LA PRINCESSE. Et le spirituel Biron m'a engagé sa foi.

[1] Sous des bonnets de paysan.

CATHERINE. Du Maine m'est attaché comme l'écorce à l'arbre.

BOYET. Madame, — et vous, mes jolies demoiselles, — écoutez-moi : ces hommes seront ici tout à l'heure, dans leur costume habituel et sans masques ; car il n'est pas possible qu'ils digèrent un si indigne traitement.

LA PRINCESSE. Vous croyez qu'ils vont revenir ?

BOYET. Sans nul doute ; et vous les verrez bondir de joie, bien que tout éclopés et portant les marques de vos coups. Que chacune de vous reprenne donc le cadeau qu'elle a reçu de son chevalier ; et quand ils vont reparaître, épanouissez-vous comme des roses au soleil d'été.

LA PRINCESSE. Nous épanouir ! Comment cela ? Expliquez-vous de manière à ce qu'on vous comprenne.

BOYET. De belles dames masquées sont des roses en bouton ; démasquées, elles déploient leurs brillantes couleurs : ce sont alors des anges sortis de leur nuage, ou des roses épanouies.

LA PRINCESSE. Allons au fait : que ferons-nous s'ils reviennent nous faire leur cour à découvert et sans masque ?

ROSALINE. Madame, si vous m'en croyez, nous les bernerons en face comme nous avons fait sous le masque : nous nous plaindrons à eux de la visite que nous ont faite des imbéciles déguisés en Moscovites, et dans l'accoutrement le plus bizarre ; nous leur demanderons ce que ces gens-là peuvent être, et dans quel but ils sont venus nous offrir leur plate comédie, leur prologue barbare et leurs manières grossières et ridicules.

BOYET. Mesdames, retirez-vous ; je vois venir nos galants.

LA PRINCESSE. Courons à nos tentes, comme le chevreuil dans la plaine.

La Princesse, Rosaline, Catherine et Marie s'éloignent.

Arrivent LE ROI, BIRON, LONGUEVILLE et DU MAINE, dans leur costume habituel.

LE ROI. Seigneur, Dieu vous garde ?... Où est la princesse ?

BOYET. Elle est retirée dans sa tente ; votre majesté a-t-elle quelque message à lui transmettre ?

LE ROI. Demandez-lui si elle veut bien me donner une minute d'audience.

BOYET. Je vais le lui demander, monseigneur, et je ne doute pas qu'elle ne vous l'accorde.

Il s'éloigne.

BIRON. Cet homme va becquetant l'esprit, comme les pigeons la graine, et il le dégorge ensuite quand il plaît à Dieu; c'est un colporteur d'esprit; il détaille sa denrée aux festins, aux assemblées, aux foires et marchés; et nous qui vendons en gros, nous sommes loin de savoir, comme lui, faire valoir notre marchandise. Ce galant accroche les jeunes filles à sa manche, comme avec une épingle : s'il eût été Adam, il eût tenté Ève. Il sait découper une volaille et grasseyer; c'est lui qui baisait tout à l'heure sa main en signe de politesse; c'est le singe des belles manières, monsieur l'élégant, qui, lorsqu'il joue au trictrac, gronde les dés en termes choisis. Que dis-je? il sait chanter sa partie dans un concerto; et dans l'art de maître des cérémonies, le surpasse qui pourra : les dames l'appellent mon cher cœur; les degrés de l'escalier baisent son pied qui les foule; cette fleur des cavaliers sourit à chacun pour montrer ses dents blanches comme des baleines; et toute conscience qui tient à payer ses dettes lui décerne le titre mérité de *Boyet à la langue mielleuse.*

LE ROI. Au diable sa langue mielleuse, qui est cause que le page d'Armado est resté court au beau milieu de son rôle.

Arrivent **LA PRINCESSE** et sa Suite, **ROSALINE**, **MARIE**, **CATHERINE** et **BOYET**.

BIRON. Tenez, le voilà qui vient; il n'y a de véritable savoir-vivre que chez cet homme-là.

LE ROI. Salut, belle princesse; nous venons vous rendre visite et vous inviter à venir à notre cour; daignez nous accorder cette faveur.

LA PRINCESSE. Je resterai dans un parc; gardez donc votre serment; ni Dieu, ni moi, nous n'aimons les hommes qui se parjurent.

LE ROI. Ne me reprochez pas une faute qui est votre ouvrage; c'est le pouvoir, la vertu de vos yeux qui me fait violer mon serment.

LA PRINCESSE. C'est à tort que vous nommez vertu ce que vous devriez appeler vice; car jamais la vertu n'a fait violer aux hommes leur promesse. Par mon honneur virginal, aussi pur encore que le lis sans tache, je proteste que, dût-on me faire subir les plus horribles tortures, je ne saurais consentir à accepter dans votre palais l'hospitalité que vous m'offrez, tant je répugne à devenir la cause de la violation d'un serment sacré, prêté avec sincérité et bonne foi.

LE ROI. Oh ! vous avez passé ici votre temps dans la tristesse et la solitude, sans voir personne, sans recevoir de visite, et c'est un crime que je me reproche.

LA PRINCESSE. Non, seigneur, il n'en est point ainsi ; nous avons eu ici plus d'un divertissement agréable ; une société de Russes vient de nous quitter il n'y a pas longtemps.

LE ROI. Eh quoi ! des Russes, madame ?

LA PRINCESSE. Oui, seigneur, de beaux galants, pleins de politesse et de magnificence.

ROSALINE. Dites la vérité, madame. — Il n'en est rien, sire ; par politesse, et pour se conformer aux manières du jour, la princesse donne ici des éloges non mérités : il est vrai que nous quatre nous avons reçu la visite de quatre individus habillés à la russe ; ils ont eu avec nous une heure de conversation ; et durant cette heure ils n'ont pas trouvé un mot spirituel à nous dire. Je n'ose pas les appeler des imbéciles, mais tout ce que je puis dire, c'est que lorsque des imbéciles ont soif, ils cherchent à boire.

BIRON. Ce sarcasme me semble bien dur. — Beauté charmante, votre esprit transforme en folies les choses les plus sages ; quand nos yeux regardent fixement l'œil flamboyant du ciel, un excès de lumière nous fait perdre la clarté du jour ; votre capacité est si grande, que, dans votre opulence intellectuelle, la sagesse vous semble folie, et la richesse pauvreté.

ROSALINE. C'est une preuve que vous êtes riche et sage ; car à mes yeux, —

BIRON. Je suis sot et pauvre.

ROSALINE. Heureusement que vous ne prenez que ce qui vous appartient ; sans quoi je vous reprocherais d'aller ainsi au-devant de mes paroles.

BIRON. Oh ! je suis à vous, moi et tout ce que je possède.

ROSALINE. Le fou tout entier est à moi ?

BIRON. Je ne puis vous donner moins.

ROSALINE. Quel était le masque que vous portiez ?

BIRON. Où ? quand ? quel masque ?... Pourquoi cette question ?

ROSALINE. Ici ; tout à l'heure ; ce masque, cette enveloppe qui valait mieux que l'objet qu'il recouvrait.

LE ROI. Nous avons été reconnus ; à présent elles vont nous berner d'importance.

DU MAINE. Avouons tout, et tournons la chose en plaisanterie.

LA PRINCESSE. Pourquoi cet air stupéfait, monseigneur? pourquoi vois-je votre front se rembrunir?

ROSALINE. Du secours! qu'on le soutienne! il va perdre connaissance. Pourquoi cette pâleur? — venus de Moscovie, ils ont sans doute encore le mal de mer!

BIRON. Voilà les malédictions qui pleuvent sur le parjure! quel front d'airain y résisterait plus longtemps? — Madame, me voilà devant vous; je m'offre en but à vos traits; brisez-moi sous vos mépris; accablez-moi de sarcasmes; que votre esprit perce de part en part mon ignorance; que le tranchant acéré de vos railleries me coupe en morceaux; je vous promets de ne plus vous inviter à danser, de ne plus me présenter à vous en habit russe. Oh! je ne me fierai plus aux harangues apprises par cœur, ni à la mémoire d'un page; je ne visiterai plus mes amis en masque; je ne ferai plus l'amour en vers rivalisant d'élégance avec ceux de la complainte d'un aveugle. Les phrases de taffetas, le style prétentieux et musqué, les hyperboles à triple étage, l'affectation, la recherche, les métaphores pédantesques, m'ont rempli de leur souffle et m'ont gonflé d'une ridicule ostentation : j'y renonce à jamais; et j'en jure par ce gant éclatant de blancheur (Dieu sait combien est plus blanche encore la main qui le porte!), désormais les sentiments de mon cœur seront exprimés par un *oui* loyal au par un *non* tout uni; et pour commencer, jeune beauté, je prends Dieu à témoin que mon amour est pur, sans défaut ni alliage.

ROSALINE. Supprimez, je vous prie, cette dernière partie du panégyrique.

BIRON. Il me reste encore un levain de mon ancienne manie; — pardonnez-moi cette infirmité; je m'en déferai par degrés. Ah ça, voyons; écrivez sur ces trois messieurs : *Que le Seigneur ait pitié de nous*[1] ! Ils sont malades; c'est au cœur que leur mal réside; il ont puisé dans vos yeux la contagion qui les dévore; ces messieurs en sont atteints; vous-mêmes vous n'en êtes pas exemptes, si j'en juge par les signes que je vois sur vous.

[1] C'était l'inscription qu'on écrivait sur les maisons infectées d'une maladie contagieuse.

LA PRINCESSE. Ceux de qui nous les tenons sont parfaitement sains.

BIRON. Dans ce procès, notre sort est en vos mains; prononcez, mais ne consommez pas notre ruine.

ROSALINE. Vous n'avez rien à craindre du jugement; vous êtes les demandeurs.

BIRON. Chut! je ne veux point avoir affaire à vous.

ROSALINE. Ni moi non plus, si je puis.

BIRON. Messieurs, parlez pour vous-mêmes; mon esprit est à bout.

LE ROI. Quelle excuse, madame, pourra effacer notre grossière offense?

LA PRINCESSE. Une confession sincère. N'étiez-vous pas ici en masque, il n'y a qu'un moment?

LE ROI. J'y étais, madame.

LA PRINCESSE. Et avez-vous reçu une bonne leçon?

LE ROI. Oui, madame.

LA PRINCESSE. Quand vous étiez ici, qu'avez-vous dit à l'oreille de votre bien-aimée?

LE ROI. Que je l'aimais plus que le monde entier.

LA PRINCESSE. Quand elle vous sommera de tenir votre promesse, vous la repousserez.

LE ROI. Non, sur mon honneur.

LA PRINCESSE. Arrêtez; après un premier serment violé, le parjure ne vous coûte rien.

LE ROI. Méprisez-moi si jamais il m'arrive d'enfreindre le serment que je viens de faire.

LA PRINCESSE. J'y consens; gardez-le donc fidèlement. — Rosaline, que vous a dit à l'oreille le Moscovite?

ROSALINE. Madame, il m'a juré que je lui étais aussi chère que la prunelle de ses yeux; qu'il me préférait au monde entier; ajoutant qu'il serait mon époux ou mourrait mon amant.

LA PRINCESSE. Soyez heureuse avec lui! le noble prince tiendra honorablement sa promesse.

LE ROI. Que voulez-vous dire, madame? Sur ma vie et mon honneur, je n'ai jamais fait pareil serment à cette dame.

ROSALINE. Par le ciel, vous l'avez fait; et pour gage de votre foi, vous m'avez donné ce souvenir; mais reprenez-le, seigneur.

LE ROI. C'est à la princesse que j'ai donné ce gage en même temps que ma foi; je l'ai reconnue à ce joyau qu'elle portait sur sa manche.

LA PRINCESSE. Pardonnez-moi, seigneur; c'est elle qui portait ce joyau : quant à moi, c'est Biron, et je lui en rends grâces, qui est mon amant. — (*A Biron.*) Voyons, voulez-vous de moi, ou préférez-vous reprendre votre collier de perles?

BIRON. Ni l'un ni l'autre; je les décline tous deux. — Oh! je devine le tour; — on a été instruit d'avance du divertissement que nous préparions, et on s'est entendu pour le traiter comme une farce de Noël. Un rapporteur patelin, un mauvais bouffon, un conteur de nouvelles, un pique-assiette, un niais sur le visage duquel le sourire a creusé des rides, et qui a le secret de faire rire madame quand elle y est disposée, — aura dévoilé nos projets : alors ces dames ont échangé leurs présents; et nous, induit en erreur par cette supercherie, nous sommes tombés dans le panneau; en sorte que nous avons sur la conscience un double parjure, l'un prémédité, l'autre involontaire. C'est à peu près cela. — (*A Boyet.*) Ne serait-ce pas vous, par hasard, qui auriez éventé notre plan pour nous rendre parjures? N'avez-vous pas trouvé la mesure du pied de la princesse? n'êtes-vous pas toujours prêt à rire au moindre mouvement de sa prunelle? ne vous tenez-vous pas entre son dos et le feu, une assiette à la main, et débitant de joyeuses bouffonneries? vous avez troublé la mémoire de notre page; allez, tout vous est permis: quand vous mourrez vous aurez une jupe pour linceul. Vous me regardez du coin de l'œil, n'est-ce pas? vous avez des yeux qui blessent comme une épée de plomb.

BOYET. Vous avez gaiement et bravement couru la lice jusqu'au bout.

BIRON. Oh! oh! il se prépare à briser une lance! chut! j'ai fini.

Arrive CABOCHE.

BIRON, *continuant.* Salut, esprit délicat et fin! Tu viens mettre ici le holà fort propos.

CABOCHE. Seigneur, on désire savoir si les trois héros doivent venir, oui ou non?

BIRON. Quoi donc! ils ne sont que trois?

CABOCHE. Oui, seigneur; mais cela sera fort beau ; chacun d'eux en représente trois.

BIRON. Et trois fois trois font neuf.

CABOCHE. Non pas, seigneur ; avec votre permission, j'ose dire que cela n'est pas; nous n'avons pas la berlue ; nous savons ce que nous savons. J'espère bien, seigneur, que trois fois trois —

BIRON. Ne font pas neuf ?

CABOCHE. Avec votre permission, seigneur, nous savons combien cela fait.

BIRON. Par Jupiter ! j'avais toujours cru que trois fois trois faisaient neuf.

CABOCHE. Il serait malheureux pour vous, seigneur, que vous fussiez obligé de gagner votre vie à compter.

BIRON. Combien cela fait-il donc ?

CABOCHE. Mon Dieu, seigneur, les acteurs eux-mêmes vous feront voir combien cela fait; pour ma part je ne suis chargé que du rôle d'un seul homme, et d'un pauvre homme encore, du grand Pompée.

BIRON. Tu es donc l'un des héros ?

CABOCHE. Il leur a plu de me juger digne de jouer le rôle du grand Pompée ; j'ignore quelle espèce d'homme c'était ; mais je n'en dois pas moins le représenter.

BIRON. Va leur dire de se préparer.

CABOCHE. Nous nous en acquitterons supérieurement, seigneur ; nous y mettrons tous nos soins.

Il s'éloigne.

LE ROI. Biron, ils vont nous faire honte; qu'ils n'approchent pas.

BIRON. Nous sommes à l'épreuve de la honte, sire ; et il est d'une bonne politique d'offrir un spectacle plus pitoyable encore que celui que présentent maintenant le roi et les seigneurs de sa cour.

LE ROI. Je ne veux pas qu'ils viennent.

LA PRINCESSE. Si vous m'en croyez, seigneur, vous les laisserez venir ; les gens qui nous font le plus de plaisir sont ceux qui nous amusent sans le savoir : rien de plaisant comme de voir le zèle s'évertuer sans succès pour nous plaire, et les plus pénibles efforts n'aboutir qu'à l'impuissance.

BIRON. Sire, c'est la description exacte du spectacle que nous allons offrir.

Arrive ARMADO.

ARMADO. Oint du Seigneur, j'implore la permission d'échanger avec votre royale bouche une douzaine de paroles.

Armado parle bas au Roi et lui remet un papier.

LA PRINCESSE, *à Biron*. Est-ce que cet homme sert Dieu?

BIRON. Pourquoi cette question, madame?

LA PRINCESSE. Parce qu'il ne parle pas comme un homme de la création de Dieu.

ARMADO. C'est égal, mon beau, aimable et doux monarque : je vous déclare que le maître d'école est excessivement drôle; un peu trop vain, un peu trop vain. Mais abandonnons-nous, comme on dit : *A la fortuna della guerra*. Je vous souhaite la paix de l'âme, royal couple.

Armado se retire.

LE ROI. Nous allons avoir une superbe réunion de héros; il représente Hector de Troie; Caboche, le grand Pompée; le curé, Alexandre; le page d'Armado, Hercule; le maître d'école, Judas Machabée. Si ces quatre héros réussissent dans leurs rôles respectifs, ils changeront de costume, et les mêmes acteurs joueront les cinq autres.

BIRON. Il y en a cinq dans la première partie de la pièce.

LE ROI. Vous vous trompez.

BIRON. Il y a le pédant, le matamore, le prêtre, le bouffon et le page; c'est un magnifique coup de dés que ces cinq personnages pris chacun dans son genre, et le monde entier ne fournirait pas leur pareil.

LE ROI. Le navire est sous voile, et le voilà qui cingle en pleine mer.

On apporte des siéges pour le roi, la princesse, les dames et les seigneurs. On procède à la représentation du drame des *Neuf héros*.

Arrive CABOCHE armé et représentant Pompée.

CABOCHE.

Je suis Pompée.

BOYET. Tu mens, tu ne l'es pas.

CABOCHE.

Je suis le gros Pompée.

DU MAINE. *Le grand*, imbécile!

CABOCHE. C'est juste.

Je suis le grand Pompée; illustre est mon courage;
Sur les champs de bataille exerçant mon grand cœur,

De tous mes ennemis je suis sorti vainqueur ;
Et je viens maintenant sur cet heureux rivage,
Aux pieds de la princesse apporter mon hommage.

Si votre altesse voulait me dire : « Merci, Pompée, » j'aurais fini.

LA PRINCESSE. Grand merci, grand Pompée.

CABOCHE. Je n'en mérite pas tant ; quoique ça, j'ai été parfait, je m'en flatte. J'ai fait une petite anicroche au mot *grand.*

BIRON. Je gage mon chapeau contre un liard que des neuf héros, c'est Pompée qui aura la palme.

Arrivent NATHANIEL, représentant Alexandre.

NATHANIEL.

Vainqueur de cent peuples divers,
Je commandais à l'univers.
J'ai vu du sud au nord mon nom au loin s'étendre.
Mon écusson vous dit que je suis Alexandre.

BOYET. Votre nez nous dit que vous ne l'êtes pas ; il est trop gros.

BIRON. Votre nez donne un démenti à votre bouche.

LA PRINCESSE. Le conquérant reste interdit. Poursuivez, mon cher Alexandre.

NATHANIEL.

Vainqueur de cent peuples divers,
Je commandais à l'uuivers.

BOYET. Tu dis vrai, Alexandre.

BIRON. Grand Pompée, —

CABOCHE. Caboche, à votre service.

BIRON. Emmène le conquérant ; emmène Alexandre.

CABOCHE, *à Nathaniel.* Messire, vous venez de faire subir une défaite au conquérant Alexandre ; vos armes passeront aux mains d'Ajax : il sera le neuvième héros. Un conquérant qui a peur de parler ! Allez vous cacher de honte, Alexandre.

Nathaniel se retire.

CABOCHE, *continuant.* C'est une bonne bête, voyez-vous? une honnête pâte d'homme, qu'un rien déconcerte. Du reste, bon voisin et qui joue merveilleusement à la boule ; mais pour représenter Alexandre, vous le voyez, c'est tant soit peu hors de sa ligne. — D'autres héros vont venir, qui parleront d'une toute autre manière.

LA PRINCESSE. Range-toi un peu de côté, grand Pompée.

Arrivent **HOLOPHERNE**, armé, représentant Judas Machabée; et **PAPILLON**, également armé, représentant Hercule.

HOLOPHERNE.

Avec sa taille ridicule,
Ce nain vous représente Hercule,
Qui, de sa massue, assomma
Cerbère aux trois têtes énormes,
Et dans son enfance étrangla
Maints serpents, maints monstres difformes.
Vous le voyez dans sa minorité,
Je vous en avertis avec sincérité.

A Papillon.

Garde une certaine dignité dans ta sortie, et disparais.

Papillon se retire.

HOLOPHERNE.

Je suis Judas.

DU MAINE. Comment, Judas?

HOLOPHERNE. Non pas Judas Iscariote, seigneur.

Je suis Judas.

BIRON. Quoi! le traître qui a trahi Notre-Seigneur par un baiser?

HOLOPHERNE.

Je suis Judas.

DU MAINE. Ce n'en est que plus honteux à toi, Judas.

HOLOPHERNE. Que voulez-vous dire?

BOYET. Que Judas doit s'aller pendre.

HOLOPHERNE. Commencez, seigneur; vous êtes mon ancien. Je ne me laisserai pas insulter en face.

BIRON. Tu n'as pas de face.

HOLOPHERNE, *portant la main à sa figure.* Qu'est-ce donc que cela?

BOYET. Une tête de clou de girofle.

DU MAINE. Une tête de mort enchâssée dans une bague.

LONGUEVILLE. La face à demi disparue d'une vieille monnaie romaine.

BOYET. Le pommeau du sabre de César.

DU MAINE. Le bouchon en corne d'une poire à poudre.

BIRON. La tête de Saint-George ciselée sur une boucle.

DU MAINE. Sur une boucle d'étain.

BIRON. Attachée au chapeau d'un arracheur de dents. Commence maintenant; nous t'avons mis en veine.

HOLOPHERNE. Vous m'avez tout décontenancé.

BIRON. C'est faux ; tu as trop de front pour cela.

HOLOPHERNE. Vous en avez montré plus que personne.

BOYET. Tu peux t'en aller, Judas ; qu'attends-tu ?

DU MAINE. Il reste là, interdit, hébété, comme la dernière syllabe de son nom.

BIRON. Comme un as de pique, Jude, as, va-t'en.

HOLOPHERNE. Ce traitement-là n'est ni généreux, ni aimable, ni humble.

BOYET. Une lumière pour monsieur Judas : la nuit approche ; il pourrait faire un faux pas.

LA PRINCESSE. Pauvre Machabée, à quelle épreuve on vient de le mettre !

Arrive ARMADO, armé, représentant Hector.

BIRON. Cache ta tête, Achille ; voici venir Hector en armes.

DU MAINE. Quand mes railleries devraient retomber sur moi, je vais maintenant m'égayer.

LE ROI. Le véritable Hector n'était qu'un Troyen [1], comparé à celui-ci.

BOYET. Mais est-ce bien Hector ?

DU MAINE. Je pense qu'Hector n'était pas si bien découplé.

LONGUEVILLE. Il a les jambes trop grosses.

BIRON. Ce n'est point là Hector.

ARMADO.

Au fier Hector, à ce héros terrible,
Le dieu Mars a fait don...

DU MAINE. D'une muscade dorée.

BIRON. D'un citron.

LONGUEVILLE. Farci de clous de girofle.

ARMADO. Paix !

Au fier Hector, à ce héros terrible,
Le vieux Mars a fait don d'un courage invincible ;
Aussi, vous le voyez, fidèle à son devoir,
Combattre vaillamment du matin jusqu'au soir.
Je suis la fleur.....

DU MAINE. La menthe panachée.

LONGUEVILLE. Le pavot.

[1] Un voleur.

ARMADO. Cher Longueville, retenez votre langue.

LONGUEVILLE. Il faut bien que je lui lâche les rênes, puisqu'elle court après Hector.

DU MAINE. Sans doute ; Hector est un bon limier.

ARMADO. Ce brave guerrier est mort et enterré ; chers enfants, ne battez pas les ossements des morts ; de son vivant, c'était un homme ; mais je vais continuer mon rôle. (*A la Princesse.*) Aimable tige royale, prêtez à mes paroles le sens de l'ouïe.

Biron dit tout bas quelques mots à Caboche.

LA PRINCESSE. Parlez, brave Hector ; vous nous faites à tous grand plaisir.

ARMADO. J'adore la pantoufle de votre altesse.

BOYET. C'est par le pied qu'il l'aime.

DU MAINE. C'est dommage que ce ne soit pas à l'aune.

ARMADO.

Cet Hector de beaucoup surpassait Annibal. —

CABOCHE. C'est une fille perdue, camarade Hector ; c'est une fille perdue ; elle est enceinte de deux mois.

ARMADO. Que veux-tu dire ?

CABOCHE. Ma foi, à moins que vous ne vous comportiez en honnête troyen, cette fille-là est perdue ; elle sent remuer son fruit ; l'enfant fait déjà des cabrioles dans son ventre ; il est de vos œuvres ?

ARMADO. Quoi donc ! tu me diffames parmi des potentats ? Tu mourras.

CABOCHE. En ce cas, Hector sera fustigé pour avoir fait un enfant à Jacquinette, et pendu pour avoir tué Caboche.

DU MAINE. Admirable Pompée !

BOYET. Illustrissime Pompée !

BIRON. Pompée le grandissime !

DU MAINE. Hector tremble !

BIRON. Pompée est ému. — Attisez le feu ; mettez-les aux prises !

DU MAINE. Hector va le provoquer en duel.

BIRON. Il le doit, dût-il n'avoir pas dans les veines plus de sang qu'il n'en faut pour le souper d'une puce.

ARMADO. Par le pôle nord, je te défie au combat.

CABOCHE. Le pôle nord ! je ne connais pas cette arme-là ; je veux me battre à l'épée : qu'on me permette de reprendre mes armes.

DU MAINE. Place aux deux héros courroucés !

CABOCHE. Je veux me battre en manches de chemise.

DU MAINE. Intrépide Pompée !

PAPILLON. Mon maître, laissez-moi vous ôter votre cuirasse ; ne voyez-vous pas que Caboche se déshabille pour combattre ? quelle est votre intention ? voulez-vous perdre votre réputation ?

ARMADO. Gentilshommes et soldats, pardonnez-moi ; je ne combattrai pas en manches de chemise.

DU MAINE. Vous ne pouvez le refuser, c'est Pompée qui a fait le défi.

ARMADO. Je le veux bien.

BIRON. Quel est votre motif pour refuser ?

ARMADO. La vérité nue est que je n'ai pas de chemise ; je porte un cilice de laine par pénitence.

BOYET. C'est vrai ; cette pénitence lui a été imposée à Rome parce qu'il n'avait pas de linge ; depuis ce temps il n'en a point porté, si j'en excepte un vieux torchon de Jacquinette qu'il porte sur son cœur comme souvenir.

Arrive MERCADE.

MERCADE. Dieu vous garde, madame !

LA PRINCESSE. Soyez le bienvenu, Mercade, quoique vous interrompiez notre divertissement.

MERCADE. J'en suis fâché, madame ; mais je vous apporte une douloureuse nouvelle : le roi votre père —

LA PRINCESSE. Est mort ?

MERCADE. Vous l'avez dit ; mon message est terminé.

BIRON. Héros, retirez-vous ; la scène commence à se rembrunir.

ARMADO. Pour ma part, je respire plus librement : j'ai supporté patiemment les affronts qu'on m'a faits, et j'obtiendrai la satisfaction d'un soldat.

Les Héros sortent.

LE ROI, *à la Princesse.* Comment se trouve votre majesté ?

LA PRINCESSE. Boyet, préparons-nous à partir ce soir.

LE ROI. Madame, qu'il n'en soit point ainsi ; restez, je vous en conjure.

LA PRINCESSE. Préparez tout, vous dis-je. — Mes gracieux seigneurs, je vous remercie des efforts que vous avez faits

pour nous plaire ; dans la douleur qui m'accable, je supplie votre sagesse de vouloir bien excuser les libertés que nous avons prises; si dans les paroles que nous avons échangées avec vous nous avons parfois dépassé les limites, c'est votre galante politesse que vous devez en accuser. (*Au Roi.*) Adieu, digne seigneur; un cœur affligé ne trouve point de paroles courtoises. Excusez-moi si je vous remercie aussi brièvement d'avoir si facilement accédé à mon importante requête.

LE ROI. Quand le temps presse, bien des questions se résolvent, et souvent c'est au dernier moment que se décide ce que de longs délais n'avaient pu terminer ; bien que votre douleur filiale défende à l'amour de présenter la requête à laquelle il attache tant de prix, néanmoins l'amour a été le premier moteur de nos démarches; que les nuages de l'affliction ne lui fassent pas perdre de vue le but qu'il se propose : pleurer des amis perdus est moins salutaire et profitable que de se réjouir d'en avoir trouvé de nouveaux.

LA PRINCESSE. Je ne vous comprends pas; je suis accablée d'un double chagrin.

BIRON. Des paroles simples et franches arrivent plus facilement à l'oreille de la douleur ; comprenez donc la pensée du roi. Pour votre beauté nous avons sacrifié notre temps ; nous avons violé nos serments; votre beauté nous a transformés ; elle a donné à nos sentiments une direction opposée à celle que nous avions en vue : ce qui, dans nous, a pu vous sembler ridicule est l'œuvre de l'amour; car l'amour est plein d'étranges caprices : il est étourdi, léger, vain comme un enfant; comme les yeux où il prend naissance, toutes sortes de formes et d'images étranges se reflètent en lui, et il se promène successivement sur mille objets divers. Si l'amour nous a fait oublier nos serments et notre dignité, la faute en est à ces yeux célestes qui voient nos fautes. C'est pourquoi, mesdames, puisque notre amour vient de vous, les erreurs que l'amour nous a fait commettre sont également de votre fait : si nous avons commis un parjure, c'est un parjure qui doit à jamais assurer notre fidélité à celles à qui l'un et l'autre sont dus,— c'est-à-dire à vous, mesdames. Ce parjure, qui en lui-même est coupable, se purifie et se transforme en acte méritoire.

LA PRINCESSE. Nous avons reçu vos lettres pleines d'amour, vos cadeaux, ces messagers d'amour, et dans notre sagesse de femmes, nous n'y avons vu qu'une simple galanterie, qu'une

agréable plaisanterie, qu'un acte de pure politesse, destiné à combler le vide du temps ; nous n'y avons rien soupçonné de plus sérieux; c'est ce qui fait que nous avons accueilli votre amour ainsi qu'il méritait de l'être, comme une plaisanterie.

DU MAINE. Madame, il y avait beaucoup plus que de la plaisanterie dans nos lettres.

LONGUEVILLE. Ainsi que dans nos regards.

LA PRINCESSE. Nous n'en avons pas jugé ainsi.

LE ROI. Maintenant que le dernier moment est venu, accueillez notre amour.

LA PRINCESSE. C'est un temps bien court pour contracter un engagement sans fin. Non, non, seigneur; vous avez sur la conscience un grave parjure, vous êtes bien coupable ; veuillez donc m'entendre. — Si vous êtes disposé à faire quelque chose pour l'amour de moi, quoique vous n'ayez pour cela aucun motif, voici ce que vous ferez : vos serments, je n'y ajoute point foi ; mais allez sur-le-champ vous renfermer dans quelque ermitage désert et solitaire, éloigné de tous les plaisirs du monde. Restez-y jusqu'à ce que les douze signes célestes aient accompli leur cours annuel : si cette vie de solitude et d'austérité ne vous fait point rétracter l'offre que vous avez faite dans l'entraînement de la passion ; si la gelée, le jeûne, un toit grossier, des vêtements légers, ne fanent pas dans sa fleur votre amour naissant ; si, au contraire, il survit à cette épreuve, alors, à l'expiration de l'année, venez réclamer ma main au nom de ce noviciat, et j'en jure par cette main virginale qui s'unit maintenant à la vôtre, je serai à vous : jusque-là, j'irai ensevelir mes chagrins dans une maison de deuil, versant des pleurs de désolation au souvenir de la mort de mon père. Si vous refusez d'accéder à ces conditions, que nos mains se séparent ; nous n'avons aucun droit sur le cœur l'un de l'autre.

LE ROI. Que la main de la mort me ferme à l'instant les yeux, si pour rendre le repos à mon âme agitée, je me refuse à cette épreuve ou à toute autre plus pénible encore ! Dès ce moment mon cœur se repose sur vous.

BIRON, *à Rosaline.* Et que me direz-vous à moi, ma bien-aimée ? que me direz-vous ?

ROSALINE. Il faut aussi vous purifier ; vos péchés sont grands ; vous avez sur la conscience des fautes et un parjure. Si vous voulez obtenir ma bienveillance, vous passerez un an à veiller auprès du lit des malades.

DU MAINE, *à Catherine.* Et moi, ma bien-aimée? et moi?

CATHERINE. A vous une femme! — De la barbe, de la santé et de la loyauté, voilà les trois choses que je vous souhaite du plus profond de mon cœur.

DU MAINE. Dois-je vous dire : Je vous remercie, ma chère femme?

CATHERINE. Non, seigneur. — Avant un an et un jour, je ne veux point entendre les doux propos des galants : revenez quand le roi viendra retrouver la princesse; alors, si j'ai beaucoup d'amour, je vous en donnerai un peu.

DU MAINE. Jusque-là je serai votre serviteur dévoué et fidèle.

LONGUEVILLE, *à Marie.* Que dit Marie?

MARIE. Au bout d'un an j'échangerai ma robe de deuil contre un ami fidèle.

LONGUEVILLE. J'attendrai avec patience; mais ce temps-là est bien long.

MARIE. Il vous ressemble. Il y a peu de jeunes gens de votre âge qui aient votre taille.

BIRON. A quoi pense ma bien-aimée? Rosaline, regardez-moi; regardez mes yeux, ces fenêtres de mon cœur; ils attendent humblement votre réponse; imposez-moi quelque service pour vous prouver mon amour.

ROSALINE. Seigneur Biron, avant de vous connaître, j'avais souvent entendu parler de vous; vous avez la réputation de railler impitoyable, la bouche toujours pleine d'allusions et de sarcasmes blessants, que vous faites pleuvoir sur tout ce qui se trouve à la portée de vos traits satiriques. Pour déraciner ce travers de votre cervelle, et en même temps obtenir mon cœur, que vous ne pouvez obtenir qu'à ce prix, vous passerez une année entière à visiter les malades et à converser avec les mourants; et je vous impose pour tâche d'employer toutes les ressources de votre esprit à provoquer le rire sur les lèvres de la douleur.

BIRON. Exciter le rire à la barbe de la mort! cela ne saurait être; c'est impossible; une âme à l'agonie ne rit pas.

ROSALINE. Eh bien, c'est le moyen de mater cet esprit railleur, dont tout le mérite consiste à faire rire les sots. Le succès d'un bon mot réside dans l'oreille de celui qui l'entend, non dans la bouche de celui qui le dit. Si donc les oreilles du malade, assourdies de ses propres gémissements, écoutent vos plaisanteries frivoles, continuez, et je vous ac-

cepte, même avec ce défaut-là ; s'il en est autrement, alors corrigez-vous de ce travers, et vous en voyant guéri, je me réjouirai de votre réformation.

BIRON. Un an, dites-vous? Allons, arrive ce qui pourra, je vais goguenarder un an dans un hôpital.

LA PRINCESSE, *qui pendant ce dialogue s'entretenait à voix basse avec le Roi.* Oui, seigneur, permettez que je prenne congé de vous.

LE ROI. Non, madame, souffrez que nous vous reconduisions.

BIRON. Nos amours ne se terminent pas comme nos vieilles comédies : Jean n'épouse pas sa Jeannette ; ces dames auraient bien dû être assez aimables pour donner à notre divertissement le dénoûment d'une comédie.

LE ROI. Allons, mon cher, au bout d'un an et un jour le dénoûment viendra.

BIRON. C'est trop long pour une pièce de théâtre.

Arrive ARMADO.

ARMADO. Charmante majesté, daignez me permettre...

LA PRINCESSE. N'était-ce pas là Hector ?

DU MAINE. Le preux chevalier troyen.

ARMADO. Je vais baiser votre royale main et me retirer. J'ai fait un vœu : j'ai promis à Jacquinette de conduire la charrue pendant trois ans pour l'amour d'elle. Mais vos grandeurs veulent-elles entendre le chant dialogué que nos deux savants ont composé en l'honneur du coucou et du hibou ? Cela devait venir à la fin de la représentation.

LE ROI. Nous le voulons bien ; dépêchez-vous.

ARMADO. Holà ! approchez !

Arrivent HOLOPHERNE, NATHANIEL, PAPILLON, CABOCHE et autres.

ARMADO, *continuant.* De ce côté est *Hiems*, l'hiver ; de celui-ci, *Ver*, le printemps. L'un est représenté par le hibou, l'autre par le coucou. Printemps, commencez.

LE CHOEUR *chante.*

LE PRINTEMPS.

I

Lorsque la blanche pâquerette
Et la timide violette
Emaillent les prés et les champs,
Entendez-vous ces joyeux chants ?

Sur les arbres de la prairie
C'est le coucou qui chante et crie :
    Coucou ! coucou !
Tremble, vieux mari, pauvre fou!

II

Quand le berger prend sa musette,
Lorsque la voix de l'alouette
S'élève et monte jusqu'aux cieux ;
Que la bergère accorte et blanche
Revêt sa robe du dimanche,
Et va bondir d'un pied joyeux,
Sur les arbres de la prairie,
Là-bas le coucou chante et crie :
    Coucou ! coucou !
Tremble, vieux mari, pauvre fou !

L'HIVER.

III

Quand sur les toits la neige brille,
Que Richard souffle dans ses doigts,
Et que Thomas porte du bois
Au large foyer qui pétille ;
Quand le froid gèle les ruisseaux,
Et glace le lait dans les seaux,
La nuit, aux murs de l'abbaye,
On entend le hibou qui crie :
    Touhou ! touhou !
Et Jeanne fait bouillir son chou.

IV

Quand des autans, autour de l'âtre,
On entend gronder la fureur,
Lorsque la toux opiniâtre
Interrompt le prédicateur ,
Lorsque dans la bière écumante
La rôtie et chaude et fumante
Tente l'appétit du buveur,
La nuit, aux murs de l'abbaye,
On entend le hibou qui crie :
    Touhou ! touhou !
Et Jeanne fait bouillir son chou.

ARMADO. Les paroles de Mercure sont rudes après les chants d'Apollon. Vous, allez, par là ; nous, allons par ici.

Ils s'éloignent.

FIN DE PEINES D'AMOUR PERDUES.

CYMBÉLINE,

DRAME EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

CYMBÉLINE, roi de la Grande-Bretagne.
CLOTEN, fils de la reine, d'un premier lit.
LÉONATUS POSTHUMUS, marié à Imogène contre la volonté du roi.
BÉLARIUS, seigneur breton, exilé par Cymbéline et déguisé sous le nom de Morgan.
GUIDERIUS, ARVIRAGUS, fils de Cymbéline, déguisés sous les noms de Polydore et Cadwal, et crus fils de Bélarius.
PHILARIO, JACHIMO, seigneurs italiens, amis de Posthumus,
UN FRANÇAIS, ami de Philario.
CAIUS LUCIUS, ambassadeur de Rome.
UN CAPITAINE ROMAIN.
DEUX CAPITAINES BRETONS.
PISANIO, attaché au service de Posthumus.
CORNÉLIUS, chimiste.
DEUX BOURGEOIS.
DEUX GEÔLIERS.
LA REINE, femme de Cymbéline.
IMOGÈNE, fille de Cymbéline, d'un premier lit.
HÉLÈNE, suivante d'Imogène.
Seigneurs, Dames, Sénateurs romains, Tribuns, Apparitions, un Devin, un Hollandais, un Espagnol, Musiciens, Officiers, Soldats, Messagers, Domestiques, etc.

La scène est tantôt en Bretagne, tantôt en Italie.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

La Bretagne. — Un jardin derrière le palais de Cymbéline.

Arrivent DEUX BOURGEOIS.

PREMIER BOURGEOIS. Vous ne rencontrez personne qui n'ait l'air chagrin : nos physionomies ne sont pas plus sincères que le visage de nos courtisans ; elles se modèlent sur celle du roi.

DEUXIÈME BOURGEOIS. Mais qu'y a-t-il donc?

PREMIER BOURGEOIS. Sa fille, l'héritière de sa couronne, qu'il se proposait d'unir au fils unique de sa femme, veuve qu'il a depuis épousée, s'est donnée à un chevalier pauvre mais plein de mérite ; elle est mariée ; son époux est banni, elle-même retenue captive ; tout à l'extérieur n'est que tristesse ; pour le roi, je le crois sincèrement affligé.

DEUXIÈME BOURGEOIS. Le roi seul?

PREMIER BOURGEOIS. J'en dirai autant de celui qui perd la

main de la princesse, ainsi que de la reine, qui appelait de tous ses vœux cette union; mais il n'est pas un courtisan qui, tout en composant son visage [1] sur celui du roi, ne soit charmé au fond du cœur de ce qu'il affecte de blâmer.

DEUXIÈME BOURGEOIS. Et pourquoi?

PREMIER BOURGEOIS. Celui qui a perdu la princesse est un homme dont les mauvaises qualités surpassent tout le mal qu'on en pourrait dire; et celui qui la possède, je veux dire qui l'a épousée, hélas! et que pour ce fait on a banni, est un cavalier si parfait, qu'on aurait beau chercher dans le monde entier pour trouver son pareil, il lui manquerait toujours quelque chose pour soutenir avec lui la comparaison. Je ne crois pas qu'on trouve nulle part une aussi belle âme réunie à tant de beauté extérieure.

DEUXIÈME BOURGEOIS. Vous faites de lui un grand éloge.

PREMIER BOURGEOIS. Mon éloge reste encore bien en deçà de son mérite; je le réduis plutôt que je ne donne la mesure exacte de ce qu'il vaut.

DEUXIÈME BOURGEOIS. Quel est son nom, sa naissance?

PREMIER BOURGEOIS. Je ne puis remonter jusqu'à sa première origine. Son père se nommait Sicilius; il s'unit à Cassibélan contre les Romains; mais il ne dut ses titres qu'à Tenantius, qu'il servit avec gloire et un succès admiré; ce qui lui valut le surnom de Léonatus. Il eut, outre le chevalier dont nous parlons, deux autres fils qui, dans les guerres de ce temps, moururent l'épée à la main; leur vieux père, inconsolable de se voir sans postérité, en conçut une douleur si violente, qu'il en mourut, et sa noble épouse, enceinte du troisième fils dont nous parlons, expira en lui donnant le jour. Le roi prit l'enfant sous sa protection, l'appela Posthumus, l'éleva et l'attacha au service de sa personne, lui fit donner toute l'instruction que son âge lui permettait de recevoir; saisie aussitôt que présentée, il aspirait la science comme nous aspirons l'air; et lorsqu'il n'était encore qu'en son printemps, il donnait déjà des moissons. Il vécut à la cour loué et chéri, ce qui

[1] *Although they wear their faces to the bent*
Of the king's looks.

Mais ceux qui de la cour ont un plus long usage
Sur les yeux de César composent leur visage.

RACINE (*Britannicus*).

est chose rare. Les jeunes gens voyaient en lui un exemple, les hommes mûrs un modèle, les vieillards un enfant qui guidait leur raison affaiblie; quant à sa bien-aimée, pour laquelle il est maintenant banni, — son mérite à elle-même dit assez haut l'estime qu'elle faisait de lui et de ses vertus, — par le choix qu'elle a fait de lui, on peut juger de ce qu'il vaut.

DEUXIÈME BOURGEOIS. Ce que vous m'en dites suffit pour lui concilier mon respect; mais dites-moi, je vous prie : la princesse est-elle le seul enfant du roi?

PREMIER BOURGEOIS. Son seul enfant. Toutefois, si ce détail peut vous intéresser, je vous dirai que le roi avait deux fils qui ont été dérobés, l'un à l'âge de trois ans, et l'autre au berceau; jusqu'à ce jour, on n'a pu découvrir ce qu'ils sont devenus.

DEUXIÈME BOURGEOIS. Combien y a-t-il de cela?

PREMIER BOURGEOIS. Une vingtaine d'années.

DEUXIÈME BOURGEOIS. Se peut-il qu'on ait ainsi enlevé les enfants d'un roi, et qu'il aient été si négligemment gardés! Il faut qu'on ait conduit les recherches avec bien de la lenteur, pour qu'il n'ait pas été possible de se mettre sur leurs traces.

PREMIER BOURGEOIS. Quelque étrange que cela soit, quelque ridicule que puisse être une pareille négligence, la chose n'en est pas moins vraie.

DEUXIÈME BOURGEOIS. Je vous crois.

PREMIER BOURGEOIS. Taisons-nous : je vois venir le chevalier de la reine et la princesse.

Ils s'éloignent.

SCÈNE II.

Même lieu.

Arrivent LA REINE, POSTHUMUS et IMOGÈNE.

LA REINE. Non, croyez-moi, ma fille, vous ne trouverez point en moi la malveillance qu'on a coutume de reprocher aux belles-mères; vous êtes ma prisonnière; mais votre geôlier vous remettra les clefs de votre prison. — Pour vous, Posthumus, aussitôt que j'aurai pu apaiser le courroux du roi, je serai votre avocat auprès de lui; maintenant, le feu de la colère le dévore, et vous ferez bien de vous conformer à son arrêt avec la résignation que vous puiserez dans votre prudence.

POSTHUMUS. Si votre majesté le trouve bon, je partirai aujourd'hui même.

LA REINE. Vous connaissez le péril. — Je vais faire un tour dans le jardin, sensible que je suis aux angoisses de deux cœurs qu'on sépare ; et cependant le roi a défendu de vous laisser ensemble.

Elle s'éloigne.

IMOGÈNE. O hypocrite courtoisie ! femme cruelle ! comme elle caresse au moment même où elle poignarde ! — Mon époux bien-aimé, la colère de mon père m'inspire bien quelque effroi ; mais, tout en conservant pour lui le respect filial, je ne crains rien de ce que peut m'infliger sa fureur. Il faut que tu partes ; moi seule, je dois affronter ici, à toute heure, son regard courroucé. Une seule chose m'aidera à supporter la vie : c'est la pensée qu'il existe dans le monde un trésor que mes yeux pourront revoir un jour.

PORTHUMUS. Ma souveraine ! ma bien-aimée ! Oh ! cesse de pleurer, si tu ne veux exciter en moi plus d'émotion qu'il ne sied à un homme d'en témoigner. Je resterai l'époux le plus loyal qui jamais ait engagé sa foi. Je fixerai ma résidence à Rome, chez un nommé Philario, un ami de mon père, que je ne connais que par correspondance. Adresse-moi là tes lettres, mon amour, et mes yeux en boiront les caractères, quand ils seraient tracés avec du fiel.

Revient LA REINE.

LA REINE. Soyez bref, je vous prie : si le roi venait, j'encourrais au plus haut point son déplaisir. — (*A part.*) Je vais diriger de ce côté sa promenade. Je ne lui inflige jamais une douleur qu'il ne me le paye en nouveaux témoignages d'affection ; il achète à haut prix mes offenses.

Elle s'éloigne.

POSTHUMUS. Quand nos adieux se prolongeraient pendant tout le temps qui nous reste à vivre, la douleur de la séparation ne ferait que s'accroître. Adieu !

IMOGÈNE. Non, reste encore un moment. Quand tu ne me quitterais que pour faire un tour de promenade, cet adieu serait encore trop court. Regarde, mon bien-aimé ; ce diamant me vient de ma mère ; prends-le, mon amour ; garde-le jusqu'à ce que tu épouses une autre femme, quand Imogène sera morte.

POSTHUMUS. Quoi ! une autre femme ? — Dieux propices,

accordez-moi seulement celle qui est à moi, et si j'en cherche une autre, que la mort s'interpose entre elle et mes embrassements! — (*Mettant l'anneau à son doigt.*) Toi, reste là tant que la chaleur vitale ne m'aura point abandonné. — Et toi, ô la plus charmante, ô la plus belle des femmes! de même qu'en t'échangeant contre mon humble personne tu as infiniment perdu au troc, de même dans l'échange de simples bagatelles, je gagne encore sur toi. Porte ceci pour l'amour de moi; c'est un lien d'amour; laisse-moi m'en servir pour enchaîner ma belle prisonnière.

Il lui attache un bracelet.

IMOGÈNE. O dieux! quand nous reverrons-nous?

POSTHUMUS. Hélas!... le roi!

Arrivent CYMBÉLINE et plusieurs Seigneurs.

CYMBÉLINE. O le plus vil des hommes! retire-toi; cesse de t'offrir à mes regards. Si après cet ordre tu souilles encore ma cour de ton indigne présence, tu mourras! Va-t'en! ta vue est pour moi un poison.

POSTHUMUS. Que les dieux vous protégent et bénissent les gens de bien que je laisse à votre cour.

Il s'éloigne.

IMOGÈNE. La mort n'a point d'angoisse plus douloureuse que celle-ci.

CYMBÉLINE. O créature déloyale! toi qui devrais rajeunir ma vieillesse, tu aggraves le poids des années sur ma tête.

IMOGÈNE. Je vous en conjure, seigneur, épargnez-vous des emportements qui pourraient vous faire du mal; votre colère ne produit sur moi aucune impression; une sensation supérieure fait taire dans mon cœur toutes les angoisses, toutes les craintes.

CYMBÉLINE. As-tu donc renoncé à tout pardon, à toute obéissance?

IMOGÈNE. Pour moi plus d'espoir, conséquemment plus de pardon!

CYMBÉLINE. Tu pouvais épouser le fils unique de la reine.

IMOGÈNE. Je suis heureuse de n'en avoir rien fait. J'ai choisi l'aigle et refusé le milan.

CYMBÉLINE. Tu as fait choix d'un mortel indigent et misérable; tu voulais faire asseoir l'ignominie sur mon trône.

IMOGÈNE. Dites plutôt que j'en ai relevé l'éclat.

CYMBÉLINE. O âme vile !

IMOGÈNE. Seigneur, c'est votre faute si j'ai aimé Posthumus : vous l'avez fait élever avec moi ; c'est un homme dont toute femme serait fière. Peu s'en faut qu'il ne m'ait payée trop cher de tout le prix que je lui coûte !

CYMBÉLINE. Quoi donc ! as-tu perdu la raison ?

IMOGÈNE. Presque, seigneur. Que le ciel me le rende !—Que ne suis-je la fille d'un berger, et mon Léonatus le fils du berger voisin !

Revient LA REINE.

CYMBÉLINE. Insensée ! — (*A la Reine.*) Je les ai trouvés encore ensemble : vous n'avez pas agi conformément à mes ordres. Emmenez-la et l'enfermez.

LA REINE. Veuillez vous calmer. — (*A Imogène.*) — Paix, ma chère fille, paix ! — (*A Cymbéline.*) Veuillez, seigneur, nous laisser ensemble, et demandez à votre raison les consolations qu'elle pourra vous suggérer.

CYMBÉLINE. Qu'elle décline et s'affaiblisse d'une goutte de sang par jour, et que, devenue vieille, elle meure de sa folie !

Il s'éloigne.

Arrive PISANIO.

LA REINE. Fi donc !—Vous devez obéir. Voici votre domestique !—Eh bien ! l'ami, quelles nouvelles ?...

PISANIO. Monseigneur votre fils a tiré l'épée contre mon maître.

LA REINE. Ah ! j'espère qu'il n'y a point de mal ?

PISANIO. Il aurait pu y en avoir ; heureusement que mon maître était sans colère : pour lui c'était plutôt un jeu qu'un combat. Des personnes qui se trouvaient là les ont séparés.

LA REINE. J'en suis bien aise.

IMOGÈNE. Votre fils est le champion de mon père ; il soutient sa cause. — Tirer l'épée contre un proscrit ! — O le vaillant chevalier ! — Je voudrais les voir tous deux en Afrique, et moi, derrière eux, une aiguille à la main, pour piquer le premier qui reculerait.—Pourquoi as-tu quitté ton maître ?

PISANIO. Par son ordre. Il n'a pas voulu me permettre de l'accompagner jusqu'au port ; il m'a laissé dans cet écrit le détail du service que j'aurais à remplir quand il vous plairait de m'employer.

LA REINE. Cet homme vous a toujours fidèlement servie ; j'ai la certitude qu'il continuera.

PISANIO. Je remercie humblement votre majesté.

LA REINE, *à Imogène.* Faisons, je vous prie, un tour de promenade.

IMOGÈNE, *à Pisanio.* Dans une demi-heure, reviens me parler ; il faut que tu voies embarquer mon mari ; pour le moment, laisse-moi !

Ils s'éloignent.

SCÈNE III.

Une place publique.

Arrivent CLOTEN et DEUX SEIGNEURS.

PREMIER SEIGNEUR. Seigneur, je vous conseille de changer de linge ; la chaleur de l'action vous a mis tout en nage ; vous voilà fumant comme la victime d'un sacrifice. L'air qui sort de votre poitrine est remplacé par d'autre ; or, l'atmosphère n'en a pas d'aussi pur que celui que vous exhalez.

CLOTEN. Si mon linge était ensanglé, alors pour en changer, — L'ai-je blessé ?

DEUXIÈME SEIGNEUR, *à part.* Non, certes ; tu n'as mis à l'épreuve que sa patience.

PREMIER SEIGNEUR. Blessé ? s'il ne l'est pas il faut qu'il ait une solide charpente ; il faut qu'il ait un corps de fer.

DEUXIÈME SEIGNEUR, *à part.* Son fer était en face d'un créancier ; il a battu en retraite.

CLOTEN. Le misérable n'a pas osé me tenir tête.

DEUXIÈME SEIGNEUR, *à part.* Non ; il s'est enfui en courant droit sur toi.

PREMIER SEIGNEUR. Vous tenir tête ! vous avez des terres en suffisance ; mais il a encore ajouté à vos possessions : il vous a cédé du terrain.

DEUXIÈME SEIGNEUR, *à part.* Autant de pouces de terre que tu as d'océans.

CLOTEN. Je voudrais qu'on ne nous eût pas séparés.

DEUXIÈME SEIGNEUR, *à part.* On aurait dû attendre que tu eusses pris, sur la poussière, le mesure d'un sot.

CLOTEN. Se peut-il qu'elle aime un pareil drôle, et ne veuille pas de moi ?

DEUXIÈME SEIGNEUR, *à part.* Si c'est un péché que de faire un bon choix, elle est damnée.

PREMIER SEIGNEUR. Seigneur, je vous ai toujours dit que son esprit n'égalait pas sa beauté. C'est une belle personne ; mais je n'ai jamais vu beaucoup briller les lumières de son esprit.

DEUXIÈME SEIGNEUR, *à part*. Elle ne luit pas sur les sots, dans la crainte que le reflet ne l'incommode.

CLOTEN. Allons, je vais rentrer dans mon appartement ; je suis fâché qu'il n'y ait pas eu de mal.

DEUXIÈME SEIGNEUR, *à part*. Je n'en suis pas fâché, à moins qu'il ne fût resté un âne sur le carreau, ce qui n'est pas un grand mal.

CLOTEN. Venez-vous avec moi?

PREMIER SEIGNEUR. Je suis aux ordres de votre seigneurie.

CLOTEN. Oui, venez; allons ensemble.

DEUXIÈME SEIGNEUR. Fort bien, monseigneur.

Ils s'éloignent.

SCÈNE IV.

Un appartement dans le palais de Cymbéline.

Entrent IMOGÈNE et PISANIO.

IMOGÈNE. Je désire que tu te rendes au port, et que là tu interroges tous les navires. S'il m'écrivait et que sa lettre ne parvînt pas, ce serait pour moi un malheur aussi grand que le serait pour un condamné la perte de ses lettres de grâce. Quelles ont été ses dernières paroles?

PISANIO. *Imogène! Imogène!*

IMOGÈNE. Et alors agitait-il son mouchoir?

PISANIO. Et il le baisait, madame.

IMOGÈNE. Tissu insensible, que j'envie ton bonheur! — Et ce fut là tout?

PISANIO. Non, madame : car aussi longtemps que mes yeux ont pu le distinguer, mes oreilles l'entendre, il est resté sur le tillac, tenant à la main un gant, un chapeau, un mouchoir qu'il agitait, pour me peindre ce qu'il éprouvait et m'exprimer combien son âme était lente à se détacher du rivage, malgré la vitesse de son navire.

IMOGÈNE. Tu aurais dû continuer à fixer les yeux sur lui jusqu'à ce qu'il ne te parût pas plus grand qu'un oiseau.

PISANIO. C'est ce que j'ai fait, madame.

IMOGÈNE. J'aurais brisé les fibres de mes yeux à force de regarder, jusqu'à ce que dans l'éloignement il ne m'eût paru pas plus gros que la pointe d'une aiguille ; je l'aurais suivi des yeux jusqu'à ce que, n'offrant plus au regard qu'un atome imperceptible, il se fût évanoui dans l'air ; alors, détournant la vue, je me serais prise à pleurer. — Mais, mon cher Pisanio, quand recevrons-nous de ses nouvelles ?

PISANIO. Soyez persuadée, madame, que ce sera par la première occasion.

IMOGÈNE. Quand je l'ai quitté, j'avais encore une infinité de jolies choses à lui dire. Avant que j'aie pu lui dire comment je penserai à lui à certaines heures, quelles seraient les pensées qui m'occuperaient ; avant que j'aie eu le temps de lui faire jurer que les dames d'Italie ne lui feraient jamais trahir mon amour et son honneur, ou de lui recommander d'unir ses prières aux miennes à six heures du matin, à midi et à minuit, car alors je suis dans les cieux pour lui ; avant que j'aie pu lui donner le baiser que je lui destinais entre deux mots charmants ; tout à coup est survenu mon père, et, pareil au vent cruel du nord, son souffle a glacé dans leur germe nos boutons près d'éclore.

Entre UNE DAME.

LA DAME. La reine, madame, désire la compagnie de votre altesse.

IMOGÈNE. Exécute promptement les ordres que je t'ai donnés. — Je vais trouver la reine.

Ils sortent.

SCÈNE V.

Rome. — Un appartement dans la maison de Philario.

Entrent PHILARIO, JACHIMO, UN FRANÇAIS, UN HOLLANDAIS et UN ESPAGNOL.

JACHIMO. Croyez-moi, seigneur ; je l'ai vu en Bretagne : il donnait alors des espérances ; il promettait d'avoir un jour le mérite qu'on lui a reconnu depuis. Mais je pouvais alors le regarder sans admiration, quand il aurait eu auprès de lui le catalogue de ses qualités, et que j'aurais été chargé de le vérifier, article par article.

PHILARIO. Vous parlez d'une époque où il n'était pas encore pourvu, comme il l'est aujourd'hui, de toutes les qualités extérieures et intérieures.

LE FRANÇAIS. Je l'ai vu en France; nous en avions beaucoup là capables de regarder le soleil d'un œil aussi ferme que lui.

JACHIMO. Son mariage avec la fille du roi, en le faisant valoir par les qualités de sa femme plutôt que par les siennes, a donné de lui une idée fausse.

LE FRANÇAIS. Et puis son bannissement,—

JACHIMO. Et les suffrages de ceux qui, pour plaire à sa femme, déplorent leur fatal divorce, tout cela contribue à lui donner de l'importance, ne fût-ce que pour justifier la princesse, dont, sans cela, le jugement prêterait trop au blâme, d'avoir été prendre pour époux un homme sans fortune et sans titre. Mais comment se fait-il qu'il vienne demeurer chez vous? Comment avez-vous fait sa connaissance?

PHILARIO, Son père et moi nous avons fait la guerre ensemble, et je lui ai dû plusieurs fois la vie. —

Entre POSTHUMUS.

PHILARIO, *continuant.* Le voici, notre Breton; faites-lui l'accueil que doivent des hommes aussi éclairés que vous à un étranger de sa qualité. — Je vous engage tous à faire plus ample connaissance avec ce cavalier, que je vous recommande comme l'un de mes nobles amis. Quant à son mérite, je laisse au temps à vous le dévoiler; car je ne veux pas faire son éloge en sa présence.

LE FRANÇAIS, *à Posthumus.* Seigneur, nous nous sommes connus à Orléans.

POSTHUMUS. Je vous y ai été redevable d'une foule d'actes de courtoisie dont je vous témoigne et vous témoignerai toujours ma reconnaissance.

LE FRANÇAIS. Seigneur, vous exagérez beaucoup le prix d'un faible service. Je me suis estimé heureux de vous réconcilier avec mon compatriote. Il eût été déplorable que, dans l'acharnement mortel que vous y mettiez tous deux, on vous eût laissés combattre pour une cause aussi légère et aussi futile.

POSTHUMUS. Permettez, seigneur : j'étais alors un jeune voyageur; j'évitais plutôt de me conduire par l'opinion des autres que je n'étais porté à me laisser guider par leur expérience; mais maintenant que mon jugement est plus rassis, si toutefois je puis le dire sans présomption, il me semble que l'objet de la querelle n'était pas tout à fait futile.

LE FRANÇAIS. La chose ne méritait pas qu'on la remît au jugement du glaive, surtout entre deux hommes qui ne pouvaient en venir aux mains sans qu'il en résultât la mort de l'un des combattants, ou même de tous deux.

JACHIMO. Pouvons-nous, sans impolitesse, vous demander le sujet de ce différend ?

LE FRANÇAIS. Sans difficulté ; du moins, je le crois. La querelle a été publique, et peut, sans nul doute, être racontée. C'était à peu près la même thèse qui fut agitée hier soir entre nous, lorsque chacun fit l'éloge des dames de son pays. Ce cavalier soutenait, en appuyant son dire des protestations les plus énergiques, que sa dame était plus belle, plus vertueuse, plus sage, plus chaste, plus constante et moins sujette à faillir qu'aucune de nos dames de France les plus accomplies.

JACHIMO. Cette dame ne vit sans doute plus aujourd'hui, ou ce cavalier a changé d'opinion depuis ce temps.

POSTHUMUS. Elle conserve encore sa vertu, et moi mon opinion.

JACHIMO. Il ne faut pas la mettre si fort au-dessus de nos dames d'Italie.

POSTHUMUS. Poussé à bout, comme je l'étais alors en France, je n'ai point fait d'exception ; et toutefois j'en parle comme d'une personne que je révère, non comme d'une beauté que je possède.

JACHIMO. Qu'elle soit aussi belle, et bien entendu aussi vertueuse qu'aucune de nos Italiennes, c'est ce qui n'est point donné à une femme de Bretagne. Si elle l'emportait autant sur certaines femmes que j'ai vues, que ce diamant à votre doigt éclipse par son éclat un grand nombre de ceux que j'ai eu occasion de voir, je la croirais supérieure à beaucoup d'autres ; mais je n'ai point vu le plus beau diamant, ni vous la dame la plus parfaite qu'il y ait au monde.

POSTHUMUS. Je l'ai louée comme je l'estimais ; j'en fais autant pour ce diamant.

JACHIMO. A combien l'estimez-vous ?

POSTHUMUS. A plus que le monde ne possède.

JACHIMO. Ou votre incomparable maîtresse est morte, ou un joyau futile l'emporte sur elle.

POSTHUMUS. Vous vous trompez. L'un peut être vendu ou donné, s'il est au monde quelqu'un d'assez riche pour l'ache-

ter, ou d'un mérite assez grand pour justifier un pareil don : l'autre n'est pas un objet qui se vende; c'est un présent des dieux.

JACHIMO. Que les dieux vous ont donné ?

POSTHUMUS. Et qu'avec leur secours je conserverai.

JACHIMO. Vous avez droit de vous en dire le possesseur ; mais, vous le savez, des oiseaux étrangers viennent parfois s'abattre sur l'étang du voisin ; on peut aussi dérober votre bague : si bien que, de vos deux joyaux sans pareils, l'un est fragile et l'autre sujet à bien des chances. Un adroit filou et un courtisan accompli dans ce genre se feraient fort de vous enlever l'un et l'autre.

POSTHUMUS. Votre Italie n'a pas de courtisan assez accompli pour triompher de l'honneur de ma maîtresse, si c'est là ce que vous entendez par fragile. Je ne doute pas que vous n'ayez bien des filoux, et pourtant je ne crains pas pour ma bague.

PHILARIO. Restons-en là, messieurs.

POSTHUMUS. Seigneur, très-volontiers. Ce digne seigneur, et je l'en remercie, ne me traite point en étranger : nous voilà tout d'abord sur un pied de familiarité.

JACHIMO. Avec cinq fois autant de conversation que nous venons d'en avoir, je me chargerais de réduire votre belle maîtresse et de l'amener à merci, si j'avais seulement accès auprès d'elle et l'occasion de lui faire ma cour.

POSTHUMUS. Non, non.

JACHIMO. J'offre de gager la moitié de ma fortune contre votre diamant, et, dans mon opinion, c'est porter beaucoup trop haut la valeur de ce bijou. Mais c'est bien moins contre la réputation de votre dame que contre votre confiance présomptueuse que mon pari est dirigé : et pour qu'il n'ait rien d'offensant pour vous, j'offre de tenter l'épreuve contre quelque dame que ce puisse être.

POSTHUMUS. Un excès d'assurance vous égare, et je ne doute pas que cette épreuve n'ait pour vous le résultat que vous méritez.

JACHIMO. Lequel ?

POSTHUMUS. Un échec, bien que votre tentative, comme vous l'appelez, mérite quelque chose de plus, un châtiment.

PHILARIO. Messieurs, en voilà assez. Cette discussion est venue à l'improviste : qu'elle meure comme elle est née, et veuillez, je vous prie, faire plus ample connaissance.

JACHIMO. Je voudrais qu'on me mît en demeure de soutenir mon dire, quand ma fortune et celle de mon voisin y seraient engagées.

POSTHUMUS. Sur quelle dame tenteriez-vous l'épreuve ?

JACHIMO. Sur la vôtre, dont la fidélité est selon vous si assurée. Je parie dix mille ducats contre votre bague, que, pourvu que je sois introduit à la cour où habite votre dame, sans avoir eu avec elle plus de deux entretiens, je lui ravirai cette vertu que vous croyez si réservée.

POSTHUMUS. Je parierai de l'or contre votre or : je tiens à ma bague autant qu'à mon doigt; elle en est inséparable.

JACHIMO. Vous aimez, et cela vous rend prudent : quand vous auriez acheté à raison d'un million le drachme, de la chair de femme, vous ne l'empêcheriez pas de se corrompre; mais je vois que vous avez des scrupules qui vous font craindre l'événement.

POSTHUMUS. Vous dites tout cela pour plaisanter; j'espère qu'au fond vous avez des pensées moins frivoles.

JACHIMO. Je suis maître de mes paroles, et ce que j'ai dit, je suis prêt à le soutenir; je le jure.

POSTHUMUS. Vous le voulez ?—Je laisserai mon diamant en gage jusqu'à votre retour. — Que l'acte de la gageure soit dressé. La vertu de ma maîtresse excède l'indignité de votre pensée : je tiens contre le pari ; voici ma bague.

PHILARIO. Ce pari n'aura pas lieu.

JACHIMO. Par les dieux, il est conclu. — Si je ne vous apporte pas la preuve irréfragable que j'ai obtenu les plus intimes faveurs de votre maîtresse, mes dix mille ducats vous appartiendront, votre diamant aussi. Oui, si je reviens après avoir laissé intact cet honneur qui vous inspire tant de confiance, elle, votre joyau, cet autre joyau et mon or, tout est à vous, pourvu que j'aie de vous une lettre d'introduction qui me donne un libre accès auprès d'elle.

POSTHUMUS. J'accepte ces conditions; qu'elles soient consignées par écrit. — Seulement je fais mes réserves. Si vous triomphez d'elle et que vous m'en donniez la preuve directe, je ne suis plus votre ennemi; elle ne mérite pas de nous occuper. Si au contraire elle reste fidèle et chaste, et que vous ne puissiez m'administrer la preuve du contraire, vous aurez à me rendre raison, l'épée à la main, de vos soupçons outrageants et de l'attaque que vous dirigez contre sa chasteté.

JACHIMO. Votre main ; j'accepte. Nous ferons rédiger ces conditions par un conseil légal ; après quoi, je pars sur-le-champ pour la Bretagne, de peur que la gageure ne s'enrhume et ne meure d'inanition. Je vais chercher mon or et faire dresser l'acte.

POSTHUMUS. C'est convenu.

Posthumus et Jachimo sortent

LE FRANÇAIS. Croyez-vous que le pari tiendra ?

PHILARIO. Le seigneur Jachimo n'en voudra pas démordre. Suivons-les, je vous prie.

Ils sortent.

SCÈNE VI.

La Bretagne. — Un appartement dans le palais de Cymbéline.

Arrivent LA REINE, ses DAMES et CORNÉLIUS.

LA REINE. Pendant que la rosée est encore sur la terre, allez cueillir ces fleurs : hâtez-vous : quelle est celle de vous qui en a la liste ?

UNE DAME. Moi, madame.

LA REINE. Allez.

Les Dames sortent.

LA REINE, *continuant.* Eh bien, docteur, avez-vous apporté ces drogues ?

CORNÉLIUS. Oui, madame, les voici. (*Il lui remet une petite boîte.*) J'espère que votre majesté ne s'offensera pas d'une question que ma conscience me fait un devoir de vous adresser ; permettez-moi de vous demander pourquoi vous m'avez commandé ces mélanges empoisonnés, destinés à donner une mort lente, mais certaine ?

LA REINE. Je m'étonne, docteur, que vous me fassiez une pareille question. Ne suis-je pas depuis longtemps votre élève ? ne m'avez-vous pas enseigné à composer des parfums, à distiller, à faire des conserves dont le roi m'a souvent fait compliment ? Après avoir poussé si loin mes connaissances, à moins que vous ne me supposiez des intentions diaboliques, n'est-il pas convenable que j'applique mon instruction à d'autres expériences ? J'essayerai la force de ces mélanges, non sur des créatures humaines, mais sur de vils animaux. Par là, je m'assurerai de leur énergie ; j'opposerai des antidotes à leur activité, et je connaîtrai leurs vertus et leurs effets.

CORNÉLIUS. Votre majesté, par ces principes, s'endurcira le cœur; d'ailleurs vous ne pourrez voir ces effets sans dégoût et sans danger.

LA REINE. Oh ! soyez tranquille. —

Arrive PISANIO.

LA REINE, *à part, continuant.* Voici ce scélérat patelin; je veux faire sur lui mon premier essai : il prend le parti de son maître; c'est un ennemi de mon fils. — Eh bien, Pisanio? — Docteur, pour le moment je puis me dispenser de vos services. Veuillez sortir.

CORNÉLIUS, *à part.* Vous m'êtes suspecte , madame ; mais vous ne me ferez pas de mal.

LA REINE, *à Pisanio.* Écoute ; un mot.

Elle s'entretient avec lui à voix basse.

CORNÉLIUS , *à part.* Je n'aime pas cette femme. Elle croit tenir des poisons lents d'une merveilleuse efficacité. Je la connais et ne veux pas confier à des mains aussi perverses des ingrédients d'une nature si funeste. Ceux que je lui ai donnés plongeront les sens dans une léthargie passagère : il est probable qu'elle les éprouvera d'abord sur des chats et des chiens; ensuite elle montera plus haut; mais il n'y a aucun danger dans la mort apparente que donne ces substances; elles ne font que plonger les sens dans un assoupissement momentané, pour leur donner ensuite plus d'activité et de fraîcheur. Je la trompe avec ces poisons prétendus, et en la trompant ainsi j'agis en honnête homme.

LA REINE. Docteur, je n'ai plus besoin de vous ; vous attendrez pour revenir que je vous fasse appeler.

CORNÉLIUS. Je prends humblement congé de votre majesté.

Il sort.

LA REINE. Tu dis qu'elle pleure encore. Ne crois-tu pas que le temps séchera ses larmes, et que la raison prendra chez elle la place de la folie? Travaille à obtenir ce résultat. Quand tu viendras m'annoncer qu'elle aime mon fils, je te dirai à l'instant que tu es aussi grand que ton maître, plus grand même, car sa fortune n'a plus qu'un souffle de vie, et sa renommée est à l'agonie. Il ne peut ni revenir ici, ni rester où il est. Pour lui, changer de lieu , c'est changer de misère , et chaque jour avance sa ruine. Qu'aurais-tu à espérer en t'appuyant sur un support près de crouler, qui ne peut être re-

levé, sur un homme qui n'a point d'amis capables de l'étayer? (*Elle laisse tomber une boîte ; Pisanio la ramasse.*) Tu ne connais pas ce que tu viens de ramasser; mais prends-le pour ta peine; c'est un médicament de ma composition, qui a cinq fois sauvé les jours du roi. Je ne connais rien au monde de plus salutaire.—Garde-le, je te prie, comme un gage des récompenses ultérieures que je te destine. Éclaire ta maîtresse sur sa situation ; qu'elle croie que c'est de ton propre mouvement que tu lui parles ; songe quel changement va s'effectuer dans ta position : tu conserveras ta maîtresse, et de plus, tu auras mon fils qui ne t'oubliera pas. Je m'emploierai auprès du roi pour te procurer, dans quelque carrière que ce soit, tout l'avancement que tu pourras désirer ; et moi-même, moi qui t'aurai mis à même de mériter ces faveurs, je récompenserai magnifiquement tes services. Appelle mes femmes; pense à ce que je t'ai dit.

Pisanio sort.

LA REINE, *seule, continuant.* Un rusé coquin dont rien ne saurait ébranler la fidélité. Il est l'agent de son maître, chargé de le rappeler sans cesse au souvenir de sa dame et de la maintenir fidèle à son époux. Je lui ai fait là un don qui, s'il en fait usage, la mettra tout à fait à court de plénipotentiaires d'amour ; et plus tard, à moins que son obstination ne fléchisse, elle en éprouvera elle-même l'efficacité.

Entre PISANIO, suivi des Dames de la reine.

LA REINE, *continuant.* C'est bien, c'est bien ; vous vous êtes acquittées à merveille de votre tâche : portez dans mon cabinet ces violettes et ces primevères.—Adieu, Pisanio; pense à ce que je t'ai dit.

La Reine et ses Dames sortent.

PISANIO, *seul.* J'y penserai ; mais, avant de trahir les intérêts de mon excellent maître, je m'étranglerai de mes propres mains ; voilà tout ce que je ferai pour toi.

Il sort.

SCÈNE VII.

Un autre appartement dans le même palais.

Entre IMOGÈNE.

IMOGÈNE. Un père cruel, une perfide marâtre, un sot aspirant à la main d'une femme mariée dont l'époux est proscrit. —O cet époux ! ma suprême douleur ! Que de tourments j'é-

prouve à cause de lui ! Heureuse si j'avais été dérobée dans mon enfance, comme mes deux frères ! Plus est élevée la sphère de nos désirs, plus nous sommes misérables. Heureux, quelque humble que soit leur destinée, ceux qui voient accomplir leurs modestes désirs, cette condition essentielle du bonheur! — Quel est cet inconnu ?

Entrent PISANIO et JACHIMO.

PISANIO. Madame, c'est un noble chevalier de Rome; il vous apporte des lettres de mon maître.

JACHIMO. Vous changez de couleur, madame? Le noble Léonatus est en bonne santé. Il salue affectueusement votre altesse.

Il lui présente une lettre.

IMOGÈNE. Je vous remercie, seigneur; soyez le bienvenu.

JACHIMO, *à part.* Sa beauté extérieure est incomparable; si elle possède une âme aussi merveilleusement belle, elle est le vérible phénix d'Arabie, et j'ai perdu ma gageure. N'importe ; payons d'audace, armons-nous d'intrépidité de pied en cap! ou bien faisons comme le Parthe, combattons en fuyant; peut-être ferais-je mieux de fuir sur-le-champ.

IMOGÈNE, *lisant.* « C'est un homme de la plus haute distinc-
» tion, à qui j'ai des obligations infinies. Traite-le en consé-
» quence, si tu fais cas de ton fidèle LÉONATUS. »

Je ne lis tout haut que ces lignes; le reste pénètre jusqu'au vif mon cœur reconnaissant. — Noble seigneur, vous êtes le bienvenu, plus que je ne saurais vous l'exprimer, et je ferai mon possible pour vous le prouver.

JACHIMO. Je vous rends grâces, charmante princesse. — Eh quoi! les hommes sont-ils insensés? La nature leur a donné des yeux pour contempler la voûte azurée et le magnifique spectacle de la terre et des mers; des yeux qui peuvent distinguer entre les globes enflammés qui roulent sur nos têtes, et les cailloux du rivage; et avec des organes si précieux ils ne peuvent distinguer entre la beauté et la laideur ?

IMOGÈNE. D'où naît donc votre étonnement ?

JACHIMO. Ce ne saurait être la faute des yeux; car des singes eux-mêmes, ayant à choisir entre deux femelles, l'une belle et l'autre laide, feraient des avances à la première et la grimace à la seconde. Ce n'est pas non plus faute de jugement; car il n'est pas d'idiot qui, placé dans cette alternative, ne fît

un choix éclairé. Il ne faut pas non plus en accuser les appétits des sens; car la laideur et l'impudicité mises en présence d'une perfection si achevée, loin d'allécher le désir, ne soulèveraient que le dégoût.

IMOGÈNE. Que voulez-vous dire ?

JACHIMO. C'est le résultat de la satiété. Le désir que rien ne saurait satisfaire, pareil au tonneau qui se vide à mesure qu'on l'emplit, après avoir dévoré l'agneau, implore des aliments grossiers.

IMOGÈNE. Quelle fantaisie vous prend ? Êtes-vous donc indisposé ?

JACHIMO. Je vous rends grâces, madame, je suis bien. (*A Pisanio.*) Je vous serai obligé d'aller rejoindre mon domestique à l'endroit où je l'ai laissé. Il est timide et borné.

PISANIO. Seigneur, j'allais sortir pour lui faire accueil.

Pisanio sort.

IMOGÈNE. La santé de mon époux est-elle bonne ? Comment se porte-t-il ?

JACHIMO. Bien, madame.

IMOGÈNE. Son humeur est-elle enjouée? J'espère que oui.

JACHIMO. Il est excessivement gai ; il n'y a pas à Rome d'étranger aussi jovial, aussi folâtre ; on ne l'appelle que le joyeux Breton.

IMOGÈNE. Quand il était ici, il était enclin à la tristesse, souvent même sans savoir pourquoi.

JACHIMO. Je ne l'ai jamais vu triste. Parmi les personnes de sa société, il y a un Français, un cavalier distingué, qui, à ce qu'il paraît, est très-amoureux d'une jeune Française. Quand notre jovial Breton lui voit pousser de profonds soupirs, il rit aux éclats, et s'écrie : « Comment s'empêcher de rire quand » on voit un homme, — qui sait par l'histoire, par ce qu'il a » entendu dire, et par son expérience personnelle, ce qu'est » la femme, ce qui lui est impossible de ne pas être ,—passer » ses jours à soupirer après un esclavage certain ! »

IMOGÈNE. Est-ce que mon époux tiendait un pareil langage ?

JACHIMO. Oui, madame; et en même temps il rit jusqu'aux larmes; rien de plus amusant que de l'entendre se moquer du Français; mais le ciel m'est témoin qu'il y a des hommes qui ont bien des reproches à se faire.

IMOGÈNE. Ce n'est pas lui, j'espère.

JACHIMO. Ce n'est pas lui. Néanmoins il pourrait faire un plus digne usage des dons qu'il a reçus du ciel. Pour lui, c'est déjà très-grave ; mais en ce qui vous concerne ,—vous que je regarde comme lui appartenant , — je ne puis m'empêcher de mêler à mon admiration un sentiment de pitié.

IMOGÈNE. Pour qui cette pitié, seigneur ?

JACHIMO. Je plains sincèrement deux personnes.

IMOGÈNE. Suis-je l'une des deux , seigneur ? Vous me regardez ; quel malheur voyez-vous en moi qui mérite votre pitié ?

JACHIMO. O aveuglement déplorable ! fuir la lumière du soleil, et lui préférer la lampe d'un cachot.

IMOGÈNE. Veuillez , seigneur , répondre plus clairement à ma question. Pourquoi me plaignez-vous ?

JACHIMO. Parce que d'autres que vous,—j'allais ajouter,— obtiennent les caresses de votre,—mais c'est aux dieux d'en tirer vengeance, ce n'est pas à moi d'en parler.

IMOGÈNE. Vous paraissez savoir quelque chose qui me concerne. L'appréhension d'un malheur fait souvent plus de mal que la certitude ; car, ou il est irréparable , ou, s'il est connu à temps, on peut encore y apporter remède. Veuillez donc , je vous prie , me découvrir le secret qui semble près de vous échapper, et que vous vous efforcez de retenir.

JACHIMO. Si, pouvant imprimer voluptueusement mes lèvres sur cette joue , sur cette main dont le moindre contact suffit pour arracher à un homme le serment d'aimer toujours ; si, possédant cet objet enchanteur qui captive irrésistiblement mes regards, j'allais, mortel réprouvé, souiller ma bouche sur des lèvres aussi fréquemment foulées que les degrés qui conduisent au Capitole ; unir ma main à des mains rendues calleuses par le travail et le parjure de chaque jour ; puiser mon bonheur dans des yeux ternes et pâles comme la lumière enfumée que donne un suif impur, je mériterais que tous les fléaux de l'enfer vinssent punir une telle trahison.

IMOGÈNE. Je crains que mon époux n'ait oublié la Bretagne.

JACHIMO. Il s'est oublié lui-même. Moi qui vous donne ces renseignements , ce n'est pas de moi-même que je révèle la bassesse de son parjure ; ce sont vos grâces qui, avec toute la puissance de la magie, m'arrachent cette révélation.

IMOGÈNE. Je n'en veux point entendre davantage.

JACHIMO. O femme adorée ! votre cause touche mon cœur d'une pitié qui va jusqu'à la douleur; une princesse aussi belle, qui, unie au sort d'un monarque, doublerait la grandeur du plus grand roi du monde, se voir assimilée à des femmes impures, payées avez l'or même sorti de vos coffres ; à des créatures malsaines qui pour de l'or affrontent toutes les infirmités les plus hideuses dont puisse être affligée la nature; à des malheureuses capables d'empoisonner jusqu'au poison même ! Vengez-vous, ou celle qui vous porta dans ses flancs n'était pas une reine, et vous dégénérez de votre illustre origine.

IMOGÈNE. Me venger ! comment le puis-je ? si ce que vous me dites est vrai,—car j'ai un cœur qui ne doit pas s'en rapporter trop vite au témoignage de mes oreilles,—si c'est la vérité, comment dois-je m'en venger ?

JACHIMO. Quoi ! vous voudriez conserver la chasteté de Diane dans votre couche glacée, tandis que lui il promène librement ses impudiques désirs, et vous outrage aux dépens de votre bourse ! Vengez-vous ; je me mets à votre disposition ; je suis plus digne de vous que le déserteur de votre couche.; et vous aurez en moi un amant dévoué, discret et sûr.

IMOGÈNE. Holà, Pisanio ?

JACHIMO. Laissez-moi sceller par un baiser l'offre de mon dévouement.

IMOGÈNE. Arrière ! — Je m'en veux de t'avoir écouté si longtemps.—Si tes intentions avaient été honorables, tu m'aurais fait ces communications dans des vues vertueuses, et non dans le but étrange et vil que tu proposes. Tu calomnies un homme qui est aussi étranger aux faits dont tu l'accuses que tu l'es à l'honneur, et tu cherches à séduire une femme qui te méprise à l'égal du démon.—Holà, Pisanio !—Le roi mon père sera instruit de ton audace; s'il approuve qu'un étranger grossier prenne sa cour pour une maison de prostitution, et y explique ses obscènes désirs ; dès lors il a une cour dont il se soucie peu, et une fille qu'il ne respecte pas.—Holà, Pisanio !

JACHIMO. O fortuné Léonatus ! je puis le dire, la confiance que tu as en ta femme est méritée, et ta rare vertu mérite la sienne !—Vivez longtemps heureuse, vous l'épouse de l'homme le plus honorable qui ait jamais fait l'orgueil d'un pays, vous dont l'amour rendrait fière le plus grand des mortels, accordez-moi mon pardon. Je vous ai tenu ce langage pour m'assurer

si votre foi était profondément enracinée. Et maintenant je vais recommencer le portrait de votre époux, et vous le représenter sous ses couleurs véritables. C'est le cavalier le plus accompli ; le charme de ses qualités lui attache tous ceux qui le connaissent, et lui concilie tous les cœurs.

IMOGÈNE. Vous lui faites réparation.

JACHIMO. Il semble un dieu descendu parmi les hommes. Je ne sais quel lustre répandu sur toute sa personne le fait paraître plus qu'un mortel. Ne soyez point offensée, auguste princesse, si j'ai voulu conaître l'accueil que vous feriez à un rapport mensonger. Cette circonstance n'a servi qu'à faire briller par une nouvelle épreuve votre jugement éclairé dans le choix d'un époux si accompli, que vous saviez incapable de faillir. L'affection que j'ai pour lui m'a porté à m'assurer si votre bon grain contenait de l'ivraie ; mais les dieux vous ont faite différente de toutes les autres femmes, ils vous ont donné une pureté sans mélange ; veuillez me pardonner.

IMOGÈNE. Tout est réparé, seigneur ; disposez de mon pouvoir dans cette cour.

JACHIMO. Recevez mes humbles remercîments. J'avais presque oublié de demander à votre altesse un léger service, qui ne laisse pas néanmoins d'avoir quelque importance, car il concerne votre époux ; quelques amis et moi nous y sommes pareillement intéressés.

IMOGÈNE. De quoi s'agit-il, je vous prie ?

JACHIMO. Nous sommes une douzaine de Romains, qui, avec votre époux, la meilleure plume de notre aile, avons mis en commun une somme d'argent destinée à l'achat d'un présent pour l'empereur ; je me suis chargé de la commission, et j'ai fait cette emplette en France. C'est de la vaisselle plate d'un travail exquis ; ce sont des joyaux du plus beau travail. Ces objets sont d'une grande valeur ; étranger dans ce pays, j'aurais désiré les mettre en sûreté : vous plairait-il de vous en charger ?

IMOGÈNE. Volontiers ; et je vous certifie sur l'honneur qu'ils seront en sûreté. Puisque mon époux y est intéressé, je les garderai dans ma chambre.

JACHIMO. Ils sont renfermés dans un coffre sous la garde de mes gens ; je prendrai la liberté de vous les envoyer pour cette nuit seulement. Je dois me rembarquer demain.

IMOGÈNE. Oh ! non, non.

JACHIMO. Il le faut ; veuillez m'excuser, je manquerais à ma parole en différant mon retour. De la France, où j'étais, j'ai traversé les mers tout exprès pour voir votre altesse, selon la promesse que j'en avais faite.

IMOGÈNE. Je vous remercie des peines que vous avez prises; mais vous ne partirez pas demain, n'est-ce pas?

JACHIMO. Oh ! il le faut, madame; si donc votre intention est d'écrire à votre époux, veuillez le faire cette nuit. J'ai déjà dépassé le terme convenu, et il importe que notre cadeau soit présenté à temps.

IMOGÈNE. J'écrirai. Envoyez-moi votre coffre, il ne courra aucun risque, et vous sera fidèlement rendu : vous êtes le bienvenu.

Ils sortent.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

Une cour devant le palais de Cymbéline.

Arrivent CLOTEN et DEUX SEIGNEURS.

CLOTEN. Vit-on jamais homme jouer de malheur à ce point? Au moment où je touchais le but, voir ma boule chassée! J'avais parié sur le coup mille livres sterling ; et puis ne voilà-t-il pas un faquin qui vient m'entreprendre pour avoir juré ; comme si je lui empruntais mes jurements, et qu'il ne me fût pas permis de les débiter à mon gré !

PREMIER SEIGNEUR. Il a été bien avancé ; vous lui avez fendu la tête avec votre boule.

DEUXIÈME SEIGNEUR, *à part.* S'il n'eût pas eu plus de cervelle que son agresseur, il l'aurait perdue toute.

CLOTEN. Quand il plaît à un homme de qualité de jurer, les personnes présentes n'ont pas le droit de venir interrompre ses jurements.

DEUXIÈME SEIGNEUR. Non, monseigneur ; — (*à part*) ni de les écourter.

CLOTEN. L'insolent! moi, lui donner satisfaction? A la bonne heure, s'il était de mon rang!

DEUXIÈME SEIGNEUR, *à part.* Il serait au rang des imbéciles.

CLOTEN. Il n'y a rien au monde qui me vexe plus que cela! je voudrais pour beaucoup être moins noble que je ne suis; ils n'osent pas se battre avec moi, à cause de la reine ma mère; il n'y a pas de si vil coquin qui ne soit le maître de se battre tout son soûl; et moi, j'en suis réduit à me promener de long en large, comme un coq qui ne peut trouver son pair.

DEUXIÈME SEIGNEUR, *à part.* Tu es tout à la fois un coq et un chapon; mais tu n'as du coq que la voix et la crête.

CLOTEN. Qu'en dites-vous?

PREMIER SEIGNEUR. Il ne convient pas que votre seigneurie se commette avec le premier venu qu'il vous aura plu d'insulter.

CLOTEN. Je le sais; mais il m'est, certes, bien permis d'insulter mes inférieurs.

DEUXIÈME SEIGNEUR. Oui; et cela n'est permis qu'à votre seigneurie.

CLOTEN. C'est ce que je dis.

PREMIER SEIGNEUR. Avez-vous entendu parler d'un étranger qui est arrivé ce soir à la cour?

CLOTEN. Un étranger! Et je n'en sais rien!

DEUXIÈME SEIGNEUR, *à part.* Il est lui-même un personnage fort étrange, et il n'en sait rien.

PREMIER SEIGNEUR. Il est arrivé un Italien; on le dit un des amis de Léonatus.

CLOTEN. Léonatus? un faquin proscrit! Son ami, quel qu'il soit, en est un autre. Qui vous a appris l'arrivée de cet étranger?

PREMIER SEIGNEUR. L'un des pages de votre seigneurie.

CLOTEN. Convient-il que j'aille le voir? Ne sera-ce pas déroger?

PREMIER SEIGNEUR. Vous ne pouvez déroger, monseigneur.

CLOTEN. Pas facilement, je crois.

DEUXIÈME SEIGNEUR, *à part.* Tu es un sot reconnu, et tu peux sans déroger faire des sottises.

CLOTEN. Venez; je veux aller voir cet Italien: ce que j'ai perdu aujourd'hui aux boules, je veux le lui regagner cette nuit. Allons, venez.

DEUXIÈME SEIGNEUR. Je vais suivre votre seigneurie.

Cloten et le premier Seigneur s'éloignent.

DEUXIÈME SEIGNEUR, *seul.* Comment une diablesse aussi matoise que sa mère a-t-elle pu mettre au monde un pareil âne! Une femme qui fait tout ployer devant la supériorité de son intelligence, avoir pour fils un idiot qui ne peut comprendre qu'en ôtant deux de vingt il reste dix-huit! Hélas! malheureuse princesse, divine Imogène, que ne dois-tu pas souffrir entre un père gouverné par ta marâtre, une mère tramant chaque jour de nouveaux complots, et un soupirant plus odieux pour toi que l'abominable exil de ton époux bien-aimé, que l'horrible divorce qu'on voudrait t'imposer! Puisse le ciel raffermir les remparts de ton honneur, et conserver inébranlable le temple de ta belle âme! puisses-tu vivre assez pour posséder un jour et ton époux banni et ce vaste royaume!

Il s'éloigne.

SCÈNE II.

Une chambre à coucher ; dans un coin est un coffre.

IMOGÈNE est occupée à lire dans son lit; entre HÉLÈNE, l'une de ses femmes.

IMOGÈNE. Qui est là? Est-ce toi, Hélène?

HÉLÈNE. C'est moi, madame.

IMOGÈNE. Quelle heure est-il?

HÉLÈNE. Il est près de minuit, madame.

IMOGÈNE. J'ai donc lu pendant trois heures : mes yeux sont fatigués. — Plie le feuillet à la page où j'en suis restée; et puis va te coucher : n'emporte pas la bougie, laisse-la brûler; si tu peux te lever à quatre heures, éveille-moi, je te prie. Le sommeil me gagne tout à fait.

Hélène sort.

IMOGÈNE, *continuant.* Dieux, je me recommande à votre protection. Défendez-moi, je vous en conjure, des mauvais génies et des piéges de la nuit.

Elle s'endort.

JACHIMO sort du coffre.

JACHIMO. Le grillon chante, et l'homme fatigué répare ses forces par le sommeil. C'est à cette heure que Tarquin foula le parquet d'un pas furtif avant d'éveiller la chasté beauté qu'il déshonora. — Cythérée, que tu es belle ainsi couchée! Lis brillant de fraîcheur, plus blanc que le lin qui te cache! Oh! si je pouvais la toucher! rien qu'un baiser, un seul! qu'ils doivent être doux sur ces lèvres vermeilles! — Cette chambre

est parfumée de son haleine : la flamme de ce flambeau se penche vers elle, au-dessous de ses paupières, comme si elle cherchait à entrevoir les deux astres d'azur que leur voile recouvre. — Mais j'oublie le dessein qui m'amène. Il faut que je remarque ce que contient cette chambre, que j'en prenne note par écrit. — (*Il tire un calepin, et prend des notes.*) Ici des tableaux ; notons-en le sujet. — Là une fenêtre. — Les ornements de ce lit ; — le dessin de cette tapisserie, — l'histoire qu'elle représente. — Ah ! si je puis remarquer sur son corps quelque signe particulier, cela enrichira singulièrement mon inventaire : ce sera un témoignage bien supérieur à la désignation de tous les meubles du monde. — O sommeil, image de la mort ! appesantis ses sens ; qu'elle reste insensible comme le monument funéraire dans une chapelle ! — (*Détachant le bracelet d'Imogène,*) Viens, viens ; — aussi facile à détacher que le nœud gordien était difficile ! — Il est à moi. Voilà qui sera pour son époux au désespoir un témoignage aussi irrécusable que celui de la conscience. Sur le sein gauche elle a un signe composé de cinq taches, pareilles aux gouttes de pourpre dans le calice d'une primevère. Voilà une preuve plus convaincante que la justice ne pourrait jamais en obtenir : quand il verra que j'ai connaissance de ce signe caché, il ne pourra s'empêcher de croire que j'ai forcé la serrure et ravi le trésor de son honneur. En voilà assez. — Que me servirait de continuer cet inventaire ? pourquoi noter par écrit ce qui est à jamais gravé dans ma mémoire ? (*Prenant le livre.*) Elle lisait l'histoire de Térée : le feuillet est plié à l'endroit où Philomèle se rendit. — J'en ai assez : rentrons dans mon coffre, et fermons-en le ressort. Hâtez-vous, hâtez-vous, dragons de la nuit [1] ! — Que l'aurore ne tarde pas à ouvrir les yeux de l'alouette. Je tremble ; quoique ce soit là un ange du ciel, l'enfer est ici. (*On entend l'horloge sonner.*) Une, deux, trois. — Il est temps ! il est temps !

Il rentre dans le coffre.

SCÈNE III.

Une antichambre voisine de l'appartement d'Imogène.

Entrent CLOTEN et PLUSIEURS SEIGNEURS.

PREMIER SEIGNEUR. Votre seigneurie, quand elle perd au jeu, est l'homme le plus patient, le plus froid qui ait jamais retourné un as.

[1] On représentait la nuit dans un char traîné par des dragons, emblème de la vigilance.

CLOTEN. Il n'y a rien qui me refroidisse comme de perdre.

PREMIER SEIGNEUR. Mais tout le monde n'est pas aussi noblement patient que votre seigneurie; ce n'est que lorsque vous gagnez que vous êtes ardent et emporté.

CLOTEN. Le gain donne du courage; si je pouvais obtenir cette sotte d'Imogène, je serais assez riche. Le matin approche, n'est-ce pas ?

PREMIER SEIGNEUR. Il fait jour, monseigneur.

CLOTEN. Je voudrais bien voir venir ces musiciens; on me conseille de lui donner de la musique tous les matins ; on prétend que cela pourra l'attendrir.

Entrent DES MUSICIENS.

CLOTEN, *continuant.* Allons, mettez vos instruments d'accord ; si vous pouvez par vos mélodies faire impression sur elle, tant mieux ! Nous essaierons aussi des paroles. Donnez-nous d'abord un excellent morceau d'harmonie ; après, vous nous donnerez un joli air accompagné d'éloquentes et admirables paroles ; — et puis nous la laisserons à ses réflexions.

Les Musiciens chantent en s'accompagnant de leurs instruments.

CHANT.

L'alouette, aux portes des cieux,
Élève sa voix matinale ;
Et, sur la rive orientale,
Le soleil monte radieux.

Sur la terre, en perles liquides,
L'Aurore a répandu ses pleurs ;
Phébus au calice des fleurs
Abreuve ses coursiers rapides.

La marguerite, au bouton d'or,
Ouvre ses yeux à la lumière ;
Tout se réveille sur la terre ;
Réveillez-vous, mon cher trésor.

CLOTEN. Partez maintenant ; si cela fait impression, je vous payerai votre musique plus cher ; si elle ne produit aucun effet, c'est de sa part... un défaut d'oreille auquel tous les instruments du monde et la voix même de eunuques ne sauraient remédier.

Les Musiciens sortent.

Entrent CYMBÉLINE et LA REINE.

DEUXIÈME SEIGNEUR. Voici le roi.

CLOTEN. Je suis bien aise d'être resté debout si tard ; cela

ait que je suis levé de grand matin. Le roi ne peut qu'approuver, en père, l'hommage que je viens rendre à sa fille. — Salut à votre majesté et à ma gracieuse mère.

CYMBÉLINE. Attendez-vous ici à la porte de notre fille inflexible? Ne va-t-elle se montrer?

CLOTEN. J'ai attaqué son cœur avec de la musique ; mais elle ne témoigne en rien qu'elle y ait fait attention.

CYMBÉLINE. L'exil de son amant est trop récent ; elle ne l'a point encore oublié : au bout de quelque temps, son souvenir sera effacé, et alors elle est à vous.

LA REINE. Vous avez beaucoup d'obligation au roi, qui ne laisse échapper aucune occasion de vous faire valoir auprès de sa fille. Faites-lui une cour assidue ; sachez mettre à profit les occasions favorables ; que vos empressements augmentent en raison de ses refus ; que les devoirs que vous lui rendez paraissent une inspiration de votre cœur ; obéissez-lui en toute chose, excepté lorsqu'elle vous ordonne de renoncer à elle ; alors seulement montrez-vous sourd à ses volontés.

CLOTEN. Comment, sourd ! je ne suis pas sourd, moi.

Entre UN MESSAGER.

LE MESSAGER. Sire, il est arrivé des ambassadeurs de Rome ; parmi eux est Caïus Lucius.

CYMBÉLINE. C'est un digne Romain, bien qu'il vienne maintenant m'apporter des paroles de colère ; mais ce n'est pas lui que j'en accuse. Nous devons le recevoir avec tous les honneurs dus à celui qui l'envoie, et lui témoigner à lui-même notre reconnaissance des bons offices qu'il nous a rendus. — (*A Cloten.*) Mon cher fils, quand vous aurez salué votre bien-aimée, venez nous rejoindre ; nous aurons besoin de vous pour recevoir ce Romain. — Venez, madame !

Cimbéline, la Reine, les Seigneurs et le Messager sortent.

CLOTEN, *seul.* Si elle est levée, je lui parlerai : sinon, qu'elle continue son sommeil et ses rêves. — Avec votre permission, holà ! (*Il frappe.*). — Je sais que ses femmes sont avec elle. Si je gagnais l'une d'elles à prix d'or !... L'or ouvre toutes les portes ; il corrompt jusqu'à la fidélité des nymphes de Diane, et leur fait livrer le cerf au hardi braconnier ; c'est l'or qui fait périr l'honnête homme et sauve le fripon ; il lui arrive même quelquefois de faire pendre fripon et honnête homme. Que ne peut-il pas faire et défaire ? il faut que je prenne une de ses

femmes pour avocat ; car je n'entends pas encore bien la cause moi-même. — Avec votre permission !

Il frappe.

Entre UNE SUIVANTE.

LA SUIVANTE. Quel est celui qui frappe ?

CLOTEN. Un homme de qualité.

LA SUIVANTE. Rien que cela ?

CLOTEN. Et le fils d'une noble dame.

LA SUIVANTE. C'est plus que ne pourraient justement s'en vanter beaucoup d'autres qui payent leur tailleur aussi cher que vous payez le vôtre. Que désire votre seigneurie ?

CLOTEN. La personne de votre maîtresse. Est-elle prête ?

LA SUIVANTE. Oui, à garder la chambre.

CLOTEN. Voilà de l'or pour vous... Vendez-moi vos éloges...

LA SUIVANTE. Que je vous vende mes éloges ? vous voulez que je vous loue, et que je dise le bien que je pense de vous ? — Voici la princesse.

Entre IMOGÈNE.

CLOTEN. Bonjour, ma charmante sœur ! Votre belle main, s'il vous plaît ?

IMOGÈNE. Bonjour, seigneur. Vous vous donnez beaucoup trop de peine pour ne recueillir que des chagrins ; tout le remercîment que je puis vous offrir, c'est de vous dire que je suis à court de remercîments, et que je n'en ai point à votre service.

CLOTEN. Néanmoins, je vous jure que je vous aime.

IMOGÈNE. Si vous vous borniez à le dire, l'effet produit sur moi serait le même ; si vous persistez à me le jurer, je vous dirai, pour vous payer de vos peines, que cela m'est parfaitement indifférent.

CLOTEN. Ce n'est pas là une réponse.

IMOGÈNE. Si je ne craignais de vous voir conclure de mon silence que j'accueille vos hommages, je ne parlerais pas. Laissez-moi en paix, je vous prie ; je suis très-résolue à ne payer tous vos empressements que d'un refus discourtois. Un homme de votre pénétration devrait se le tenir pour dit, et se retirer.

CLOTEN. Ce serait un crime que de vous abandonner à votre folie ; je n'en ferai rien.

IMOGÈNE. La folie est un mal que n'ont point à redouter les imbéciles.

CLOTEN. Est-ce que vous m'appelez imbécile?

IMOGÈNE. Je le fais parce que je suis folle : si vous voulez ous résigner, je ne serai plus folle ; cela nous guérira tous eux. Je regrette infiniment, seigneur, que vous m'ayez fait ublier les bienséances de mon sexe, en m'obligeant à vous arler sur ce ton. Retenez bien, une fois pour toutes, ce que e vais vous dire : moi, qui connais mon cœur, je vous déclare, n toute sincérité, que je ne me soucie pas de vous : je vous vouerai même, à ma honte, que je pousse le défaut de charité u point de vous haïr ; j'aurais souhaité que vous l'eussiez comris de vous-même sans m'obliger à vous le dire.

CLOTEN. Vous manquez à l'obéissance que vous devez à otre père ; car l'engagement que vous prétendez avoir conracté avec un misérable nourri d'aumônes, de plats refroidis t des restes de la cour, cet engagement n'en est point un. Il eut être permis aux gens de bas étage — et quoi de plus bas ue lui ? — d'unir leur misère, de donner le jour à des maleureux, sans consulter d'autres volontés que la leur ; mais ous, votre naissance royale vous interdit cette liberté ; il ne ous est pas permis de souiller l'éclat de la couronne en la comettant avec un obscur vassal, un malheureux fait pour porter i livrée, un laquais des plus ordinaires.

IMOGÈNE. Profane drôle, quand tu serais le fils de Jupiter, ans plus de qualités que tu n'en as, tu ne serais pas digne d'être e laquais de mon époux. Tu te croirais trop honoré, tu te reardérais comme récompensé au delà de ton mérite, au point nême d'exciter l'envie et de provoquer la haine, s'il daignait 'accorder dans son royaume l'emploi de valet de bourreau.

CLOTEN. Que les vapeurs empestées du midi l'étouffent !

IMOGÈNE. Ce qui peut lui arriver de pis, c'est que son nom oit prononcé par toi. La moindre de ses nippes, pourvu seuement qu'elle ait touché son corps, est plus précieuse à mes eux que tous les cheveux de ta tête, quand chacun d'eux serait un Cloten. — Eh bien, Pisanio !

Entre PISANIO.

CLOTEN. La moindre de ses nippes?... Que l'enfer...

IMOGÈNE, *à Pisanio.* Va sur-le-champ trouver de ma part ma suivante Dorothée.

CLOTEN. La moindre de ses nippes?

IMOGÈNE. Je suis obsédée par un sot qui m'effraye et m'irrite.

— Va dire à Dorothée de chercher un bracelet qui par malheur s'est détaché de mon bras; il me vient de ton maître. Malheureuse que je suis! je ne voudrais pas l'avoir perdu pour le revenu du premier monarque de l'Europe. Je crois l'avoir vu ce matin; je suis certaine qu'il était hier soir à mon bras; je l'ai baisé, et j'espère qu'il n'est pas allé dire à mon époux que je baise un autre objet que lui.

PISANIO. Il n'est pas perdu.

IMOGÈNE. Je l'espère; va, et cherche-le.

Pisanio sort.

CLOTEN. Vous m'avez dit des injures. — La moindre de ses nippes?

IMOGÈNE. Oui, je l'ai dit. Si vous voulez pour ce fait m'intenter une action en justice, appelez des témoins.

CLOTEN. Je le dirai à votre père.

IMOGÈNE. Et à votre mère aussi. Elle est ma belle-mère, et son opinion, je l'espère, ne me sera pas favorable. Seigneur, je vous laisse digérer votre colère.

Elle sort.

CLOTEN. Je me vengerai. — La moindre de ses nippes? — Fort bien.

Il sort.

SCÈNE IV.

Rome. — Un appartement dans la maison de Philario.

Entrent POSTHUMUS et PHILARIO.

POSTHUMUS. Ne craignez rien, seigneur. Je voudrais être aussi certain du bon vouloir du roi que je le suis de l'honneur d'Imogène.

PHILARIO. Quels moyens avez-vous de vous le concilier?

POSTHUMUS. Aucun. Je n'attends rien que du temps. Il me faut grelotter au milieu des rigueurs de l'hiver, en attendant qu'un plus chaud soleil vienne à luire. C'est pour votre amitié une reconnaissance bien stérile que ces espérances mêlées de craintes; si elles ne se réalisent pas, je cours grand risque de mourir votre débiteur.

PHILARIO. Je suis plus que payé par le charme de votre amitié vertueuse et de votre société. Maintenant votre roi doit avoir reçu le message du grand Auguste; Caïus Lucius remplira de point en point sa mission. Cymbéline payera le tribut avec les arrérages, ou il doit s'attendre à voir bientôt nos Ro-

mains, dont le souvenir est frais encore dans la douleur des Bretons.

POSTHUMUS. Sans être homme d'état, sans qu'il y ait apparence que je le serai jamais, je crois que tout ceci amènera une guerre, et qu'avant d'apprendre qu'aucun tribut ait été payé, vous apprendrez le débarquement des légions des Gaules dans notre belliqueuse Bretagne. Mes compatriotes sont mieux disciplinés qu'ils ne l'étaient à l'époque où Jules-César, tout en souriant de leur inexpérience, trouvait que leur courage n'était pas à mépriser. Maintenant qu'ils joignent la discipline à la bravoure, ils montreront à ceux qui les mettront à l'épreuve qu'ils ont su mettre le temps à profit.

Entre JACHIMO.

PHILARIO. Ah! voilà Jachimo!

POSTHUMUS. Il faut que sur terre vous ayez eu pour chevaux de poste les cerfs les plus agiles, et que sur l'Océan les vents aient soufflé dans vos voiles de tous les points de l'horizon, pour accélérer la marche de votre navire.

PHILARIO. Je vous salue, seigneur.

POSTHUMUS. Je pense que la réponse brève que vous avez reçue vous a fait hâter votre retour?

JACHIMO. Votre dame est l'une des plus belles que j'aie jamais vues.

POSTHUMUS. Et en même temps la plus vertueuse de toutes; sans quoi autant vaudrait que sa beauté se mît aux fenêtres pour allécher les cœurs parjures et se parjurer avec eux.

JACHIMO. Voici des lettres pour vous.

POSTHUMUS. Leur teneur est favorable, j'espère.

JACHIMO. C'est probable.

POSTHUMUS. Caïus Lucius était-il à la cour de Bretagne pendant que vous y étiez?

JACHIMO. On l'attendait; mais il n'était pas encore arrivé.

POSTHUMUS, *après avoir lu la lettre.* Jusque-là tout est bien. (*Lui montrant sa bague.*) Ce diamant est-il aussi brillant qu'autrefois? ou ne le trouvez-vous point trop terne pour le porter?

JACHIMO. Si je l'ai perdu, je dois en payer la valeur en or. Je ferais un voyage deux fois plus long pour passer encore une nuit aussi délicieuse et aussi courte que celle qui a été mon partage en Bretagne. J'ai gagné la bague.

POSTHUMUS. Le diamant en est trop dur.

JACHIMO. Pas du tout; votre femme est si tendre!

POSTHUMUS. Seigneur, ne faites point de votre échec un badinage; vous savez, j'espère, que nous ne pouvons plus rester amis.

JACHIMO. Nous le devons, mon cher, si vous observez nos conventions. Si je revenais sans avoir connu votre épouse, j'avoue qu'entre nous les choses devraient aller plus loin. Mais je déclare avoir triomphé de son honneur et gagné votre bague, sans que de votre part ni de la sienne j'aie encouru le moindre reproche; car je n'ai agi que du consentement de tous deux.

POSTHUMUS. Si vous pouvez me prouver qu'elle vous a reçu dans sa couche, prenez ma bague, et voilà ma main; sinon, après l'opinion injurieuse que vous avez conçue de sa vertu sans tache, il faut que j'aie votre épée, ou vous la mienne, ou que toutes d'eux, restées sans maître, appartiennent au premier qui les trouvera.

JACHIMO. Seigneur, j'ai à vous donner des preuves tellement irrécusables, que force vous sera d'y ajouter foi; je les confirmerai, s'il le faut, par serment. Mais vous m'en épargnerez la peine, quand vous aurez reconnu vous-même que cela est inutile.

POSTHUMUS. Continuez.

JACHIMO. Parlons d'abord de sa chambre à coucher, où je vous avouerai que je n'ai pas dormi; mais où j'ai obtenu quelque chose qui m'a pleinement indemnisé de ma veille. Elle est tendue d'une tapisserie soie et argent, représentant la fière Cléopâtre au moment de son entrevue avec son Romain, sur le Cydnus, gonflé d'orgueil ou par les innombrables nefs qui le couvrent au point de franchir ses rives; c'est un chef-d'œuvre d'art et de magnificence où le travail le dispute à la matière. Je ne pouvais me lasser d'admirer la perfection de ce travail merveilleux, qu'on eût pris pour une réalité vivante.—

POSTHUMUS. C'est vrai; mais vous avez pu en entendre parler ici, soit par moi, soit par d'autres.

JACHIMO. Je vous donnerai d'autres détails si vous le désirez.

POSTHUMUS. Vous le devez; votre honneur l'exige.

JACHIMO. La cheminée est au midi; l'ornement qui la couronne représente la chaste Diane au bain. Je n'ai jamais vu de

figure plus parlante ; c'est une nature muette que le sculpteur a faite ; on peut même dire qu'il l'a surpassé, au mouvement et à la respiration près.

POSTHUMUS. C'est encore une chose que vous avez pu apprendre par des ouï-dire ; car c'est un morceau renommé.

JACHIMO. Le plafond est décoré de chérubins d'or en relief. J'oubliais les chenets : ce sont deux cupidons d'argent, un bandeau sur les yeux, se tenant sur un pied, et gracieusement inclinés sur leur base.

POSTHUMUS. Et vous avez, dites-vous, triomphé de sa vertu? Je vous accorde que vous ayez vu tout cela, et je vous fais compliment de votre mémoire : mais la description de ce que contient sa chambre ne prouve pas que vous ayez gagné la gageure.

JACHIMO, *tirant de son sein le bracelet.* Eh bien ! pâlissez, si vous le pouvez. Permettez que je vous montre ce bijou : voyez. — Maintenant, je le serre. Donnez-moi votre diamant ; je veux les garder tous deux.

POSTHUMUS. O ciel ! laissez-moi l'examiner encore ! Est-ce bien celui que je lui ai laissé ?

JACHIMO. C'est le même, et je lui en sais bon gré ; elle l'a détaché de son bras. Je la vois encore : la grâce de son action surpassait la valeur du présent et y ajoutait un nouveau prix. Elle me le donna, et me dit : *Il me fut cher autrefois!*

POSTHUMUS. Elle l'aura peut-être détaché pour me l'envoyer.

JACHIMO. Elle vous l'écrit, n'est-ce pas ?

POSTHUMUS. Oh ! non, non ; il n'est que trop vrai. (*Lui donnant sa bague.*) Prenez aussi cet anneau ; c'est un basilic dont la vue me donne la mort. — L'honneur ne se trouve point où est la beauté, la vérité où est la vraisemblance, l'amour sincère où se présente un rival. Les femmes ne sont pas plus fidèles à leurs serments qu'à leur vertu, qui n'est qu'un mensonge. O perfidie qui dépasse toute mesure !

PHILARIO. Calmez-vous, seigneur, et reprenez votre bague ; elle n'est point encore gagnée. Elle peut avoir perdu ce bracelet ; ou une de ses femmes, gagnée par lui, peut le lui avoir dérobé.

POSTHUMUS. C'est vrai ; oui, c'est ainsi, sans nul doute qu'il se l'est procuré. — Rendez-moi ma bague. — Donnez-moi une

preuve plus convaincante. Indiquez-moi quelque signe particulier que vous ayez remarqué sur sa personne. Ce bracelet a été dérobé.

JACHIMO. Par Jupiter ! il n'a quitté son bras que pour venir dans mes mains.

POSTHUMUS. Vous l'entendez ! il jure, il jure par Jupiter. Il dit vrai. — Allons, gardez la bague. — Rien n'est plus vrai. J'ai la certitude qu'elle ne l'a pas perdu. Ses suivantes sont toutes fidèles et pleines d'honneur : elles, consentir à lui dérober son bracelet ! pour un étranger ! — Non, elle s'est livrée à lui. Voilà le gage de son déshonneur ; c'est à ce prix qu'elle a acheté le nom de prostituée. — Tiens, prends ton salaire, et que tous les démons d'enfer se partagent entre elle et toi !

PHILARIO. Modérez-vous, seigneur ! cette preuve ne suffit pas pour convaincre un homme bien persuadé de —

POSTHUMUS. Ne m'en parlez jamais ; elle s'est donnée à lui.

JACHIMO. S'il vous faut d'autres témoignages, en voici : au-dessous de son sein, bien digne d'être pressé par une amoureuse main, est un signe tout fier de la place charmante qu'il occupe ; sur ma vie, mes lèvres l'ont baisé, et il a réveillé mes désirs assoupis. Vous vous rappelez sans doute cette tache?

POSTHUMUS. Oui, et elle en confirme une autre, fatale, immense, que l'enfer, fût-elle seule, ne pourrait contenir.

JACHIMO. Voulez-vous entendre davantage?

POSTHUMUS. Épargne-moi ton arithmétique ; ne compte pas ses parjures ! un seul, c'est pour moi un million.

JACHIMO. Je jure, —

POSTHUMUS. Ne jure pas. Si tu jures que tu n'as pas fait ce que tu dis, tu mens ; et je te tuerai si tu nies m'avoir déshonoré.

JACHIMO. Je ne nie rien.

POSTHUMUS. Oh ! que n'est-elle ici, pour que je la mette en pièces ! Je veux aller en Bretagne et la tuer en présence de la cour, sous les yeux de son père. — Cela ne se passera point ainsi.

PHILARIO. Il est tout à fait hors de lui ! — Vous avez gagné : suivons-le, et tâchons de détourner les effets de la fureur qui le possède.

JACHIMO. De tout mon cœur.

Ils sortent.

SCÈNE V.

Même ville. — Un autre appartement dans la maison de Philario.

Entre POSTHUMUS.

POSTHUMUS. Les hommes ne peuvent-ils donc être reproduits sans que les femmes y soient de moitié? Nous sommes tous bâtards; et l'homme vénéré que je nommais mon père était je ne sais où lorsque je fus conçu. Quelque faux monnayeur m'a fabriqué à sa place. Et cependant ma mère semblait être la Diane de son temps; de même que ma femme passe pour la merveille du sien. — O vengeance! vengeance! Combien de fois elle a modéré mes plaisirs légitimes, et m'a prié de m'abstenir, avec une pudeur si charmante, que c'eût été assez pour échauffer le vieux Saturne; et moi je la croyais aussi chaste que la neige sur laquelle le soleil n'a point encore brillé. — Et voilà, ô malédiction! que ce basané de Jachimo, dans l'espace d'une heure, — n'est-il pas vrai, — ou en moins de temps encore, — dès la première entrevue, — peut-être il n'a pas dit un mot, et, tel qu'un sanglier de Germanie, largement repu de glands, il s'est élancé sur sa proie. Il n'a rencontré d'autre obstacle que ceux qu'il s'attendait à trouver. Oh! si je pouvais découvrir en moi ce que je tiens de la femme! Car l'homme n'a point un mouvement vicieux qui, je l'affirme, ne lui vienne de la femme. C'est d'elle qu'il tient le mensonge, l'adulation, la fraude, l'impudicité, les pensées obscènes : tout cela lui vient d'elle, d'elle seule, aussi bien que la vengeance, l'ambition, la convoitise, les caprices, la médisance, l'inconstance; tous les défauts qu'on pourrait nommer, et que l'enfer connaît, tous ou la plupart proviennent de la femme; que dis-je? ils en proviennent tous. Car elle porte l'inconstance jusque dans le vice; elle change un vice qui date d'une minute contre un autre plus nouveau encore. Je veux écrire contre les femmes, les détester, les maudire. — Mais la plus forte preuve de haine que je puisse leur donner, c'est de souhaiter que toutes leurs volontés soient faites. Les démons eux-mêmes ne sauraient leur trouver un supplice plus grand.

Il sort.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

La Bretagne. — Une salle d'apparat dans le palais de Cymbéline.

Entrent d'un côté CYMBÉLINE, LA REINE, CLOTEN, et plusieurs Seigneurs bretons ; de l'autre, CAIUS LUCIUS et sa suite.

CYMBÉLINE. Parlez maintenant ; que nous veut César-Auguste ?

LUCIUS. Quand Jules César, dont tout retrace encore la mémoire aux yeux des hommes, et qui vivra éternellement dans leur souvenir, vint dans cette île et en fit la conquête, Cassibélan, ton oncle, illustré par les éloges de César non moins que par ses hauts faits, s'engagea, pour lui et ses successeurs, à payer à Rome un tribut annuel de trois mille livres ; ce tribut, dans les derniers temps, n'a pas été acquitté.

LA REINE. Et pour ajouter à ton étonnement, il ne le sera jamais.

CLOTEN. Nous verrons bien des Césars avant qu'il revienne un autre Jules. La Bretagne forme un monde à part, et nous ne voulons pas payer le droit de respirer notre air natal.

LA REINE. La même occasion qui servit les Romains pour nous imposer des lois, nous l'avons aujourd'hui pour nous en affranchir. — Sire, rappelez-vous les rois vos ancêtres, et la bravoure naturelle aux peuples de votre île, cette forteresse de Neptune, bordée et défendue par des rocs inaccessibles et des mers mugissantes, entourée de sables qui n'endurent point les vaisseaux de vos ennemis, mais les engloutissent jusqu'à la pointe des mâts. Il est vrai que César fit ici une sorte de conquête ; mais ce n'est point ici qu'il prononça ses orgueilleuses paroles : « Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. » Il essuya ici le premier échec qu'il ait jamais éprouvé ; il fut battu deux fois et repoussé de nos côtes ; et ses flottes, chétifs jouets de nos mers terribles, se brisèrent comme des coquilles d'œufs contre nos rochers : pour célébrer cette victoire dans laquelle l'illustre Cassibélan s'était vu sur le point — ô inconstance de la fortune ! — de s'emparer de l'épée de César, la ville de Lud res-

plendit de feux de joie, et le cœur des Bretons s'enfla d'un généreux courage.

CLOTEN. Allons, il n'y a plus ici de tribut à payer ; notre royaume est plus puissant qu'il ne l'était à cette époque ; et, comme je le disais, il n'y a plus de César comme celui-là ; d'autres peuvent avoir son nez aquilin, mais il n'en est point qui aient son bras fort.

CYMBÉLINE. Mon fils, laissez achever votre mère.

CLOTEN. Il en est beaucoup parmi nous qui ont le poignet aussi robuste que Cassibélan ; je ne dis pas que je suis du nombre, mais j'ai un poignet. — Pourquoi un tribut ? Pourquoi payerions-nous tribut ? Si César peut nous cacher le soleil avec une couverture, ou mettre la lune dans sa poche, nous lui payerons tribut pour obtenir la jouissance de la lumière ; sinon, seigneur Lucius, qu'il ne soit plus question de tribut, je vous prie.

CYMBÉLINE. Sachez qu'avant que les Romains eussent extorqué de nous ce tribut injurieux, nous étions libres. L'ambition de César, tellement vaste qu'elle embrassait l'univers tout entier, nous imposa ce joug ; il convient à un peuple belliqueux tel que nous de le secouer. Voici donc ce que nous répondrons à César : nous avons eu pour pour ancêtre ce Mulmutius qui fonda nos lois ; ces lois, que l'épée de César n'a que trop mutilées, nous emploierons notre pouvoir à les remettre en vigueur ; dût Rome en témoigner son mécontentement, nous mettrons notre gloire à restaurer l'œuvre de Mulmutius, le premier Breton qui ceignit son front d'une couronne d'or et prit le nom de roi.

LUCIUS. Je regrette, Cymbéline, d'avoir à déclarer César Auguste ton ennemi, César, qui commande à un plus grand nombre de rois que tu n'as d'officiers au service de ta maison. Entends-moi donc ! au nom de César, je t'annonce la guerre et la ruine. Attends-toi à une attaque acharnée, irrésistible. — Après ce défi, permets-moi de te remercier, en mon nom, de ton accueil.

CYMBÉLINE. Tu es le bienvenu, Caïus ; ton César m'a fait chevalier ; j'ai passé sous ses ordres une grande partie de ma jeunesse ; je lui dois la gloire que j'ai acquise ; il veut aujourd'hui me la ravir ; il est de mon devoir de la défendre à outrance. Je sais que les Pannoniens et les Dalmates ont pris les armes pour défendre leurs libertés ; il faudrait que les Bretons

fussent bien insensibles pour que cet exemple fût perdu pour eux. Tels ne les trouvera pas César.

LUCIUS. C'est aux effets à le prouver.

CLOTEN. Vous êtes le bienvenu auprès du roi. Passez gaîment avec nous un jour ou deux encore. Si ensuite vous venez nous rendre visite dans d'autres intentions, vous nous trouverez sur les limites de la ceinture d'eau salée qui entoure notre île. Si vous nous chassez de cette position, le pays vous appartiendra. Si vous succombez dans cette entreprise, nos corbeaux en feront meilleure chère à vos dépens ; et voilà tout.

LUCIUS. Oui, seigneur.

CYMBÉLINE. Je connais les volontés de ton maître, je t'ai fait connaître les miennes ; il ne me reste plus qu'à te prouver que tu es le bienvenu.

Ils sortent.

SCÈNE II.

Un appartement dans le même palais.

Entre PISANIO.

PISANIO. Quoi ! d'adultère? Pourquoi ne me nomme-t-il pas le monstre qui l'accuse? — Léonatus ! ò mon maître ! de quelle étrange calomnie on a empoisonné ton oreille? Quel Italien perfide, à la langue envenimée comme son poignard, abusa de ta crédulité ? — Elle déloyale ? non : elle porte la peine de sa fidélité ; elle subit, avec le courage d'une déesse plutôt que d'une mortelle, des assauts auxquels succomberait toute autre vertu. — O mon maître ! votre âme, comparée à la sienne, lui est maintenant aussi inférieure que l'était votre condition. — Et il faut que je l'assassine? vous me l'ordonnez, au nom de l'affection, de la fidélité que je vous ai jurée. — Moi, la tuer ? — moi, répandre son sang ? Plutôt que de vous rendre un tel service, puissé-je ne vous en rendre jamais ! Qu'y a-t-il donc dans mes traits qui puisse faire croire que je manque à ce point d'humanité ? (*Lisant la lettre de Posthumus.*) « Fais » ce que je t'ordonne; quand elle aura lu la lettre que je » lui écris, ses ordres formels t'en fourniront l'occasion. » — O papier infernal ! aussi noir que l'encre qui te couvre ! feuille insensible ! complice d'un pareil forfait, comment conserves-tu encore ta blancheur virginale ? Ah ! elle vient. Je n'entends rien au métier qu'on m'impose.

Entre IMOGÈNE.

IMOGÈNE. Eh bien ! Pisanio ?

PISANIO. Madame, voici une lettre de mon maître.

IMOGÈNE. De qui ? de ton maître ? de mon époux ? de Léonatus ? Oh ! il serait savant, l'astronome qui connaîtrait les étoiles comme je connais son écriture. Il dévoilerait l'avenir [1]. — O dieux ! faites que cette lettre contienne l'expression de son amour, la nouvelle qu'il est en bonne santé, content, — cependant, non ; que notre séparation l'afflige. — Il est des chagrins salutaires ; celui-là est du nombre ; il entretient et fortifie l'amour ; — content ! tout, hormis cela. — Cire chérie, permets. — Soyez bénies, abeilles qui formez ces sceaux du secret ! Les amants et les conspirateurs ne font pas les mêmes vœux. (*Montrant le cachet.*) Toi, tu conduis les coupables en prison ; mais tu scelles aussi les tablettes de l'amour. — De bonnes nouvelles, grands dieux !

Elle lit :

« La justice et le courroux de ton père, s'il venait à me » surprendre dans ses états, seraient moins cruels que toi, » créature bien-aimée, si tu refusais de venir me ranimer » de tes regards. Apprends que je suis en Cambrie, au havre » de Milford. Tu feras en cette circonstance ce que te con» seillera ton affection. Reçois les vœux que forme pour ton » bonheur celui qui, resté fidèle à son serment, voit chaque » jour augmenter son amour. LÉONATUS POSTHUMUS. »

Oh que n'ai-je des chevaux ailés ! — Entends-tu, Pisanio ? il est au havre de Milford. Lis, et dis-moi quelle est la distance d'ici là. Si pour une affaire de peu d'importance on met une semaine à la parcourir, ne pourrai-je, moi, y voler en un jour ? — Allons, fidèle Pisanio, qui aspires comme moi à voir ton maître ; qui aspires, — mais doucement, — non comme moi, — mais avec une impatience moins vive que la mienne, qui dépasse toutes les proportions ; dis-moi, Pisanio, et parle vite, car le conseiller de l'amour doit presser les mots jusqu'au point d'intercepter le passage de l'ouïe ; dis-moi, combien y a-t-il d'ici à ce bienheureux Milford ? Et pour le dire en passant qu'a donc fait le pays de Galles pour que ce havre fortuné soit son heureux partage ? Mais, d'abord, dis-moi comment nous

[1] Skakspeare confond ici l'astronome avec l'astrologue ; de son temps pour la masse du public c'était même chose.

pourrons partir d'ici et comment nous ferons pour excuser mon absence pendant l'intervalle qui s'écoulera entre mon départ et mon retour. — Mais, avant tout, songeons à partir. Pourquoi préparer l'excuse avant l'acte qui la nécessite? Nous en parlerons plus tard. Dis-moi, je te prie, combien de vingtaines de milles nous pouvons parcourir dans l'espace d'une heure.

PISANIO. Une vingtaine de milles, madame, dans l'intervalle d'un soleil à l'autre, c'est assez pour vous; c'est même trop peut-être.

IMOGÈNE. Comment donc? mais un homme qui marcherait à son supplice ne pourrait aller plus lentement. J'ai entendu parler de courses de chevaux, à propos desquelles on faisait des paris, et où les chevaux couraient plus vite que ne s'écoule le sable de nos horloges. — Mais parlons sérieusement. — Va dire à ma suivante qu'elle simule une indisposition et témoigne l'intention de retourner chez son père; procure-moi sur-le-champ des habits de voyage communs et grossiers comme en porterait la femme d'un paysan.

PISANIO. Madame, veuillez y réfléchir.

IMOGÈNE. Pisanio, je ne regarde ni à droite, ni à gauche, ni en arrière; je vois uniquement devant moi; tout le reste pour moi est couvert d'un épais brouillard. Hâte-toi, je te prie; fais ce que je t'ordonne; il n'y a plus rien à dire. Il n'y a de praticable pour moi que le chemin de Milford.

Ils sortent.

SCÈNE III.

Le pays de Galles. — Une contrée montagneuse avec une caverne.

Arrivent BÉLARIUS, GUIDÉRIUS et ARVIRAGUS.

BÉLARIUS. Voilà un beau jour! il n'est pas fait pour qu'on le passe à la maison, quand on a un plafond aussi bas que le nôtre! Baissez-vous, mes enfants; cette porte vous apprend à adorer le ciel, et vous oblige chaque matin à vous incliner saintement devant lui. Les portes des rois ont des voûtes si élevées, que des géants peuvent y passer en gardant leurs turbans impies, sans saluer le soleil. — Salut, beau ciel! Nous n'habitons qu'un rocher, et pourtant nous te traitons plus poliment que ne font de fastueux mortels!

GUIDÉRIUS. Salut, ô ciel!

ARVIRAGUS. Ciel, je te salue !

BÉLARIUS. Maintenant, à nos exercices de montagnards! Gravissez ces hauteurs ; vos jambes sont jeunes; moi, je foulerai la plaine. Quand vous serez là-haut, et que je ne vous paraîtrai pas plus gros qu'un corbeau, remarquez que c'est la place que nous occupons qui nous rapetisse ou nous grandit; et alors rappelez-vous ce que je vous ai dit des cours, des princes et des intrigues des camps, où les services ne sont des services qu'autant qu'ils sont réputés tels. En observant ainsi, nous mettons à profit tout ce qui s'offre à nos regards ; et c'est souvent une consolation pour nous de voir que l'humble insecte vit dans une sécurité plus grande que l'aigle aux vastes ailes. Oh ! il y a dans cette vie plus de dignité qu'à venir humblement recevoir des ordres, plus de véritable opulence qu'à solliciter la tutelle d'enfants pour lesquels on ne fait rien [1], plus de fierté indépendante qu'à se pavaner sous la soie qu'on n'a point payée. On a beau prendre le pas sur le marchand aux dépens duquel on brille, la dette n'en reste pas moins inscrite sur ses livres. Il n'est point de vie comparable à la nôtre.

GUIDÉRIUS. Vous parlez par expérience; mais nous, oiseaux novices, dans notre vol timide nous n'avons pas perdu de vue encore le nid paternel, et nous ignorons quel air on respire ailleurs. Peut-être cette vie est-elle la plus heureuse, si le bonheur est dans la sécurité ; elle peut vous être douce à vous qui en avez connu une plus dure ; elle convient à votre nature engourdie par l'âge; mais, pour nous, c'est une cellule d'ignorance, c'est un voyage fait sans quitter son lit, c'est la prison d'un débiteur à qui il est interdit d'en franchir les limites.

ARVARIGUS. De quoi pourrons-nous parler, quand nous serons vieux comme vous ? Quand nous entendrons le vent et la pluie assiéger le brumeux décembre, comment ferons-nous dans cette froide caverne pour charmer, en devisant ensemble, les heures glacées de l'hiver ? Nous n'avons rien vu ; nous sommes de véritables brutes. Subtils comme le renard, intrépides comme le loup pour saisir notre proie, notre valeur consiste à poursuivre ce qui fuit ; et, pareils à l'oiseau emprisonné dans sa cage, nous chantons notre esclavage avec l'accent de la liberté.

[1] Allusion à l'empressement que mettaient les seigneurs de la cour à solliciter la tutelle des orphelins de grande maison, pour lesquels ensuite ils ne faisaient rien, et dont ils négligeaient complétement les intérêts et l'éducation.

BÉLARIUS. Comme vous parlez! Ah! si vous connaissiez par expérience les pratiques usuraires de la ville; les intrigues de la cour aussi difficile à quitter qu'il l'est de s'y maintenir; hauteur donton ne peut atteindre le sommet sans tomber, terrain si glissant que la crainte de choir fait autant de mal que la chute elle-même! Vous parlerai-je de la guerre, métier pénible où l'homme recherche les dangers au nom de l'honneur et de la gloire; l'infortuné meurt à cette recherche; et souvent, loin que ses haut faits soient inscrits sur sa tombe, c'est la calomnie qui se charge d'écrire son épitaphe; fréquemment il est puni de ses services, et ce qu'il y a de pis, il faut qu'il s'incline devant la censure. — O mes enfants! cette histoire est la mienne. Les glaives des Romains ont laissé sur mon corps des marques nombreuses; il fut un temps où j'étais compté parmi les plus illustres... Cymbéline m'aimait; et quand on parlait d'un guerrier, c'est mon nom qu'on citait d'abord. J'étais alors comme un arbre dont les branches ploient sous le poids de leurs fruits; mais, par une nuit fatale, un orage ou un acte de brigandage, comme il vous plaira de l'appeler, joncha la terre de mes fruits, abattit jusqu'à mes feuilles, et me laissa nu, exposé aux injures de l'air.

GUIDÉRIUS. O instabilité de la faveur!

BÉLARIUS. Tout mon crime, comme je vous l'ai dit, consistait dans la déposition de deux scélérats qui jurèrent à Cymbéline que j'étais ligué avec les Romains; leurs faux serments prévalurent sur mon honneur sans tache, et je fus exilé. Depuis vingt ans, ces rochers et ces montagnes ont été pour moi l'univers; j'y ai vécu vertueux et libre, et le ciel y a reçu de moi plus de pieux hommages que dans tout le cours de ma vie antérieure. —Mais ce n'est pas là un entretien convenable pour des chasseurs. Partez pour la montagne; celui qui abattra le premier gibier sera le roi du festin; les deux autres le serviront, et nous ne craindrons pas les poisons qu'on redoute chez les grands de la terre. Je vous rejoindrai dans la vallée.

Guidérius et Arviragus s'éloignent.

BÉLARIUS, *continuant*. Combien il est difficile d'étouffer les étincelles de la nature! Ces jeunes gens sont loin de se douter qu'ils sont les fils du roi, et Cymbéline ne soupçonne pas qu'ils sont vivants. — Ils se croient mes fils. Bien qu'obscurément élevés dans cette caverne, où ils ne peuvent se tenir qu'inclinés, leurs pensées touchent fièrement aux voûtes des

palais, et, dans les actions les plus simples, la nature leur donne je ne sais quoi de royal qui dépasse de bien loin les manières des autres hommes. Ce Polydore, — le fils aîné de Cymbéline, l'héritier du trône de Bretagne, que son père nommait Guidérius, — Dieux ! lorsque, assis sur mon escabeau, je raconte mes belliqueux exploits, à ce récit ses esprits s'enflamment ; et quand j'ajoute : « Ce fut ainsi que tomba mon ennemi; ce fut ainsi que je lui mis le pied sur la gorge ; » son noble sang colore son visage, la sueur coule de son front, ses muscles se gonflent, et il prend la posture que je décris. Son jeune frère, Cadwal, autrefois Arviragus, reproduit mes paroles par sa pantomime expressive avec la même fidélité, et laisse voir toute l'impression qu'elles font sur lui. — Écoutons ! Ils ont fait lever le gibier ! — O Cymbéline ! le ciel et ma conscience savent que tu m'as injustement banni ; pour m'en venger, je t'ai dérobé tes enfants, lorsqu'ils avaient l'un deux ans, l'autre trois ; j'ai voulu te priver d'héritiers, comme tu m'avais dépouillé de mes biens. Euriphile fut leur nourrice ; ils la prirent pour leur mère ; et chaque jour encore ils vont honorer sa tombe. Moi-même, Bélarius, connu sous le nom de Morgan, ils me croient leur père véritable. — Le gibier est levé.

Il s'éloigne.

SCÈNE IV.

Une forêt aux environs de Milford.

Arrivent PISANIO et IMOGÈNE.

IMOGÈNE. Quand nous sommes descendus de cheval tu m'as dit que nous n'étions plus qu'à deux pas de Milford. — Jamais ma mère, à ma naissance, ne fut plus impatiente de me voir que je ne le suis d'arriver. — Pisanio, où est Posthumus ? Pourquoi me regardes-tu avec des yeux égarés ? Pourquoi ce soupir qui s'échappe du fond de ta poitrine ? Ton visage est le portrait vivant de la perplexité portée au delà de toute expression. Prends un air moins effrayant, ou je crains que ma raison ne s'égare. Qu'as-tu donc ? Pourquoi me présentes-tu ce papier avec cet air sinistre ? Si ce sont de bonnes nouvelles, que ton sourire me l'annonce ; si elles sont mauvaises, il suffit que tu gardes la physionomie que tu as en ce moment. — L'écriture de mon mari ! L'Italie, cette patrie des poisons, l'aura fait tomber dans ses piéges, et il est sans doute réduit à quelque extrémité fâcheuse. — Parle, Pisanio ; tu peux par tes paroles

m'adoucir quelque affreuse nouvelle, dont la lecture me causerait la mort.

PISANIO. Lisez, et vous verrez en moi un malheureux en butte à toute les rigueurs de la fortune.

IMOGÈNE, *lisant.* « Ta maîtresse, Pisanio, a souillé le lit conjugal ; j'en ai des témoignages qui font saigner mon cœur : » je ne parle pas d'après de vaines conjectures, mais sur des » preuves aussi fortes que ma douleur, aussi certaines que la » vengeance que j'attends. Ce soin te regarde, Pisanio, si tu » n'as point adjuré ta foi, comme elle a violé la sienne.—Ote-» lui la vie de tes propres mains ; je t'en fournirai l'occasion à » Milford, où je lui écris de se rendre. Là, si tu crains de frapper, si tu ne me donnes pas la certitude que tu as exécuté » mes ordres, tu es complice de son déshonneur, et tu es à mes » yeux aussi coupable qu'elle. »

Après cette lecture, Imogène reste immobile et comme anéantie.

PISANIO. Qu'ai-je besoin de tirer mon épée ? Cette lecture lui a donné le coup mortel. — Ou plutôt c'est la calomnie, dont le tranchant est plus effilé que celui de l'épée ; dont la langue a plus de venin que tous les serpents du Nil; dont la parole impure vole sur les ailes des vents, et va porter l'imposture dans tous les coins de l'univers ; rois, reines, hommes d'état, vierges, épouses, cette vipère n'épargne rien ; elle pénètre jusque dans les secrets de la tombe. — Comment vous trouvez-vous, madame ?

IMOGÈNE. Moi, infidèle ! qu'est-ce qu'être infidèle ? Est-ce employer le temps du repos à penser à lui ? passer les heures à pleurer ? Et si par hasard la nature fatiguée succombe au sommeil, l'interrompre par un rêve effrayant dont il est l'objet, et me réveiller en sursaut, est-ce là lui être infidèle ?

PISANIO. O ma vertueuse maîtresse !

IMOGÈNE. Moi infidèle ? J'en appelle à ta conscience ! — Jachimo, tu l'as accusé d'infidélité ; tes traits alors m'ont paru ceux d'un scélérat ; maintenant ils me semblent moins hideux. — Quelque Italienne coquette, quelque beauté fardée l'aura pris dans ses filets ; moi, je ne suis plus qu'un vêtement usé, un ajustement passé de mode ; et comme je suis d'une étoffe trop riche pour être accrochée au mur parmi les rebuts de la garde-robe, on veut me découdre, et me couper en morceaux ! — Oh ! les serments des hommes ne sont que des piéges tendus aux femmes ! Après ta perfidie, ô mon époux ! la sincérité pas-

sera pour hypocrisie ; on ne la croira pas naturelle, mais empruntée pour offrir un appât à la crédulité des femmes.

PISANIO. Madame, écoutez-moi.

IMOGÈNE. Après la trahison d'Enée, les hommes de son temps les plus loyaux ont été réputés perfides comme lui ; les pleurs hypocrites de Sinon ont empêché de croire à bien des larmes sincères, et refoulé la symphatie pour des malheurs véritables. C'est ainsi, Posthumus, que ton crime mêlera un levain impur aux réputations les plus irréprochables ; les plus vertueux et les plus dignes seront réputés parjures et traîtres. — Allons, Pisanio, fais ton devoir : exécute les ordres de ton maître ; quand tu le verras, atteste-lui mon obéissance. Vois, je tire moi-même ton épée. (*Elle tire du fourreau l'épée de Pisanio.*) Prends-la, et frappe mon cœur, cet innocent asile de mon amour ; ne crains rien, il n'y reste plus que de la douleur ; ton maître qui en faisait toute la richesse, ton maître n'y est plus. Exécute ses ordres ; frappe : tu serais peut-être vaillant dans une cause plus juste ; mais, en ce moment, tu sembles manquer de courage.

PISANIO, *jetant loin de lui l'épée qu'Imogène lui présente.* Arrière, vil instrument ! tu ne souilleras pas ma main.

IMOGÈNE. Il faut que je meure ; et si je ne meurs pas de ta main, tu désobéis aux ordres de ton maître : le ciel a porté contre le suicide une défense qui désarme mon bras. Tiens, voilà mon cœur. — Enlevons encore cet obstacle ; attends, attends, je ne veux opposer à ton épée aucune défense ; je veux qu'elle entre aussi facilement que dans le fourreau — (*Tirant divers papiers de son sein.*) Que vois-je ici ? les lettres du loyal Léonatus ; elles ne sont plus aujourd'hui que des mensonges. Loin de moi, loin de moi, parjures séducteurs de ma foi ! Vous ne reposerez plus sur mon cœur ! Et voilà comme des âmes simples peuvent se laisser abuser par de perfides séducteurs : et ces victimes de la trahison en souffrent cruellement ; mais plus poignant encore est le supplice du traître. Et toi, Posthumus, qui m'as fait désobéir au roi mon père, qui m'as fait repousser les hommages des princes, mes égaux, tu éprouveras plus tard que ton action n'est pas un acte ordinaire, mais un forfait inouï ; et je ne puis songer sans douleur aux tortures que te donneras mon souvenir, quand la satiété aura succédé à la passion, qui maintenant te domine. — Hâte-toi, je te prie. L'agneau supplie le boucher de lui donner le coup

mortel. Où est ton épée? Tu es bien lent à exécuter l'ordre de ton maître, alors que mon vœu est conforme au sien.

PISANIO. O ma digne maîtresse! depuis que j'ai reçu cet ordre, je n'ai pas eu un instant de sommeil.

IMOGÈNE. Exécute-le donc, et va dormir ensuite.

PISANIO. Puissé-je plutôt me réveiller aveugle!

IMOGÈNE. Pourquoi donc t'en es-tu chargé? Pourquoi m'as-tu fait faire tout ce chemin sous un faux prétexte? Pourquoi nous avoir à tous deux imposé cette fatigue? Pourquoi avoir choisi le lieu, le moment propice? Pourquoi avoir par mon absence jeté la perturbation à la cour où je ne veux plus revenir? N'as-tu donc été si loin que pour détendre ton arc quand le cerf est devant toi, et que tu n'as plus qu'à frapper?

PISANIO. Je n'ai voulu que gagner du temps, afin d'éluder cet odieux ministère. J'ai songé à un expédient; ma bonne maîtresse, écoutez-moi avec patience.

IMOGÈNE. Parle, jusqu'à ce que ta langue soit fatiguée. Parle. On m'a dit que j'étais une prostituée; après ce mensonge infâme qui a résonné à mon oreille, nulle blessure plus cruelle ne saurait m'être infligée, et nul baume ne saurait guérir celle-là! Mais parle.

PISANIO. Eh bien, madame, j'ai pensé que vous ne retourneriez plus à la cour.

IMOGÈNE. C'est probable, puisque tu m'as amenée ici pour me tuer.

PISANIO. Non, assurément! mais si mon intelligence répondait à l'honnêteté de mes intentions, mon projet aurait une heureuse issue; on a trompé la crédulité de mon maître; il est impossible qu'il en soit autrement. Quelque scélérat, d'une habileté consommée, vous a porté à tous deux ce coup abominable.

IMOGÈNE. C'est l'ouvrage de quelque courtisane romaine.

PISANIO. Non, sur ma vie. J'écrirai que vous êtes morte, et lui en enverrai quelque sanglant indice; car il m'en a donné l'ordre. Vous ne reparaîtrez plus à la cour, et cette circonstance viendra à l'appui de mon rapport.

IMOGÈNE. Mais, mon ami, que deviendrai-je pendant ce temps-là? Où me cacher? où vivre? Comment supporter la vie quand je serai morte pour mon époux!

PISANIO. Si vous retournez à la cour, —

IMOGÈNE. Plus de cour, plus de père; je ne veux plus

avoir affaire à cet homme nul et grossier, à ce prince imbécille, ce Cloten, dont je redoute l'amour importun à l'égal d'un siége.

PISANIO. Si vous ne retournez pas à la cour, dès lors vous ne pouvez plus rester en Bretagne.

IMOGÈNE. Où faut-il que j'habite? Le soleil ne luit-il que sur la Bretagne? N'est-ce qu'en Bretagne qu'a lieu la succession des jours et des nuits? Notre Bretagne fait partie du livre de l'univers; mais on dirait qu'elle n'y est point comprise; c'est un nid de cygnes sur un vaste étang; crois-moi, hors de la Bretagne il existe encore des vivants.

PISANIO. Je suis charmé que vous songiez à vivre ailleurs. L'ambassadeur romain, Lucius, arrivé demain au havre de Milford. Maintenant, si vous êtes disposée à prendre une résolution conforme à la rigueur de votre fortune, et à déguiser votre condition, que vous ne sauriez révéler sans danger, une perspective favorable s'ouvrira devant vous; vous pourrez vous rendre à proximité de la résidence de Posthumus; là, sans voir ses actes, il vous sera facile d'être instruite d'heure en heure du moindre de ses mouvements.

IMOGÈNE. Oh! donne-moi les moyens de faire ce que tu dis là; quand il y aurait péril pour ma pudeur, si ce péril n'est pas mortel, je suis prête à tout hasarder.

PISANIO. Voilà de quoi il s'agit. Il vous faut oublier que vous êtes femme; échanger le commandement contre l'obéissance; la timidité et la délicatesse, apanage de la femme, ou plutôt son essence, contre l'effronterie railleuse, prompte à la repartie, vive et mutine comme la belette; vous devez faire plus, il faut sacrifier le précieux trésor de votre visage, et l'exposer — ô nécessité cruelle, mais inévitable! — à l'avide contact des baisers de ce soleil qui les prodigue à tout le monde; il vous faut renoncer aux grâces étudiées de ces élégants atours, dans lesquels vous rendez Junon même jalouse.

IMOGÈNE. Dépêche-toi; je vois où tu veux en venir, et déjà peu s'en faut que je ne sois homme.

PISANIO. Commencez seulement par le paraître. Dans cette prévison, j'ai apporté dans ma valise un costume d'homme complet; le vêtement, la coiffure et le reste. Si vous voulez, dans ce travestissement, et en imitant de votre mieux les dehors d'un adolescent de votre âge, vous présenter devant le noble Lucius, lui demander d'entrer à son service, et lui dire

les talents que vous possédez, et que vous lui aurez bientôt fait connaître, s'il a l'oreille sensible à la musique, je ne doute pas qu'il ne vous accueille avec joie; car il est homme d'honneur et vertueux. Quant à vos moyens de subsistance, comptez sur moi pour y pourvoir abondamment. J'aurai soin que rien ne vous manque, ni actuellement, ni pour l'avenir.

IMOGÈNE. Tu es l'unique appui que les dieux daignent m'accorder. Éloigne-toi, je te prie; il y aurait encore bien des choses à considérer; mais nous mettrons à profit les chances que le temps nous amènera : je me sens la force de tenter cette entreprise, et je soutiendrai cette épreuve avec le courage d'un prince. Séparons-nous, je t'en conjure.

PISANIO. Allons, madame, il faut que je vous quitte sans retard, de peur qu'on ne remarque mon absence, et qu'on ne me soupçonne de vous avoir accompagnée dans votre évasion. Ma noble maîtresse, voici une boîte que je tiens de la reine; elle renferme une substance précieuse. Si vous êtes malade en mer, ou que sur terre vous ressentiez quelque défaillance, une drachme de ceci suffira pour vous guérir. -- Veuillez vous retirer sous quelque ombrage, et revêtir le costume de votre nouveau sexe. — Puissent les dieux vous servir de guide et tout ordonner pour le mieux !

IMOGÈNE. Ainsi soit-il ! je te remercie.

Ils s'éloignent dans deux directions différentes.

SCÈNE V.

Un appartement dans le palais de Cymbéline.

Entrent CYMBÉLINE et sa suite, LA REINE, CLOTEN, LUCIUS et plusieurs Seigneurs bretons.

CYMBÉLINE. Ici je vous quitte et vous fais mes adieux.

LUCIUS. Je vous rends grâces, grand roi : l'empereur m'a écrit. Il faut que je parte, et je regrette vivement d'avoir à vous proclamer l'ennemi de mon maître.

CYMBÉLINE. Seigneur, mes sujets ne veulent point se soumettre à son joug; et il ne serait pas digne d'un roi de montrer moins de fierté qu'eux.

LUCIUS. Veuillez, sire, m'accorder un sauf-conduit jusqu'au havre de Milford. — (*A la Reine.*) — Madame, — (*à Cloten et aux Seigneurs*) et vous, seigneurs, que le ciel vous comble de ses grâces,

CYMBÉLINE, *aux Seigneurs.* Seigneurs, c'est vous que je charge de ce soin ; qu'on lui rende tous les honneurs qui lui sont sont dus. — Sur ce, noble Lucius, recevez mes adieux.

LUCIUS, *à Cloten.* Votre main, seigneur.

CLOTEN. Recevez-la en ami ; mais à l'avenir ce sera la main d'un ennemi.

LUCIUS. Seigneur, c'est à l'événement à nommer le vainqueur. Adieu.

CYMBÉLINE. Seigneur, ne quittez le noble Lucius que lorsque vous aurez traversé la Séverne. — (*A Lucius.*) Soyez heureux !

Lucius et les Seigneurs sortent.

LA REINE. Il s'en va de mauvaise humeur ; mais ce nous est un honneur de lui en avoir donné sujet.

CLOTEN. Tant mieux ! le vœu de vos vaillants Bretons est exaucé.

CYMBÉLINE. Lucius a déjà mandé à l'empereur où en sont les choses parmi nous. Il convient donc que nous tenions prêts nos chars et nos cavaliers : les forces qu'il a déjà dans la Gaule seront bientôt réunies et dirigées contre la Bretagne.

LA REINE. Il ne faut point s'endormir, mais agir avec promptitude et vigueur.

CYMBÉLINE. Je m'attendais à ce qui m'arrive, et déjà mes mesures sont prises. Mais, madame, où est notre fille ? Elle n'a point paru devant l'ambassadeur romain, et ne nous a point aujourd'hui présenté ses devoirs. Je la crois d'un caractère plus mutin que respectueux ; je l'ai remarqué. — (*A un de ses Serviteurs.*) Qu'on aille la chercher ; nous y avons mis trop d'indulgence.

Un Serviteur sort.

LA REINE. Seigneur, depuis l'exil de Posthumus elle vit extrêmement retirée ; le temps seul pourra la guérir. Je supplie votre majesté de ne point lui tenir un langage sévère ; elle est si sensible au reproche, que pour elle les paroles sont des coups, et le moindre coup est la mort.

Rentre LE SERVITEUR.

CYMBÉLINE. Où est-elle ? Quelles raisons donne-t-elle de son manque d'égards ?

LE SERVITEUR. Sire, ses appartements sont fermés ; on a beau frapper, personne ne répond.

LA REINE. Seigneur, lors de la dernière visite que je lui ai faite, elle m'a priée de l'excuser auprès de vous si elle se renfermait dans une retraite que l'état de sa santé lui rendait nécessaire, et si elle s'abstenait de vous rendre ses devoirs de chaque jour; voilà ce qu'elle m'a chargée de vous dire : mais les affaires importantes survenues à la cour me l'avaient fait oublier.

CYMBÉLINE. Ses portes sont fermées? On ne l'a pas vue depuis peu? Veuille le ciel que mes funestes pressentiments ne se réalisent pas!

Il sort.

LA REINE. Mon fils, suivez le roi.

CLOTEN. Voilà deux jours que je n'ai pas vu son vieux serviteur Pisanio.

LA REINE. Allez voir ce qu'il en est.

Cloten sort.

LA REINE, *continuant.* Ce Pisanio, si dévoué à Posthumus, je lui ai donné un spécifique; il l'aura sans doute avalé comme une substance précieuse; fasse le ciel que ce soit là la cause de son absence! Mais elle, où est-elle allée? Peut-être le désespoir l'a saisie, ou l'amour lui aura donné des ailes, et elle aura fui vers son cher Posthumus. Elle s'est livrée à la mort ou au déshonneur, et dans l'un ou l'autre cas, mon but est atteint. Elle est morte, c'est moi qui dispose de la couronne de Bretagne.

Rentre CLOTEN.

LA REINE, *continuant.* Eh bien, mon fils?

CLOTEN. Elle s'est enfuie, cela est certain. Rentrez et apaisez le roi. Il est en fureur; nul n'ose l'approcher.

LA REINE. Tant mieux : puisse cette nuit avancer sa fin!

Elle sort.

CLOTEN, *seul.* Je l'aime et je la hais. Elle est belle et fille de roi. Elle possède toutes les perfections d'une femme de la cour à un plus haut degré que tout le reste de son sexe. Elle réunit à elle seule ce que chacune d'elles a de mieux, et il résulte de ce mélange un tout complet qui les surpasse toutes; c'est pour cela que je l'aime. Mais ses dédains pour moi et les faveurs qu'elle prodigue à ce vil Posthumus font à son jugement une tache qui, à mes yeux, ternit tous ses mérites. Cela me détermine à la haïr; je ferai plus, je veux me venger d'elle; car s'il arrive que des imbéciles. —

Entre PISANIO.

CLOTEN, *continuant.* Qui est là? Ah! drôle, tu décampes? Approche. Te voilà, entremetteur? Scélérat, où est ta maîtresse? Réponds sur-le-champ, ou je t'envoie à l'instant aux enfers.

PISANIO. O monseigneur!

CLOTEN. Où est ta maîtresse? Par Jupiter, je ne te le demanderai pas trois fois. Misérable, il faut que je tire ce secret de ton cœur, ou je te l'arrache pour l'y chercher. Est-elle avec ce Posthumus, surchargé de bassesse, sans une drachme de mérite?

PISANIO. Hélas! monseigneur, comment serait-elle avec lui? Quand a-t-elle disparu? Il est à Rome.

CLOTEN. Où est-elle, maraud? Approche encore; point de tergiversations : dis-moi positivement ce qu'elle est devenue.

PISANIO. O mon digne seigneur!

CLOTEN. Indigne coquin! dis-moi sur-le-champ, sans une parole de plus, où est ta maîtresse. — Laisse-moi là ton noble seigneur. — Parle, ou ton silence va devenir à l'instant ta condamnation et ta mort.

PISANIO. Eh bien, seigneur, cet écrit contient tout ce que je sais au sujet de sa fuite.

CLOTEN. Voyons; — je la poursuivrai jusque sur les marches du trône d'Auguste.

PISANIO, *à part.* Il fallait me résoudre à ceci, ou périr. Elle est déjà loin; ce que cet écrit lui apprendra pourra lui faire faire à lui bien du chemin, mais sans danger pour elle.

CLOTEN, *lisant.* Hum!

PISANIO, *à part.* J'écrirai à mon maître qu'elle est morte. O Imogène! puisses-tu voyager sans accident, et revenir un jour!

CLOTEN. Dis-moi, cette lettre contient-elle la vérité?

PISANIO. Je le crois, seigneur.

CLOTEN. C'est l'écriture de Posthumus; je la reconnais. — (*A Pisanio.*) Si tu voulais ne pas être un scélérat, mais me servir fidèlement; exécuter avec zèle les ordres que j'aurais occasion de te donner, — c'est-à-dire accomplir sur-le-champ et franchement toutes les scélératesses que je te prescrirais, — je te regarderais comme un honnête homme, et je ne refuse-

rais ni mes largesses à ta fortune, ni mon appui à ton avancement.

PISANIO. Fort bien, monseigneur.

CLOTEN. Veux-tu me servir? Si tu es patiemment, et avec tant de constance, resté fidèle à l'indigne destinée de ce misérable Posthumus, je ne doute pas que la reconnaissance ne t'attache avec zèle à ma fortune.

PISANIO. Volontiers, seigneur.

CLOTEN. Donne-moi ta main; voici ma bourse; as-tu en ta possession quelques vêtements de ton ancien maître?

PISANIO. J'ai à mon logement, seigneur, le vêtement qu'il portait au moment où il a pris congé de ma dame et maîtresse.

CLOTEN. Le premier service que tu me rendras sera de m'aller chercher ce vêtement; que ce soit ton premier service; va.

PISANIO. J'y vais, seigneur.

Il sort.

CLOTEN, *seul.* J'irai te rejoindre au havre de Milford. — Il y a une chose que j'ai oublié de lui demander; je m'en souviendrai tout à l'heure. — C'est là, vil Posthumus, que je veux te tuer. — Je voudrais que ce vêtement fût venu. Elle m'a dit un jour — et c'est une amertume qui, maintenant encore, me soulève le cœur, — qu'elle faisait plus de cas de la moindre nippe de Posthumus que de ma noble personne, avec toutes les qualités qui la parent. Sous le vêtement de Posthumus, je veux la violer. Je commencerai par le tuer sous ses yeux; elle sera témoin de ma valeur, qui fera le désespoir de ses mépris. Quand je l'aurai étendu roide mort, que j'aurai insulté à son cadavre, rassasié ma passion sur elle, ce que j'exécuterai, par un raffinement de vengeance, dans les vêtements même qu'elle prisait tant, je la ferai marcher de force devant moi et la ramènerai à la cour. Elle s'est fait une joie de me mépriser; je me ferai une joie de me venger d'elle.

Rentre PISANIO, avec un vêtement.

CLOTEN, *continuant.* Est-ce là le vêtement en question?

PISANIO. Oui, mon noble seigneur.

CLOTEN. Combien de temps y a-t-il qu'elle est partie pour le havre de Milford?

PISANIO. C'est à peine si elle y est arrivée à présent.

CLOTEN. Porte ces habits dans ma chambre; c'est la se-

conde chose que je te commande; la troisième, c'est de garder le secret sur mon projet. Sers-moi avec zèle, et ta fortune est faite. — C'est à Milford qu'est maintenant ma vengeance! Que n'ai-je des ailes pour l'y aller rejoindre! Viens, et sois-moi fidèle.

Il sort.

PISANIO, *seul.* Tu me demandes de me déshonorer; car t'être fidèle, ce serait être parjure, ce que je ne serai jamais, au plus loyal de tous les hommes. Va, cours à Milford pour n'y pas trouver celle que tu poursuis. Répandez-vous sur elle, bénédictions du ciel! que mille obstacles entravent l'impatience de cet insensé! qu'il ne recueille que des peines pour tout salaire!

Il sort.

SCÈNE VI.

Devant la caverne de Bélarius.

Arrive IMOGÈNE, en habit d'homme.

IMOGÈNE. C'est une pénible existence, je le vois bien, que celle d'un homme. Je suis harassée : voilà deux nuits que je n'ai eu d'autre lit que la terre; je succomberais si ma résolution ne me soutenait. — Milford, quand Pisanio te montrait à moi du sommet de la montagne, tu étais à deux pas. O Jupiter! toujours le malheureux voit fuir devant lui l'asile que sa misère implore! Deux mendiants m'ont dit qu'en suivant cette route, je ne pouvais manquer d'arriver à Milford. Peut-on supposer le mensonge dans des malheureux qui savent que le ciel les accable d'afflictions pour les punir ou les éprouver? Oui, sans doute; et pourquoi s'en étonner, quand c'est à peine si les riches eux-mêmes disent la vérité? Mentir dans l'abandance est plus coupable que de mentir par besoin; et l'imposture est plus condamnable dans les rois que dans les indigents. — Mon époux bien-aimé, et toi aussi, tu es du nombre des imposteurs. Maintenant que je pense à toi, ma faim est partie : tout à l'heure j'étais près de tomber de faiblesse. — Mais quelle est cette caverne? Ce sentier y conduit; c'est quelque sauvage tanière. Peut-être ferais-je bien de ne pas appeler; je n'ose appeler; mais la faim, avant d'abattre totalement la nature, lui donne du courage. L'abondance et la paix font les lâches; la vaillance fut tojours fille du besoin. — Holà! qui est ici? Si c'est une créature humaine, qu'elle parle; si c'est une

créature sauvage, qu'elle prenne ma vie, ou me la rende. — Holà ! — Point de réponse ? Entrons donc. En tout cas, tirons mon épée ; pour peu que mon ennemi en ait aussi peur que moi, il n'osera pas en soutenir la vue. Accordez-moi de tels ennemis, ciel propice !

Elle entre dans la caverne.

Arrivent BÉLARIUS, GUIDÉRIUS et ARVIRAGUS.

BÉLARIUS. C'est vous, Polydore, qui vous êtes montré le plus habile chasseur ; c'est vous qui serez le roi du festin. Cadwal et moi nous serons vos cuisiniers et nous vous servirons : c'est notre convention. La sueur du travail s'arrêterait bientôt, s'il n'avait point un but. Venez ; l'appétit nous rendra succulent notre grossier repas. La lassitude dort sur les cailloux ; l'oisiveté fébrile trouve dur le duvet de son oreiller. — Allons, paix à notre asile, cette chétive demeure qui se garde elle-même !

GUIDÉRIUS. Je suis rendu de fatigue.

ARVIRAGUS. J'ai le corps harassé ; mais j'ai l'appétit en bon état.

GUIDÉRIUS. Il y a de la viande froide dans la caverne ; nous allons prendre cet à-compte, en attendant que notre gibier soit cuit.

BÉLARIUS, *regardant dans la caverne.* Arrêtez, n'entrez pas. Si je ne le voyais manger nos provisions, je le prendrais pour un sylphe.

GUIDÉRIUS. Qu'y a-t-il, mon père ?

BÉLARIUS. Par Jupiter, c'est un ange, ou une merveille terrestre ! — Voyez cette divinité qui s'avance sous les traits d'un adolescent !

IMOGÈNE sort de la caverne et s'avance.

IMOGÈNE. Bonnes gens, ne me faites pas de mal. Avant d'entrer ici, j'ai appelé, et je comptais demander ou acheter ce que j'ai pris ; je vous assure que je n'ai rien dérobé ; et je ne l'aurais pas fait quand j'aurais trouvé le sol couvert d'or. Voilà de l'argent pour ce que j'ai mangé. Je l'aurais laissé sur la table après avoir terminé mon repas, et j'aurais quitté ce lieu en priant pour l'hôte qui m'avait nourri.

GUIDÉRIUS. De l'argent, jeune homme ?

ARVIRAGUS. Que plutôt tout l'or et tout l'argent de la terre

soient transformés en fange ; car c'est là le cas qu'on doit en faire, à moins d'adorer des dieux de fange.

IMOGÈNE. Vous êtes fâchés, je le vois. Si vous voulez me tuer pour ma faute, sachez que je serais mort si je ne l'avais pas commise.

BÉLARIUS. Où allez-vous?

IMOGÈNE. Au havre de Milford, seigneur.

BÉLARIUS. Quel est votre nom?

IMOGÈNE. Fidèle. Un de mes parents, qui part pour l'Italie, doit s'embarquer à Milford : j'étais en route pour le rejoindre, lorsque, tombant presque de faiblesse, je me suis rendu coupable de cette faute.

BÉLARIUS. Beau jeune homme, ne nous prenez pas pour des gens grossiers, et ne jugez pas de notre bienveillance par l'aspect sauvage de notre demeure; soyez le bienvenu ; il est presque nuit ; vous ferez meilleure chère avant votre départ ; faites-nous l'amitié de rester et de partager notre repas. — Mes enfants, faites-lui bon accueil.

GUIDÉRIUS. Jeune homme, si vous étiez femme, je réclamerais avec instance la faveur d'être votre époux. — Franchement, ce que je dis je le ferais.

ARVIRAGUS. Je suis bien aise qu'il soit homme, je veux l'aimer comme un frère, — (*A Imogène.*) Oui, recevez de moi l'accueil que je lui ferais après une longue absence ; soyez le bienvenu ! Ouvrez votre cœur à la joie ; vous êtes avec des amis.

IMOGÈNE, *à part.* Des amis ! Ah ! si c'étaient mes frères ! Plût au ciel qu'ils le fussent ! ils seraient les fils de mon père ; on eût attaché moins de prix à ma personne ; et nos conditions, Posthumus, eussent été plus égales.

BÉLARIUS. Quelque chagrin l'oppresse.

GUIDÉRIUS. Que je voudrais l'en délivrer !

ARVIRAGUS. Et moi aussi, quel qu'il fût, quelque sacrifice, quelque danger qu'il dût m'en coûter ! dieux !

BÉLARIUS. Mes enfants, un mot.

Il les prend à l'écart et leur parle bas à l'oreille.

IMOGÈNE. Des grands qui n'auraient pour palais que cette caverne, qui se serviraient eux-mêmes, et renonçant à la vaine renommée que dispense une multitude inconstante, posséderaient la vertu dont ils porteraient dans leur conscience l'assuré

témoignage, ne surpasseraient point ces deux frères. Pardonnez-moi, ô dieux! puisque Léonatus est parjure, je changerais volontiers de sexe, pour vivre ici avec eux.

Bélarius et ses fils se rapprochent d'Imogène.

BÉLARIUS. C'est donc entendu. Allons accommoder notre chasse. — (*A Imogène.*) Beau jeune homme, entrez : à jeun, la conversation est pénible ; quand nous aurons soupé, nous pourrons sans impolitesse vous demander votre histoire, ou du moins ce qu'il vous plaira de nous en dire.

GUIDÉRIUS. Entrez, je vous prie.

ARVIRAGUS. Votre rencontre est un bonheur pour nous ; moins doux est au hibou le retour de la nuit, à l'alouette le lever de l'aurore.

IMOGÈNE. Je vous rends grâces, seigneur.

ARVIRAGUS. Veuillez entrer, je vous prie.

Ils entrent dans la caverne.

SCÈNE VII.

Rome.

Arrivent **DEUX SÉNATEURS** et **LES TRIBUNS.**

PREMIER SÉNATEUR. Voici la teneur de l'édit de l'empereur : Attendu que les milices plébéiennes sont en ce moment occupées contre les Pannoniens et les Dalmates, et que les légions stationnées dans les Gaules son trop faibles pour soutenir la guerre contre les Bretons révoltés, il ordonne que les patriciens soient enrôlés pour cette expédition. Il crée Lucius proconsul, et c'est vous, tribuns, qu'il charge de faire ces levées. Vive César !

UN TRIBUN. Est-ce Lucius qui commande l'armée?

DEUXIÈME SÉNATEUR. Oui.

LE TRIBUN. Ses troupes sont maintenant dans les Gaules?

PREMIER SÉNATEUR. Les légions dont je vous ai parlé, et que les levées nouvelles doivent renforcer. Les termes de votre commission fixent le nombre d'hommes et l'époque où ils doivent être mis en marche.

LE TRIBUN. Nous ferons notre devoir.

Ils s'éloignent.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

Une forêt dans le voisinage de la caverne.

Arrive CLOTEN.

CLOTEN. Me voici près de l'endroit où ils doivent se rejoindre, si les renseignements de Pisanio sont vrais. Comme les habits de Posthumus me vont bien! Pourquoi sa maîtresse, faite par le même ouvrier qui a fait son tailleur, ne m'irait-elle pas aussi? d'autant plus, — pardon de l'expression, — que les femmes ne nous vont et qu'on ne leur va que par boutades. Il faut que je me mette à l'œuvre. Je puis le dire à part moi, — car il n'y a pas de vanité à un homme à conférer avec son miroir, je veux dire seul dans sa chambre,—les proportions de mon corps sont aussi bien dessinées que les siennes; je suis aussi jeune que lui, plus fort; je ne lui suis pas inférieur en fortune; je me trouve dans une position plus favorable; je le vaux en toute circonstance, et dans les combats singuliers je vaux mieux que lui; et cependant cette petite entêtée s'obstine à l'aimer malgré moi. Ce que c'est que de nous autres mortels! Posthumus, ta tête, maintenant sur tes épaules, sera abattue dans une heure, ta maîtresse violée, tes habits mis en pièces sous ses yeux; cela fait, je la forcerai à me suivre vers son père, qui se fâchera peut-être un peu de ce traitement cavalier; mais ma mère, qui sait tenir en bride sa mauvaise humeur, saura tourner le tout à ma louange. — Mon cheval est solidement attaché. Sors du fourreau, mon épée; il y a du sang à verser. Fortune, amène-les sous ma main! D'après les indications de Pisanio, ce doit être ici le lieu de leur rendez-vous, et le drôle n'oserait me tromper.

Il s'éloigne.

SCÈNE II.

Devant la caverne.

On voit sortir de la caverne BÉLARIUS, GUIDÉRIUS, ARVIRAGUS et IMOGÈNE.

BÉLARIUS, *à Imogène*. Vous êtes indisposé; restez dans la caverne; nous viendrons vous rejoindre après la chasse.

ARVIRAGUS. Mon frère, restez ici. Ne sommes-nous pas frères?...

IMOGÈNE. Tous les hommes devraient l'être; mais l'argile et l'argile diffèrent en dignité, quoique toutes deux formées de la même poussière. Je ne me sens pas bien.

GUIDÉRIUS, *à son père et à son frère.* Allez chasser, vous autres; je resterai avec lui.

IMOGÈNE. Je ne suis pas assez mal pour cela; et pourtant je ne suis pas bien; mais je ne suis pas de ces gens efféminés qui se croient morts avant d'être malades; veuillez donc me laisser seul. Livrez-vous à vos occupations journalières : interrompre une habitude, c'est déranger toute l'existence. Je souffre; mais votre présence ne me guérirait pas : la société n'est pas un soulagement pour l'homme insociable : mon état n'est pas très-dangereux, puisque je puis en raisonner ainsi; vous pouvez me laisser seul ici en toute confiance; je ne ferai tort qu'à moi-même, et vous ne perdrez pas grand'chose en me laissant mourir.

GUIDÉRIUS. Je vous aime, je le confesse; mon affection pour vous est égale à celle que je porte à mon père.

BÉLARIUS. Comment cela? comment cela?

ARVIRAGUS. Si mon frère est coupable de parler ainsi, je m'associe à sa faute. Je ne sais pourquoi j'aime ce jeune homme; je vous ai entendu dire que la raison n'entre pour rien dans les raisons de l'amour; si le cercueil était à la porte et qu'on me demandât qui doit mourir, je répondrais : « Mon père, et non ce jeune homme! »

BÉLARIUS, *à part.* O noble élan! Ils ne démentent pas leur nature; ils justifient leur haute naissance. Le lâche donne le jour à des lâches; l'homme vil a des fils qui lui ressemblent : il y a dans la nature la fleur et le son, des objets d'admiration et de mépris! Je ne suis pas leur père; mais qui peut donc être cet inconnu? par quel prodige l'aiment-ils plus que moi? — (*Haut.*) Il est neuf heures du matin.

ARVIRAGUS. Adieu, mon frère.

IMOGÈNE. Je vous souhaite une chasse agréable.

ARVIRAGUS. Et moi, je vous souhaite la santé. — Préparons-nous, mon père.

Ils s'éloignent à quelques pas et préparent leurs armes.

IMOGÈNE. Ce sont de bienveillantes créatures. Dieux, que

de mensonges j'ai entendus ! Nos courtisans disent que hors de la cour tout est sauvage. Comme l'expérience me prouve le contraire ! Les vastes mers produisent des monstres ; l'humble rivière fournit à nos tables des poissons exquis. Je me sens défaillir ; le cœur est près de me manquer. — Pisanio, je veux maintenant essayer de ton spécifique.

GUIDÉRIUS. Je n'ai rien pu tirer de lui ; il m'a dit qu'il était d'une famille honorable, mais tombé dans le malheur ; victime de la déloyauté, mais honnête et loyal.

ARVIRAGUS. Il m'a fait la même réponse, ajoutant que plus tard j'en saurais davantage.

BÉLARIUS. En campagne, en campagne. — (*A Imogène.*) Nous allons vous quitter pour le moment ; rentrez, et reposez-vous.

ARVIRAGUS. Notre absence ne sera pas longue.

BÉLARIUS. Ne soyez pas malade, je vous en prie ; car vous devez être notre ménagère.

IMOGÈNE. Malade ou bien portant, je vous suis dévoué,

BÉLARIUS. Et vous le serez toujours.

Imogène rentre dans la caverne.

BÉLARIUS, *continuant.* Ce jeune homme, bien que dans le malheur, paraît issu d'honorables ancêtres.

ARVIRAGUS. Comme il chante ! quelle voix céleste !

GUIDÉRIUS. Avec quelle délicatesse il apprêtait nos mets ! il découpait nos racines et en formait des chiffres élégants ; et nos breuvages préparés par sa main eussent rendu la santé à Junon malade.

ARVIRAGUS. Que le sourire sur sa bouche s'allie noblement au soupir ! comme si le soupir naissait du regret de ne pas être son doux sourire, et que le sourire se moquât du soupir, en le voyant s'envoler d'un temple si divin pour se mêler aux vents dont se rient les matelots.

GUIDÉRIUS. Je remarque que la douleur et la patience croissent dans ton âme, et y mêlent leurs racines.

ARVIRAGUS. Puisse la patience grandir et se dégager de la douleur qui l'entrave !

BÉLARIUS. Il est grand jour. Allons, partons. — Qui est là ?

Arrive CLOTEN.

CLOTEN. Je ne puis trouver ces fuyards ; ce scélérat s'est joué de moi. — Je tombe de fatigue.

BÉLARIUS. Ces fuyards? serait-ce de vous qu'il parle? Je crois le reconnaître; c'est Cloten, le fils de la reine. Je redoute quelque piége. Voilà bien des années que je ne l'ai vu; et néanmoins je le reconnais. Nous sommes réputés hors la loi. — Partons.

GUIDÉRIUS. Il est seul : vous et mon frère, assurez-vous si personne ne vient; éloignez-vous, je vous prie; laissez-moi seul avec lui.

Bélarius et Arvigarus s'éloignent.

CLOTEN. Doucement! Qui êtes-vous, vous qui fuyez ainsi devant moi? quelques brigands des montagnes? j'en ai entendu parler. Esclave, qui es-tu?

GUIDÉRIUS. Je n'ai jamais fait acte de servilité plus grande qu'en répondant au nom d'esclave sans frapper.

CLOTEN. Tu es un brigand, un malfaiteur, un scélérat. — Rends-toi, voleur.

GUIDÉRIUS. A qui? à toi? Qui es-tu? N'ai-je pas un bras aussi fort que le tien, un cœur aussi courageux? Tes paroles sont plus arrogantes, je l'avoue; car je ne porte pas ma dague dans ma bouche. Dis-moi qui tu es, et pourquoi je dois me rendre à toi.

CLOTEN. Vil scélérat, ne me reconnais-tu pas à mes vêtements?

GUIDÉRIUS. Non, drôle, pas plus que je ne connais ton tailleur, qui est en même temps ton grand-père; car il a fait ces vêtements qui te font ce que tu es.

CLOTEN. Méprisable valet, ce n'est pas mon tailleur qui les a faits.

GUIDÉRIUS. Arrière donc, et va remercier l'homme de qui tu les tiens. Tu m'as l'air d'un pauvre sot; je me ferais scrupule de te battre.

CLOTEN. Insolent brigand, apprends mon nom, et tremble.

GUIDÉRIUS. Quel est ton nom?

CLOTEN. Cloten, scélérat.

GUIDÉRIUS. Si tu es Cloten, double scélérat, ton nom ne me fait pas trembler, pas plus que si tu étais un crapaud, une vipère ou une araignée.

CLOTEN. Pour ajouter à ton effroi et à ta confusion, sache que je suis fils de la reine.

GUIDÉRIUS. J'en suis fâché; car tu ne me sembles pas à la hauteur de ta naissance.

CLOTEN. Tu n'es pas effrayé?

GUIDÉRIUS. Je ne crains que ceux que je respecte, les sages; quant aux insensés, je m'en ris et ne les crains pas.

CLOTEN. Meurs donc : quand je t'aurai tué de ma propre main, je me mettrai à la poursuite de ceux qui viennent de s'enfuir; et j'attacherai vos têtes aux portes de la cité de Lud[1]. Rends-toi, grossier montagnard.

Ils s'éloignent en combattant.

Arrivent BÉLARIUS et ARVIRAGUS.

BÉLARIUS. Je n'ai trouvé personne dans les alentours.

ARVIRAGUS. Personne au monde. Vous vous serez trompé sur son compte.

BÉLARIUS. Je ne saurais dire. Il y a bien longtemps que je ne l'ai vu; mais le temps n'a point altéré ses traits; j'ai reconnu sa parole précipitée et les saccades de sa voix. J'ai la certitude que c'est Cloten.

ARVIRAGUS. Voici l'endroit où nous les avons laissés. Je souhaite que mon frère s'en tire heureusement; vous dites qu'il est si féroce.

BÉLARIUS. Avant d'être arrivé à l'âge d'homme, les plus affreux dangers ne l'effrayaient pas; car la crainte est souvent un effet du jugement. Mais voici votre frère.

Revient GUIDÉRIUS, tenant la tête de Cloten.

GUIDÉRIUS. Ce Cloten était un imbécile, une bourse vide; il n'y avait pas une obole dedans. Hercule lui-même en lui brisant le crâne n'eût pu répandre sa cervelle; car il n'en avait pas. Et néanmoins si je ne l'avais pas tué, l'imbécile eût porté ma tête comme je porte la sienne.

BÉLARIUS. Qu'avez-vous fait?

GUIDÉRIUS. Je le sais à merveille : j'ai tranché la tête d'un certain Cloten se disant fils de la reine, qui me traitait de brigand, de montagnard, et jurait qu'à lui tout seul il s'emparerait de nous, ferait sauter nos têtes de la place que, grâces aux dieux, elles occupent encore, et irait les suspendre aux portes de Lud.

BÉLARIUS. Nous sommes tous perdus.

GUIDÉRIUS. Mon père, qu'avons-nous à perdre de plus que la vie qu'il menaçait de nous ôter? La loi nous refuse sa pro-

[1] C'est l'ancien nom de la ville de Londres.

tection; pourquoi donc y mettrions-nous tant de scrupules? Pourquoi laisserions-nous, par respect pour la loi, un insolent nous menacer et se constituer juge et bourreau? Qui avez-vous rencontré aux alentours?

BÉLARIUS. Pas une âme; mais il y a tout lieu de croire qu'il n'est pas venu ici sans escorte. Bien que son humeur mobile changeât continuellement, passant du mauvais au pire, il est impossible, à moins d'être complétement fou, qu'il soit venu seul dans cette forêt. Il se peut que le bruit se soit répandu à la cour qu'il y avait ici des proscrits qui habitaient des cavernes, vivaient de leur chasse, et qui pourraient plus tard former un parti redoutable. Entendant cela, son impatience aura brusquement éclaté, car c'est dans son caractère, et il aura juré de nous aller chercher et de nous ramener prisonniers; mais il n'est pas probable qu'il ait offert de venir seul, ni qu'on le lui ait permis. Je crains donc avec raison que cet événement n'ait pour nous des suites funestes, et ne soit que l'avant-coureur de périls plus grands.

ARVIRAGUS. Que les décrets des dieux s'accomplissent! quoi qu'il en soit, mon frère a bien fait.

BÉLARIUS. Je n'avais pas l'intention de chasser aujourd'hui; la maladie du jeune Fidèle m'a fait trouver le chemin long.

GUIDÉRIUS. Avec le même glaive qu'il brandissait au-dessus de ma tête, je lui ai coupé la sienne. Je vais la jeter dans le torrent qui coule derrière notre rocher; qu'elle aille se rendre à la mer, et dise aux poissons qu'elle est la tête de Cloten, le fils de la reine; je n'en demande pas davantage [1].

Il s'éloigne.

[1] Nous pensons avec Steevens, l'un des commentateurs de Shakspeare, que le caractère de Cloten n'a pas été traité par notre auteur avec ce tact habituel, avec cette intime connaissance du cœur humain qui le distinguent; en effet, ce personnage présente des disparates choquantes et inadmissibles. Dans sa première rencontre avec Posthumus il est tout à la fois grossier et lâche; et cependant son langage à l'ambassadeur de Rome est héroïque et noble; et il meurt courageusement, les armes à la main. La conduite du même homme présente parfois des disparates étranges; mais ils ne doivent pas être inconciliables : le ridicule peut s'allier à des qualités estimables; mais il n'y a point d'alliance possible entre la lâcheté et la bravoure, l'héroïsme et la bassesse; ce sont là des défauts et des qualités qui s'excluent. Le personnage de Polonius dans *Hamlet*, de la nourrice dans *Roméo et Juliette*, présentent cette habile fusion de l'estimable et du burlesque qu'on chercherait vainement dans le personnage de Cloten.

BÉLARIUS. Je crains que sa mort ne soit vengée. Plût au ciel, Polydore, que la chose fût encore à faire! Et pourtant, je l'avoue, la valeur te sied bien.

ARVIRAGUS. Je voudais l'avoir fait, dût la vengeance retomber sur moi seul! — Polydore, j'ai pour toi l'affection d'un frère; mais je t'envie cet exploit! c'est un vol que tu m'as fait. Je voudrais que nous eussions à tenir tête à toutes les vengeances auxquelles il est humainement possible de faire face.

BÉLARIUS. Allons, la chose est faite; — nous ne chasserons plus aujourd'hui; ne nous exposons pas à d'inutiles dangers. Retournez à notre rocher; Fidèle et vous, occupez-vous de notre cuisine. Moi, j'attends ici le retour de Polydore, et dans un moment nous irons vous rejoindre à table.

ARVIRAGUS. Pauvre fidèle! nous l'avons laissé malade; je vais le revoir avec plaisir. Pour rendre à ses joues leurs belles couleurs, je verserais le sang d'une multitude de Cloten, et je croirais faire en cela un acte charitable.

Il s'éloigne.

BÉLARIUS, *seul.* O déesse! ô divine nature! comme tu as imprimé ton cachet sur ces deux fils de roi! ils sont aussi doux que le zéphyr dont le souffle murmure au pied de la violette sans même agiter sa tête odorante; mais quand leur sang royal est échauffé, ils sont aussi terribles que l'ouragan qui courbe la cime du pin de la montagne et l'incline sur la vallée. Chose merveilleuse! un invisible instinct leur apprend la royauté qu'ils ignorent, l'honneur dont ils n'ont point eu de leçons, la politesse qu'ils n'ont point vue dans autrui, la valeur qui croît en eux sans culture, et néanmoins donne une abondante récolte, comme si elle avait été semée. Cependant la présence de Cloten en ces lieux nous présage, et sa mort doit nécessairement attirer sur nous quelque chose de funeste.

Revient GUIDÉRIUS.

GUIDÉRIUS. Où est mon frère! je viens de jeter dans le torrent la tête stupide de Cloten, et l'ai envoyée en ambassade à sa mère; j'ai retenu son corps en otage comme garant de son retour.

On entend les sons graves et l'harmonie plaintive d'un instrument.

BÉLARIUS. Qu'entends-je? mon instrument! Polydore, écoutez! Mais à quelle occasion Cadwal le fait-il résonner? Écoutons.

GUIDÉRIUS. Est-il dans la caverne?

BÉLARIUS. Il vient de s'y rendre tout à l'heure.

GUIDÉRIUS. Quelle est son idée? Depuis la mort de ma mère bien-aimée cet instrument ne s'est point fait entendre. Quel événement douloureux a donc pu provoquer ces sons graves et solennels? il n'appartient qu'aux insensés ou aux enfants de gémir sans motif et de pleurer sans cause. Cadwal a-t-il perdu la raison?

Revient ARVIRAGUS, portant dans ses bras Imogène qu'il croit morte.

BÉLARIUS. Le voici qui vient, portant dans ses bras le douloureux sujet des accords plaintifs que nous lui reprochions.

ARVIRAGUS. Il est mort, l'oiseau dont nous faisions nos délices. Je voudrais avoir passé tout à coup de seize ans à soixante, avoir échangé l'agilité du jeune homme contre le bâton du vieillard, et qu'un tel spectacle m'eût été épargné.

GUIDÉRIUS. O lis charmant! que tu es beau, ainsi penché dans les bras de mon frère! Mais combien tu l'étais plus encore lorsque tu croissais sur ta tige.

BÉLARIUS. O affliction! qui jamais pourra sonder tes profondeurs? qui pourra dire quels parages sillonne de préférence ta lourde carène? — (*Regardant Imogène.*) Aimable adolescent, les dieux savent quel homme tu aurais pu faire un jour; mais moi, je sais, ô jeune homme accompli! que c'est le chagrin qui t'a donné la mort! — En quel état l'avez-vous trouvé?

ARVIRAGUS. Roide, comme vous le voyez. Ce sourire était encore sur ses lèvres : à voir ses traits riants, on eût dit non que le dard de la mort l'avait frappé, mais qu'une mouche avait chatouillé son sommeil. Sa joue droite reposait sur un coussin.

GUIDÉRIUS. Où?

ARVIRAGUS. Par terre, les bras croisés comme le voilà. J'ai cru qu'il dormait, et j'ai ôté de mes pieds ma lourde chaussure, de peur que le bruit de mes pas ne l'éveillât.

GUIDÉRIUS. Il n'est qu'endormi ; ou s'il est mort en effet, sa tombe sera un lit de repos où les fées viendront le visiter, et dont les vers n'oseront approcher.

ARVIRAGUS. Fidèle! chaque année, tant que durera l'été, tant que je vivrai en ces lieux, j'embaumerai ta tombe des fleurs les plus belles ; j'y sèmerai la primevère pâle comme ton visage, la campanule azurée comme tes veines, la feuille de

l'églantine au parfum moins doux que ton haleine : à mon défaut, le rouge-gorge, faisant honte à l'égoïsme de ces riches héritiers qui refusent à leur père les honneurs d'un monument funéraire, viendrait t'apporter ce tribut; et quand la saison des fleurs est passée, son bec charitable te ferait un abri de mousse pour protéger ton corps contre les rigueurs de l'hiver.

GUIDÉRIUS. Mon frère, en voilà assez; ces plaintes de jeune fille conviennent mal à un sujet si grave. Donnons-lui la sépulture, et que l'admiration ne nous fasse pas différer l'acquittement d'une dette. — Donnons-lui une tombe.

ARVIRAGUS. Où le déposerons-nous?

GUIDÉRIUS. A côté d'Euryphile, notre mère chérie.

ARVIRAGUS. Je le veux bien, Polydore : quoique nos voix soient maintenant plus mâles, chantons sur son tombeau comme nous avons chanté sur celui de notre mère; que l'air et les paroles soient les mêmes, en substituant seulement le nom de Fidèle à celui d'Euryphile.

GUIDÉRIUS. Cadwal, je ne puis chanter : je pleurerai, et me bornerai à répéter avec toi les paroles; car les chants d'une douleur qui détonne sont chose aussi choquante que des prêtres qui mentent dans un temple imposteur.

ARVIRAGUS. Nous nous bornerons donc à réciter les paroles.

BÉLARIUS. Les grandes douleurs, je le vois, guérissent les moindres; voilà Cloten tout à fait oublié. Mes enfants, il était fils d'une reine; et, bien qu'il soit venu à nous en ennemi, rappelez-vous qu'il en a été puni. Bien que la mort confonde grands et petits dans une commune poussière, néanmoins le respect des rangs, cet ange tutélaire du monde, établit une distinction entre le vulgaire et l'homme puissant. Notre ennemi était un prince; comme ennemi, vous lui avez ôté la vie; comme prince, qu'il ait une sépulture digne de son rang.

GUIDÉRIUS. Allez, je vous prie, le chercher. Le corps de Thersite vaut celui d'Ajax quand tous deux ont cessé de vivre.

ARVIRAGUS, *à son père.* Pendant que vous irez le chercher, nous dirons notre chant funèbre. — Mon frère, commence.

Bélarius s'éloigne.

GUIDÉRIUS. Cadwal, il faut que nous placions sa tête du côté de l'Orient; mon père à des raisons pour cela.

ARVIRAGUS. C'est vrai.

GUIDÉRIUS. Viens donc; aide-moi à le placer.

ARVIRAGUS. À présent, commence.

Ils chantent ce qui suit.

CHANT FUNÈBRE.

GUIDÉRIUS.

Des aquilons ne crains plus la colère,
Ne crains plus du soleil la brûlante chaleur;
Ta journée est finie, ainsi que ton labeur,
Et tu vas toucher ton salaire.
La mort règne sur tous; et ramoneurs et rois,
Égaux devant ses yeux, sont sujets à ses lois.

ARVIRAGUS.

La mort de tes besoins vient de briser la chaîne,
Elle t'a mise à l'abri des tyrans;
Ne crains plus le courroux des grands;
Pour toi le roseau vaut le chêne.
Pouvoir, talent, science, ont un commun niveau
Dans l'égalité du tombeau.

GUIDÉRIUS.

De l'éclair ne crains plus la flamme.

ARVIRAGUS.

Ne crains plus les foudres du ciel.

GUIDÉRIUS.

Ta coupe n'aura plus de nectar ni de fiel.

ARVIGARUS.

Ne crains plus désormais la calomnie infâme.

TOUS DEUX.

Le trépas qui tranche nos jours
Coupe la trame des amours.

GUIDÉRIUS.

Que nul esprit mauvais n'approche ton asile,
Que personne sur toi ne jette un malin sort.

ARVIGARUS.

Que nul exorciseur [1] dans les bras de la mort
Ne trouble ton sommeil tranquille

TOUS DEUX.

Repose en paix; dors, et sur ton cercueil
Que l'honneur plane avec orgueil !

Revient BÉLARIUS apportant le corps de Cloten.

GUIDÉRIUS. Notre chant funèbre est terminé; maintenant, étendez ce corps par terre.

BÉLARIUS. Voici quelques fleurs; vers minuit nous en ap-

[1] Dans la langue de Shakspeare, exorciseur signifie non celui qui chasse les esprits, mais celui qui les évoque.

porterons d'autres : les herbes humectées par la froide rosée de la nuit sont celles qui conviennent le mieux pour semer sur les tombeaux. — Couvrez-en la figure. — Jeunes fleurs, vous voilà flétries, comme le seront bientôt celles que nous jetons sur vous. — Maintenant retirons-nous à l'écart pour nous agenouiller. La terre qui les a donnés les a repris. Ici-bas leurs plaisirs sont passés, aussi bien que leurs peines.

Bélarius, Guidérius et Arviragus s'éloignent.

IMOGÈNE, *se réveillant.* Oui, mon ami, au havre de Milford; quel est chemin qui y conduit? — Je vous remercie. — Est-ce là-bas, à côté de ce buisson? — Y a-t-il bien loin encore? — Bonté du ciel! se peut-il qu'il y ait encore six milles? — Ma fois je vais m'étendre par terre et dormir. (*Posant sa main sur le cadavre de Cloten.*) Mais doucement, pas de camarade de lit. — (*Apercevant le cadavre.*) Dieux et déesses! ces fleurs sont comme les plaisirs du monde; ce corps sanglant, c'est l'anxiété qui les accompagne. — J'espère que ce n'est qu'un rêve. Il me semblait, dans mon sommeil, que j'étais, dans une caverne, la ménagère et la cuisinière de trois honnêtes gens. Mais cela n'est pas; ce n'était qu'une illusion, le produit des vapeurs du cerveau. Nos yeux sont parfois aveuglés comme notre jugement. Je tremble encore de peur. Oh! s'il reste encore au ciel une goutte de pitié, pas plus gros que l'œil d'un roitelet, dieux redoutables, je vous en demande une portion! mon rêve est encore là; maintenant que je suis éveillée, il est là hors de moi comme il était au dedans de moi; je ne le vois pas seulement des yeux de l'imagination, je le touche. — Un homme sans tête! — Les vêtements de Posthumus! — Je reconnais la forme de sa jambe; voilà sa main, son pied léger comme ceux de Mercure, sa cuisse martiale, ses muscles d'Hercule; mais son visage de Jupiter, — où est-il? Le meurtre s'attaquant au ciel même! — Eh quoi! sa tête n'est pas là! — Pisanio, que toutes les malédictions qu'Hécube, dans sa rage, envoyait aux Grecs, en y ajoutant les miennes, retombent sur toi! C'est toi qui, ligué avec ce Cloten sans foi, as égorgé mon époux. — Que désormais l'art de lire et d'écrire soient réputés trahison! — Infernal Pisanio, — avec tes lettres supposées, — infernal Pisanio, — tu as abattu le grand hunier de ce majestueux navire. — O Posthumus! hélas! où est ta tête? où est-elle? Hélas où est-elle? Pisanio aurait pu te percer le cœur en te laissant la tête. — Qui a commis ce forfait? C'est lui et Cloten. La scélératesse et la cupidité ont consommé ce malheur.

Oh! je n'en saurais douter, le spécifique qu'il m'a donné, et qui devait, disait-il, m'être salutaire, ne l'ai-je pas trouvé meurtrier pour les sens? C'est là une preuve irrécusable; c'est l'ouvrage de Pisanio et de Cloten! Oh! laisse-moi colorer de ton sang mes joues pâles, afin d'offrir l'un et l'autre un spectacle plus horrible à ceux que le hasard pourrait amener en ce lieu. O mon époux! mon époux!

Arrivent LUCIUS, UN CAPITAINE ROMAIN, plusieurs Officiers et UN AUGURE.

LE CAPITAINE. Les légions catonnées dans les Gaules ont traversé la mer, conformément à vos ordres; elles vous attendent avec votre flotte au havre de Milford, et sont prêtes à agir.

LUCIUS. Que mande-t-on de Rome?

LE CAPITAINE. Le sénat a fait une levée parmi les alliés et la noblesse d'Italie; ces courageux volontaires, qui rendront d'utiles services, sont commandés par le vaillant Jachimo, frère du prince de Sienne.

LUCIUS. Quand les attendez-vous?

LE CAPITAINE. Au premier bon vent.

LUCIUS. Cette ardeur nous promet d'heureux résultats. Ordonnez que toutes nos troupes soient passées en revue; veillez à ce que les capitaines se chargent de ce soin. — (*A l'Augure.*) Eh bien! augure, que vous présagent vos songes, relativement à l'issue de cette guerre?

L'AUGURE. Je me suis préparé par le jeûne et la prière à connaître la volonté des dieux; la nuit dernière, ils m'ont envoyé une vision. J'ai vu l'oiseau de Jupiter, l'aigle romaine, voler de l'orageux midi vers cette partie de l'occident, et là se perdre à mes yeux dans des flots de lumière. Si mes péchés n'aveuglent pas ma science divinatoire, ceci nous présage la victoire de l'armée romaine.

LUCIUS. Fais souvent de tels rêves, et qu'ils se réalisent toujours. — Doucement! oh! oh! quel est ce cadavre sans tête? Ces ruines ont dû appartenir à un majestueux édifice. — Eh quoi? un page! — ou mort ou endormi sur ce corps sanglant. — Je crois plutôt qu'il est mort: coucher avec un mort, dormir sur un cadavre, c'est une chose que la nature abhorre. — Voyons les traits de ce jeune homme.

LE CAPITAINE. Il est vivant, seigneur.

LUCIUS. En ce cas, il vous donnera des renseignements sur

ce cadavre. — Jeune homme, instruis-moi de ton sort, car il semble de nature à mériter notre curiosité. Quel est ce corps dont tu t'es fait un oreiller sanglant? Quel est celui qui a défiguré ce noble ouvrage de la nature? Quelle est ta part dans cet affreux désastre? Comment est-il survenu? Quelle est la victime ainsi sacrifiée? Qui es-tu?

IMOGÈNE. Je ne suis rien; ou, si je suis quelque chose, mieux vaudrait pour moi que je ne fusse rien. Celui-ci était mon maître, un digne et valeureux Breton massacré ici par des montagnards. — Hélas! il n'est plus de pareils maîtres. J'aurais beau errer de l'orient à l'occident, offrir mes services, essayer de plusieurs maîtres, en rencontrer de bons, les servir fidèlement, je n'en retrouverai jamais un comme lui.

LUCIUS. Bon jeune homme, tes plaintes ne me touchent pas moins que la vue de ton maître sanglant. Dis-moi son nom, mon ami.

IMOGÈNE. Richard Du Champ. (*A part.*) Je fais un mensonge innocent, dont il ne peut résulter aucun mal; j'espère que les dieux me le pardonneront. (*A Lucius.*) Que dites-vous, seigneur?

LUCIUS. Tu te nommes?

IMOGÈNE. Fidèle.

LUCIUS. Tu justifies ton nom; il est d'accord avec ta conduite. Veux-tu essayer de t'attacher à moi? Je ne vaux pas, sans doute, ton ancien maître; mais je t'aimerai autant que lui. Des lettres de l'empereur, remises par un consul, seraient pour toi une recommandation moins grande que ton mérite. Viens avec moi.

IMOGÈNE. Je vous suivrai, seigneur; mais auparavant, permettez qu'avec la permission des dieux je mette mon malheureux maître à l'abri des mouches; je veux creuser sa fosse avec mes ongles; quand j'aurai recouvert sa tombe de feuilles et de plantes, que j'y aurai dit par deux fois et comme je le pourrai un siècle de prières, après avoir exhalé bien des soupirs et bien des larmes, je me lèverai; et, quittant son service, je m'attacherai au vôtre, si vous voulez de moi.

LUCIUS. Oui, bon jeune homme; et je serai pour toi moins un maître qu'un père. — Mes amis, cet enfant nous enseigne notre devoir; cherchons le gazon le plus fleuri, et creusons-y une tombe avec nos piques et nos lances. Venez; prenez le corps dans vos bras. — Mon enfant, tu peux le confier à nos

soins ; il recevra la sépulture telle que peuvent la donner des soldats ; console-toi, essuie tes larmes ; il est des chutes qui servent de point de départ pour monter plus haut.

Ils s'éloignent.

SCÈNE III.

Un appartement dans le palais de Cymbéline.

Entrent CYMBÉLINE, PLUSIEURS SEIGNEURS et PISANIO.

CYMBÉLINE. Retournez auprès d'elle, et revenez m'apprendre comment elle se trouve. Une fièvre causée par l'absence de son fils, un délire qui met sa vie en danger. — Ciel, de combien de malheurs tu m'accables à la fois! Imogène, si nécessaire à mon bonheur, est disparue ; la reine est au lit, dans un état désespéré ; et au moment où je suis menacé d'une guerre qui me serait à présent si utile, son fils redoutable, son fils, est absent. Je succombe à tous ces coups répété. — (*A Pisanio.*) Quant à toi, misérable, qui dois avoir eu connaissance du départ de ma fille, et qui feins de l'avoir ignoré, je t'arracherai cet aveu par les plus cruelles tortures.

PISANIO. Sire, ma vie est à vous ; je la mets humblement à votre merci. Pour ce qui est de ma maîtresse, j'ignore où elle est, quand elle est partie, et quand elle se propose de revenir. Je supplie votre majesté de me considérer comme un loyal serviteur.

PREMIER SERVITEUR. Sire, le jour où on a remarqué son absence, cet homme était ici. J'ose répondre qu'il dit la vérité, et s'acquittera fidèlement de tous les devoirs que l'obéissance lui impose. Quand à Cloten, — les perquisitions les plus actives sont faites, et je ne doute pas qu'on ne parvienne à le retrouver.

CYMBÉLINE. Les circonstances sont graves. — (*A Pisanio.*) Pour toi, je veux bien t'épargner pour le moment ; mais mes soupçons restent.

PREMIER SEIGNEUR. Que votre majesté me permette de lui annoncer que les légions romaines rassemblées des diverses partie de la Gaule sont débarquées sur nos côtes avec un renfort de Romains envoyé par le sénat.

CYMBÉLINE. Que n'ai-je maintenant les conseils de mon fils et de la reine ! je me perds dans ce dédale d'affaires.

PREMIER SEIGNEUR. Vous avez les moyens de faire face à ces dangers, et à de plus grands encore ; il ne s'agit que de mettre

en mouvement vos troupes, qui ne demandent qu'à marcher.

CYMBÉLINE. Je vous remercie. Sortons, et tenons tête au sort qui vient nous assaillir. Nous ne craignons pas les périls dont l'Italie nous menace ; c'est ce qui se passe ici qui nous afflige. — Partons.

Ils sortent, à l'exception de Pisano.

PISANIO, *seul.* Je n'ai point reçu de lettres de mon maître depuis que je lui ai écrit qu'Imogène était tuée. C'est étrange. Point de nouvelles de ma maîtresse, qui m'avait promis de m'en donner souvent. J'ignore aussi ce qu'est devenu Cloten; sur tous ces points ma perplexité est extrême. Continuons à laisser agir le ciel. La loyauté m'impose le mensonge, je trompe par devoir. Ou je périrai dans cette guerre, ou je ferai voir que j'aime mon pays, et le roi lui-même remarquera ma valeur. Quant aux autres mystères, que le temps se charge de les éclaircir. La fortune a souvent ramené au port plus d'un navire sans pilote.

Il sort.

SCÈNE IV.

Devant la caverne.

Arrivent BÉLARIUS, GUIDÉRIUS et ARVIRAGUS.

GUIDÉRIUS. Le bruit des armes nous entoure.

BÉLARIUS. Éloignons-nous-en.

ARVIRAGUS. Mon père, quel charme pour nous peut avoir la vie, s'il faut ainsi la soustraire aux événements et lui interdire toute action ?

GUIDÉRIUS. Quel est d'ailleurs notre espoir en nous cachant ainsi? Ou les Romains nous tueront comme Bretons, ou, s'ils nous ouvrent leurs rangs, après s'être servis de nous comme de barbares et de révoltés, ils nous tueront.

BÉLARIUS. Mes fils, rapprochons-nous du sommet de la montagne, afin de nous mettre en sûreté. Quant à nous rendre sous les drapeaux du roi, il n'y faut point penser ; la mort de Cloten est trop récente ; comme on ne nous connaît pas, et que nous ne sommes point inscrits sur les contrôles de l'armée, nous serons obligés de dire où nous avons vécu, et il est à craindre qu'on ne parvienne à nous arracher l'aveu de ce que nous avons fait, ce qui serait pour nous un arrêt de mort au milieu des tortures.

GUIDÉRIUS. Ces craintes, mon père, dans un pareil moment, sont peu dignes de vous et peu concluantes pour nous.

ARVIRAGUS. Au moment où les Bretons sont si rapprochés des Romains qu'ils entendent les hennissements de leurs chevaux, où ils voient les feux de leur camp, où leurs yeux et leurs oreilles sont si activement occupés, il n'est pas probable qu'ils aillent perdre le temps à nous examiner et à s'enquérir d'où nous venons.

BÉLARIUS. Oh ! trop d'individus me connaissent à l'armée : bien que Cloten fût très-jeune quand je l'ai connu pour la première fois, vous avez vu qu'un grand nombre d'années ne l'avaient point effacé de mon souvenir. D'ailleurs, le roi n'a mérité ni mes services ni les vôtres ; il est l'auteur de mon exil, qui vous a privés d'éducation et vous condamne à cette vie dure, sans espoir d'obtenir les faveurs que promettait votre berceau, exposés aux ardeurs dévorantes de l'été et aux âpres frimas de l'hiver.

GUIDÉRIUS. Plutôt que de continuer à vivre ainsi, mieux vaut cesser de vivre. Mon père, allons rejoindre l'armée ; mon frère et moi, nous ne sommes pas connus ; quand à vous, on vous a oublié, l'âge vous a changé, et vous n'avez point à craindre d'éveiller les soupçons.

ARVIRAGUS. Par ce soleil qui nous luit, je vais au camp. N'est-il pas honteux que je n'aie jamais vu mourir un homme ? c'est à peine si j'ai vu couler le sang, à moins que ce ne soit celui des lièvres timides, des chèvres lascives et du gibier. Jamais je n'ai monté un cheval ; je me trompe ; j'en ai monté un, un seul qui avait en moi un cavalier sans éperons. Je rougis de regarder le soleil, de jouir de ses rayons bienfaisants, en restant si longtemps misérable, ignoré.

GUIDÉRIUS. Par le ciel, je veux aussi y aller. Si vous voulez me bénir, mon père, et m'accorder votre consentement, je prendrai un peu plus de soin de mes jours ; si vous me refusez, que l'épée des Romains se charge de me punir !

ARVIRAGUS. J'en dis autant ; qu'ainsi soit !

BÉLARIUS. Puisque vous faites si peu de cas de votre vie, je ne vois pas pourquoi je mettrais tant de prix à ma débile existence : je suis des vôtres, mes enfants. Si vous mourez en combattant pour la défense de votre patrie, votre lit de mort sera aussi le mien. Marchez, je vous suis. — (*A part.*) Le temps leur dure ; leur sang est impatient de couler, et de montrer à tous qu'ils sont nés princes.

Ils s'éloignent.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

Une plaine qui sépare le camp des Bretons de celui des Romains.

Arrive POSTHUMUS, un mouchoir sanglant à la main.

POSTHUMUS. Oui, mouchoir sanglant, je te conserverai; car c'est moi qui ai voulu que tu fusses teint de cette couleur. Si tous les époux imitaient mon exemple, combien, pour une légère déviation, égorgeraient des épouses plus vertueuses qu'eux! — O Pisanio! un fidèle serviteur n'exécute pas tous les ordres qu'il reçoit; il ne doit obéir qu'à ceux qui sont justes. — Dieux, si vous aviez tiré vengeance de mes fautes, je n'aurais pas vécu pour commettre celle-là. Vous auriez laissé vivre et se repentir la noble Imogène, et vous n'auriez frappé que moi, malheureux, bien plus digne qu'elle de votre courroux. Il en est que vous enlevez de ce monde, pour de légères transgressions; en cela vous leur donnez une preuve d'amour, et leur sauvez de nouvelles chutes. Il en est d'autres à qui vous permettez de commettre de nouvelles fautes plus graves que les premières, pour leur en inspirer ensuite le repentir, et assurer la conversion du pécheur. Mais vous avez rappelé à vous Imogène; que vos décrets s'accomplissent; faites-moi la grâce de m'y soumettre! Je suis venu ici avec la noblesse d'Italie pour combattre contre la patrie d'Imogène. C'est assez, ô Bretagne! que j'aie égorgé ta souveraine; je ne t'infligerai point de nouvelles blessures. Écoute donc, ciel bienfaisant, quel est maintenant mon projet. Je vais dépouiller ce costume italien et me vêtir en villageois breton. Ainsi, je vais combattre contre ceux avec lesquels je suis venu; je vais mourir pour toi, ô Imogène! pour toi dont le souvenir fait une mort de chaque souffle de ma vie; et c'est ainsi que, soldat ignoré, sans exciter pitié ni haine, je vais affronter les périls. Je ferai voir aux hommes plus de valeur que n'en promettront mes humbles vêtements. Dieux, mettez en moi la force des Léonatus! Contrairement à ce qui se voit dans le monde, je veux que chez moi l'intérieur surpasse l'extérieur.

Il s'éloigne.

SCÈNE II.

Même lieu.

Arrivent d'un côté LUCIUS, JACHIMO et l'armée romaine : de l'autre l'armée bretonne, à la suite de laquelle paraît LÉONATUS POSTHUMUS, sous le costume de simple soldat. On entend une musique guerrière ; après quelques marches et contremarches, les deux armées s'éloignent ; puis reviennent JACHIMO et POSTHUMUS combattant l'un contre l'autre. POSTHUMUS désarme JACHIMO, et le laisse.

JACHIMO. Le crime qui pèse sur ma conscience m'enlève toute ma vigueur. J'ai calomnié une femme, la princesse de ce pays, et il semble que, pour la venger, l'air de cette île m'énerve et m'affaiblit. Comment expliquer autrement que ce manant, ce rebut de la nature, ait pu me vaincre dans mon propre métier ? Les honneurs et les titres guerriers, quand on les porte comme je fais les miens, ne sont plus que des titres d'infamie. Si votre noblese, ô Bretons ! surpasse autant ce rustre que lui-même il l'emporte sur nos nobles, il faut en conclure que nous sommes à peine des hommes, et que vous êtes des dieux.

Il s'éloigne.

La bataille continue ; les Bretons fuient ; CYMBÉLINE est pris ; puis arrivent à son secours BÉLARIUS, GUIDÉRIUS et ARVIRAGUS.

BÉLARIUS. Arrêtez ! arrêtez ! nous avons l'avantage du terrain ; le défilé est gardé ; notre déroute ne provient que de nos lâches terreurs.

GUIDÉRIUS *et* ARVIRAGUS. Faisons halte et combattons !

Arrive POSTHUMUS, qui seconde les Bretons ; ils délivrent CYMBÉLINE et s'éloignent ; puis arrivent LUCIUS, JACHIMO et IMOGÈNE.

LUCIUS, *à Imogène.* Fuis, jeune homme, quitte le champ de bataille, et sauve-toi ; les amis tuent les amis, et le désordre est si grand, qu'on dirait que la guerre a un bandeau sur les yeux.

JACHIMO. Il leur est survenu des troupes fraîches.

LUCIUS. La journée a pris une étrange tournure : si des renforts ne nous arrivent pas promptement, il ne nous reste plus qu'à fuir.

Ils s'éloignent.

SCÈNE III.

Une autre partie du champ de bataille.

Arrivent POSTHUMUS et un SEIGNEUR BRETON.

LE SEIGNEUR. Venez-vous de l'endroit où l'on a fait halte ?

POSTHUMUS. Oui ; il paraît que vous, vous venez de l'endroit où l'on fuyait?

LE SEIGNEUR. Oui.

POSTHUMUS. Je ne vous en blâme pas, seigneur : car tout était perdu si le ciel n'avait combattu pour nous. Les deux ailes étaient enfoncées, l'armée rompue, les Bretons avaient tourné le dos ; tous fuyaient à travers un étroit défilé ; l'ennemi, fier de sa victoire, joignant l'insulte au carnage, ne pouvait suffire au nombre des victimes : les uns étaient blessés mortellement ; d'autres n'avaient que de légères atteintes ; d'autres tombaient uniquement de peur ; si bien que le défilé était encombré de morts, tous frappés par derrière, et de lâches cherchant à prolonger leur honte avec leur vie.

LE SEIGNEUR. Où était ce défilé?

POSTHUMUS. Tout près du champ de bataille, creux et protégé par un parapet de gazon, cet avantage a été mis à profit par un vieux guerrier, qui, par le service signalé qu'il a rendu à son pays, a bien mérité le long âge qu'atteste sa barbe blanche. Suivi de deux jeunes hommes plus faits en apparence pour les jeux du village que pour prendre part à un carnage pareil, avec des visages plus frais que ceux que nos dames cachent sous le masque ou voilent par modestie, il se fraye un passage à travers le défilé, en criant aux fuyards : « Ce sont les cerfs, et non les hommes de Bretagne, qui meurent en fuyant. L'enfer attend les lâches qui tournent le dos! Arrêtez, ou vous trouverez en nous des Romains qui vous donneront, comme à de vils animaux, cette mort que fuit votre stupide frayeur. Vous êtes sauvés si vous voulez seulement vous retourner et regarder l'ennemi en face. Arrêtez! arrêtez! » Ces trois hommes, qui en valaient trois mille par le courage, non moins que par l'action (car trois combattants de front valent une armée, quand il n'y a qu'eux qui combattent), avec ce seul mot *arrêtez! arrêtez!* secondés par l'avantage du lieu, et plus encore par le charme entraînant de leur noble intrépidité, capable de transformer les quenouilles en lances, ils ramènent la rougeur

sur ces pâles visages : ceux-ci sont ranimés par un sentiment de honte ; à ceux-là le courage revient. Ceux que l'exemple seul avait rendus lâches (oh! l'exemple de la lâcheté est à la guerre un crime irrémissible dans les premiers qui le donnent !) commencent à mesurer le chemin que la peur leur a fait parcourir, et à se retourner comme des lions sur les piques des chasseurs. Alors les vainqueurs s'arrêtent ; puis ils reculent, et bientôt leur retraite devient une déroute complète. Ceux qui avaient fondu sur nous comme des aigles s'enfuient à tire d'aile, comme des oiseaux timides; ils repassent en esclaves sur le terrain qu'ils avaient parcouru en vainqueurs. Alors nos lâches, comme des rebuts de provisions à la fin d'un long voyage, nous deviennent fort utiles; ayant une fois trouvé le défaut de la cuirasse, c'est plaisir de voir les grands coups qu'ils portent! Les uns blessent ceux qui sont déjà morts; les autres achèvent les mourants; d'autres tuent leurs amis entraînés dans le premier flot des fugitifs. Tout à l'heure dix d'entre eux fuyaient devant un seul homme; maintenant chacun des dix en tue vingt. Ceux qui auraient mieux aimé mourir que de résister sont devenus des foudres de guerre.

LE SEIGNEUR. Voilà un étrange résultat ! Un défilé ! un vieillard et deux enfants !

POSTHUMUS. Ne vous émerveillez pas tant. Je vois que vous êtes plus propre à vous étonner des exploits des autres qu'à en faire. Voulez-vous que, par manière de plaisanterie, nous rimions la chose? Que vous en semble? Tenez, voici déjà deux vers :

Deux enfants, un vieillard, un défilé, ma foi,
Ont sauvé les Bretons, mis Rome en désarroi.

LE SEIGNEUR. Ne vous fâchez pas, seigneur.

POSTHUMUS.

Et pourquoi me fâcher ? Donnez-moi pour ami
L'homme qui fuit devant un ennemi,
Rompre avec lui sera chose peu nécessaire ;
Car, s'il fait pour l'amitié
Ce que la peur lui fait faire,
Il aura, Dieu merci, bientôt levé le pied.

Vous m'avez mis en veine poétique.

LE SEIGNEUR. Vous vous fâchez, je vous quitte.

POSTHUMUS. Le voilà qui fuit encore ! — Et c'est là un noble ! — O illustre bassesse ! un homme qui est sur le champ de bataille, et qui m'en demande des nouvelles, à moi ! Aujourd'hui

combien auraient volontiers donné leurs honneurs pour conserver leur vie! combien se sont enfuis dans ce but, et n'en sont pas moins morts! Et moi, on dirait que ma douleur est un charme qui me rend invulnérable. J'ai cherché la mort, là où je l'entendais gémir, et n'ai pu la trouver; aux lieux où elle frappait, et ses coups ne m'ont pas atteint! S'il est vrai que ce soit un monstre hideux, il est étrange qu'elle se cache dans les coupes de la joie, dans les lits de duvet, dans les paroles carressantes; et qu'elle ait à ses ordres des ministres plus nombreux que nous, qui tirons son glaive sur les champs de bataille. — N'importe, je la trouverai. Maintenant, je ne suis plus Breton, je deviens Romain, et me range du parti que j'avais d'abord adopté. Je ne veux plus combattre; je me laisserai tuer par le premier goujat qui me touchera sur l'épaule. Les Romains ont fait ici un affreux carnage; les représailles des Bretons ne seront pas moins terribles. Pour moi, ma rançon est la mort. Je viens ici pour mourir, n'importe dans quels rangs; je ne veux plus conserver une importune vie : il faut que de manière ou d'autre je la perde pour Imogène.

Arrivent **DEUX OFFICIERS BRETONS**, et plusieurs Soldats.

PREMIER OFFICIER. Que le grand Jupiter soit loué! Lucius est pris. On croit que ce vieillard et ses deux fils étaient des divinités.

DEUXIÈME OFFICIER. Il y en avait un quatrième en habit de villageois, qui les a vaillamment secondés.

PREMIER OFFICIER. C'est ce qu'on dit; mais on ne sait pas ce qu'ils sont devenus. — Halte! Qui est là?

POSTHUMUS. Un Romain, qui ne traînerait pas l'aile ici en ce moment, s'il avait trouvé des braves pour le seconder.

DEUXIÈME OFFICIER. Qu'on le saisisse! Comment donc! pas un guerrier de Rome n'y retournera pour lui dire à quels corbeaux ses enfants ont servi de pâture. Il vante ses services comme s'il était quelque grand personnage. Qu'on le mène devant le roi.

Arrivent **CYMBÉLINE** et sa suite, **BÉLARIUS, GUIDÉRIUS, ARVIRAGUS, PISANIO**, et des Prisonniers romains; les deux Officiers présentent **POSTHUMUS** à **CYMBÉLINE**, qui le confie à la garde d'un geôlier; après quoi tous s'éloignent.

SCÈNE IV.

Une prison.

Entrent POSTHUMUS et DEUX GEOLIERS.

PREMIER GEÔLIER. A présent, on ne vous volera pas; vous êtes cadenassé; broutez maintenant et prenez votre pâture, si vous en trouvez.

DEUXIÈME GEÔLIER. Ainsi que de l'appétit.

Les Geôliers sortent.

POSTHUMUS. Sois la bienvenue, ô captivité! car, si je ne me trompe, tu es la voie qui doit me conduire à l'affranchissement. Toutefois mon sort est plus heureux que celui du malade qui, souffrant de la goutte, aime mieux gémir éternellement que d'être guéri par cet infaillible médecin, la Mort, qui a la clef de mes fers. Ma conscience! tu es enchaînée plus que ne le sont mes jambes et mes bras. Dieux bons, donnez-moi le repentir qui doit briser ces entraves, et m'affranchir à jamais. Suffit-il que je sois fâché de ce qui est fait? C'est ainsi que les enfants apaisent leur père temporel. Dois-je me repentir? je ne puis mieux le faire que dans cette captivité plus volontaire que forcée. Grands dieux, pour acquitter ma dette envers vous, prenez-moi tout entier. Je sais que vous êtes plus cléments que les chétifs humains, qui acceptent de leur débiteur un tiers, un sixième, un dixième, et les laissent prospérer de nouveau en leur faisant remise du reste. Ce n'est pas ce que je demande; en échange de la vie précieuse d'Imogène, prenez la mienne; bien qu'elle ne soit pas d'un si haut prix, c'est une vie cependant dont vous avez frappé l'empreinte; dans le commerce journalier, on ne pèse pas toutes les pièces de monnaie; bien qu'elles soient légères, il suffit, pour qu'on les prenne, que l'empreinte ne soit pas effacée. Vous ne refuserez pas la mienne, car elle est frappée à votre image. Ainsi, dieux puissants, si vous daignez accepter ma vie en payement, prenez-la, et brisez mes terrestres entraves. O Imogène! je veux te parler tout bas.

Il s'endort.

Une musique grave et solennelle se fait entendre. Posthumus a une vision. Sicilius Léonatus, son père, lui apparaît sous la forme d'un guerrier. Il donne la main à une personne âgée, sa femme, et mère de Posthumus. Après lui, viennent les deux Léonatus, frères de Posthumus, laissant voir sur leur poitrine les blessures dont ils sont morts à la guerre. Ils font cercle autour de Posthumus endormi.

SICILIUS. Cesse, maître du tonnerre, de faire éclater ton courroux sur les faibles mortels. Cherche querelle au dieu Mars, réprimande Junon, qui compte tes adultères et s'en venge. Quel mal avait fait mon pauvre enfant, dont je n'ai jamais vu les traits? Je suis mort pendant qu'il était encore dans le sein maternel, attendant pour en sortir l'ordre de la nature. S'il est vrai, comme on le dit, que tu sois le père de l'orphelin, tu aurais dû être le sien, tu aurais dû le défendre des fléaux qui affligent la terre.

LA MÈRE. Lucine ne me prêta point son aide, et je mourus dans les douleurs de l'enfantement. O pitié! Posthumus, arraché de mes entrailles, jeta les premiers cris de la vie parmi ses ennemis.

SICILIUS. La nature, le formant sur le modèle de ses ancêtres, l'avait créé si parfait, que ce digne héritier de Sicilius a mérité les louanges de l'univers.

PREMIER FRÈRE. Lorsqu'il est devenu homme, qui, dans toute la Bretagne, aurait pu lui être comparé ou rivaliser avec lui aux yeux d'Imogène, si bon juge de son mérite?

LA MÈRE. Pourquoi faut-il qu'après avoir contracté un mariage illusoire, il se soit vu exilé, déchu du rang des Léonatus et violemment séparé de sa bien-aimée, la charmante Imogène?

SICILIUS. Jupiter, pourquoi as-tu permis que Jachimo, ce lâche Italien, empoisonnât son cœur et son esprit d'une jalousie sans fondement, et que mon fils devînt la dupe de sa scélératesse?

DEUXIÈME FRÈRE. C'est pour cela que nos parents et nous, qui sommes morts courageusement pour défendre notre patrie et soutenir loyalement les droits de Tenantius; c'est pour cela que nous avons quitté nos paisibles demeures.

PREMIER FRÈRE. Posthumus a montré la même bravoure au service de Cymbéline. Pourquoi donc, Jupiter, monarque des dieux, as-tu ainsi ajouté la récompense due à ses mérites? Pourquoi ne lui as-tu donné que des peines et des douleurs en partage?

SICILIUS. Ouvre tes fenêtres de cristal; regarde-nous; cesse d'exercer tes redoutables vengeances sur une race vaillante.

LA MÈRE. Jupiter, puisque mon fils est vertueux, mets un terme à ses infortunes.

SICILIUS. Du haut de ton palais de marbre, abaisse sur nous tes regards; viens à notre aide, ou nous allons, ombres

désolées, invoquer par nos cris le conseil des dieux contre ta divinité.

DEUXIÈME FRÈRE. Viens à notre aide, ô Jupiter! ou nous allons en appeler à un autre tribunal, et nous soustraire à ta juridiction.

Au milieu de la foudre et des éclairs, Jupiter descend porté sur son aigle ; il lance un foudre. Les ombres tombent à genoux.

JUPITER. Silence, chétifs esprits des régions inférieures! que vos plaintes cessent d'offenser notre oreille! — Vains fantômes, comment osez-vous accuser le dieu dont le tonnerre, vous le savez, foudroie, du haut des cieux, les rivages rebelles? Chétives ombres de l'Élysée, partez; retournez goûter le repos sur vos lits de fleurs dont la fraîcheur est éternelle : ne prenez point souci de ce qui advient aux mortels; ce soin vous est étranger; vous savez qu'il ne regarde que nous. J'afflige celui que j'aime le plus, je diffère mes bienfaits pour les rendre plus doux. Rassurez-vous; notre puissance relèvera votre fils abattu; son bonheur se prépare, ses épreuves lui profiteront. Notre étoile a présidé à sa naissance, et notre temple a vu célébrer son hymen. — Levez-vous et disparaissez! — Il sera l'époux d'Imogène, et son bonheur s'accroîtra de tout ce qu'il a souffert. Déposez sur sa poitrine ces tablettes où il nous a plu de renfermer toute sa destinée; après quoi, partez. Ne m'importunez plus de l'expression de votre impatience, si vous ne voulez provoquer la mienne. — Aigle, remonte vers mon palais de cristal.

Jupiter remonte dans les cieux.

SICILIUS. Il est arrivé au bruit du tonnerre; son haleine céleste exhalait une odeur sulfureuse; son aigle divin s'abaissait vers nous comme s'il eût voulu nous enlever dans ses serres; une lumière plus pure et plus radieuse que celle qui éclaire nos fortunés bocages accompagnait son ascension; son royal oiseau caressait du bec son immortel plumage, comme lorsque le dieu est satisfait.

TOUS. Nous te rendons grâces, Jupiter!

SICILIUS. Les portes du ciel se referment, il est entré dans son palais radieux. — Partons, et, pour mériter sa bienveillance, exécutons ses ordres sacrés.

Il dépose les tablettes sur la poitrine de Posthumus, et la vision s'évanouit.

POSTHUMUS, *s'éveillant.* Sommeil, tu as été pour moi un véritable aïeul; tu m'as donné un père; tu m'as créé une mère et deux frères. Mais, ô vain prestige! tout est parti; à peine

formés ils ont disparu, et voilà que je suis éveillé. — Les malheureux qui attendent leur bonheur de la faveur des grands rêvent comme j'ai fait, s'éveillent, et ne trouvent rien. — Mais, que dis-je? beaucoup, sans songer à la fortune, sans la mériter, sont comblés de ses faveurs; c'est ce qui m'arrive; ce songe fortuné me vient sans que je sache pourquoi. Quelles divinités hantent ce lieu? un livre! comme il est beau! qu'il n'en soit pas de lui comme de ce monde futile; que le vêtement ne soit pas plus précieux que ce qu'il recouvre; qu'il ne ressemble pas à nos courtisans; qu'il tienne ce qu'il promet.

Il prend les tablettes et lit :

« Quand un lionceau à lui-même inconnu trouvera sans la » chercher une tendre et aérienne créature, et sera pressé » dans ses bras; quand des rameaux détachés d'un cèdre ma- » jestueux, après êtres restés morts pendant un grand nombre » d'années, revivront pour se réunir au tronc paternel et re- » fleurir, ce jour-là, Posthumus verra finir ses malheurs, la » Bretagne sera heureuse et fleurira dans la paix et l'abon- » dance. »

C'est un rêve, ou bien ce sont de ces paroles insensées que la bouche d'un fou articule sans que sa pensée y ait la moindre part; c'est l'une de ces deux choses, ou ce n'est rien : ce sont des mots ou vides de sens ou inexplicables à la raison, et en cela ils ressemblent aux actes de ma vie; je veux donc les conserver, ne fût-ce que par sympathie.

Rentrent LES GEOLIERS.

UN GEÔLIER. Eh bien, l'ami, êtes-vous prêt à mourir?

POSTHUMUS. Le rôti est plutôt trop cuit que pas assez; il est prêt depuis longtemps.

LE GEÔLIER. Il s'agit d'être pendu; si vous êtes prêt à cela, vous êtes cuit à point.

POSTHUMUS. De sorte que, si je repais agréablement la vue des spectateurs, j'aurai payé mon écot.

LE GEÔLIER. La somme est un peu forte pour vous; mais ce qu'il y a de bon, c'est que c'est le dernier payement qui vous sera demandé; vous n'aurez plus à payer à la taverne de ces écots qui, s'ils procurent de la joie, attristent souvent le départ; vous y venez affamé, vous en sortez ivre; vous êtes fâché d'avoir trop bu; votre bourse et votre cerveau sont vides : le cerveau est d'autant plus lourd qu'il est plus léger;

la bourse d'autant plus légère qu'elle est à sec. Oh ! vous allez maintenant être délivré de toutes ces contradictions : quelle chose utile qu'une corde ! elle additionne d'énormes sommes en un clin d'œil, c'est le plus habile des comptables ; elle vous donne décharge du passé, du présent et de l'avenir. — Votre cou, mon cher, servira de plume, de registre et d'appoint, et votre quittance est au bout.

POSTHUMUS. Je suis plus joyeux de mourir que tu ne l'es de vivre.

LE GEÔLIER. Vous avez raison ; celui qui dort ne sent pas le mal de dents. Mais un homme qui va faire le somme que vous allez faire, et qui a le bourreau pour le conduire au lit, changerait volontiers de rôle avec son valet de chambre ; car, voyez-vous, mon cher, après la mort on ne sait trop où l'on va.

POSTHUMUS. Moi, je le sais.

LE GEÔLIER. Votre mort a donc des yeux? je ne l'ai jamais vu représenter comme cela. Il faut ou que vous vous laissiez diriger par des gens qui prétendent savoir ; ou que vous preniez sur vous de connaître ce que vous ignorez très-certainement ; ou que vous sautiez à vos risques et périls par-dessus les réflexions et les doutes ; du reste, quelle que soit l'issue de votre voyage, je pense bien que vous ne reviendrez jamais m'en dire des nouvelles.

POSTHUMUS. Je te dis que, pour se guider dans la route que je vais prendre, tout le monde a des yeux, hormis ceux qui les ferment et ne veulent pas s'en servir.

LE GEÔLIER. La plaisanterie est bonne ! Prétendre qu'un homme fasse usage de ses yeux dans un voyage où l'on n'y voit goutte ! je pense que la pendaison mène droit à l'aveuglement.

Entre UN MESSAGER.

LE MESSAGER. Otez-lui ses fers ; menez votre prisonnier devant le roi.

POSTHUMUS. Tu apportes de bonnes nouvelles ; on m'appelle pour me rendre la liberté.

LE GEÔLIER. Si cela est, je consens à être pendu.

POSTHUMUS. Tu seras plus libre alors que ne l'est un geôlier ; point de fers pour les morts.

Posthumus et le Messager sortent.

LE GEÔLIER. A moins qu'un homme n'épouse une potence,

et n'engendre de petits gibets, je n'ai jamais vu personne plus amoureux de la corde. Tout Romain qu'il est, en conscience, j'en ai vu de plus scélérats que lui qui tenaient à la vie. Il y en a bien aussi même parmi les Romains qui meurent contre leur gré. J'en ferais autant si j'étais Romain. Je voudrais que nous fussions tous d'accord et vertueux. Oh ! ce serait la ruine des geôliers et des gibets ! Je parle contre mes intérêts, mais j'y trouverais aussi mon compte.

Ils sortent.

SCÈNE V.

La tente de Cymbéline.

Entrent CYMBÉLINE et sa suite, BÉLARIUS, GUIDÉRIUS, ARVIRAGUS, PISANIO, plusieurs Seigneurs et Officiers bretons.

CYMBÉLINE. Tenez-vous à mes côtés, vous que les dieux ont faits les sauveurs de mon trône. Combien je regrette l'absence de l'humble soldat qui a si vaillamment combattu, dont les chétifs vêtements faisaient honte aux armures dorées, dont la poitrine nue devançait les boucliers impénétrables ! Il sera heureux celui qui pourra le découvrir, si son bonheur peut dépendre de mes bienfaits.

BÉLARIUS. Une valeur si brillante dans un personnage si obscur ; de si éclatants exploits dans un homme dont l'extérieur n'annonçait que l'indigence et la misère, cela ne s'est jamais vu.

CYMBÉLINE. N'a-t-on de lui aucune nouvelle ?

PISANIO. On l'a cherché parmi les morts et les vivants ; mais on n'a pu trouver sa trace.

CYMBÉLINE. A mon grand regret, je suis son débiteur ; j'ajouterai sa récompense à la vôtre (*à Bélarius, Guidérius et Arviragus*), vous, l'âme, le cœur et la tête de la Bretagne, vous, par qui elle vit, j'aime à le reconnaître. Il est temps maintenant de vous demander qui vous êtes. — Dites-le-moi.

BÉLARIUS. Sire, nous sommes nés en Cambrie, de nobles parents ; il n'y aurait en nous ni vérité ni modestie à en dire davantage, à moins que je n'ajoute que nous sommes gens d'honneur.

CYMBÉLINE. Fléchissez le genou. (*Ils s'agenouillent ; Cymbéline les arme chevaliers et leur donne l'accolade.*) Levez-vous, chevaliers ; vous accompagnerez notre personne dans

les combats, et nous vous conférerons des dignités conformes à votre rang.

Entrent CORNÉLIUS et les Dames de la reine.

CYMBÉLINE, *continuant.* Voilà des visages qui annoncent quelque événement. Pourquoi cette tristesse dont vous saluez notre victoire? On vous prendrait pour des Romains, et non pour des personnages de la cour de Bretagne.

CORNÉLIUS. Salut, grand roi ; dussé-je mêler de l'amertume à votre bonheur, je vous annonce que la reine est morte.

CYMBÉLINE. Ce lugubre message sied à un médecin moins qu'à tout autre. La médecine, il est vrai, peut prolonger la vie, ce qui n'empêche pas que la mort n'emporte le médecin à son tour. Comment a-t-elle fini ?

CORNÉLIUS. Elle est morte comme elle avait vécu, au milieu d'un affreux délire. Cruelle aux autres pendant sa vie, sa cruauté en mourant s'est tournée contre elle-même. Elle a fait des aveux que je vais vous répéter, si votre majesté le permet. Voilà ses femmes ; elles peuvent me démentir si je me trompe, elles qui, tout en pleurs, ont assisté à ses derniers moments.

CYMBÉLINE. Parlez, je vous prie.

CORNÉLIUS. D'abord elle a déclaré qu'elle ne vous avait jamais aimé ; qu'elle n'avait recherché dans vous que le haut rang que vous lui donniez ; qu'elle avait épousé votre royauté, mais abhorrait votre personne.

CYMBÉLINE. C'est ce que seule elle pouvait savoir ; et si elle ne l'avait dit à son lit de mort, je l'aurais entendu de sa bouche sans y croire. Continuez.

CORNÉLIUS. Elle a avoué que votre fille, pour qui elle feignait une affection si sincère, était un scorpion à ses yeux ; si sa fuite n'avait prévenu ses desseins, elle l'aurait fait périr par le poison.

CYMBÉLINE. O monstre, sous des formes si belles ! qui peut sonder le cœur d'une femme ? — Est-ce tout ?

CORNÉLIUS. Il me reste à vous apprendre des choses plus affreuses encore. Elle a avoué qu'elle avait préparé pour vous une composition mortelle qui, une fois prise, devait miner votre vie et vous faire mourir lentement. Pendant ce temps, elle voulait, à force de veilles, de pleurs, de soins, de caresses, vous abuser par un semblant de tendresse et vous subjuguer ; et après vous avoir amené au point où elle vous désirait,

vous faire adopter son fils pour l'héritier de la couronne. L'inexplicable disparition de ce dernier, ayant fait échouer son projet, l'a jetée dans une effroyable fureur ; en haine du ciel et des hommes, elle a révélé ses desseins, et, regrettant de n'avoir pu consommer ses crimes projetés, elle est morte dans les horreurs du désespoir.

CYMBÉLINE, *aux Dames.* Vous, ses femmes, avez-vous entendu de sa bouche tous ces aveux?

UNE DAME. Oui, sire ; nous l'affirmons à votre majesté.

CYMBÉLINE. Je n'accuse point mes yeux, car elle était belle ; ni mes oreilles, qui ont entendu ses propos flatteurs ; ni mon cœur, qui la croyait ce qu'elle semblait être ; j'aurais été coupable de me défier d'elle. Toi seule, ô ma fille ! pourrais me reprocher mon erreur, dont tu as si cruellement ressenti les effets. Veuille le ciel tout réparer !

Entrent **LUCIUS, JACHIMO, L'AUGURE,** et autres Prisonniers accompagnés par des gardes ; **POSTHUMUS** et **IMOGÈNE** les suivent.

CYMBÉLINE, *continuant.* Caïus, ce n'est plus pour réclamer de nous le tribut que tu viens maintenant. Les Bretons l'ont aboli ; il est vrai que leur victoire leur a coûté plus d'un brave ; les familles de ces nobles victimes me demandent d'apaiser leurs mânes par le sacrifice des prisonniers, et je le leur ai accordé. Prépare-toi donc à mourir !

LUCIUS. Songez, seigneur, à la fortune de la guerre ; vous devez votre victoire au hasard ; si elle se fût rangée de notre côté, on ne nous verrait pas, après que l'ardeur du combat s'est refroidie, menacer du glaive nos prisonniers. Mais puisque c'est la volonté des dieux, puisqu'on ne veut accepter de nous d'autre rançon que notre vie, qu'on la prenne ; il suffit ; un Romain saura mourir en Romain ; Auguste vit ; il avisera. En ce qui me concerne, je n'ai point autre chose à vous dire ; mais j'ai une demande à vous faire. (*Montrant Imogène.*) Mon page est né Breton ; que sa rançon soit acceptée. Jamais maître n'eut un serviteur plus affectionné, plus dévoué, plus diligent, plus attentif, plus fidèle, plus empressé, plus prévenant. Que son mérite vienne à l'appui de ma demande ; votre majesté, j'en ai l'assurance, ne me refusera pas. Il n'a fait aucun mal aux Bretons, bien qu'il fût au service d'un Romain. Sauvez-le, seigneur, et immolez le reste.

CYMBÉLINE, *les yeux fixés sur Imogène.* Je l'ai vu quelque part ; ses traits me sont familiers. — Jeune homme, ta phy-

sionomie te concilie mes bonnes grâces, et je te prends à mon service.—Je ne sais quel instinct m'attire vers toi; n'importe, vis, jeune homme, vis; ce n'est pas à ton maître que tu en as l'obligation ; demande à Cymbéline la grâce qu'il te plaira, n'importe laquelle; pourvu qu'elle soit digne de toi et de ma générosité, je te l'accorderai, fût-ce la vie du plus illustre de ces prisonniers.

IMOGÈNE. Je remercie humblement votre majesté.

LUCIUS. Je ne te prie pas de demander ma vie, mon enfant, et toutefois je sais que c'est là ce que tu vas faire.

IMOGÈNE, *détournant tout à coup les yeux avec effroi.* Non, non ; hélas ! d'autres soins m'occupent. J'aperçois ici un objet plus affreux pour moi que la mort; que votre vie, seigneur, se tire d'affaire.

LUCIUS. Cet enfant me dédaigne ; il m'abandonne et ne voit plus en moi qu'un objet de mépris : courte est la joie de ceux qui comptent sur votre foi, jeunes filles et jeunes hommes. — Pourquoi ce trouble qui se peint dans ses traits?

CYMBÉLINE. Qu'as-tu, mon enfant? je t'aime de plus en plus; cherche ce qu'il te conviendrait davantage de me demander. Connais-tu celui que tu regardes? veux-tu que je lui laisse la vie? est-il ton parent, ton ami ?

IMOGÈNE. Il est Romain ; il m'est aussi étranger que je le suis à votre majesté, et plus encore, puisque je suis votre sujet.

CYMBÉLINE. Pourquoi donc le regardes-tu ainsi?

IMOGÈNE. Sire, je vous le dirai en particulier, s'il vous plaît de m'entendre.

CYMBÉLINE. De tout mon cœur, et je te promets toute mon attention. Quel est ton nom ?

IMOGÈNE. Fidèle, sire.

CYMBÉLINE. Tu es mon enfant, mon page; je veux être ton maître; viens avec moi, parle en toute liberté.

Cymbéline et Imogène s'entretiennent à part.

BÉLARIUS. N'est-ce pas là notre jeune homme? serait-il ressuscité?

ARVIRAGUS. Deux grains de sable ne se ressemblent pas davantage ; c'est bien là ce charmant adolescent au visage de rose que nous avons vu mourir et qui s'appelait Fidèle. — (*A son frère.*) Qu'en dis-tu?

GUIDÉRIUS. C'est le même; il était mort, et le voilà vivant.

BÉLARIUS. Silence! attendons la suite. Il ne nous regarde pas; nous verrons : ces ressemblances-là se rencontrent. Si c'était lui, je suis sûr qu'il nous aurait parlé.

GUIDÉRIUS. Mais nous l'avons vu mort.

BÉLARIUS. Silence! attendons la suite.

PISANIO, *à part.* C'est ma maîtresse. Puisqu'elle est vivante, peu m'importe ce qui arrivera.

Cymbéline et Imogène se rapprochent.

CYMBÉLINE. Viens, place-toi à ma droite; fais ta demande à haute voix. — (*A Jachimo.*) Seigneur, avancez. Répondez à ce jeune homme et parlez sans détour, ou, j'en jure par ma couronne et par mon honneur, qui en est le plus beau fleuron, d'affreuses tortures vous arracheront la vérité en la séparant du mensonge. — (*A Imogène.*) Parle-lui maintenant.

IMOGÈNE. Je demanderai à ce cavalier de me dire de qui il tient cette bague.

POSTHUMUS, *à part.* Que lui importe?

CYMBÉLINE. Dites d'où vous vient ce diamant que vous portez au doigt.

JACHIMO. C'est un secret que les tourments ne m'arracheront pas, et qui, si je le révèle, vous mettra vous-même à la torture.

CYMBÉLINE. Comment! moi?

JACHIMO. Je suis aise qu'on me force à réveler un secret qui m'oppresse. C'est par une infâme scélératesse que je me suis procuré cet anneau; il appartenait à Léonatus, que vous avez banni; et ce qui doit ajouter encore à mon supplice et au vôtre, jamais la terre ne vit de mortel plus parfait. Voulez-vous que je continue, seigneur?

CYMBÉLINE. Faites-moi ce récit dans tous ses détails.

JACHIMO. Cette incomparable merveille, votre fille, — dont le souvenir fait saigner mon cœur et défaillir mon âme perfide sous le poids de la honte, — permettez, — je ne puis me soutenir.

CYMBÉLINE. Ma fille! Que vas-tu m'apprendre d'elle? Remets-toi. Prolonge tes jours jusqu'au terme que leur assignera la nature, plutôt que de mourir avant que je sois instruit du reste. Rappelle tes forces, et parle.

JACHIMO. Un jour, — maudite soit l'horloge qui sonna cette heure fatale! — c'était à Rome, — maudite soit la mai-

son qui nous rassembla ! — nous étions à table, — que tous nos mets n'étaient-ils empoisonnés, ceux du moins que je portais à ma bouche ! — le vertueux Posthumus, — que vous dirai-je? il était trop pur pour la société d'hommes pervers tels que nous ; il tenait le premier rang entre les plus parfaits. Assis avec nous, il nous écoutait avec tristesse faire l'éloge de nos maîtresses d'Italie ; nous exaltions leur beauté, que toutes les ressources du langage étaient impuissantes à exprimer ; leurs formes exquises, qui laissaient bien loin derrière elles les statues de Vénus et de Minerve à la taille majestueuse ; leur grâce surnaturelle, leurs qualités réunissant tout ce qui peut séduire le cœur d'un homme ; enfin cet irrésistible attrait, cet éclat de beauté qui charme et subjugue les yeux.

CYMBÉLINE. Je suis sur des charbons ardents ; venez au fait.

JACHIMO. Je n'y viendrai que trop tôt, à moins que vous ne soyez impatient de souffrir. — Posthumus, donc, en homme justement fier de posséder le cœur de la fille d'un roi, prit alors la parole, et avec tout le calme de la vérité, sans vouloir ravaler en rien celles que nous vantions, il se mit à faire le portrait de la femme qu'il aimait. Comparées aux paroles dont il fit usage et à l'expression qu'il leur donna, les nôtres n'étaient que les ridicules vanteries d'une sotte jactance.

CYMBÉLINE. Eh bien! au fait.

JACHIMO. La chasteté de votre fille ! — C'est ici que commence ce que j'avais à dire ! il parla d'elle comme si, comparée à son Imogène, Diane avait des songes lascifs et qu'il n'y eût de pureté véritable qu'en elle. A ce propos, moi, misérable, je fis l'incrédule, et pariai avec lui une somme d'or contre cet anneau, qu'il portait alors à son doigt, que j'obtiendrais place dans le lit nuptial d'Imogène, et gagnerais cet anneau par son adultère et le mien. Lui, en loyal chevalier, non moins persuadé de sa vertu que je le suis moi-même aujourd'hui, il n'hésita pas à parier cette bague ; il l'eût pariée en toute sécurité, quand c'eût été un diamant détaché des roues de Phébus, quand elle eût égalé en valeur le char lui-même de ce dieu. Je partis aussitôt pour la Bretagne afin d'exécuter mon projet. Vous devez vous souvenir, seigneur, de m'avoir vu alors à votre cour, où je ne tardai pas à apprendre l'immense distance qui sépare l'amour de la perfidie. Ayant ainsi perdu tout espoir, mais voulant gagner mon pari, mon cer-

veau italien conçut un stratagème qui ne se fût point présenté à la simplicité bretonne, et qui, tout infâme qu'il était, servait à point mon projet. Bref, mon plan réussit, et je retournai à Rome avec des preuves apparentes assez fortes pour jeter le désespoir au noble cœur de Posthumus; je lui fis croire au déshonneur de son épouse, en lui donnant le détail circonstancié de ce que contenait la chambre d'Imogène, des tapisseries, des tableaux; je produisis son bracelet, sans lui dire par quelle supercherie je me l'étais procuré ; je lui signalai même certains signes particuliers sur sa personne, si bien qu'il ne put douter que je n'eusse triomphé de la chasteté de sa femme, comme je m'y étais engagé par mon pari. Alors, — je crois le voir encore, —

POSTHUMUS, *s'avançant.* Oui, tu le vois, démon d'Italie!— Ah! qu'ai-je fait, insensé trop crédule, lâche meurtrier, vil brigand? j'ai mérité tous les noms infligés à tous les scélérats présents, passés et futurs. —Oh! donnez-moi un lacet, un poignard, du poison, un juge équitable! O roi! appelle tes bourreaux les plus exercés aux tortures! Je surpasse en scélératesse les créatures les plus abhorrées. Je suis Posthumus; c'est moi qui ai tué ta fille.—Misérable que je suis, je mens; j'ai fait commette le crime par un scélérat moins abominable que moi. — Elle était le temple de la vertu; que dis-je? elle était la vertu même. Crachez sur moi, jetez-moi des pierres et de la fange; lâchez contre moi tous les chiens de la ville; que tout scélérat soit appelé Léonatus Posthumus, et que tous les forfaits pâlissent devant le mien! O Imogène! ma souveraine, ma vie, ma femme! O Imogène! Imogène! Imogène!

IMOGÈNE, *s'élançant vers lui.* Calmez-vous, seigneur; écoutez, écoutez, —

POSTHUMUS. Prétendrait-on faire de tout ceci un jeu? page moqueur, voilà pour toi.

Il la frappe; elle tombe.

PISANIO, *se précipitant vers Imogène.* O seigneur, secourez ma maîtresse et la vôtre! — O seigneur Posthumus! c'est maintenant seulement que vous avez tué Imogène. — Du secours! du secours! O ma vertueuse maîtresse!

CYMBÉLINE. Est-ce que le monde tourne?

POSTHUMUS. Ai-je perdu la raison?

PISANIO. Reprenez vos sens, ô ma maîtresse!

CYMBÉLINE. Si c'est elle, les dieux veulent que je meure de joie.

PISANIO. Comment vous trouvez-vous, madame ?

IMOGÈNE, *revenant à elle.* Ote-toi de ma vue; tu m'as donné du poison ; homme dangereux, va-t'en ! ne respire plus l'air que respirent les princes.

CYMBÉLINE. La voix d'Imogène !

PISANIO. Madame, que les dieux lancent sur moi la foudre, si dans la boîte que je vous ai donnée je n'ai pas cru vous faire un cadeau précieux ; je la tenais de la reine.

CYMBÉLINE. Nouvelle révélation !

IMOGÈNE. Ce qu'elle contenait m'a empoisonné.

CORNÉLIUS. O dieux ! — Parmi les aveux de la reine, il en est un que j'ai oublié, et qui va justifier cet homme. « Si Pisanio, a-t-elle dit, a donné à sa maîtresse la substance que je lui avais remise comme un spécifique salutaire, il l'a traitée comme on traite les rats dont on veut se défaire. »

CYMBÉLINE. Que voulez-vous dire, Cornélius ?

CORNÉLIUS. Sire, la reine me priait souvent de composer pour elle des poisons, sous prétexte de s'instruire, en en faisant l'expérience sur de vils animaux, tels que des chiens et des chats. Craignant qu'elle n'eût des desseins d'une nature plus dangereuse, j'ai composé pour elle une substance qui, étant prise, suspendait pour quelque temps les facultés de la vie ; mais bientôt les fonctions vitales se rétablissaient, et la nature reprenait son cours. — (*A Imogène.*) Avez-vous pris de cette substance ?

IMOGÈNE. C'est très-probable; car j'ai été comme morte.

BÉLARIUS, *à ses fils.* Mes enfants, voilà d'où provenait notre erreur.

GUIDÉRIUS. Sans nul doute, c'est Fidèle.

IMOGÈNE, *à Posthumus.* Pourquoi as-tu rejeté ta femme loin de toi ? suppose-toi sur la cime d'un rocher, et rejette-moi encore !

POSTHUMUS. Reste, ma chère âme, reste ainsi suspendue, comme le fruit à la branche, jusqu'à ce que l'arbre meure !

CYMBÉLINE. Eh quoi ! mon sang, ma fille, suis-je donc ici un spectateur indifférent ? n'as-tu donc rien à me dire ?

IMOGÈNE, *s'agenouillant.* Bénissez-moi, mon père !

BÉLARIUS, *à ses fils*. Je ne vous blâme pas de vous être épris de ce bel enfant; il y avait des motifs pour cela.

CYMBÉLINE, *à sa fille*. Que les larmes dont je t'arrose soient pour toi une eau lustrale et sainte! Imogène, ta mère est morte.

IMOGÈNE. J'en suis fâchée, mon père.

CYMBÉLINE. Oh! c'était une femme perverse; et elle est cause de la manière étrange dont nous nous revoyons aujourd'hui. Mais son fils a disparu, nous ne savons comment, ni en quel lieu il peut être.

PISANIO. Maintenant que la crainte a fui loin de moi, je dirai la vérité. Après la disparition de ma maîtresse, le seigneur Cloten vint à moi, l'épée nue, la bouche écumante, et jurant qu'il me tuerait à l'instant si je ne lui déclarais pas la route qu'elle avait prise. J'avais alors, par hasard, dans ma poche, une lettre où Posthumus, sous un faux prétexte, engageait Imogène à venir le rejoindre dans les montagnes voisines de Milford. Il la lut, et dans sa frénésie, après avoir revêtu les habits de mon maître, qu'il me força de lui remettre, il partit dans l'infâme dessein d'attenter à l'honneur de ma maîtresse. Quant ce qu'il est devenu depuis, je l'ignore.

GUIDÉRIUS. C'est à moi d'achever son histoire. Je l'ai tué.

CYMBÉLINE. Ah! nous en préservent les dieux! je ne voudrais pas, par un arrêt plein de rigueur, récompenser tes services. Je t'en conjure, vaillant jeune homme, rétracte ce que tu viens de dire.

GUIDÉRIUS. Je l'ai dit, et je l'ai fait.

CYMBÉLINE. Il était prince.

GUIDÉRIUS. C'était un prince fort incivil. Il m'a provoqué dans un langage qui m'aurait fait provoquer la mer, si elle eût pu mugir ainsi contre moi. Je lui ai coupé la tête, et je suis charmé qu'il ne soit pas ici en ce moment pour dire de moi ce que je dis de lui.

CYMBÉLINE. Je m'en afflige pour toi; tu as toi-même prononcé ta condamnation, et tu devras subir l'arrêt porté par la loi. Tu mourras.

IMOGÈNE. J'ai pris ce cadavre sans tête pour celui de mon mari.

CYMBÉLINE. Enchaînez le coupable, et qu'on l'emmène hors de ma présence.

BÉLARIUS. Arrêtez, sire; ce jeune homme vaut mieux que celui qu'il a tué; il est d'aussi bonne race que vous-même, et il a plus mérité de vous que toute une légion de Cloten. — (*Aux Gardes.*) Laissez ses bras en liberté; ils ne sont pas faits pour porter des chaînes.

CYMBÉLINE. Quoi donc, vieux guerrier! veux-tu annuler tes services dont tu n'as pas encore reçu le prix, et t'exposer à ma colère? Comment serait-il d'aussi bonne race que moi?

ARVIRAGUS. En cela, il a été trop loin.

CYMBÉLINE, *à Guidérius.* Et tu n'en mourras pas moins.

BÉLARIUS. Nous mourrons tous les trois; mais je prouverai qu'il en est deux parmi nous qui justifient (*montrant Guidérius*) ce que j'ai dit de lui.—Mes fils, il est nécessaire que je fasse une révélation, périlleuse pour moi peut-être, mais qui pourra vous être favorable.

ARVIRAGUS. Nous partagerons vos dangers.

GUIDÉRIUS. Et il partagera notre bonne fortune.

BÉLARIUS. Je vais donc parler. — Permettez. — Grand roi, vous aviez un sujet nommé Bélarius.

CYMBÉLINE. Qu'a-t-il à faire ici? c'est un traître que j'ai banni.

BÉLARIUS. Eh bien! c'est le vieillard que vous voyez devant vous. C'est un banni en effet; j'ignore en quoi il est un traître.

CYMBÉLINE. Qu'on l'emmène; le monde entier ne le sauvera pas.

BÉLARIUS. Modérez-vous; commencez par me payer l'entretien de vos fils; et dès que je l'aurai reçu, que le tout soit confisqué.

CYMBÉLINE. L'entretien de mes fils?

BÉLARIUS. Pardonnez à la brusquerie de mon langage: vous me voyez à vos genoux; avant de me relever, permettez que j'appelle vos faveurs sur mes enfants; après quoi n'épargnez pas leur vieux père. Puissant roi, ces deux jeunes guerriers qui m'appellent leur père, et croient être mes fils, ne m'appartiennent pas. Sire, ils ont été engendrés par vous, et formés de votre sang.

CYMBÉLINE. Quoi! ils sont issus de moi?

BÉLARIUS. Comme vous l'êtes de votre père. Moi, le vieux

Morgan, je suis ce Bélarius que vous avez autrefois banni. Votre imagination seule a fait mon offense, mon châtiment, et toute ma trahison ; mes souffrances ont été tout mon crime. Ces aimables princes, — car ils le sont en effet, — je les ai élevés depuis vingt ans. A mon instigation, leur nourrice, Euriphile, que j'ai épousée ensuite pour ce vol, déroba ces enfants quelque temps après mon bannissement. J'avais reçu d'avance le châtiment de ce que je fis alors ; puni de ma fidélité, je me rendis coupable de trahison. Plus la perte de vos enfants devait vous être sensible, plus j'atteignais le but qui me les avait fait dérober. Mais, sire, reprenez vos fils ; en vous les rendant, je me prive de ce que j'avais de plus cher au monde ! Que les bénédictions du ciel descendent sur leur tête comme une rosée, car ils sont dignes de briller au rang des astres qui émaillent le ciel.

CYMBÉLINE. Tu pleures en me parlant ; le service que vous m'avez rendu tous trois est plus merveilleux encore que ton récit. J'avais perdu mes enfants ; si ce sont eux que je vois, je ne saurais souhaiter deux fils plus accomplis.

BÉLARIUS. Permettez, sire. — Celui-ci, que je nommais Polydore, est le véritable Guidérius. Cet autre, mon Cadwal, c'est votre Arviragus, le plus jeune de vos fils ; il était enveloppé dans un riche manteau, tissu des mains de la reine sa mère, et qu'il m'est facile de vous produire en preuve de ce que j'avance.

CYMBÉLINE. Guidérius avait au cou un signe remarquable ; c'était une étoile couleur de sang.

BÉLARIUS, *montrant Guidérius.* C'est celui-ci. Il porte toujours ce cachet de la nature, qui a sans doute voulu en le lui donnant qu'il servît aujourd'hui à le faire reconnaître.

CYMBÉLINE. Eh quoi ! le ciel me donne-t-il trois enfants à la fois ? jamais mère ne ressentit plus de joie après sa délivrance. — Jeunes astres, si étrangement écartés de votre orbite, rentrez-y maintenant pour y régner en paix ! — O Imogène, tu pers à cela un royaume.

IMOGÈNE. Non, mon père, j'en ai retrouvé deux. — O mes frères bien-aimés, nous voilà donc réunis ? Vous voyez bien que c'est moi qui disais vrai ; mous m'appeliez votre frère quand je n'étais que votre sœur ; je vous nommais mes frères quand vous l'étiez en effet.

CYMBÉLINE. Vous étiez-vous déjà vus ?

ARVIRAGUS. Oui, seigneur.

GUIDÉRIUS. Et à la première vue nous nous sommes aimés, et nous avons continué de nous aimer jusqu'au moment où nous l'avons crue morte.

CORNÉLIUS. Après qu'elle eut avalé la substance donnée par la reine.

CYMBÉLINE. C'était la nature qui parlait en vous ! Quand donc entendrai-je tous ces détails ? Ce rapide abrégé se subdivise en branches distinctes susceptibles de riches développements. Où étais-tu, ma fille ? comment as-tu vécu? quand t'es-tu attachée au service de ce Romain, notre prisonnier ? comment t'es-tu séparée de tes frères ? comment vous êtes-vous rencontrés pour la première fois? pourquoi t'es-tu enfuie de la cour ? et dans quel lieu t'es-tu rendue? j'ai besoin de savoir tout cela, comme aussi (*à Bélarius, Guidérius et Arviragus*) les motifs qui vous ont à tous trois fait prendre part à la bataille, et beaucoup d'autres détails que je voudrais connaître de point en point ; mais ce n'est ni le moment ni le lieu convenables pour procéder à de longs interrogatoires. Voyez, Posthumus presse dans ses bras son Imogène, qui darde les innocents éclairs de ses yeux sur lui, sur ses frères, sur moi, sur son maître, caressant chacun de nous d'un regard joyeux, que par un doux échange chacun de nous lui renvoie. Quittons ce lieu, et allons emplir le temple de la fumée de nos sacrifices. — (*A Bélarius.*) Tu es mon frère, et je veux te considérer comme tel.

IMOGÈNE, *à Bélarius.* Vous êtes aussi mon père ; c'est à vos bienfaisants secours que je dois d'avoir vu ce moment fortuné.

CYMBÉLINE. Tout le monde est transporté de joie, à l'exception des captifs ; qu'ils soient joyeux aussi ; je veux qu'ils se ressentent de notre bonheur.

IMOGÈNE, *à Lucius.* Mon excellent maître, je veux vous servir encore.

LUCIUS. Soyez heureuse.

CYMBÉLINE. L'humble soldat qui a si courageusement combattu figurerait bien ici, et sa présence serait chère à la reconnaissance d'un roi.

POSTHUMUS. C'est moi, sire, qui suis ce soldat ; c'est moi qui, sous la livréede l'indigence, accompagnais ces trois braves;

cette livrée convenait au projet que j'exécutais alors. — N'est-ce pas, Jachimo, que ce soldat, c'était moi ? Je t'ai vu à mes pieds, et j'aurais pu t'ôter la vie.

JACHIMO, *s'agenouillant.* Je suis encore à vos pieds ; mais maintenant, ce n'est plus la force de votre bras, c'est le repentir qui me fait fléchir le genou. Prenez, je vous en conjure, cette vie que je vous dois à tant de titres ; mais reprenez d'abord votre bague et ce bracelet de la princesse la plus fidèle qui ait jamais engagé sa foi.

POSTHUMUS. Ne te prosterne point devant moi ; le pouvoir que j'ai sur toi, j'en use pour te laisser la vie ; tout le ressentiment que j'ai contre toi consiste à te pardonner. — Vis et agis mieux avec les autres.

CYMBÉLINE. Noble arrêt. Notre gendre nous enseigne notre devoir ; le pardon est le mot d'ordre pour tous.

ARVIRAGUS, *à Posthumus.* Seigneur, vous nous avez secondés et secourus, comme si vous vous étiez proposé d'être notre frère ; nous sommes charmés que vous le soyez.

POSTHUMUS. Princes, je suis à vos ordres. — (*A Lucius.*) Noble Romain, appelez votre augure. Dans mon sommeil, le grand Jupiter, assis sur son aigle, m'est apparu avec les ombres de quelques membres de ma famille ; en me réveillant, j'ai trouvé sur ma poitrine cet écrit, dont le sens est tellement obscur que je ne puis l'expliquer ; que votre augure montre ici sa science dans l'art d'interpréter les songes.

LUCIUS, *appelant.* Philarmonus !

L'AUGURE, *s'avançant.* Me voici, seigneur.

Il lit :

« Quand un lionceau à lui-même inconnu trouvera sans la chercher une tendre et aérienne créature et sera pressé dans ses » bras ; quand des rameaux détachés d'un cèdre majestueux, » après être restés morts pendant un grand nombre d'années, » revivront pour se réunir au tronc paternel et refleurir, ce » jour-là Posthumus verra finir ses malheurs, la Bretagne » sera heureuse, et fleurira dans la paix et l'abondance. »

Léonatus, tu es le lionceau, comme l'indique ton nom *Léonatus*, né du lion. La tendre et aérienne créature (*à Cymbéline*), c'est votre vertueuse fille, *mollis aer*, air tendre, dont les Romains ont fait *mulier*, femme. — (*A Posthumus.*) Tout à l'heure encore, justifiant la lettre de l'oracle, à votre

insu, sans que vous la cherchiez, elle vous a pressé dans ses bras de l'air le plus tendre.

CYMBÉLINE. Ceci ne manque pas de vraisemblance.

L'AUGURE. Royal Cymbéline, ce cèdre altier, c'est vous; ces rameaux détachés, ce sont vos deux fils, qui, dérobés par Bélarius, crus morts pendant un grand nombre d'années, revivent aujourd'hui et se réunissent au cèdre majestueux dont les rejetons promettent à la Bretagne la paix et l'abondance.

CYMBÉLINE. Eh bien! commençons par la paix. — Caïus Lucius, tout vainqueurs que nous sommes, nous nous soumettons à César et à l'empire romain, promettant de payer notre tribut accoutumé; nous ne l'avions interrompu que par les conseils de notre coupable épouse. Mais la justice du ciel a sur elle et sur les siens appesanti son bras vengeur.

L'AUGURE. Que la main des puissances célestes donne à cette paix l'accord et l'harmonie! La vision que j'ai fait connaître à Lucius, avant le choc de cette bataille dont le champ fume encore, est maintenant pleinement accomplie; car j'avais vu l'aigle romaine, prenant son vol altier du midi à l'occident, décroître à mes yeux dans le lointain et se perdre dans les rayons du soleil; ce qui présageait que notre aigle puissant, l'impérial César, renouvellerait son alliance avec le radieux Cymbéline, qui resplendit ici dans l'occident.

CYMBÉLINE. Rendons grâces aux dieux, et que de leurs sacrés autels la fumée de nos sacrifices monte en ondoyant jusqu'à eux! Annonçons cette paix à tous nos sujets. Allons, que l'enseigne romaine et l'étendard breton flottent réunis. Traversons ainsi la cité de Lud, et allons au temple du grand Jupiter ratifier notre paix; qu'elle soit scellée par des fêtes. — Partons. Jamais guerre si récente, alors que le sang rougit encore les mains des guerriers, ne se termina par une telle paix.

Ils sortent.

FIN DE CYMBÉLINE.



